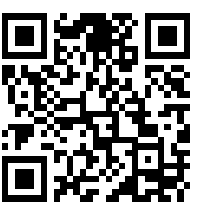
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

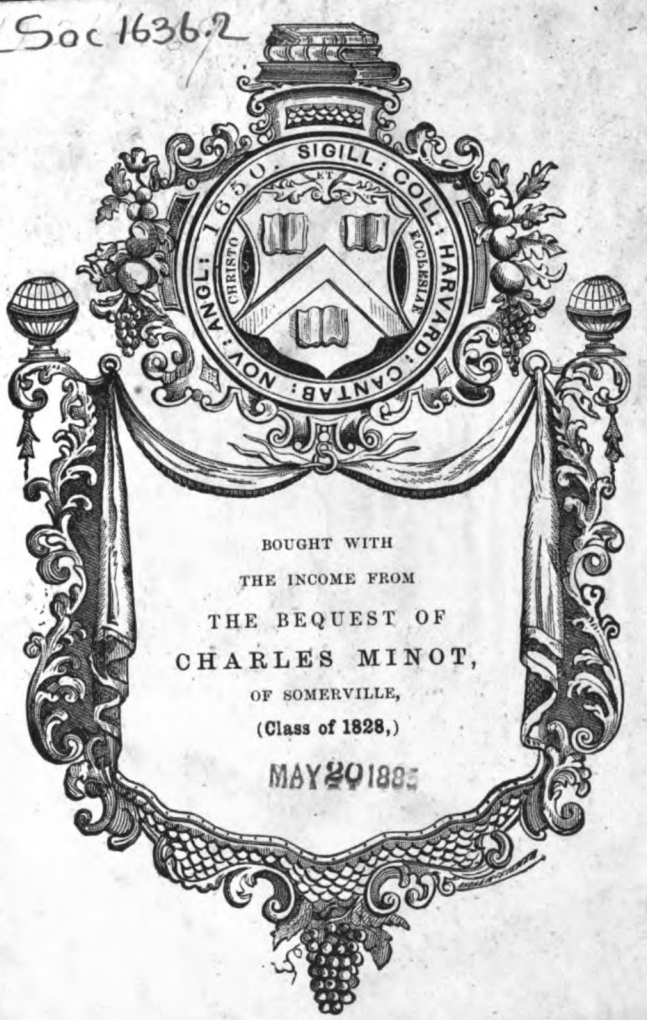
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LSoc 1636.2



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)

MAY 20 1885

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DES SCIENCES

DE L'AGRICULTURE ET DES ARTS

DE LILLE.

4e Série. — Tome IV.

PARIS,
DIDRON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
28, rue Saint-Dominique.

LILLE,
L. QUARRÉ, LIBRAIRE,
64, Grand'Place.

1878.

Digitized by Google

LSoc 1636.2

MAY 20 1885

Mariner Fund.

Digitized by Google

CHARLES LAMB.

DE L'HUMOUR LITTÉRAIRE EN ANGLETERRE

Par M. Louis DÉPRET.

CHAPITRE Ier.

CONSIDÉRATIONS SUR L'HUMOUR.

I.

Pourquoi j'ai choisi Charles Lamb.

J'ai choisi Charles Lamb, parmi beaucoup d'autres, comme thème à développer mes observations sur l'Humour en général, et en particulier sur l'Humour littéraire en Angleterre, pour les raisons qui vont suivre :

La première de ces raisons, c'est que je crois être arrivé à la connaissance de cet écrivain. Il a été un des premiers qui m'aient intéressé dans mes études en Angleterre, et dans mes travaux sur les écrivains anglais. Or, lorsqu'en pays nouveau, parmi tant de choses obscures et de gens inintelligibles, il est un auteur qui s'accroche à vous par de mystérieux atômes, qui a l'air de vous faire signe, qui vous arrête par un mot, on peut supposer qu'il y a là décret antérieur de la destinée, et quelquefois sympathie. Lorsque cette impression vous revient à différentes époques de la vie, et que vous nourrissez le désir de la fixer, dans ce cas il y a des chances de reconstituer, sinon dans sa physio-

Digitized by Google

nomie exacte, du moins dans sa *ressemblance idéale*, un modèle que vous n'avez jamais vu ; or, c'est là tout ce que réclame l'art pur, ennemi des curiosités subalternes et des indiscrétions ignobles. On n'a point été séduit ni par la magie du langage, ni par le prestige de la mode; dès lors on peut se flatter, sans trop de présomption, d'avoir pénétré jusqu'au cœur.

Secondement : Le spirituel et affectueux Charles Lamb, est désormais sacré par la postérité. De simple célébrité d'une époque, il a passé classique chez les Anglais, du moins pour les gens lettrés de ce pays qui le placent au premier rang des critiques, des originaux, des humouristes, et des remueurs d'idées de l'Angleterre. Le grand lord Macaulay a contresigné de sa main infaillible ce jugement national : « Nous admirons son génie, nous aimons la bonté de cœur qui apparaît dans tous ses écrits, et nous révérons sa mémoire autant que si nous l'avions connu personnellement. » (V. Macaulay, *Comic dramatists of the Restoration*). Or, malgré cette haute situation dans son pays, Charles Lamb est *inédit* [1] pour la France, sous la réserve de la mention faite à l'envi de son nom par les biographes de journaux.

Enfin, la carrière de Ch. Lamb, sombre et sanglante comme un drame d'Eschyle, dans l'obscurité du milieu le plus modeste, le plus mesquinement bourgeois, ouvre des jours intéressants sur la vie littéraire chez nos voisins, et aussi sur les routes imprévues que sait prendre le bonheur

(1) *Inédit* s'entend vis-à-vis de la foule, car certains lecteurs se rappellent que Philarète Chasles, le seul Français qui ait rencontré Lamb —vers 1848— nous a rendu l'homme et l'œuvre, dans une chaude étude où éclate sa manière inquiète, capricante, souvent aiguë et colorée comme une fièvre. Il décrit Lamb sous les traits d'un personnage d'Hoffmann, conforme, paraît-il, à la réalité. Jusque-là, tout est bien, même le ton lyrique. Mais cet enthousiasme pour Lamb n'explique pas pourquoi M. Chasles a osé traiter avec une sorte de dédain, une des gloires de ce siècle, l'auteur de *Pickwick* et de *Copperfield*.

Il a paru encore sur Charles Lamb un article signé : Eugène Forcade. Nous y avons été frappé de l'intérêt, presque spécialement dirigé sur les accidents de folie héréditaire dans la famille Lamb, par ce publiciste distingué, qui mourut lui-même fou.

Digitized by Google

pour arriver jusqu'à l'homme juste, à travers les calamités de tragédies atroces et les épouvantes les plus affreuses de l'âme.

De l'admiration.

Cependant, même à la suite de Macaulay, on hésite à prononcer le mot d'admiration. Trop souvent, en littérature, le mot admiration est à l'usage des lecteurs... qui ne lisent pas. Ceux qui lisent l'appliquent seulement aux grands créateurs : Homère, Dante, Shakespeare, Molière. Charles Lamb n'est point de ces sujets magnifiques, mais c'est un sujet aimable et piquant, digne, par ses talents d'écrivain, d'une haute estime professionnelle; digne, comme homme, de toutes les sympathies par son naturel aimant, par sa vie honnête et pure, par ses malheurs, par sa bonté qui les transforma en bonheur, à l'ombre des amitiés fidèles que lui valut un cœur excellent.

Voilà un lot assez aimable et qu'il faut se garder de noyer dans les exagérations.

II.

De l'Humour.

Parmi les mots anglais qui sont entrés dans notre langue, en nombre bientôt égal à celui des mots français *restés* en Angleterre, le mot *Humour* est un de ceux qui apparaissent le plus souvent, mais non pas depuis longtemps.

En Français, l'adjectif *Humoriste*, relativement ancien chez nous, s'appliquait, dans le XIII^e^ siècle, plutôt à un homme difficile à vivre qu'à certaine tournure d'esprit ou à certaine manière de style. C'était l'adjectif d'*Humeur*, particulièrement de mauvaise *Humeur*, mais non point d'*Humour* qui, pris dans le sens d'humeur, signifierait, lui, la belle, l'agréable humeur... Mais il veut dire beaucoup d'autres choses encore.

Dans la construction, dans la consonnance même de ce mot : « Humour, » à cheval sur deux patries, sur deux lan-

Digitized by Google

gues, sur deux types nationaux, on surprend, à son origine, le secret de deux interprétations passablement distinctes.

En donnant pour sous-titre à ce travail : *De l'Humour littéraire en Angleterre*, je voudrais avoir fait deviner mon opinion. Cette opinion est que l'on ne doit pas attribuer exclusivement ni à la littérature, ni à l'Angleterre, le monopole de l'Humour. On le rencontre, selon moi, dans la vie tout autant que dans les écrits. De là cette grande diversité d'explications, aussi bien en France, en Allemagne et en Espagne qu'en Angleterre.

L'Humour n'est pas un domaine exclusivement Anglais

Si l'on a fait honneur plus spécialement à l'Angleterre du mot et de la chose, c'est parce que cette nation s'est la première préoccupée de déterminer les conditions et l'utilité de l'*Humour* (Voyez à un siècle et demi d'intervalle Addison et Thackeray)... et surtout, parce que c'est en Angleterre, que Humour, pris dans le sens d'*excentricité*[1], a paru se mêler le mieux avec le caractère de l'habitant. On comprend aussi que l'opinion superficielle qui prête au mot humour l'acception de caprice, de passage subit du rire aux larmes, ait volontiers attribué au pays du brouillard la production plus abondante de l'humour, à ces régions où la température variable influe sur l'esprit de l'homme, condamné souvent à rester chez lui, et à vivre de lui-même.

Bien que toutes les littératures de l'Europe, et surtout de notre Occident, aient produit d'excellents humouristes, le mot humour et l'idée qu'il exprime, ont donc été assez ordinairement et d'un consentement unanime, placés à l'actif de l'originalité Britannique. Nombre de gens se sont imaginés longtemps que humour n'est pas seulement un mot anglais, mais aussi une idée anglaise ; que loin de pouvoir l'expliquer, il ne nous sera jamais donné

(1) *He was a great humourist in all parts of his life* (*Addison*). Dans cet exemple : *humourist* veut dire franchement : un *grand original*.

Digitized by Google

de l'entendre. Je parle d'hier... bien entendu, car aujourd'hui, *Humour* est un mot que les Anglais n'emploient guères plus souvent en moyenne que les Allemands et les Français le font depuis un certain nombre d'années. Ce n'est pas un mot anglais bon teint...; il est devenu banal et international. Les peuples voisins l'ont introduit dans leur langue courante; ils l'ont dénationalisé en le naturalisant, en l'adaptant à leurs besoins, ainsi que de : *Gentleman*, *comfort*, etc. On saisira entièrement ma pensée lorsque j'aurai mis en présence les interprétations anglaises et françaises d'Humour. Il me suffit, à présent, de démontrer que historiquement et littérairement, l'Angleterre ne peut revendiquer la gloire exclusive des grandes œuvres humoristiques.

Si l'Angleterre, en tête de ses humouristes, a imposé proverbialement à l'Europe, l'œuvre originale, mais quelque peu tendue et surfaite de Sterne, l'œuvre élégante et polie d'Addison, et l'œuvre amère de Swift, la France peut citer aussi des humoristes du plus haut vol :

Rabelais, qui parle en maint endroit la langue même du plus parfait humour, et qui, en regard de son étincelant dialogue sur le mariage, trouve des phrases d'une émotion pénétrante, comme celle-ci : « Mais plus oultre ne » fera voile mon esquif entre ces gouffres et gués mal » plaisants; je retourne faire escale au port dont suis » issu. »

Montaigne, l'auteur favori de Shakespeare avec Amyot. J'ai dit ailleurs que l'un des deux vestiges matériels que nous ayons retrouvés de Shakespeare est une signature de l'immortel poète, sur un exemplaire de Montaigne, acheté à prix d'or par le British-Museum.

La Fontaine, incomparable humouriste, notre Homère, comme on l'a si bien dit.

Pascal, génie sublime...

J'ai résisté avec peine à l'envie de citer le premier dans cette illustre lignée des humouristes français, le cher

Digitized by Google

Joinville et ses réponses si délicieusement humouristiques à Saint-Louis.

Loin, bien loin après ces grands hommes, il est encore permis de rappeler *Xavier de Maistre,* et son *Voyage autour de ma chambre.*

L'Espagne, avec son merveilleux Cervantès; l'Allemagne moderne, avec son Jean-Paul Richter et son Henri Heine, peuvent riposter à l'Angleterre, sur le champ de l'Humour.

Qu'est-ce donc que l'Humour ?

C'est ici que Montaigne eût répondu : « Que sais-je ? » et qu'il eût trouvé le sujet : « *Ondoyant et divers*, » autant que l'homme lui-même.

III.

Qu'est-ce que l'Humour ?

En effet, le propre de l'*Humour*, c'est d'être essentiellement local et personnel. Lord Macaulay vante l'Humour de Platon[1], Sainte-Beuve parle de l'Humour d'un Danois. Chaque pays, chaque individu a parfaitement le droit d'entendre l'Humour à sa manière. Chez les écrivains de tous les pays, c'est un criterium de sincérité. Toutefois, il est facile de généraliser l'Humour et de le rattacher à la littérature universelle par des traits communs, et c'est ce que nous tenterons de faire tout-à-l'heure.

Mais auparavant déclarons qu'il ne nous est pas possible de définir l'Humour en traits précis, et avec la rigueur scientifique, pas plus que n'importe quel autre aspect perpétuellement mobile de l'être moral. Dans cet ordre de choses, la plupart des définitions, de même que la plupart des maximes, ne peuvent prétendre qu'à être des *lueurs* et non pas la *lumière.*

(1) J'estime que personne ne contestera à Lucien de Samosate une des premières places parmi les maîtres de l'*Humour*. De ce Syrien du IIe siècle après Jésus-Christ, passons aux Russes de 1877. Les Tourgueneff et les Gontcharoff ne le cèdent à personne dans quelques-uns de leurs portraits d'individus et tableaux d'intérieur. N'oublions pas non plus Andersen.

Digitized by Google

La vérité ne chemine pas dans notre main fermée, mais libre et devant nos yeux.

D'ailleurs, pour ce qui est des définitions en général, tout le monde nous accordera, je l'espère, que bien souvent la définition de tel mot, tenue pour parfaite, il y a cent ans, a toutes les chances d'être rejetée comme insuffisante aujourd'hui, à cause de l'élargissement des interprétations, de la complication des cerveaux, et d'une foule de nouveaux encadrements qui ont surgi dans les affaires humaines.

J'ai dit que la plupart des maximes n'étaient pas moins contestables que la plupart des définitions, et j'entendais les maximes les plus célèbres, les plus acceptées, telles que : *Les grandes pensées viennent du cœur ;* ou bien : *Le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas.* Ce ne sont là, en vérité, que de brillants abus de mots.

Et celle-ci, encore, universellement répétée : *L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.*

N'a-t-on pas le droit de protester, de dire que l'hypocrisie est une façon de se masquer le visage ou l'âme, dans un but généralement intéressé, et qu'à ce titre il y a les hypocrites du vice, lesquels ne rendent pas du tout hommage à la vertu ?

IV.

Analyse de l'esprit par les Anglais et les Français.

Il n'est pas utile de prolonger la démonstration, mais, afin de mieux faire ressortir la vanité de la plupart des définitions, je suis heureux de rencontrer un exemple saisissant, populaire, qui rentre franchement dans mon sujet, et qui même en est inséparable : *l'esprit....* l'esprit, dont plusieurs grands analystes ont fait le générateur de l'humour, qui est souvent confondu avec lui, et qui, vraiment, lui ressemble.

Hé bien ! est-ce que l'on a jamais défini l'esprit ? Lui

Digitized by Google

aussi ne varie-t-il pas avec chaque nation et chaque individu ? Qui oserait vouloir définir l'esprit ?

Voltaire lui-même s'y est mis courageusement et s'est avoué vaincu. Cependant, on peut dire que Voltaire était plein de son sujet.

« Ce qu'on appelle esprit, dit-il, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine ; ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre ; là un rapport délicat entre deux idées peu communes ; c'est une métaphore singulière, c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui ; c'est l'art ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre. C'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage, etc. »

Voilà, certes, un charmant voyage autour d'un mot, mais ce n'est point là une définition. Voltaire avait, du reste, emprunté textuellement le *trait essentiel* de son explication à l'Anglais John Locke, lequel s'était exprimé ainsi :

« L'esprit consiste surtout dans le rassemblement des idées, dans l'art de les réunir avec promptitude et variété, en laissant éclater leur ressemblance, leur convenance entre elles.... et par là de produire des tableaux agréables et d'éveiller de plaisantes images dans le cerveau. Le jugement habite des rives opposées.... au lieu de rassembler les idées, il sépare au contraire soigneusement celles qui présentent la moindre différence, afin d'empêcher la ressemblance et l'affinité de nous induire à prendre une chose pour une autre. »

Antérieurement à Voltaire, des maîtres de notre langue, des princes de notre littérature s'étaient déjà exercés sur ce sujet.

Digitized by Google

Fénelon avait dit : « L'esprit ne consiste que dans le bon sens. » Bouhours, qu'Addison proclame le plus pénétrant des critiques Français, s'était efforcé de démontrer qu'une pensée ne saurait être belle qu'à la condition d'être juste, et de s'appuyer sur la nature des choses ; en un mot que la vérité est la base de tout esprit. Boileau est du même sentiment.

Fléchier, plus imagé et assez heureux avait dit : « L'esprit est une finesse de raison qui s'évapore. » Le sublime Pascal a rencontré une explication saisissante : « A mesure qu'on a plus d'esprit, dit-il, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes»... Quel monde d'études, condensé en vingt mots ! De ce témoin de génie, passons à un témoin d'esprit. « Il est encore plus facile, a dit M. de Lévis, de juger de l'esprit d'un homme par ses questions que par ses réponses. »

Interrogeons quelques Anglais.

Dryden s'imagine que l'esprit est une propriété de mots et de pensées, adaptée au sujet. A ce compte, Addison relève avec beaucoup de justesse que le géomètre Euclide devait être le plus spirituel des hommes. Ce même Addison a écrit des choses très-précieuses sur l'esprit. Il dit que la pierre de touche du véritable esprit, c'est la traduction dans une autre langue. S'il résiste à l'épreuve, c'est de véritable esprit ; s'il s'évapore durant l'expérience, ce n'était qu'un vulgaire calembour. Il faut que l'esprit, dépouillé du prestige des mots, éclate et brille encore ; pareil à la femme dont parle Aristenete : « Habillée, elle était belle... déshabillée, c'était la beauté même.»

Partant de la définition de Locke, Addison a tracé l'historique et la théorie du vrai et du faux esprit, dans un des meilleurs morceaux du *Spectateur*. De même que le véritable esprit consiste dans la ressemblance et les rapports d'idées, pas trop rapprochées à l'ordinaire, toutefois,

Digitized by Google

de même le faux esprit consiste dans la ressemblance et les rapports des mots et des lettres de l'alphabet. De là nous sont venus les anagrammes, les acrostiches, les calembours. Comme premiers spécimens du faux esprit, Addison rappelle ces petits poëmes grecs, écrits dans la forme d'un œuf, d'une paire d'ailes, d'une hache, d'une flute, d'un autel. Puis sont arrivés ceux qui ont écrit des poèmes entiers, où ne devait pas apparaître la lettre A, ou telle autre lettre de l'alphabet. Addison rapporte le trait d'un amoureux de sa connaissance qui avait composé une pièce de vers représentant la forme de l'éventail de sa maîtresse. Il y a comme une combinaison de cet esprit tiré de la ressemblance des idées ou de celle des mots, qu'Addison appelle : « *Mixed wit* » et dont il croit trouver des specimens dans les poètes Italiens et dans les épigrammatistes Grecs.

Le brillant Essayist termine ce discours par une remarque digne d'être gravée en tête des plus justes que l'on ait publiées sur l'esprit :

« Ce qu'il y a de plus certain, dit-il, c'est que tout le monde montrerait de l'esprit, s'il pouvait, même les plus dédaigneux et les plus rigoristes en apparence, qui essaient quelquefois, à la sueur de leur front, le mode plaisant. »

Or, il n'a été ici question, notez-le bien, que d'une acception du mot esprit, lequel en a beaucoup d'autres, seulement dans l'ordre moral, et envisagé comme aspect de l'âme. Ainsi, lorsque nous disons : Un homme d'un esprit supérieur .., un faux esprit pour celui qui reçoit les notions de travers et conclut absurdement..., ou bien encore l'esprit par opposition à la lettre, l'esprit de parti, etc.

On entend aussi l'esprit ou les esprits dans un sens plus physiologique.... (les esprits vitaux).... Par là, le mot esprit, se rapproche encore du mot *humour*, lequel appartient également à l'étude du corps humain, et qui,

Digitized by Google

dans cette acception, n'a pas besoin d'être traduit en Français pour être compris de tous.

Si nous ne craignions pas d'équivoquer sur des termes respectables, nous dirions que l'esprit, en soufflant où il veut (*Spiritus flat ubi vult*), a voulu montrer qu'il ne voulait pas être défini.

En est-il ainsi de l'Humour? C'est ce que nous saurons, après avoir interrogé, comme nous venons de le faire pour l'esprit, les plus notables témoins Anglais et Français.

V.

Analyse de l'Humour par les Anglais et les Français.

Un Irlandais célèbre et très-populaire dans son orageuse patrie, durant la seconde moitié du siècle dernier, Walter-Hussey-Burgh, très-aimé de son vivant, très-pleuré à sa mort (au dire de M. Philipps, le biographe de Curran), a laissé parmi d'autres écrits un certain nombre de pensées, où je trouve celle-ci :

« Wit is the most attainable, and humour the most unattainable of things.»

« L'esprit est ce qu'il y a de plus facile, et l'humour ce qu'il y a de plus impossible à atteindre.»

De cette opinion, que je n'apprécie pas, il faudrait conclure que Burgh logeait l'esprit dans l'extérieur, dans l'objectif, et l'humour dans la disposition intime, dans le tempérament inné de l'individu. D'ailleurs, *wit*, équivalent en Anglais de notre mot *esprit*, n'emporte pas l'idée de ce je ne sais quoi, *vivant*, *vaillant*, spontané et imprévu. C'est quelque chose de plus régulier, dépendant davantage de l'étude, de la volonté, de la mode, de la profession, du milieu..., quelque chose de moins personnel et de plus servile et imitateur...; en un mot, c'est plutôt bel esprit qu'esprit...; ce n'est point ce mélange

Digitized by Google

d'à-propos constant, de sang-froid hilare, de pénétration des autres et de possession de soi-même, avec cet art de se faire un tremplin du dernier mot prononcé par notre interlocuteur... toutes choses qu'éveille chez nous le mot d'esprit, lequel jaillit à nos yeux, bien plus souvent de l'opposition des idées que de cette ressemblance et de cette convenance prescrites par la définition, d'ailleurs très-estimable, de John Locke.

Addison, dans un charmant Essai que l'on retrouvera dans les soixante premiers numéros du *Spectateur,* se livre à un parallèle sous forme allégorique entre le vrai et le faux *humour.* Il trace ainsi la généalogie de ce dernier: des légitimes noces du Bon-Sens (*Good-Sense*) avec l'Esprit (*Wit*) est issue la gaieté (*mirth*) qui, à son tour, engendra l'Humour.

Dans un seul alinéa de l'écrivain qui nous occupe, Charles Lamb, je trouve les trois emplois suivants du mot *humour : lubie, caprice, joyeux état de l'esprit.*

Humour a visiblement un quatrième ou millième sens applicable à l'écrivain dit *humouriste,* car il ne signifie pas alors tout à fait *lubie,* ni *caprice,* ni *enjouement* de l'esprit, tout en réflétant cette triple signification.

J'ai été fort surpris de ne voir nulle part indiquée l'acception d'*ironie,* qui existe cependant au cœur du sujet, et que l'on retrouve jusqu'à l'excès, jusqu'à la férocité, chez les plus célèbres humouristes anglais, notamment dans Swift qui occupe le premier rang parmi nos voisins. Le *Conte du Tonneau,* la *Lettre aux Irlandais affamés pour leur recommander de manger leurs enfants,* les *Conseils aux domestiques,* sont des œuvres d'où l'ironie déborde. Malgré cela, il n'est point question de l'ironie chez les analystes et les lexicographes anglais de l'*Humour.* L'interprétation anglaise était franchement celle de caprice gai, de bizarrerie joyeuse, de plaisanterie imprévue, élégante et policée. Décerné élogieusement par la critique il indiquait un esprit tourné vers la Drôle-

Digitized by Google

rie, mais au profit de l'Humanité. Appliqué à un caractère, il signifiait un homme d'un commerce agréable et plein de rondeur.

Puis le temps a marché, et voici comment Thackeray, dans les lectures qu'il fit en Angleterre et en Amérique sur les *humouristes anglais*, du XVIII^e^ siècle, énumère ou juxtapose les humouristes :

« Swift — Congrève et Addison — Steele — Prior, Gay » et Pope — Hogarth, Smollett et Fielding — Sterne et » Goldsmith. »

Au début de son livre, il dépeint ainsi l'humouriste :

« Si l'*Humour* signifiait uniquement le *Rire*, vous ne » vous intéresseriez pas plus aux écrivains *humouristes*, » qu'à la vie privée d'Arlequin qui possède en commun » avec eux le don de vous faire rire. Mais les hommes » dont la vie et les œuvres sont, ainsi que le témoigne » votre présence ici, l'objet de votre curiosité sympa- » thique, s'adressent à bien d'autres facultés que notre » sens du ridicule. L'écrivain humouriste a pour objet » d'éveiller et de diriger votre amour, votre pitié, votre » bonté, votre mépris pour la fourberie et l'imposture, » votre tendresse pour le faible, le pauvre, l'opprimé, le » malheureux... du meilleur de ses moyens et de son » habileté, il commente presque toutes les actions et pas- » sions ordinaires de la vie.

» En conséquence, selon qu'il trouve, qu'il exprime et » qu'il sent mieux la vérité, nous le considérons, l'esti- » mons et même quelquefois nous l'aimons. Et comme sa » mission a été de noter la vie et les particularités des » autres, ainsi nous moralisons sur *sa* vie à lui quand il » est mort, et de cette façon le prêcheur d'hier devient le » texte du sermon d'aujourd'hui. »

On voit que Thackeray le prend de très-haut, de façon quelque peu lourde et péremptoire. Il impose à l'humouriste un personnage de justicier; le *castigat ridendo* de l'auteur

Digitized by Google

comique est dépassé... Nous arrivons presque au *sacerdoce* du journaliste. Nous n'y contredisons pas, mais il faut que la leçon, le prêche n'apparaisse pas, et ressorte de l'émotion produite par l'art.

Le défaut principal que je reprocherai au *Sermon* de Thackeray, lequel n'est point *topique* à mon gré, c'est d'assigner un but austère et inflexible, et comme une forme immuable à ce qui ne vit et ne dure que par la variété, la grâce, et la souplesse.

En quelle page des volumes qui les ont rendus célèbres, le libre Sterne, et le sage Addison lui-même, témoignent-ils si rigoureusement du ferme dessein de protéger le faible, et de châtier le vice? Hogarth le graveur est le seul humouriste, peut-être, dont l'œuvre contienne une leçon voulue.

Swift, Fielding, Smollett, Goldsmith, ont laissé dans *Gulliver,* dans *Tom Jones,* dans *Roderick-Random,* dans le *Vicaire de Wakefield,* des modèles destinés à vivre aussi longtemps que la langue anglaise — d'invention heureuse, d'analyse délicate, de peinture agréable ou touchante, d'émotion saine, de style approprié au sujet... mais où sont-ils, ces prêcheurs et ces sermons de Thackeray?

Invoquons aussi celui qui a inspiré cette étude, et que l'on classe au premier rang dans la littérature humoristique. Certes, Charles Lamb aimait la vertu, bien mieux, il fut vertueux, bien plus, il poussa la vertu jusqu'à l'héroïsme dans sa vie privée; mais où l'a-t-on jamais vu sermonner sur d'autres points que l'inteprétation des tragédies de Shakespeare, par exemple, ou encore les destinées de la comédie en Angleterre, à moins qu'il ne s'agisse d'une dissertation sur le porc rôti, ou d'un éloge des petits ramoneurs? Mais en taxant de rigueur excessive la théorie de Thackeray, tout le monde reconnaît que chez les grands humouristes du passé la tendance moralisante s'affirme dans l'opposition, dans le contraste de leurs œuvres avec les œuvres contemporaines. La leçon, puisque

Digitized by Google

leçon y a, est indirecte. En outre, elle portera plus souvent sur un point de décence mondaine, ou de convenance littéraire, que de morale intérieure. Ainsi la réserve, l'élégance et la sobriété d'Addison, protestent contre les débordements de style du théâtre de la Restauration, qui était devenu aux mains des *Wycherley*, des *Congreve* et des *Farquhar* une étrange école de mœurs. (Voir Macaulay, *Comic dramatiste of the Restoration*).

Ainsi encore, l'honnête gaieté de Goldsmith protestera contre les envahissements d'une fade sentimentalité sur la scène de son temps. Mais tout cela, c'est le passé. De nos jours, l'interprétation anglaise du mot humour me paraît avoir été fixée le plus largement possible par les innombrables lecteurs de Dickens; c'est la faculté de percevoir le comique et le touchant de ce qui passe inaperçu pour le grand nombre des hommes; c'est l'art d'exhiber les êtres et les choses sous le jour de la vie la plus intense. On a pu remarquer aussi qu'en juxtaposant, ainsi qu'ils le font parfois, — comme pour bien les différencier, et l'on dirait comme pour les opposer — l'*Esprit* et l'*Humour*, les Anglais paraissent tenir à empêcher toute confusion. Addison, cependant, place l'humour dans la famille de l'esprit. En somme, il est facile de conclure des diverses explications anglaises qui viennent d'être présentées, que dans l'Angleterre, l'écrivain humouristique a pour fonction d'être le plus dévoué de tous — sans en avoir officiellement l'air, — au service de l'humanité; à certains égards cette littérature serait celle des souffrants, des déshérités, la littérature du bon sens, de la justice, des réformes, de la logique... mais sous une forme plaisante, imagée, figurée, et point dogmatique. C'est tout à fait notre vue de la matière.

Les Français ont vécu très-longtemps sans idées bien arrêtées sur l'humour et les humouristes. Cependant, en général, c'est l'idée de fantaisie qui a longtemps prédominé, et le côté humain, utilement humain, nous échap-

Digitized by Google

pait. L'humour fut longtemps chez nous le passage plus ou moins artificiel du rire aux larmes, les nerfs racontant en toute indépendance et sans raison leurs impressions de pluie et de soleil. Cette littérature un peu impertinente a été bientôt discréditée chez nous par l'abus qu'en ont fait des gens sans études premières, sans art de composer, sans imagination. Nous nous sommes servi du mot *humoristique* pour désigner ce genre littéraire qui hésite entre la confession et les notes de voyage, et tout ce qui a été écrit, peut-être avec rime, mais certainement sans raison. Quelqu'un me dit, croyant être profond à force de simplicité : l'*humour* littéraire, c'est le fait d'un homme écrivant sous l'impression de son humeur joyeuse ou triste. A ce compte le monde serait peuplé d'humouristes.

Avant d'accueillir cette solution facile, il est nécessaire d'établir qu'il ne s'agit pas ici de l'humeur du premier venu, ni de l'humeur de tout le monde... mais d'une humeur spéciale, propre à l'écrivain humouriste, et nous sommes tout aussi avancés qu'auparavant.

Nous avons presque exclusivement voué ce mot au service littéraire. Il caractérise pour nous seulement les produits de la plume ; nous ne l'appliquons pas à la personne de l'auteur, ni de n'importe quel homme.

On supposerait volontiers qu'il y a au fond de tout humouriste un *poëte mort jeune*... plus volontiers encore, avec Musset, on croirait à

« Un poète endormi, toujours jeune et vivant. »

Je l'ai dit, les complications de la vie moderne, magnifient les choses jusqu'à ce qu'elles aient crevé la frêle enveloppe des vieilles définitions. Autrefois l'humouriste, c'était un joyeux inventeur aux saillies bizarres et aux intentions philanthropiques... Aujourd'hui c'est un penseur à l'organisation nerveuse et irritable, tendue à l'extrême, dont la réserve apparente s'allie au sentiment

Digitized by Google

intime de sa force, et au dégoût ou à l'impossibilité de prendre part aux luttes contemporaines. Tantôt sa moquerie bienveillante, sérieuse et humaine, cache sous un voile de résignation à la fatalité, une préoccupation vive du droit et du bien-être universels. C'est une gaieté qui tremble, c'est une douleur qui sourit. C'est l'allure indépendante d'un esprit très-réglé au-dedans; c'est l'œil de l'âme cherchant la vérité éternelle dans les plus modestes détails de la vie.

Nous multiplions à dessein les coups de plume. Rien ne s'oppose à ce que l'on applique un de ces traits pris isolément, ou tous ensemble à la description de l'humour envisagé comme tempérament individuel, comme point initial, et indépendamment des voies et moyens, et de la forme adoptée pour correspondre avec les autres.

Après tout, nous ne sommes pas allés aussi loin que le critique et le professeur officiel, qui a lancé cette déclaration lyrique dans la plus grave de nos revues :

« Ce que les Anglais appellent *humour* est peut-être le plus haut point du génie, le sentiment de l'infini entrevu dans les petites choses, le signe de la disproportion incurable entre nos misères et notre âme immortelle, entre nos désirs et nos impuissances, l'échappée de vue qui nous montre le ciel, par le soupirail d'une caverne. »

VI.

Nous nous sommes engagé à produire les traits communs, par où (malgré les contradictions apparentes des vocabulaires et des analyses), les humouristes de tous les pays forment une légion à part et très-homogène dans la littérature universelle. Pour nous ce qui, sous tous les climats caractérise l'humouriste, c'est une impressionna-

Digitized by Google

bilité, comparable seulement à celle de la plaque photographique, où se fixe, en une seconde, le tableau mouvant que l'œil n'a pas eu le temps de saisir. Ce que le regard du monde ne perçoit pas, l'œil de l'humouriste en est saisi, et par le même éclair, son cœur est touché, ébranlé. Cette sensibilité souveraine et profonde est la mère de l'originalité, sans laquelle il n'est point d'*Humour*. Il y a bien, je le sais, la fausse sensibilité. Je ne dis pas la sensiblerie, qui, dans son cadre ridicule, est du moins chose sincère. La fausse sensibilité, bien niais qui s'y trompe, procède par flots d'adjectifs mignards. Le semblant d'originalité qu'elle produit est affectation pure. L'honneur du véritable humouriste, c'est de ne pas mentir. Tout menteur procède d'un insensible, et je le répète, l'humouriste est le plus sensible des hommes. Quelle est cette sensibilité? Tâchons d'en produire un exemple.

Hé bien! je suppose deux hommes qui ont accompli dans la même journée une revue d'ensemble de Paris, c'est-à-dire une excursion en voiture ou à pied à travers les points si divers de cette ville charmante et incomparable, excursion comprenant nos boulevards, une promenade dans un cimetière, au Bois de Boulogne, dans un musée, dans un atelier quelconque, dans des magasins, le tout aboutissant à une soirée passée dans une stalle du Palais-Royal ou du Gymnase. Pour le premier homme venu, cela représentera le cours un peu fatigant d'une journée quelconque... pour notre humouriste, ce sera un monde frémissant qui s'agitera dans sa cervelle, avec des contrastes, des oppositions de lumière, des gonflements de cœur, des tendresses pour le dévouement ignoré, des pitiés pour celui qui croit qu'il triomphe et qu'on l'aime, des effarements devant la fuite perpétuelle du emps, devant l'entrelacement des mystères de la vie et de la mort.

Ah! ce n'est pas à lui que s'applique le *nil mirari* d'Horace. On a reproché, je le sais, à l'humouriste d'être

Digitized by Google

un perpétuel metteur en scène de lui-même. Ce reproche est immérité, et cet emploi du *moi* est forcé, puisque l'*Humour*, c'est le sentiment personnel éveillé, surexcité par toutes choses, et qui vient à propos de toutes porter témoignage en faveur de l'humanité.

L'objet le plus insignifiant en apparence, raconte des secrets fort intéressants à celui qui sait les entendre.

L'humouriste est celui-là qui sait tout entendre. A ce titre, Charles Lamb fut le modèle même de l'humour. Le récit de sa vie, et l'analyse de ses œuvres vont nous le démontrer.

CHAPITRE II.

RAPIDE APERÇU HISTORIQUE SUR LES PRÉDÉCESSEURS DE CHARLES LAMB.

I.

Lord Macaulay, dans son excellente étude sur Addison, affirme que l'on ne saurait prétendre à renseigner le public sur la vie et les travaux d'Addison, si l'on ne connait à fond soi-même, l'histoire littéraire et politique de l'Angleterre, pendant les règnes de William III, d'Anne et de Georges I^er^.

La vie de Charles Lamb, toute vouée à la littérature et à l'amitié, n'exige point, pour être retracée avec exactitude, une connaissance approfondie de l'histoire politique de l'Angleterre depuis 1775 jusqu'à 1835, mais pour faire apprécier à sa haute valeur le rôle de l'écrivain chez Lamb, il est utile de reproduire devant le lecteur le mouvement littéraire dont l'Angleterre fut le théâtre depuis les premières années du XVIII^e^ siècle.

Digitized by Google

Les prédécesseurs de Charles Lamb, j'entends ceux qu'il *continue* par le caractère de ses travaux, s'appellent Addison, Swift, Steele, Johnson. Indiquer les phases que traverse la littérature anglaise depuis Addison jusqu'à Lamb, c'est raconter une généalogie littéraire... Plus tard, on verra si Charles Lamb conserva intact, et améliora l'héritage transmis par ces grands aïeux.

Quand Addison vint à briller, les élus du talent ou du génie, allaient cesser d'être uniformément les disgraciés de la fortune, du moins en Angleterre, et aussi en France d'ailleurs. Les plus grands seigneurs de l'Angleterre, les souverains eux-mêmes accordèrent à plusieurs écrivains de mérite une protection avouée, qui ouvrit à certains d'entre eux l'accès des plus hauts emplois du royaume. Congrève et Wycherley vécurent comblés des faveurs des rois et de l'affection la plus extravagante des duchesses. Addison, dans le cours d'une vie quelque peu traversée de péripéties, mais fortunée en somme— sauf des ennuis d'intérieur, dont on affirme qu'il demandait l'oubli à la bouteille— Addison fut chef-secrétaire du lord-lieutenant en Irlande, et même secrétaire d'État en Angleterre. Cependant, il est juste de déclarer que l'exemple d'Addison ne doit pas nous faire croire à la présence de nombreux Mécènes dans le cabinet anglais, sous les règnes d'Anne et de Georges I^er^. Cette protection ministérielle n'était pas toujours désintéressée. Par exemple, elle fut presque imposée à Addison par les *leaders* du parti whig auquel l'écrivain était lié par de sérieuses convictions. Il fut de bonne foi en s'enrôlant pour défendre des opinions qui lui étaient chères, et il les défendit avec l'autorité d'un caractère pur et d'un nom connu.

L'exemple d'Addison écarté, tout le monde reconnaît que cette sorte d'enrôlement constituerait pour la littérature un état de vasselage, indigne de sa mission sur la terre, et ferait du talent — présent du ciel — l'instrument d'une coterie. Lord Macaulay traduit, avec sa précision

Digitized by Google

accoutumée, l'origine de cette sollicitude des hommes d'État, pour les gens de lettres, pendant les règnes susindiqués :

« Bien que Montague et Somers aimâssent la littéra» ture, ce ne fut point ce seul sentiment qui les porta à » vouloir enrôler dans les services publics les jeunes gens » les mieux doués du côté de l'intelligence. La Révolu» tion avait modifié tout le système du gouvernement. » Auparavant la presse était contrôlée par la censure, et » le Parlement ne s'était réuni que deux mois en l'espace » de dix ans. Aujourd'hui la presse était libre, et com» mençait à exercer une influence sans précédent sur » l'esprit public. Le Parlement se rassemblait chaque » année et ses sessions étaient longues. La prépondé» rance dans l'État avait passé aux mains de la chambre » des communes. En cette conjoncture, il était naturel » que les talents littéraires et oratoires, augmentassent » de valeur dans l'estimation générale. Il était à craindre » qu'un gouvernement qui négligerait de pareils talents » ne fût renversé par eux. Montague et Somers firent donc » preuve d'une politique profonde et éclairée en attachant » de tels hommes au parti whig par les liens les plus » solides de l'Intérêt et de la Reconnaissance. »

On a déjà vu quel fut le berceau de la fortune d'Addison. Sa probité reconnue empêcha les critiques. Whigs et Tories considéraient également l'ecrivain, dans la vie duquel on ne trouve pas une action qui fasse hésiter le respect. Dans la disgrâce, il resta fidèle jusqu'au dernier jour aux whigs ses amis, et il laissa, en mourant, le souvenir d'un des plus honnêtes hommes de son temps.

On est moins élogieux envers Alexandre Pope, dont la poésie est justement admirée, mais dont le caractère et la vie méritent moins de l'être. Pope fut tenu pour un des esprits les plus venimeux dont l'histoire littéraire ait conservé les traits. Il renonça à toute pudeur, il viola toute délicatesse pour avoir un jour le droit de se dire :

Digitized by Google

« N'ai-je pas raison d'être fier, alors que je vois des » hommes qui ne craignent pas Dieu, trembler devant » moi ! »

Pope, emporté jusqu'à la maladresse par ses ressentiments, a conservé à l'usage de la postérité les noms de ses ennemis, le nombre et la nature de leurs attaques, toutes choses qui eussent péri entièrement, sans ces naïves révélations.

Pope était très-lancé dans le plus haut monde, et il entretenait un commerce familier avec les plus nobles maisons du royaume.

La position équivoque du docteur Jonathan Swift, à la fois membre du clergé et auteur d'écrits licencieux, empêcha seule les chefs du parti whig, dont il était, de lui offrir autre chose que des protestations d'amitié. C'est alors que Swift, cédant à une aveugle rancune, déserta les drapeaux d'Halifax et de Somers, et s'apprêta même à les combattre en allant offrir ses services aux tories, qui l'en récompensèrent d'ailleurs fort misérablement.

II.

Pope avait succédé à Dryden et à Addison, comme *Premier* des lettres anglaises. Pope est classé par Thackeray parmi les *humouristes*. Il fut lui-même remplacé dans cette haute situation par le pauvre et sombre Johnson... encore un humouriste, au dire du romancier de la *Foire aux vanités* et des *Snobs*. L'autorité de Johnson, fut autrement rude que celle du poëte de la *Dunciade*, le venimeux Pope. En somme, on avait aisément bon marché de ce dernier, en s'y prenant bien. Pour si peu que l'on sût parler à sa vanité, la partie était

Digitized by Google

gagnée. Jonhson se rendait plus difficilement ou ne se rendait pas du tout.

Johnson annonce une ère nouvelle. Le patronage littéraire devait passer bientôt des mains des ministres à celles du public qui devait traiter honorablement et généreusement ses élus. Mais au temps même de Johnson, les écrivains qui avaient cessé d'être patronnés par les ducs et pairs, ne l'étaient pas encore par la foule.

Johnson ne dut compter pour vivre que sur lui-même en ces temps difficiles. Toutefois, ce fut à cette époque ingrate, que le personnage aigri, malade, négligent, d'aspect hideux et malpropre, et toujours lugubre et infortuné qui a nom Johnson, sut imposer son génie de façon hautaine; et le pays respectueux lui décerna, à la suggestion du lord Chesterfield, un titre que jamais ni Addison, ni Pope, ni les autres n'eussent osé rêver : le titre de *Dictateur* de la littérature anglaise.

Cet incomparable honneur date de la publication du Dictionnaire — 1755 — et ne fut pas un vain titre.

Johnson fut véritablement l'*Autocrate* de la littérature de son pays, pendant vingt ans, c'est-à-dire jusqu'en 1775. Il exerça cette domination avec la rudesse d'un manant et l'arrogance d'un cuistre. Swift seul aurait pu le lui disputer en mauvaises manières. Leur excuse à tous deux fut que ces mauvaises manières étaient subies avec douceur par des hommes et des femmes qui l'auraient pris de très-haut envers un écrivain timide et poli.

L'autorité de Johnson dura jusqu'en 1775, avons-nous dit. C'est en 1775 que le fameux club qui avait été comme le divan de ce Mahmoud littéraire, Johnson, commença à se dissoudre.

Il se composait ce club, d'hommes tels que l'orateur Burke, le peintre Reynolds, l'historien Gibbon, le poëte-romancier Goldsmith, l'acteur Garrick, le philologue Jones, le *Maître* Johnson. Le secret de leur puissance fut là, comme autre part, tout dans la discipline et dans

Digitized by Google

la concorde. La littérature et l'art contemporains en Angleterre, s'inclinèrent devant les arrêts du cénacle dont presque tous les membres réussirent à imposer à une époque tumultueuse le respect de leur nom.

L'un des membres les plus célèbres du club était Goldsmith, qui mourut vers 1774, et dont la mort fut en quelque sorte le signal de la dissolution du club. Goldsmith en mourant léguait à l'avenir un chef-d'œuvre de grâce, de sentiment et de style, et à ses contemporains le souvenir du dissipateur le plus incorrigible qui fût de Tower-Hill à Paddington, et d'une existence plus aventureuse que celles de *Tom Jones* et de *Gil-Blas*. Ce faible et insouciant Goldsmith, il jetait au vent des fantaisies inconscientes et des nuits de cabaret, sa santé et sa bourse. Dès qu'il fut mort, le coin des poëtes (*Poet's Corner*) du royal Westminster, fermé plus tard à Lord Byron, s'ouvrit pour la dépouille de ce bohême. Johnson écrivit l'épitaphe, après s'être abstenu, il est vrai, de citer Goldsmith dans ses *vies de poëtes anglais*. Cette omission a été d'ailleurs amplement réparée par Lord Macaulay, Washington Irving, et l'excellent John Forster, *l'alter ego* de Dickens, qui nous a fait l'honneur de nous écrire quelques lettres de grand prix, peu de jours avant sa mort.

Après la mort de Goldsmith, dans cette pauvre chambre de Bolt-Court [1] dont l'aspect donna une si belle peur au jeune Samuel Rogers, le grand docteur Johnson, le dictateur de la langue anglaise, accablé par l'âge et la maladie, aigri par de longs désappointements, s'abandonnait à une tristesse affreuse. Regrettait-il les jours

(1) Samuel Rogers, l'auteur des *Plaisirs de la Mémoire*, venait de se révéler comme poète. Un désir fou le travaillait d'aller faire visite à l'ermite de *Bolt-Court*. Son courage le servit jusque sur le seuil de la maison de Johnson. Il osa même sonner. Tout-à-coup l'idée d'aborder face à face celui dont le nom remplissait sa patrie, bouleversa si fort le débutant, qu'il s'enfuit à toutes jambes avant que l'on fût venu lui ouvrir.

Digitized by Google

anciens et chèrement payés, où la moindre parole tombée de sa bouche [1] était l'oracle du goût, où les réputations naissantes venaient expirer dans un froncement de son sourcil, ou Boswell, provincial naïf mais indiscret, maladroit mais affectueux, dirions-nous, égayait de ses sorties bouffonnes, la gravité du club illustre?

Regrettait-il l'échec de ses annotations *shakespeariennes?* Traitait-il d'injustice la fortune de l'histrion Garrick et la misère du dictateur littéraire Johnson? — Non. Il donnait bien encore parfois une larme au souvenir de celle qu'il appelait la *jolie créature*... il laissait peut-être encore parfois s'échapper un mouvement de colère en songeant à la folle conduite de mistress Thrale... mais toutes ses inquiétudes, toutes ses pensées au fond, se resserraient dans une peur affreuse de la dernière heure. Il tremblait comme un fiéveux, à l'image de la mort prochaine.

C'est entre toutes ces morts, et comme par une vue spéciale de la destinée, dans l'année même de la dissolution du club, que naquit Charles Lamb.

(1) Phénomène saisissant, et comme l'on a raison de dire : *Habent sua fata!!!* Ce niais, ce *clown* de Boswell, a laissé, sans le vouloir, sans jamais s'en douter, un des livres les plus charmants de la littérature anglaise et de toutes les littératures. Ceux à qui il prendrait fantaisie de relire les écrits de Johnson le trouveront justement pédantesque, tendu et surfait. Ceux qui feront la connaissance de l'écrivain et de l'observateur, à travers les confidences de Boswell, comprendront l'estime et l'admiration qu'inspira Johnson. En vérité, Johnson est désormais beaucoup moins célèbre et moins grand par ses œuvres que par le journal où, sous le titre de : « *Life of Johnson*, » Boswell, bavard Ecossais, infiltré dans l'amitié de Johnson, a écrit au courant de la plume ses conversations avec son célèbre ami, et les faits et gestes les plus vulgaires de celui-ci. C'est la plus précieuse anatomie familière d'un homme éminent que nous connaissions. Volontiers nous relisons ces quatre volumes. C'est un magasin d'idées, un recueil de vues, d'opinions et d'anecdotes comme il en existe peu. Les indiscrètes questions de Boswell, et les *grandiloques* réponses de Johnson, donnent quelquefois l'illusion d'un Don Quichotte et d'un Sancho littéraires. La comparaison m'a échappé, je ne la retire pas.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

BIOGRAPHIE DE CHARLES LAMB ET LISTE DE SES OUVRAGES.

I.

Charles Lamb naquit à Crown-Office Row, Inner-Temple, en 1775, le 11 février.

La date est authentique, nous la tenons de lui-même: « *Aujourd'hui est mon pauvre anniversaire de naissance* » dit une lettre de lui, datée du 11 février.

Ses parents étaient de braves gens, sans fortune, du milieu le plus modeste, et affligés, paraît-il, d'autres maux encore que la pauvreté. La maison, au témoignage de ceux qui l'ont fréquentée, était une véritable infirmerie: les qualités de cœur et d'esprit qui devaient faire plus tard à Charles Lamb un si précieux cortége d'estime et d'amitié, se révélèrent dès l'enfance. Mais ce qui le prit surtout au berceau, et ne l'abandonna qu'avec la vie, c'est un amour immense et passionné pour Londres.

« Que de fois, dit-il, quand j'éprouvais quelque tris-
» tesse à rester chez moi, me suis-je précipité dans les
» rues populeuses du Strand, et y ai-je senti mes joues
» se mouiller des larmes d'une inexprimable sympathie,
» devant le tableau mouvant et animé que Londres pré-
» sente à toute heure du jour. »

Né à l'ombre du clocher de St-Dunstan, dit un de ses biographes, il conserva son amour pour lui, et pour les rues voisines, jusqu'à la fin. Jusqu'à la fin il aima Londres et sa fumée, parce que, disait-il, ça avait été le cadre le plus familier à son œil. La vérité est que, n'importe ce qu'il avait éprouvé, il lui était pénible de changer. Toute modification dans son intérieur l'attristait et le désorien-

Digitized by Google

tait. Ses dieux lares, disait-il, s'implantaient d'un pied terriblement fixe.

« Je naquis et je passai les sept premières années de » ma vie. dans le Temple (dit-il, dans son essai intitulé : » *the Old Benchers of the Inner-Temple*). »

Il nous y offre le portrait de son père, sous le nom de Lovel.

« J'ai connu ce Lovel. C'était un homme d'une incor- » rigible honnêteté. En défendant la cause de l'opprimé, » il ne considérait jamais la supériorité, ni ne calculait » le nombre des assaillants. Il arracha un jour des mains » d'un homme de qualité, l'épée que ce dernier avait » levée sur lui, et l'en frappa rudement du pommeau. » L'homme à l'épée avait insulté une femme, et, dans ce » cas, rien au monde n'eût empêché Lovel d'intervenir.

» Lovel était le petit homme le plus *animé* qui fût sur » terre. Il avait l'expression joyeuse de figure. attribuée » à Garrick, auquel on prétendait, d'ailleurs, qu'il res- » semblait. Il cultivait avec habileté la poésie humouris- » tique; il sculptait à merveille des têtes en terre ou en » plâtre, sans le secours d'autres maîtres que son génie » naturel; il fabriquait dans la perfection, toute sorte » de petits objets d'art, dansait le quadrille avec une » grâce extrême, faisait le punch, mieux qu'aucun homme » de son rang, en Angleterre, et il était, au demeurant, » l'esprit le plus fertile en mots heureux et en plaisantes » malices que l'on pût rencontrer. »

Tous ces talents n'empêchèrent pas le digne homme de tomber en enfance, et d'y rester durant les douze dernières années de sa vie. Son fils Charles, alors un enfant, l'entoura des soins les plus dévoués; se prêtant à ses manies, se pliant à son despotisme de malade. Il fit ainsi l'apprentissage de l'héroïque dévouement qui devait être sa vie. Le cercle de famille, outre ce père idiot, offrait à Charles Lamb, une mère acariâtre et maladive, un frère appelé James, et une sœur Mary-Anna, dont le

Digitized by Google

nom est devenu inséparable du sien. Ce lugubre intérieur a laissé pourtant des souvenirs pleins de charme au pauvre Lamb. A trente ans d'intervalle, ses amis le voyaient parfois quitter brusquement leur compagnie. Dans ces occasions, ils étaient surs de le retrouver à deux ou trois heures de là, perdu dans une contemplation attendrie, devant l'humble maison de *Crown-Office-Row*.

Charles venait d'atteindre sa septième année. La pauvreté de la famille qui vivait toute sur la modique pension de retraite du vieux *Bencher*, ne permettait pas de songer, pour le jeune garçon, à une école payante, même la plus humble. Heureusement, une protection opportune le fit admettre à l'institution charitable de Christ-Hospital, aux bienfaits de laquelle il a dédié un hommage ému et reconnaissant. On connaît peut-être, — du moins de nom — en France, la célèbre fondation du roi Jacques II. Lamb en a tracé la description que voici :

« Christ-Hospital a pour objet de former des pensionnaires à ne pas se croire au-dessus de leurs parents, » que l'on doit supposer de bonne éducation, quoique » pauvres (*Liberal, though reduced*) et aussi à ne pas » descendre au-dessous d'eux-mêmes, par suite des habitudes et des sentiments vulgaires, qu'engendre à l'ordinaire la fréquentation des maisons de charité. *Christ-Hospital* se propose de *ramener à bord* ceux qui n'ont » pas fait entièrement naufrage dans l'océan de la vie, » de relever le courage fléchissant des familles honorables » poursuivies par la misère, d'aider ceux qui ne peuvent » pas toujours s'aider eux-mêmes, de séparer temporairement un enfant de sa famille, pour le lui rendre tout-à-fait digne d'elle avec des sentiments et des habitudes » conformes à sa naissance. D'ailleurs, le *boy* de Christ-Hospital sent qu'il n'est pas un vulgaire enfant d'hospice ; il puise ce sentiment dans l'antiquité et l'origine » royale de l'établissement auquel il appartient. »

Puis, Charles Lamb décrit avec une tendresse rétros-

Digitized by Google

pective, le beau réfectoire décoré d'une célèbre peinture d'Antonio Verrio [1], représentant Jacques II, assis sur son trône, et recevant, au premier jour de l'an, les hommages des *Mathematical-pupils* de *Christ-Hospital*. Les successeurs de Jacques II ont, paraît-il, maintenu cet usage, et le 1er janvier de chaque année, les *Mathematical-pupils* sont reçus à Buckingham-Palace.

Au temps de Charles Lamb, ces *Mathematical-pupils* et les élèves appelés *Græcians*, formaient au sein du Christ-Hospital, deux camps bien tranchés. Ces *Græcians*, au terme de leur séjour dans l'institution, étaient envoyés aux frais de l'hospice, soit à Oxford, soit plus ordinairement à Cambridge. C'était une haute et rare distinction que le poste de *Græcian*. Il n'y en avait jamais plus de deux ou trois à la fois. A cette epoque, par exemple, Coleridge qui acquit par la suite une grande célébrité, et qui fut pendant cinquante ans l'ami de cœur de Lamb était *Græcian* à Christ-Hospital. Charles Lamb, lui, ne fut à peine que Deputy-Grœcian.

Comme l'histoire d'une nation se coupe par dynasties et se subdivise en règnes, ainsi les fastes de Christ-Hospital s'échelonnent par *græcians*. Ce nom impliquait-il, chez ceux qu'il désignait, une connaissance particulière de cette noble langue que lord Macaulay soupçonne Addison d'avoir toujours ignorée ? Il est permis de le supposer. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, autant les *græcians* étaient d'honnêtes et paisibles jeunes gens, autant les *mathematical pupils*, que l'on destinait à la marine, se montraient de hardis et infatigables batailleurs, se colletant avec les portefaix et les garçons bouchers du voisinage. Ces collisions participaient indirectement du régime Lacédémo-

(1) Ce même Antonio Verrio a décoré presque tous les appartements d'État (*State-Rooms*) du château de Windsor. Il a constellé, de ses allégories, le plafond de la *Salle d'audience de la Reine*, celui de l'*Antichambre*, qui est comme encadré par les merveilleuses ciselures de Grinling Gibbons, et représente le Banquet des Dieux. Une allégorie en l'honneur de Charles II, et qui ornait le plafond de la salle Saint-Georges, a disparu.

Digitized by Google

nien auquel ils étaient soumis. Je suppose qu'on punissait ceux qui s'étaient laissé battre.

Charles Lamb achève sa *pourtraicture* (pour parler vieux style, comme il aimait tant à le faire) du *boy* de Christ-Hospital, en nous le donnant comme le modèle du bon... que dis-je, de l'excellent jeune homme. Il n'a ni la servilité des enfants élevés par charité, ni l'outrecuidance des fils de gens riches. Il mêle au sentiment de sa dignité personnelle, le sentiment d'une dette contractée en retour des bienfaits qu'il a reçus. Il rend à César ce qui est à César et à Dieu, ce qui est à Dieu. Mais la force d'âme qui lui permet de contenir dans un seul être, tant de qualités n'exempte point notre *boy* de quelques bizarres préjugés. Pour rien au monde, il n'approcherait de ses lèvres le gras de certaines viandes bouillies. C'est Charles Lamb qui le raconte. Les mémoires contemporains sont muets sur l'origine et les causes de cette systématique abstention.

En somme, nous voilà désormais bien assurés que si les bons principes disparaissaient de la terre, on les retrouverait à *Christ-Hospital*. Nous sommes trop pressé. Tournons le feuillet. Que dites-vous de la surprise? Ceci est encore un chapitre consacré à *Christ-Hospital*, mais cette fois il s'agit d'une réponse assez vive, au panégyrique cité plus haut. La réponse est signée d'un certain Élia, ami particulier de Charles Lamb.

Pour mieux dire, Élia et Charles Lamb ne font qu'un. Je n'ai point le secret de cette singulière palinodie [1]. C'est avec une émotion attendrie et une gratitude profonde que

(1) Le témoignage de Coleridge intervient à propos dans ce débat. Coleridge rapporte que, de son temps, la discipline de *Christ-Hospital* était ultra-Lacédémonienne. Tous les liens domestiques devaient être oubliés. Comme il rentrait en pleurant, après les vacances, son maître lui dit (à Coleridge) : « *Boy*, l'école est votre père; *Boy*, l'école » est votre mère; *Boy*, l'école est votre frère; l'école est votre sœur, l'école est votre » cousin au premier degré, au second degré...., elle est tout le reste de ces parents » et connaissances, ainsi qu'on ne pleure plus. »

Digitized by Google

Charles Lamb glorifie la célèbre fondation de Jacques II et lui rend grâces. C'est avec une âpreté pleine de rancune et de ressentiment qu'Élia expose les abus qui lui ont fait maudire Christ-Hospital.

« M. Lamb en parle bien à son aise, objecte Élia. Il » était de Londres même, et constamment entouré de la » sollicitude de ses parents, qui suppléaient par mille » douceurs à l'insuffisante alimentation de l'*Hospital*. De » plus, il avait des amis, il jouissait d'une certaine » influence, on l'écoutait ; il voyait sa famille, qui lui faisait » visite quand elle voulait. Mais nous, pauvres plantes » arrachées par la misère du sol natal, issues d'une tige » flétrie, on achevait de nous étioler par mille privations. » On nous réveillait souvent au milieu de la nuit pour » nous battre avec une extrême cruauté, heureux encore » lorsque ce n'était pas pour nous enfermer dans une » cellule solitaire, livrés en proie aux fantômes de notre » imagination. »

Élia cite un cas de folie et une tentative de suicide[1] produits par le système employé de son temps à *Christ-Hospital*, et le tableau qu'il retrace de ce charitable asile ressemble douloureusement à celui du *Workhouse*, dépeint par Dickens dans son philanthropique *Oliver-Twist*.

(1) A propos de ce cas de folie, nous rappellerons — sans songer le moins du monde à relier un de ces faits à l'autre—que Charles Lamb fut, à l'âge de vingt ans, saisi lui-même d'un accès d'aliénation mentale, à la suite duquel il fut enfermé pendant plus d'une année. Il en revint guéri, mais il passa de cruels jours sous l'obsession d'une terreur dont l'Ange du Dévouement put seul avoir raison. L'histoire de ce Dévouement fournirait matière à un récit non moins utile que séduisant, sous la plume d'un écrivain spécialiste.

Je le répète — et j'y insiste — cette période de folie ne peut être rapprochée par aucun lien du régime sous lequel Charles Lamb vécut à *Christ-Hospital*. La folie avait, de notoriété publique, fait de fréquentes apparitions dans la famille Lamb ; elle devait même s'y manifester par des actes tragiques. La maladie de Charles était d'ailleurs de l'ordre doux et taciturne, à la manière de celle de M. Villemain, à qui l'on demandait :

— Où souffrez-vous ?

— A l'âme.

— N'avez-vous point mal à la tête ?

— Non.... plus haut.

Digitized by Google

II.

Nous voici arrivés à 1789. Charles Lamb entrait dans sa quinzième année et s'apprêtait à quitter l'Institution pour choisir une carrière. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre son regret, plusieurs fois exprimé, d'avoir été privé de la douce nourriture d'une éducation classique. En réalité, il avait une lecture prodigieuse, et si la fantaisie lui fût venue de prendre ses degrés, on estime qu'il aurait renouvelé le succès de Johnson, lequel stupéfia ses juges en leur citant familièrement Macrobe que la plupart d'entre eux connaissaient à peine de nom.

A *Christ-Hospital*, d'où il allait sortir, Lamb avait gagné les sympathies de tout le monde. Il posséda jusqu'au dernier jour ce don précieux de faire et de conserver des amis, parce qu'il savait lui-même être un ami. L'amour se trompe, l'amour est injuste, aveugle et ingrat; l'amitié n'a pas seulement le sentiment le plus délicat, elle a un sens presque infaillible, aussi rend-elle presque toujours ce qu'on lui offre. En outre de cet avantage incomparable, Lamb avait acquis, très-jeune encore, parmi ceux qui l'entouraient, la réputation d'un observateur pénétrant, et d'un esprit studieux. A son départ de l'Institution, il était dans la seconde division de la seconde classe, c'est-à-dire en grec, mais non encore *deputy-grecian*. Il connaissait Virgile, Salluste, Terence, Lucien et Xénophon, et réussissait assez bien la composition latine. Mais, attendu que les examens universitaires impliquaient pour les candidats heureux l'obligation d'entrer dans les ordres, et qu'un grave défaut de prononciation rendait Lamb impropre au service de l'Église, le jeune homme dut tourner ses vues ailleurs. De *Christ-Hospital*, il entra, en qualité de commis aux écritures à *South-Sea-*

Digitized by Google

House, dans le bureau de son frère James, son aîné de douze ans, et qu'il a décrit dans un essai sous le nom de *James Élia*.

En avril 1792, Lamb fut admis dans les bureaux de la Compagnie *des Indes-Orientales*, où il devait rester trente-six ans. Dès lors, les devoirs de sa profession et les exigences de la vie de famille l'accaparèrent tout entier. Les publications de ses œuvres successives constituèrent, avec divers drames domestiques, tous les événements de sa vie.

Ses rares plaisirs étaient une soirée passée à quelque parterre de théâtre populaire, ou quelque joyeux souper littéraire à la taverne de Smithfield, en compagnie de l'ami des premiers jours, l'ami de cœur et d'âme, son cher Samuel Coleridge (1), sa tendresse et son culte.... noble amitié qui fut la joie et l'honneur de deux existences. Coleridge, le Grœcian, en quittant Christ-Hospital, était allé à Cambridge.

(1) Coleridge n'était jusqu'ici pour la France, qu'un nom. Il vient d'entrer tout récemment dans notre littérature avec la *Chanson du vieux Marin* (1 vol., Hachette, 1877). La *Chanson du vieux Marin* est un poème, petit par le nombre des vers, mais *grand* par le souffle, par l'inspiration et par les images. C'est ainsi que l'ont jugé MM. Barbier et Gustave Doré, nos illustres concitoyens et contemporains. L'auteur du poème, l'Anglais Coleridge, presque notre contemporain aussi, appartenait au groupe des poètes dits : *Lakisles*, ou poètes des *lacs*, non point à cause du choix habituel de leurs sujets, mais à cause du lieu de leur résidence. Un Français, qui a vu Coleridge vers 1830, le dépeint ainsi :

« Philosophe déiste dans sa jeunesse, et l'un des chefs de la nouvelle école » poétique, Coleridge était devenu mystique chrétien. Seul, en Angleterre, il occu- » pait une place analogue à celle que Schelling, Fichte et Hégel ont occupée en Alle- » magne. Jamais je n'ai entendu la parole humaine unir au même degré l'éloquence » ardente et la subtilité métaphysique. Il eut, ainsi que Fox, Mirabeau et Berryer, » la force sympathique qui est la première qualité de l'orateur. »

On l'a aussi appelé un Diderot mystique. Ces jugements divers s'expliquent par certaines énormités de Coleridge, lesquelles s'expliquent elles-mêmes par l'abus déplorable qu'il fit de l'opium.

Coleridge, poète, orateur, critique, professeur, auteur dramatique, nous apparaît entre les Godwin, les Southey, les Jeffrey, les Walter-Scott, les Thomas-Moore, à cette table généreuse du banquier-poète Samuel Rogers, qui fut comme la *Table-Ronde* de la littérature anglaise durant la première moitié du XIX^e^ siècle.

Personnellement, nous avions fait connaissance avec Coleridge, moins par ses

Digitized by Google

III.

Incontestablement, c'est à l'influence du génie actif de Coleridge qu'il faut attribuer l'essor que devait prendre l'esprit de Lamb.

œuvres qu'à travers celles de Charles Lamb. Presque dans chacune des lettres de Lamb, recueillie par Noon-Talfourd, nous avons retrouvé le nom de Coleridge, accompagné de toutes les expressions de la parfaite confiance et de l'admiration la plus vive. La mort de Coleridge fut, comme le signal du départ aussi pour Charles Lamb, incapable de survivre à cet ami, lui qui avait résisté victorieusement par la douceur aux coups les plus violents de la destinée.

L'homme qui inspire de tels sentiments— je parle de Coleridge— a du nécessairement recevoir en naissant le don de la bonté. Pour en être convaincu, il suffit de lire la *Chanson du vieux Marin*. Plongeons-nous avec le poète au fond du moyen-âge. Une noce se célèbre dans quelque village maritime de la vieille Angleterre. Au moment où le garçon d'honneur va rejoindre le marié, il est arrêté par un vieillard à *l'œil brillant*. C'est un *vieux marin*. Ce vieillard raconte au garçon d'honneur comment, après avoir tué un albatros, il causa la ruine de tout l'équipage, abandonné au milieu d'une mer sans vent, sans eau buvable, sans étoiles, d'une *mer en putréfaction*, comme il dit... et assiégé des affreux cauchemars de l'épouvante, de la soif, lui resté seul vivant parmi ces cadavres à l'œil chargé de malédictions.

Sans doute les noms écrasants de Shakespeare et de Dante doivent toujours être amenés avec une grande réserve dans nos modernes comparaisons. J'estime cependant que certains tableaux de la *Chanson du vieux Marin* ont la couleur Dantesque.

La traduction française est du rare poète que l'on cite toujours parmi les premiers de notre pays dans ce siècle, du poète des *Iambes*. Bien qu'il ait tiré sa gloire d'un cri jeté dans nos mêlées politiques, M. Auguste Barbier est surtout le poète de la beauté morale et de la beauté littéraire, l'homme du devoir, du sentiment et de l'idéal. Grâce a la *très-savante* traduction de M. Barbier, les aspérités et les obscurités de l'original ne gâtent rien, pour le lecteur français, au plaisir de cette lecture.

Que dire de l'admirable *illustrateur* de cette œuvre qui ne soit une redite des légitimes louanges accumulées en vingt années de travaux et de renommée, autour du nom de ce prestigieux Gustave Doré, célèbre... bien mieux, aimé de Paris à Baltimore, d'Édimbourg à Gibraltar, de Londres à Sidney. Artiste fertile, dont le cerveau a reçu comme le baiser fraternel des plus purs chefs-d'œuvre de tous les siècles ! Cette année comptera parmi *ses Glorieuses*, soit dit sans allusion aux plus célèbres poésies d'Auguste Barbier, son compagnon, dans la *Chanson du vieux Marin*. Nous citerons le frontispice de Doré, les délicieux tableaux d'une Noce champêtre au moyen-âge, le Navire fuyant sous la tempête et surpris par le froid et la neige, les Visions atroces de la peur et de la soif, la Mer en putréfaction, la Mort de l'équipage, le Réveil nocturne des marins, et les deux Paysages, avec ces légendes : *Je passe comme la nuit de terre en terre*, et celle-ci : *Cette mer est si solitaire, que c'est à peine si Dieu lui-même semblait y être*.

Digitized by Google

Lorsqu'ils ne dissertaient pas sur les vieux auteurs, les deux amis commentaient avec enthousiasme les doctrines de l'*Unitarian sect*, récemment fondée par le docteur Priestley, dont ils étaient alors les fervents adeptes, sauf à en rabattre beaucoup par la suite. Le principal, peut-être l'unique dogme de cette religion nouvelle affirmait la *nécessité* et, partant, donnait satisfaction aux idées du bonhomme Pangloss.

Par Coleridge, Lamb fut présenté au poète Lloyd, qui devint aussi de ses plus chers amis. Moins bien partagé que Coleridge et Lloyd, auxquels les loisirs de Cambridge permettaient de cultiver librement leurs goûts littéraires, Lamb ne pouvait accorder aux siens que d'avares minutes. Il les employait furtivement à écrire des poésies sentimentales et nuageuses, dont la confidente était sa sœur Mary-Anna, l'objet de sa plus vive tendresse. Coleridge, qui avait déjà publié ses premières rimes et qui s'apprêtait à en livrer au public une nouvelle édition, proposa à Lloyd et à Lamb de rassembler dans un seul recueil leurs vers et les siens.

La composition du volume, c'est-à-dire le triage des pièces qu'il convenait d'y admettre et la discussion, syllabe par syllabe, de certains vers, prit deux années et donna lieu entre les trois poètes à une correspondance active et pleine d'intérêt. On y retrouve le témoignage du goût passionné de Lamb pour les questions de style et sa compétence réelle dans le mécanisme du vieux langage.

C'est à peu près vers ce temps-là que le foyer de Charles Lamb fut assombri par la plus effroyable des catastrophes. Nous allons reproduire tel quel le récit que nous en avons déjà publié, il y a une quinzaine d'années, lequel récit est d'ailleurs de la plus entière exactitude.

Digitized by Google

IV.

Au commencement de ce siècle, il se passa dans une rue de Londres un lugubre événement qui émut toute la ville. Un cri terrible, parti vers le soir d'une maison fermée à cause de l'heure et située aux abords populeux du Strand, avait mis en émoi tout le quartier. C'était du modeste logis occupé par la famille Lamb qu'était parti ce cri terrible qui avait suspendu la course des passants, fait sortir de chez eux les voisins et rassemblé devant la porte une foule de personnes très-impatientes de connaître la cause de l'incident. Les voisins s'en montraient d'autant plus surpris que les Lamb étaient connus pour mener une vie fort calme et fort paisible.

Une voix s'éleva du milieu de la foule sans cesse accrue et appela : « M. Lamb! » puis : « Mistress Lamb! êtes-vous morte ?... »

Mistress Lamb était en train de mourir en effet et dans les circonstances les plus affreuses. D'après ce que nous avons déjà dit de cette famille, on peut se représenter la scène.

Le père, le vieux *Bencher*[1], âgé de 70 ans et plus, était tombé en enfance, après avoir été un esprit des plus ingénieux ; la mère, Mistress Lamb, était une femme acariâtre, dont la santé réclamait des soins assidus que la pauvreté de la maison ne lui permettait pas de demander à des aides étrangers et qu'elle recevait des mains de Mary-Anna, sa fille. Celle-ci était occupée tout le jour à des travaux d'aiguille, afin de grossir le maigre budget de la communauté ; la nuit, elle veillait au chevet du lit maternel.

Puis venait Charles Lamb, leur fils et frère, dont le nom, destiné à la renommée dans les lettres anglaises, était alors celui d'un petit commis dans la Compagnie des

(1) Ce mot appartient à la langue des jurisconsultes et répond à notre « *assesseur.* »

Digitized by Google

Indes-Orientales. Chaque soir, après des journées employées à une comptabilité ardue, il rentrait chez lui vers six heures, pour la *partie de cartes* du vieil idiot qui l'attendait fébrilement et s'impatientait du moindre retard. Les seules distractions de Charles, c'était d'aller quelquefois, après le dîner, rejoindre, à quelque taverne littéraire ou au parterre de Drury-Lane, son ami Coleridge et d'autres compagnons.

Cependant, d'alarmants symptômes de folie, amenés par les excès de fatigue, et aussi par les redoutables influences de l'hérédité, se déclarèrent chez la pauvre Mary-Anna, sans qu'on s'en fût trop ému dans cette maisonnée de valétudinaires et de cerveaux un peu bizarres. Le mal eut une explosion foudroyante. Un soir, le soir du fameux cri, la famille allait se mettre à table, et l'on n'attendait plus que Charles. Soudain, Mary-Anna saisit un couteau et en poursuivit furieusement une jeune apprentie qui l'aidait dans ses travaux de couture. Aux cris de terreur poussés par Mistress Lamb, que la paralysie clouait sur son fauteuil, la folle tourna sa rage contre celle-ci, et avant qu'on eut le temps de faire un geste, de deviner le danger, elle plongea le couteau dans la poitrine de Mistress Lamb, qui expira presque aussitôt. Charles rentrait dans cet instant.

Le *Times*, les autres journaux de l'époque, et surtout les lettres de Charles Lamb à son fidèle Coleridge, donnent sur cette lamentable aventure les détails les plus émouvants.

Le shérif vint dresser son procès-verbal. On se représente l'affreux spectacle dont il fut témoin : Mistress Lamb expirante et couverte de sang; le vieux Lamb haletant, éperdu, et retrouvant une lueur de raison dans cette épouvantable catastrophe, et le jeune Charles, qui avait, au péril de sa vie, réussi à désarmer la folle, s'efforçant maintenant d'apaiser ses fureurs.

L'enquête amena naturellement un verdict de *no-guilty*,

Digitized by Google

c'est-à-dire une ordonnance de *non-lieu*, pour cause de folie. Mary-Anna dont le nom est désormais lié à celui de Charles, fut placé quelque temps dans un asile d'aliénées. La raison lui revint bientôt, et avec la raison les images de l'effroyable malheur dont elle a été l'instrument aveugle et fatal. Dans ce temps-là, Charles écrivant à ses amis, la plaint avec une pitié irrésistible; déjà sa sollicitude admirable rêvait le sacrifice de sa propre vie, de son avenir tout entier. Puis il voulut retirer Mary-Anna du lugubre asile.... On le lui permit : mais à la condition expresse que M. Charles Lamb se chargerait personnellement de sa sœur et en répondait. Malgré les risques d'un pareil voisinage, Charles n'hésita pas. Il avait jusqu'alors vécu dans les transes d'un retour de folie pour lui-même. Ses terreurs personnelles s'évanouirent dans son zèle pour une autre qui avait grand besoin de zèle et d'affection, en effet, Mary-Anna ne se rétablit jamais entièrement.

C'est dans la compagnie de cette folle que Charles Lamb vécut jusqu'à la fin; — c'était là toute sa famille, car le vieux Lamb n'avait guère survécu à sa femme.— C'est dans cet intérieur lamentable que le dévouement et le sacrifice vinrent mettre l'auréole sur cette tête fantastique; — c'est au milieu de ces épreuves terribles que le devoir accompli lui apporta le bonheur.

V.

Désormais, nous allons suivre la vie de Lamb, dans la liste chronologique de ses œuvres.

En 1797, Charles avait affronté pour la première fois le public en compagnie de Coleridge et de Lloyd. Leur tentative échoua devant la plus dédaigneuse indifférence. Dans ce volume, Charles dédie sa part de travail à sa sœur, à sa meilleure amie, Mary-Anna Lamb.

Digitized by Google

Cette part se compose de pièces intimes, d'une poésie sur la tombe de Douglas, de vers blancs et de quelques sonnets à la gloire de madame Siddons, dont le talent dramatique enthousiasmait notre jeune poète naturellement porté vers les gens de théâtre. Charles se consola de l'insuccès de ses vers en se liant d'amitié, — sous les auspices de Coleridge — avec les poètes Southey, Dyer, Wordsworth ... ce Wordsworth,

« Dont parle lord Byron d'un ton si plein de fiel » (T. Gautier).

Talfourd, le récent biographe de Charles Lamb, l'appelle le régénérateur de la poésie anglaise.

L'année suivante, Charles Lamb et Lloyd publièrent à nouveau, mais sans plus de succès, ce qui avait déjà paru sous leurs noms, dans le volume précédemment lancé en *trio* avec Coleridge.

En 1798, Charles aborda la prose et fit paraître la larmoyante histoire de Rosemonde Grey, et de la vieille aveugle Marguerite, œuvre de tristesse où l'influence sentimentale de Mackenzie se laisse trop reconnaître, mais sauvée par un accent de sincérité irrésistible.

Rosamund Grey.

La vieille aveugle Marguerite s'est retirée dans un village de l'Hertfordshire avec sa petite fille *Rosamund Grey*. L'histoire des parents de Rosamund est un chapelet de désastres et Marguerite s'est presque réduite à la misère en payant leurs dettes. Dans le même village, demeurent Allan Clare et sa sœur Ellinor, jeunes orphelins mieux partagés du côté de la fortune que Rosamund et Marguerite, mais également dénués de souvenirs joyeux. Allan conçoit pour Rosamund la plus ardente et la plus pure tendresse et n'ambitionne qu'une chose, vivre toute sa vie entre Ellinor et Rosamund. Un sombre nuage vient soudainement couvrir ce ciel à peu près bleu. Un *traître* du nom de Matravis, déjà l'auteur des infortunes premières de la famille Clare, rencontre un soir Rosamund seule, et loin de toute habitation.

Digitized by Google

Il l'outrage mortellement, et de fait, la jeune victime va mourir dans les bras d'Ellinor. Marguerite meurt aussi, et il ne reste de vivants à la fin du récit que l'auteur et Allan Clare... Matravis ayant précédemment expiré au sein *d'affreux tourments*.

Le style porte bien la marque du temps et des influences acceptées par l'auteur. En voici un spécimen typique.

« Comme je trace ces lignes, la lune brille d'un éclat » si radieux à travers ma fenêtre que je regarderais » comme un crime de ne pas suspendre ma tâche pour » la contempler !

» Voyez comme elle glisse dans sa gloire virginale, au » milieu des nuées qui s'entrouvent pour lui rendre hom- » mage !

» Vision magnifique ! comme je t'admire, une harmo- » nie intérieure pénètre mon esprit, c'est une splendeur » morale, une douce image de la pureté de l'âme..Enfin » un calme pareil à celui dont notre imagination revêt » les fortunés habitants de tes régions féériques, de tes » plaines argentées.

» Je ne m'étonne pas, oh Lune ! que les païens d'au- » trefois aient révéré ta déité, sous les noms de Cinthie, » de Diane, d'Hecate. L'Europe chrétienne ne t'adresse » plus de pareils noms et ne t'invoque plus dans ses » prières... Mais son idolatrie est entachée d'une souil- » lure plus noire... Bélial est son Dieu... Elle adore » Mammon ! »

« Les maléfices que l'on t'attribue, brillante planète, » sont autant de mensonges. Je ne croirai jamais que tu » prennes un cruel plaisir à troubler nos pauvres cer- » velles d'hommes.

» *Lunatiques ! Frappés de la lune !* La calomnie in- » venta et la sottise propagea ces noms ! Moi j'augure » mieux de ton doux aspect, et de tes bénignes influences.

Digitized by Google

» Dame du ciel, tu prêtes ta pure lumière aux pas de » la *vierge désolée* qui cherche la tombe du *héros*, son » fiancé.

» Amie des infortunés, tu ne parles que de paix au » cœur solitaire qui erre dans la nuit paisible, sous tes » chastes rayons, et maudit le sort, et se plaint des » amitiés inconstantes et des amours misérables!

» Rêvai-je ?... ou n'est-ce pas plutôt un calme céleste » qui descend de ta gloire dans mon sein, comme je mé- » dite sur les chastes amours de Rosamund et de Clare? »

On a fort à propos reproché à ce conte, et en général aux œuvres d'imagination de Charles Lamb, l'absence totale de facture, l'ignorance des ressorts et la confusion. Thomas Noon Talfourd après avoir exposé sans fard ces défauts divers, a caractérisé avec justesse la nature du génie de Charles Lamb, tel qu'il apparaît dans Rosamund Grey.

« Matravis, dit Talfourd, n'existe pas... c'est un cau- » chemar. En outre, dans ce conte, les *événements* sont » sans cesse obscurcis par les *sentiments* qui dominent » l'ensemble. Le récit cède la place aux réflexions de » l'auteur, qui se mêle à ses personnages avec une » étrange confusion, ce qui donne à tout l'ouvrage, le » caractère d'un rêve doux, mais incohérent. Mais ce qui » nous intéresse surtout dans ce roman, c'est qu'il révèle » les principaux traits du cœur et de l'esprit de celui qui » l'a écrit : l'amour de la beauté sevré de son objet pal- » pable et flottant sur son image perdue, un esprit de- » venu rétrospectif avant l'âge, et teignant toutes choses » d'une singulière solennité. On le voit brusquement » passer des étreintes de l'agonie à une gaieté bizarre. »

Ces bizarreries, transportées dans la vie quotidienne, faisaient de Lamb une sorte d'énigme pour les étrangers, sans le rendre moins cher à ses amis que charmaient sa bonté et son esprit. Sa conversation était, paraît-il, éton-

Digitized by Google

namment *suggestive*, et nourrie d'idées personnelles. Charles Lamb, malgré le défaut de prononciation qui l'empêcha d'entrer dans les ordres, nous en tenons l'aveu de lui-même, était l'un des plus recherchés parmi les brillants causeurs de son temps. L'originalité naturelle de ses réflexions, augmentée de celle de son accent, était d'un effet souvent irrésistible. Mais, répètent à l'envi tous ses biographes, ce que nous aimions surtout en lui, ce que nous vénérions, c'était l'homme avec ses trésors de bienveillance envers les autres hommes, et son exquise bonté. L'enviable louange !

Cette admirable bonté de Lamb qui s'affirma dans ses relations de famille et dans ses relations sociales, dans sa pitié pour les faibles, dans les efforts qu'il tenta pour la réconciliation d'amis brouillés, dans toute sa vie en un mot, était d'autant plus séduisante dans l'auteur de *Rosamund Grey*, qu'elle accompagnait un esprit naturellement critique, et une grande aptitude à l'épigramme.

Quoi qu'il en soit, ce récit de *Rosamund Grey*, Charles Lamb l'a écrit avec ses émotions personnelles, ce qui n'arrive pas à tout le monde. Les étonnements de sa jeunesse s'y retrouvent tous. Un jour que, tout enfant encore, il se promenait dans un cimetière de Londres, il ne put réprimer une profonde surprise à la vue de ces épitaphes toutes pareilles, où il n'est question que d'excellents pères, d'admirables époux, de bons frères, et il demanda : où donc enterre-t-on les mauvais !

Le succès de *Rosamund Grey* ne se décida pas à l'apparition du volume, mais seulement à quelques années de là.

VI.

Cependant Charles Lamb continuait de représenter le commis-fidèle dans les bureaux de la Compagnie. Il em-

Digitized by Google

ployait ses rares et courts loisirs à une étude approfondie des vieux écrivains, et surtout des anciens auteurs comiques, objet de sa franche prédilection. Il s'intéressait vivement aux gloires, aux traditions, aux coutumes et aux interprètes du théâtre anglais. On a même reproché à son style de refléter jusqu'à l'excès l'impression de ce commerce intime avec les écrivains d'autrefois. Cette prétendue recherche d'*archaïsme* fut même nuisible, dans le principe, à la popularité des travaux de Lamb. Personnellement nous trouvons le reproche assez mérité... nous verrons bientôt comment Charles Lamb imagine de s'en disculper.

Son association intime avec Coleridge, Southey et Lloyd devait l'exposer aux épigrammes, et même aux grossières injures de leurs ennemis littéraires. Charles Lamb s'en consolait par le charme qu'il trouvait à leur affection. Vers 1799 le cercle des familiers de Lamb s'était augmenté de Godwin, l'auteur de *Caleb Williams*, et l'ami de Curran, puis de Manning.

Lorsque la générosité de Messieurs de la Compagnie octroyait au poète quelques jours de congé, il allait les passer tantôt dans l'Hertfordshire, qui avait été le berceau de sa famille, et le seul endroit de l'univers où il put vivre en dehors de Londres, tantôt il allait rejoindre au bord des *lakes* qu'ils ont immortalisés : Coleridge, Southey et Wordsworth.

C'est en 1801 que Charles Lamb termina son drame de *John Wodwill* qu'il destinait à la scène, Il en avait confié le manuscrit au directeur Kemble[1]. Longtemps après l'expiration des délais honnêtes, il était allé prendre des nouvelles de son œuvre. On lui avait répondu — avis aux *laudatores temporis acti* — que son manuscrit était égaré, John Wodwill.

(1) Ce Kemble était connu, paraît-il, par son aptitude à s'exprimer presque à l'ordinaire en vers blancs.

Digitized by Google

qu'il eut à le recopier, avant de prétendre à connaître la décision du directeur Kemble.

Charles Lamb se prêta docilement à cette suggestion. Mais dans l'intervalle il eut la funeste inspiration d'écrire un prologue pour cette malheureuse tragédie d'*Antonio*, qui valut à Godwin une chûte effroyable sur les planches dirigées par ledit Kemble[1]. Le *spirituel* directeur, pro-

(1) M. Léon Boucher a publié dernièrement un très-intéressant article sur Godwin. Il n'a eu garde d'oublier Antonio et le prologue de Charles Lamb. Il publie un récit fait par ce dernier, du lamentable échec de cette tragédie. Nous aimons à le reproduire ici, au double titre de specimen d'un excellent feuilleton dramatique et de l'*humour* spécial de Charles Lamb.

« Le sujet d'*Antonio*, dit M. Boucher, dans sa piquante analyse, ne doit pas avoir » coûté beaucoup de peine à Godwin, car il était d'une simplicité tout-à-fait primitive. » Une jeune Castillane, Helena, fiancée de Roderigo, l'ami de son frère Antonio, » l'oublie, pendant qu'il est à la guerre, et se marie à don Gusman. Telle est l'expo- » sition. A son retour, *Antonio* laisse éclater une rage qui conviendrait peut-être mieux » à son ami Roderigo, plus directement atteint; il arrache sa sœur au domicile » conjugal, et demande au roi d'annuler le mariage. Helena, comme moyen terme, » sera-t-elle mise au couvent ? C'est la péripétie. Le roi, peu versé dans les tradi- » tions dramatiques, s'impatiente et déclare le mariage valable. Alors Antonio fend » la foule des gardes et tue sa sœur, ce qui est à la fois la catastrophe et le dénoue- » ment. Lamb, malgré sa grande bonté d'âme, ne put s'empêcher de faire remar- » marquer à son ami que son drame manquait d'action. Il lui suggéra même quel- » ques idées brillantes. Par exemple : Une galerie de portraits d'ancêtres, qu'An- » tonio montrerait à sa sœur, l'un après l'autre, avec une anecdote pour chacun.

. . . . . .

» Pour sauver *Antonio* de la chute qui l'attendait, il aurait fallu plus d'une donnée » semblable. Kemble, en sa double qualité de directeur et d'acteur, se montra plus » franc et plus difficile que ne l'avait été Lamb. Il ne cachait pas ses tristes pres- » sentiments, et surtout il ne voulait pas se charger du rôle d'Antonio. Godwin fit » en plusieurs pages une invocation solennelle à la conscience du comédien, et » finit par le décider en sa faveur. A la première représentation, la tragédie tomba » tout à plat. L'accident fut plus tard raconté par Lamb, dans un fragment peu » connu, dont la manière ingenieuse de l'écrivain fait le principal charme. »

RÉCIT DE CHARLES LAMB.

« Le soir de la première représentation arrivée, j'étais assis dans une loge, entre l'auteur » et son ami Marshall. Godwin se montrait joyeux et plein de confiance. Dans les yeux » de Marshall, lequel avait eu connaissance de la pièce en manuscrit, je lisais une cer- » taine terreur. Antonio finit par paraître en la personne de John Kemble, tout raide

Digitized by Google

fita de l'occasion pour refuser à Charles Lamb sa pièce *recopiée*.

« d'amidon, dans une fraise irréprochable, et avec des moustaches où il n'y avait rien à » reprendre. La mise de John était toujours, en ces occasions, d'une correction provocante.

» Le premier acte se passa dans la solennité du silence. Godwin assura Marshall qu'il » devait toujours en être ainsi pour l'exposition, la protase, d'une pièce. Les spectateurs » étaient dans leur rôle, en restant muets, il ne s'agissait que d'introduire les person- » nages, les passions et les incidents se développeraient dans la suite; jusqu'à ce » moment tout applaudissement serait une impertinence; tout ce qu'on pouvait souhaiter, » c'était un silence attentif. Le pauvre Marshall se soumit à cette opinion, mais à son » honnête et affectueux visage, je pouvais voir qu'un seul applaudissement, même » déplacé, lui aurait été plus agréable que tout ce raisonnement.

» Le second acte, et c'était son devoir, excita un peu plus d'intérêt; mais John ména- » geait encore ses forces, — par politique, à ce que prétendait Godwin,— et l'auditoire » mettait dans son attention la plus grande complaisance. De fait, la protase était à » peine développée. Marshall essuya son front mouillé d'une amicale transpiration. » C'était sa manière de témoigner son zèle. Une ou deux fois, dans le cours du second » acte, il avait rapproché les paumes de ses mains et faiblement tenté d'en faire sortir un » son, et le bruit solitaire n'avait point éveillé d'écho. Aucun abîme ne répondait à cet » abîme. Godwin le pria instamment de se tenir tranquille.

» Le troisième acte amena enfin la scène qui devait progressivement échauffer la pièce » jusqu'à l'embrasement final de la catastrophe. A l'approche de cette scène, un calme » philosophique descendit sur le front serein de Godwin. Les lèvres de Marshall trem- » blèrent, il s'agissait d'un cartel et d'une promesse de combat. Le parterre, alors, s'éle- » vant à la hauteur de la circonstance, suivant son habitude, se montrait prêt à faire » le cercle autour des combattants, quand, tout-à-coup, Antonio, qui était le provoqué, » prenant sa revanche sur le provocateur, déjoue à la fois l'humeur batailleuse de celui-ci, » et la légitime attente du parterre avec quelque déclamation contre le duel, déclamation » empruntée à la nouvelle philosophie. Le sens moral de l'auditoire était mis à l'épreuve : » il ne pouvait pas applaudir, car il était désappointé, et, d'autre part, l'amour de la » morale défendait tout témoignage de mécontentement. L'intérêt se pétrifia, et le jeu de » John n'était pas pour le fondre. On était alors dans la saison de Noël, et la température » fournissait des prétextes aux affections asthmatiques. Quelqu'un se mit à tousser, son » voisin fut pris de sympathie, et la toux devint épidémique; mais quand cette toux, à » demi-artificielle chez les spectateurs du parterre, en vint à se naturaliser parmi les per- » sonnages du drame, quand Antonio lui-même (ce n'était pas un jeu de scène indiqué) » semble plus occupé de soulager ses poumons que les angoisses de l'auteur et des amis » de l'auteur, alors Godwin a pour la première fois connu la peur, et se tournant avec » douceur vers Marshall, il lui donna à entendre qu'il ne savait pas que M. Kemble fût » enrhumé, et cela sans rien perdre de la sérénité de sa contenance, tandis que » Marshall suait comme un taureau. »

Ce curieux morceau de critique théâtrale ne réussit pas à convaincre l'auteur que sa pièce était mauvaise; jusqu'à son dernier jour, au contraire, il soutint que c'était son plus bel ouvrage.

Digitized by Google

Désormais, on le voit, les poètes et les directeurs sont devenus les justiciables du seul public qui achète à la porte le droit de siffler. Il n'est plus de parti whig ou tory qui fasse réussir quand même sur les planches de Drury-Lane, les drames ou les comédies de *son* auteur, plus de cénacle omnipotent dont les arrêts prononcent en dernier appel, et imposent leur jugement à l'opinion publique. L'homme de lettres est désormais, tout seul responsable devant le tribunal de tout le monde. Charles Lamb — dont l'importance ne se borne pas à avoir été une date — fut l'un des premiers cités devant l'aréopage nouveau.

Lamb, ayant retiré *John Woodwill* des mains de Kemble, le publia en volume, conjointement avec les fragments de Burton — 1802. — La critique traita fort rigoureusement ce nouvel ouvrage de celui qui devait conquérir le renom d'un des premiers critiques de l'Angleterre. On couvrit de dérision ce prétendu drame, on accusa l'auteur de vouloir ramener le théâtre aux procédés de Thespis.

Les *Aventures d'Ulysse* furent mieux accueillies, et le public salua franchement le nom de Charles Lamb, lorsque parurent les *Spécimens des anciens auteurs comiques,* sur lesquels nous reviendrons bientôt. En 1806, Charles Lamb réussit, malheureusement, à faire jouer à Drury-Lane, une sorte de bouffonnerie, intitulée : *Monsieur H...*, dont la pauvre intrigue roule sur les continuelles mésaventures d'un monsieur affligé d'un nom ignoble. La révélation de ce nom : *Hogsflesh* (chair de cochon), constitue l'intérêt et le dénouement de cette pièce d'école primaire qui fut sifflée avec une parfaite unanimité, à laquelle, dit-on, l'auteur eut l'honnêteté de se joindre.

Digitized by Google

VII.

C'est aussi dans les premières années du siècle, que Charles Lamb, poussé par Coleridge, s'enrôla sous le guidon de Daniel Stuart qui commandait alors en chef le *Morning-Post*. Ce paradoxal Daniel Stuart est le même qui se vantait de n'avoir pas une seule fois dans sa vie, mis le pied à une exposition de Somerset-House, bien que les bureaux du journal fussent les plus proches voisins de ce temple de l'art anglais. Lamb eut pour département dans le *Morning-Post* la rédaction de menus propos satiriques sur la mode et les mœurs. Daniel Stuart, malgré sa passion pour la plaisanterie fine et l'actualité comique, ne payait le trait que *six pence*. Lamb collabora aussi, mais passagèrement, au *Morning-Chronicle*, que dirigeait Percy.

Enfin des bureaux somptueux de Daniel Stuart, Lamb passa au bouge enfumé et sordide du *Journal d'Albion*. Cette feuille reconnaissait pour chef un certain Fenwick, l'un des personnages les plus bizarres de son siècle, et qui a posé pour le portrait de *Bigod* dans les *Deux races d'hommes*.

Ce Fenwick n'avait pas un sou qui lui appartint autrement que par droit de conquête, et il tenait la propriété du *Journal d'Albion*, des mains d'un gentleman du nom de Lowell, dont tout le prestige était d'avoir figuré au pilori pour cause de pamphlet diffamatoire contre le prince de Galles. D'ailleurs, le *Journal d'Albion* vécut ce que vivent les épines, c'est-à-dire seulement un peu plus longtemps que les roses. Fenwick était journaliste par hasard, polémiste par accident, mais il était *emprunteur* de génie et de vocation. Il fit de l'emprunt un art magnifique, il l'éleva jusqu'à la poésie. Cet homme éton-

Digitized by Google

nant eut fait suer des guinées aux mains sèches d'Harpagon.

Nous allons retrouver ce portrait de Bigod, tracé par Charles Lamb, de sa touche la plus délicate, dans son essai sur les *Deux races d'hommes*.

« L'espèce humaine d'après la meilleure théorie que » je suis parvenu à en établir se compose de deux races » distinctes : les *emprunteurs* et les *prêteurs*. C'est à ces » deux points de départs originaires, élémentaires, qu'il » faut réduire toutes ces impertinentes classifications » que l'on a faites de tribus gothiques, de tribus celtiques, d'hommes *blancs*, d'hommes *noirs* et d'hommes » *rouges*. Tous les habitants de la terre, Parthes, Mèdes, » Elamites, se réunissent dans ce centre universel, et se » fondent inévitablement dans l'une ou l'autre de ces » categories essentielles. »

Après avoir établi fort plaisamment la supériorité morale de l'emprunteur sur le prêteur, Charles Lamb poursuit :

« Les précédentes réflexions m'ont été inspirées par » la mort récente de mon vieil ami Ralph Bigod. Il se » glorifiait d'une origine illustre et ne démentait point » par ses actions la noblesse de la souche à laquelle il » prétendait appartenir. Possesseur à un âge tendre » encore d'immenses revenus, il les absorba consciencieusement et utilement. Alors débarrassé de l'impor» tun bagage d'un bien à surveiller ou à emporter avec » soi, il se mit en route comme un autre Alexandre pour » accomplir son vaste dessein : *Emprunter !* »

« Dans sa marche triomphale à travers notre île, on a » estimé qu'il soumit à ses impôts un dixième de la popu» lation. Ce chiffre est, à mon sens, exagéré. Cependant, » ayant eu l'honneur d'accompagner plusieurs fois mon » ami dans ses promenades à travers Londres, j'avoue que

Digitized by Google

» je fus frappé du nombre extraordinaire de personnes qui, » se trouvant sur notre passage, semblaient revendiquer » avec toutes sortes de mines respectueuses l'honneur de » nous connaître. Bigod eut un jour l'extrême bonté de » m'expliquer ce phénomène. Ce monde-là représentait, » paraît-il, ses tributaires, les pourvoyeurs de son bien, » tous *gentlemen de ses bons amis* (ainsi qu'il se plaisait à » les appeler) et chez lesquels il s'était présenté à l'occa- » sion de légers emprunts. Leur multitude me paraissait » ne le déconcerter en rien. Il ressentait un certain or- » gueil à les compter; et même, à l'instar de Comus, » il semblait ravi de posséder un si beau troupeau. »

Les *Specimens des Vieux Poètes Anglais,* publiés vers 1808, avaient reçu, je l'ai dit déjà, le meilleur accueil de la part du public, et le nom de Charles Lamb commença à se répandre en Angleterre. Johnson, disait-on, était surpassé dans le genre même qui l'avait fait célèbre. Cette réparation était due à Charles Lamb, après tant de sévérités. Une des plus hautes places lui fut dès lors assignée parmi les historiens et critiques littéraires. Ce nouvel ouvrage nous fait pénétrer dans l'œuvre et le génie des principaux contemporains dramatiques de Shakespeare. Chacune de ses notices sur Marlowe, Decker, Marston, Sleywood, Middleton, Rowley, Ford, Tourneur, Webster, Greville, Brooke, Ben Jonson, Chapman, Francis Beaumont, Fletcher, Philip Massinger et John Shirley, est d'un art nouveau et personnel. On trouvera aussi dans ce recueil l'analyse intéressante de tant de productions diverses jugées avec une originalité, où des critiques autorisés ont reconnu une espèce de génie.

Par le moyen de ce livre, Lamb voulait, selon son ingénieuse expression, exemplifier *le sens moral de nos ancêtres.* Il voulait montrer aussi combien Shakespeare est plus grand que le plus grand de ses contemporains. C'est comme le socle du monument qu'il rêve d'élever

Digitized by Google

au divin Will. Il nous a ouvert son cœur la-dessus dans un remarquable essai, publié vers 1811, dans le *Reflector*, avec ce titre un peu lourd : « *Des Tragédies de Shakespeare considérées relativement à la propriété de leur représentation au théâtre.* »

Cette vigoureuse boutade fut inspirée à Charles Lamb par une visite à Westminster-Abbey. Passant devant la statue de Garrick, une irrésistible indignation s'était emparée de lui, à la vue de l'épitaphe emphatique où Garrick et Shakespeare sont qualifiés *d'astres jumeaux.* Emporté par un juste zèle, Charles Lamb a peut-être été ensuite trop dur pour Garrick, dont il discute le talent et le caractère.

Il publia également dans le *Reflector* un autre essai de grande valeur sur *l'absence d'imagination dans les productions de l'art moderne.* Il excepte le seul Hogarth de ce reproche de stérilité, jeté à tous les artistes anglais du siècle qui s'achève. C'est un rare morceau d'esthétique.

Sauf cette excursion dans le domaine des beaux-arts, la critique de Charles Lamb, essentiellement littéraire, s'est presque intéressée au seul théâtre anglais. Il en avait suivi d'un œil jaloux toutes les phases. Il avait une prédilection marquée pour les auteurs comiques de la Restauration : les Verbrugh, les Farqhar, surtout Wycherley et Congrève. Comme il plaide leur cause avec chaleur et habileté dans ces pages ingénieuses et élégantes sur la *Comédie artificielle du dernier siècle* !

Lord Macaulay lui reproche cette tendresse dans un article de premier ordre sur le même sujet[1]. Nous ne savons pas ce que Charles Lamb revenu au monde, aurait

(1) *The Comic Dramatists of the Restoration.* C'est dans cet article que l'illustre historien prononça sur Charles Lamb les paroles sympathiques que nous avons reproduites au début de notre étude : « *Nous admirons son génie*, etc... »

Digitized by Google

pu riposter à l'argumentation très-redoutable de Lord Macaulay. Charles Lamb avait dit:

» Maintenant, nous sommes gâtés, non plus par la » littérature sentimentale, mais par un tyran plus hos- » tile à nos plaisirs: le drame de la vie commune où le » point de morale est tout, où, à la place des fictions » d'autrefois, nous nous voyons circuler nous-mêmes » sur la scène, avec nos frères, nos tantes, nos cou- » sins.... ainsi que dans la vie réelle. Nous allons retrou- » ver au théâtre nos préoccupations de la journée et nos » affaires privées. Nous nous y rendons, non pas — » comme faisaient nos pères — pour échapper à l'étreinte » de la réalité, mais au contraire ,pour renforcer la dose » d'expérience que nous tenons d'elle. »

Et Charles Lamb, qui a le courage de ses goûts, lance ce franc aveu:

« Je ne sais comment font les autres, mais moi, je me » trouve mieux après la lecture d'une pièce de Wycher- » ley et de Congrève. Placez leurs licencieux person- » nages dans une comédie moderne, et je m'éleverai » contre eux... Mais, chez eux, tout est fantaisie, ils » ont laissé la chrétienté pour entrer dans le pays de la » galanterie, où le plaisir est le devoir, où la morale est » la liberté absolue. »

Macaulay tient cet argument pour spécieux et le prouve. Déclarons, sans plus tarder, que l'objection de Charles Lamb contre le réalisme de la scène moderne a été et sera approuvée par nombre de bons esprits.

Voici en substance, la riposte de Macaulay:

L'école licencieuse et obscène de la Restauration fut une réaction débordante contre l'austérité anti-humaine du puritanisme arrivé au pouvoir sous la République, et qui forçait les gens, de par les pénalités de la loi, à ne songer qu'à leur salut. Cela posé, Macaulay déclare que

Digitized by Google

Charles Lamb a parfaitement tort de prétendre excuser les débordements de style des Wycherley et des Congrève, et leurs vicieux personnages, sous le prétexte que ces débauchés agissent dans un monde *imaginaire, fictif, conventionnel,* et ne sont pas justiciables d'une censure réelle.

Erreur, répond le redoutable Macaulay, toujours en substance. J'appelle un monde fictif, le *Télémaque* de Fénelon, et toutes ces œuvres où nous ne retrouvons, ni nos mœurs, ni nos usages, ni notre monde, où la fiction en un mot, a tout son appareil. Mais votre monde de convention, des Wycherley et de Congrève, c'est nous-mêmes, ce sont nos propres aïeux, notre propre Londres... Votre monde *fictif* s'agite dans le milieu le plus *réel*... Si nous sortons de chez nous, nous allons rencontrer ces gens-là. Voyons, poursuit victorieusement Macaulay: S'il est vrai que la comédie, de quelques conventions qu'elle s'entoure, soit une imitation de la vie réelle, comment admettre qu'elle ne soit point soumise à la grande règle qui dirige la vie? Or, si la doctrine de Charles Lamb prévaut, il faut en conclure que ses clients les auteurs ont ignoré le premier mot de leur art.

Charles Lamb s'est toute sa vie amoureusement préoccupé des choses et des gens du théâtre en Angleterre, non-seulement dans les jours anciens, mais aussi dans le temps présent. Les historiens de l'art dramatique — non moins que les simples *amateurs* — trouveront épars dans son œuvre des traits et des indications de la justesse la plus précieuse. Il a vécu dans l'intimité des plus célèbres artistes de son temps, miss Kelly, MM. Siddons, Charles Kemble, puis Mac-Ready, Mathews, et surtout le comique Munden qu'il admirait beaucoup[1]. Il va jusqu'à prétendre,

(1) J'ai lu avec plaisir, et non sans profit, un livre intitulé : *The Actors and the art of acting*, par Lewes. La plupart de ces noms y figurent avec ceux d'artistes Français, Italiens et Allemands de ces dernières années.

Digitized by Google

que sans ce maudit défaut de prononciation qui l'avait déjà empêché de se consacrer à l'Église, il n'est point certain qu'il n'eût pas monté sur les planches. Ce n'est pas seulement dans ses œuvres de critique que Lamb témoigne d'une vive sollicitude pour le monde du théâtre ; les lettres à ses amis, et les fameux *Essais d'Élia* sont pleins de retours vers cette passion de toute sa vie.

On ignore la date exacte de la publication des *Contes d'après Shakespeare*. Ils eurent un réel succès et répandirent le nom de Charles Lamb dans une nouvelle classe de lecteurs. Une particularité relative à ces contes, c'est qu'ils furent le seul recueil de Lamb que l'on ait traduit en français. La tentative n'a pas d'ailleurs fait grand bruit. C'est dommage, car ces contes, en-dehors de leur agrément propre, ont le mérite d'être un commentaire intéressant des drames du grand poëte, et une esquisse de ces inaccessibles modèles.

On a vu que l'amitié ne tenait pas une moindre place que le travail dans l'existence cependant laborieuse de Charles Lamb. L'amitié ne lui fut pas ingrate. C'est grâce à l'amitié que cet homme, qui a tant admiré les autres, est en passe d'être admiré lui-même aujourd'hui.

Coleridge, Southey, Lloyd, Wordsworth, Hazlitt et d'autres, continuaient à former la famille de son cœur. Ils étaient proprement son univers. Lorsqu'ils désertaient Londres, Charles Lamb entretenait avec eux une correspondance qui a été fort heureusement, pour les Lettres anglaises, publiée par M. Noon Talfourd, dans un charmant recueil, paru vers 1837.

Cette correspondance n'est pas intéressante seulement à cause de la valeur littéraire, et pour les détails authentiques dont elle est remplie, touchant la personne et la vie de Charles Lamb, mais elle l'est encore par les jours qu'elle vient nous ouvrir sur la société contemporaine, et sur les personnages célèbres qui formaient ce que l'on appellerait aujourd'hui le groupe de Charles Lamb.

Digitized by Google

De ce nombre, l'un des plus éminents, des plus étranges si l'on veut, et aussi des plus chers à Lamb, était l'audacieux William Hazlitt, né en 1778, mort en 1830. Cet Hazlitt s'était signalé comme écrivain, par ses *Caractères des pièces de Shakespeare*, ses *propos de table*, etc.... Il s'était, entre autres choses, singularisé par un enthousiasme Napoléonien qui s'affirma dans une vie de Napoléon en quatre volumes.

Hazlitt avait-il réussi à inspirer à Charles Lamb cette passion fougueuse et fidèle pour le prisonnier de Sainte-Hélène? On le croirait presque, lorsqu'à la date de 1815 (!), on surprend Charles Lamb adressant à Southey ce singulier aveu, digne de compter parmi les curiosités historiques :

« En somme, Bonaparte est un brave, (comme dit mon » barbier) et il ne me répugnerait pas de le servir à table » dans sa ruine, moi debout et la tête découverte. On » aurait dû lui donner Hampton-Court ou Kensington avec » quarante milles de terre autour de Londres. Qui sait si » le peuple n'eût pas renversé les Brunswick en sa » faveur. Bah! nous verrons bien.... »

Ces lignes sont à peu près les seules ayant trait à la politique contemporaine, qui soient, à notre connaissance, tombées de la plume de Lamb. Hazlitt, au contraire, c'est tout feu, tout flammes pour Bonaparte. Chose étonnante: ce n'était point séduction personnelle du grand capitaine, du *passant glorieux*, comme l'appelle Victor Hugo... non pas; Hazlitt était ce que nous appelons un *radical* dans l'acception la plus absolue et la plus désintéressée. Entré dans la vie avec l'amour fanatique des idées de la Révolution Française, il croyait Bonaparte le seul homme fait pour les imposer au monde entier. Le succès définitif de la Sainte-Alliance et la victoire de Wellington jetaient la rage au cœur de ce bon Hazlitt.

Digitized by Google

Cette colère se traduisait même par des échappées de l'humour le plus comique. On disait un jour devant Hazlitt, que Wellington, l'objet de sa constante fureur, n'aimait pas Raphaël.. Raphaël, un des Dieux d'Hazlitt. —Oh Raphaël, s'écria Hazlitt, on est heureux de savoir » que c'est un homme incapable de te comprendre qui a » fait des bévues si fatales à l'humanité ! »

« La mort de Napoléon, dit un biographe, a mis Haz- » litt au désespoir. Elle fut pour lui beaucoup plus qu'une » calamité publique. Il porta son deuil en radical pur, » en radical vierge, comme disent les anglais. Il le pleura » comme le capitaine de la révolution, et parce que ses » larmes étaient autant d'injures à la royauté légitime et » aux tories. Il s'écrie dans une sorte de vision :

—Je suis encore au Louvre, le soleil d'Austerlitz ne » s'est pas couché ; il brille encore ici dans mon cœur, et » *lui*, le fils de la gloire n'est pas mort, il ne le sera » jamais pour moi. »

C'est à tort que l'on se croirait ici devant l'exaltation d'un cas isolé. Déjà nous savons que depuis Moscou, Napoléon Bonaparte avait en Russie des chapelles où on le vénère, mais nous ignorions, et bien d'autres avec nous, la vérité sur l'état de l'esprit public, dans cette *perfide Albion* qui prodiguait depuis vingt ans son or et le sang en vue d'écraser l'ogre de Corse. Or, cette vérité est aujourd'hui publiée dans toutes les langues du monde, et la voici : S'il y eut des français pour saluer joyeusement Waterloo, par contre il y eut des anglais, et des anglais devenus illustres, pour le maudire.

Voici ce que je lis à ce sujet dans un remarquable mémoire publié par M. Blerzy, sur un célèbre humaniste américain, M. Ticknor, dont on a traduit dernièrement en français une volumineuse *Histoire de la littérature Espagnole*.

(1) Trois volumes. Hachette.

Digitized by Google

« George Ticknor s'embarqua pour l'Europe le 16 » avril 1815, en compagnie de quelques amis : — M. et » Mme Perkens. — Cette dernière avait été remarquée » par Talleyrand durant son exil aux États-Unis, comme » une des plus belles femmes qu'il eût jamais vues, » M. Edward Everett, professeur à Harvard-Collége, et » plus tard l'un des hommes d'État les plus distingués » de l'Union, les deux fils de John Quincy Adams, qui » allaient rejoindre leur père, ambassadeur à Saint-Pé- » tersbourg. Ils étaient tous partis, convaincus que » l'Europe était en paix, et que Louis XVIII règnait » tranquille aux Tuileries.

« En vue de Liverpool, le pilote leur apprit le retour de » l'Ile-d'Elbe ; cet événement imprévu ne leur promettait » rien de bon. Les fédéralistes étaient par principe aussi » hostiles à l'empire que les tories anglais. Aussi quel ne » fut pas l'étonnement de Ticknor en reconnaissant que » l'opinion était loin d'être unanime dans la Grande-Bre- » tagne. A Liverpool, on ne voulait pas recommencer la » guerre. Sur le chemin de Londres, il s'arrête quelques » heures chez un savant érudit, le docteur Parr qui lui dit : » Monsieur, je croirais manquer à mon devoir, si je me » mettais au lit le soir, sans prier pour le succès de Napo- » léon. « Bien plus, sir James Mackinhosh, avait écrit pour » la *Revue d'Edimbourg*, que notre voyageur appréciait » tant, un article fort bien fait en vue de démontrer qu'il » fallait éviter la guerre, parce qu'elle serait désastreuse » pour l'Angleterre. Le numéro de ce recueil était impri- » mé, prêt à être distribué, lorsque les nouvelles de Wa- » terloo arrivèrent à l'improviste. L'article fut remplacé, à » la hâte, par une dissertation sur la phrénologie. Ticknor » se trouvant en visite chez lord Byron au moment où » l'on venait annoncer à celui-ci la victoire de Wellington.

» — Je suis vraiment désolé, s'écria le grand poète. » Je ne vivrai donc pas assez pour voir la tête de Castle- » reagh sur un poteau ! »

Digitized by Google

VIII.

Talfourd, le meilleur biographe, le plus complet, et en même temps l'éditeur de la correspondance de Charles Lamb, nous a laissé un fort aimable récit de sa première visite chez l'écrivain. Charles Lamb demeurait alors avec sa sœur Mary-Anne [1] qu'il n'avait plus quittée depuis le tragique événement que nous avons raconté. On dit même qu'il eut Mary-Anne pour collaboratrice de quelques travaux, entre autres de ses *contes d'après Shakespeare*. Cette dame publia, en 1810, un autre ouvrage où l'on remarque de réelles qualités de style et d'observation. C'était une personne sensée, et d'un esprit cultivé, en dehors des accès de trouble mental que l'âge ne dissipa jamais entièrement

Charles poussait jusqu'à l'idolâtrie son amitié pour cette sœur, et jusqu'à l'héroïsme le dévouemeut dont il l'entourait. Lorsque Mary-Anne incomplètement rétablie, ainsi que nous venons de le dire, de son mal terrible, croyait en ressentir, à de certaines intervalles, les effrayants symptômes, elle avertissait ce frère dont elle était l'unique joie — et pour lequel c'était un mortel désespoir d'être séparé d'elle, afin qu'il s'occupât de lui faire subir un traitement spécial Lorsqu'ils devaient faire ensemble une excursion de quelques jours,

(1) Charles Lamb n'est point le seul écrivain Anglais célèbre qui nous offre l'exemple de ce culte passionné pour la famille, et de cette tendresse fraternelle absorbant toutes les autres affections. Nous relisions dernièrement les quatre volumes touchants et instructifs que M. Otto Trevelyan, membre du Parlement et neveu du grand historien de l'Angleterre, vient de publier sous ce titre : *Life and letters of Lord Macaulay*. L'attachement de Macaulay pour ses sœurs y confine à la religion. On conçoit, d'ailleurs, qu'une nature chaste et sobre, portée à l'étude, à l'amitié et au culte du souvenir, trouve dans cette sorte d'association l'idéal même de la vie à eux.

Digitized by Google

elle-même préparait d'avance une petite camisole de force à son usage personnel.

Dans ce temps-là, Charles Lamb habitait Inner-Temple-Lane. La fortune ne lui était plus inclémente, sa réputation allait grandissant, il avait pour amis dévoués et sympathiques les hommes les plus distingués de son pays. Sa maison était devenue une sorte de foyer littéraire, d'académie libre où c'était un honneur et un privilége d'être reçu, et où l'on rencontrait tous les hauts dignitaires intellectuels de l'Angleterre, depuis Coleridge, jusqu'au directeur du *Times*. Les *mercredis des Lamb* (comme on les appelait) rivalisèrent de gloire et d'influence avec les célèbres Samedis du très-noble lord Holland en son manoir de Warwick... Warwick où l'éclat de la noblesse, de la beauté, du talent, rayonnait sous des voûtes contemporaines des héros légendaires... Warwick, immortalisé par lord Macaulay, et dans sa correspondance, et dans une des pages les plus belles qu'il ait écrites. On trouvera cette page à la fin de la notice sur lord Holland. Je ne puis résister à l'envie de traduire ici ce chef-d'œuvre d'émotion et de pittoresque.

« Nous avons jusqu'ici touché presque exclusivement à ces traits du caractère de Lord Holland, qui étaient accessibles à l'observation de millions de témoins. A présent, comment exprimerons-nous les sentiments dans lesquels le culte de sa mémoire est entretenu par ceux qu'il honorait de son amitié? Ou bien encore, dans quel langage parlerons-nous de cette maison jadis renommée pour ses rares attractions, jusqu'aux extrémités du monde civilisé, et maintenant silencieuse et abandonnée comme le tombeau? A cette même maison, il y a aujourd'hui cent cinquante ans et plus, un poëte dédiait ces vers gracieux et tendres, qui viennent de reprendre une signification non moins triste que leur signification originaire. »

Digitized by Google

« Et toi, colline, dont ces antiques édifices embellissent le faîte,
» Édifiés par les chefs audacieux de la noble race des Warwick,
» Dis-moi pourquoi, toi, jadis tant aimée, à présent, chaque fois que tes feuillées m'apparaissent,
» Sur ma prunelle obscurcie jaillissent des pleurs soudains?
« Qu'ils m'étaient doux, jadis, tes aspects frais et beaux,
» Tes promenades enchantées et ton air sans souillure !
» Qu'elle m'était douce ta beauté sous tes arbres anciens !
» Douce, l'ombre de ton midi, et les brises de tes crépuscules !
» Tes berceaux abandonnés rendent son image,
» Tes promenades et tes perspectives aérées ne charment plus,
» Plus de brûlant été, tempéré par tes ombrages....
» Adieu tes brises du soir, et l'ombre de ton midi !

« Quelques années encore, reprend Macaulay, et les ombrages et les édifices auront peut-être suivi leurs illustres maîtres. La cité merveilleuse[1], qui tout ancienne et gigantesque qu'elle est, continue toutefois à croître aussi rapidement qu'une jeune ville de bois de campêche, au bord d'une concession d'eau dans le Michigan, aura bientôt d'aventure délogé ces donjons et ces parcs dont l'image s'associe à tant de souvenirs pleins d'intérêt et de grandeur, avec la magnificence princière de Rich, avec les amours d'Ormond, avec les délibérations de Cromwell, avec la mort d'Addison.

» Le temps arrive où peut-être de rares vieillards, les derniers survivants de notre génération, chercheront en vain parmi les nouvelles rues, les squares et les stations de chemin de fer, la place de cette demeure qui fut, dans leur jeunesse, le refuge favori des esprits et des beautés, des peintres et des poëtes, des humanistes, des philosophes et des hommes d'État. Alors ils se rappelleront avec une singulière tendresse, nombre d'objets qui leur furent familiers, l'avenue et la terrasse, les bustes et les peintures, les sculptures, les grotesques dorés et les devises énigmatiques. Avec un attachement particulier, ils se rappelleront cette chambre vénérable où l'antique gravité d'une biblio-

(1) Londres.

Digitized by Google

thèque de collége se fondait si étonnamment avec tout ce que la grâce féminine et l'esprit pouvaient imaginer pour embellir un salon. Ils se rappelleront, non sans émotion, ces rayons chargés de la science variée de nombreux pays et de siècles nombreux, et ces portraits qui conservaient la physionomie des meilleurs et des plus sages anglais de deux générations. Ils se rappelleront combien d'hommes qui ont dirigé la politique de l'Europe, remué de grandes assemblées par la raison et par l'éloquence, combien d'autres, qui ont jeté la vie dans le bronze ou sur la toile, ou laissé à la postérité des pages écrites de telle sorte que nos neveux ne les laisseront pas volontiers périr, se sont trouvés là mêlés à ce que produisait de plus aimable et de plus brillant la meilleure société de la plus splendide des capitales. Ils se rappelleront le caractère particulier de ce cercle où chaque talent, chaque supériorité, chaque art et chaque science avait sa place. Ils se rappelleront comme la dernière *séance* de la chambre était discutée dans un coin, la dernière comédie de Scribe dans un autre, tandis que Wilkie s'attachait avec une modeste admiration au Barelli de Sir Joshua, que Mackintosh feuilletait Thomas d'Aquin pour vérifier une citation, tandis que Talleyrand racontait ses conversations avec Barras au Luxembourg ou sa chevauchée avec Lannes sur le champ d'Austerlitz. Ils se rappelleront la grâce, et la bonté bien plus admirable encore que la grâce, avec laquelle s'exerçait l'hospitalité princière de cette maison. Ils se rappelleront la vénérable et bénigne attitude et la voix cordiale de celui qui leur souhaitait la bienvenue. Ils se rappelleront cette humeur égale que des années de souffrance, de maladie, d'infirmité, de réclusion, n'avaient fait, semble-t-il, que rendre chaque jour plus douce, et cette politesse qui mettait aussitôt à l'aise le plus jeune et plus timide des artistes, introduit pour la première fois parmi les ambassadeurs et les comtes. Ils se rappelleront cette fertilité constante de conversation, si

Digitized by Google

naturelle, si animée, si variée, si riches d'observation et d'anecdotes, cet esprit qui ne blessait jamais, cette mimique exquise qui ennoblissait, au lieu de dégrader, cette bonté de cœur qui perçait dans chaque regard, dans chaque intonation, et ajoutait à la valeur de chaque talent et de chaque savoir. Ils se rappelleront aussi que celui dont ils tiennent le nom en haut respect n'était pas moins distingué par l'inflexible droiture de sa conduite politique que par son caractère affectueux, et ses manières séduisantes. Ils se rappelleront que, dans les dernières lignes tracées par sa main, il exprima sa joie de n'avoir jamais rien fait d'indigne de l'ami de Fox et de Grey; et ils auront eux-mêmes raison d'éprouver une joie semblable, si, regardant en arrière sur beaucoup d'années agitées, ils n'ont point à s'accuser d'avoir rien fait d'indigne d'hommes qu'honorait l'amitié de lord Holland. »

(Macaulay).

Noon Talfourd, emporté par le zèle de l'amitié, et les usages du parallèle nous paraît avoir cédé au plaisir de faire se balancer une antithèse, lorsqu'il dit que chez l'héritier de Charles Fox, le noble et excellent Lord Holland, la littérature, fort bien accueillie d'ailleurs par les hôtes illustres de Warwick-Castle, y avait tout juste l'importante situation d'une favorite que l'on croyait honorer, et relever, tandis que la politique était la véritable *Dame!* Au contraire, dans la retraite d'*Inner-Temple-Lane*, on la traitait en souveraine, elle y régnait sans partage... excepté bien entendu lorsqu'Hazlitt s'abandonnait comme un inspiré, à quelque lyrique tirade napoléonienne.

IX.

C'est en 1820 que parurent dans le *London-Magazine*, ces fameux *essais d'Elia* qui ont mis le sceau de la gloire

Digitized by Google

littéraire sur le nom de Charles Lamb. Un souvenir d'enfance —presque identique à celui qui fit adopter à Charles Dickens le pseudonyme de Boz — décida Charles Lamb à prendre ce surnom d'Élia. Le premier essai s'intitulait : *South-Sea-House* ; nous savons que Charles Lamb avait travaillé deux ans, sous les ordres de son frère aîné, dans l'établissement ainsi dénommé. Il y avait eu pour collègue, un jeune étranger du nom d'Elia dont le souvenir lui était resté cher, paraît-il, puisqu'après tant d'années, il signa de ce nom ses plus heureux écrits. La vogue des *essais d'Elia* fut prompte et décisive, on les lut avec plaisir par toute l'Angleterre.

En 1822, Charles Lamb alla passer une quinzaine à Paris avec sa sœur. C'est la première et unique fois qu'il sortit de Londres pour s'en éloigner de plus de vingt milles. Londres était nécessaire à sa vie, à sa santé morale, il le proclame et il met au défi Whittington lui-même, ce héros légendaire du civisme municipal, d'avoir aimé Londres autant qu'il le fit. L'année suivante, les essais furent réunis en volume et le Londres de 1823 accueillit les *Parents Pauvres*, les *deux races d'hommes* et *Barbara* .... aussi bien que le Londres de 1710 avait accueilli les premiers numéros de l'immortel *Spectator*. La critique répara ses anciennes rigueurs envers Charles Lamb en célébrant, *presque à l'unanimité*, la verve originale de ces petits modèles d'humour, de style et d'observation qui rappelaient les meilleurs jours d'Addison. J'ai dit : *presque à l'unanimité;* en effet, il y eut un dissident. La publication des *Essais*, en volume, amena le premier refroidissement entre Charles Lamb et l'un de ses plus chers amis, le poëte Southey, l'un des rédacteurs principaux du *Quarterley-Review*. Ce recueil n'avait jamais été sympathique à Lamb, et, pour ne point faillir à ses habitudes, il vint lui reprocher, par la plume de Southey le *manque d'un sens religieux plus solide.*

Digitized by Google

Ce reproche fut extrêmement sensible à Charles Lamb, mais son ressentiment ne put tenir contre la plus légère avance d'un des compagnons aimés de sa jeunesse, et leur affection mutuelle ne reçut plus une autre atteinte. Bien mieux, Southey répara son offense en vengeant, par quelques beaux vers, le caractère et le talent de Charles Lamb assez vilainement attaqués.

Une lettre, datée de 1823, contient le récit d'un dîner auquel Charles Lamb assista, chez le célèbre banquier-poëte Samuel Rogers, en compagnie de Coleridge et de Thomas Moore. C'est la première fois que nous voyons Charles Lamb et Rogers en présence. Cependant, il y avait déjà trente ans que l'auteur des *Plaisirs de la mémoire*, figurait parmi les premiers écrivains nationaux.

L'année 1825 fut une date importante dans la vie de Charles Lamb. La Compagnie des *Indes-Orientales* lui donna sa retraite et continua à lui payer les deux tiers de son traitement, un joli chiffre pour l'époque : 400 livres sterling, soit 10,000 francs.

Notre humouriste a consigné cet acte de générosité et l'expression de sa gratitude dans un charmant essai : *L'homme suranné*, *The Superannuated man*. Cet homme qui n'est autre que Charles Lamb lui-même, soupire depuis trente-six ans après la liberté, et voici que cette liberté lui est octroyée pleine et entière et dans les meilleures conditions de loisirs, d'indépendance et de bien-être. Mais au lieu de se regarder comme le plus fortuné des mortels, bientôt notre homme se demande, comment il faudra s'y prendre pour arriver à dépenser jamais cet inépuisable trésor de temps dont la disposition lui appartient. Ajoutons aussi que le plaisir attendu par Lamb de cette émancipation jadis souhaitée avec ardeur, fut cruellement empoisonné par un concours d'événements mélancoliques. Cette émancipation coincida avec la mort de ses plus anciens amis. L'étrange Godwin partit le premier, et la mort de

Digitized by Google

l'auteur de *Caleb Williams*, causa un grand vide à Charles Lamb. Dans l'espace de très-peu d'années, cet homme, jadis superstitieusement attaché à ses pénates, changea plusieurs fois de résidence ; une grande agitation s'empara de son esprit ; l'homme jadis content de tout, n'était plus content nulle part. Il alla s'établir successivement dans les faubourgs de Londres, à *Colebrook - Cottage*, puis à *Ensfield*. Son amour de la marche lui permettait encore de dépenser en longues promenades champêtres les belles heures de la matinée. Il écrivait encore, mais à de plus rares intervalles ; cependant, c'est vers cette époque qu'il publia dans le *Blakwood's* et dans le *Gentleman's Magazine* une nouvelle série d'*Essais*, qui furent aussi bien reçus du lecteur que les premiers. M. Edouard Moxon, l'éditeur et l'ami de Ch. Lamb, les a réunis dans un second volume intitulé : Les derniers *Essais d'Élia*. Lamb collabora aussi, mais plus rarement, au Monthly-Review et à *l'Atheneum*, et vers 1830, il fit ses derniers adieux à la poésie dans un petit recueil intitulé : *Vers d'Album*. La frivolité du titre y recouvre de profondes et délicates émotions.

Dans cette même année 1830, Charles Lamb perdit un des plus chers d'entre ses amis intimes, Hazlitt, ce William Hazlitt, dont la conversation chaude et animée était un de ses plus vifs plaisirs. Depuis lors, Elia cessa d'écrire pour le monde, et n'écrivit plus que pour ses familiers, dont les rangs s'éclaircissaient chaque jour, et qu'il a pleurés pathétiquement dans son élégie :

« *They are gone, the old familiar faces.* »

Toutefois ce qui permettait à Charles Lamb de se consoler du départ de tous les autres, c'est que Coleridge, l'objet de sa plus vive tendresse après Mary-Anna, lui restait encore, Coleridge avec lequel il avait débuté, dans la vie d'hospice et dans la vie littéraire, dans la compa-

Digitized by Google

gnie duquel il avait publié ses premiers vers, trente ans auparavant, Coleridge le fraternel confident de ses tragiques émotions domestiques. La littérature anglaise nous offre de beaux modèles d'amitié, même chez nos contemporains. Dickens et Forster, Macaulay et Ellis sont dignes d'être rappelés comme des exemples de parfaits amis. Ils ne furent pas meilleurs sous cet aspect que Lamb et Coleridge unis pendant près d'un demi-siècle, de la première jeunesse à la tombe, par une profonde affection, dont jamais un nuage ne vint ternir le clair miroir.

Coleridge mourut; personne n'osa se charger de l'annoncer directement à Charles Lamb. Il fut instruit de cette mort seulement par la voix publique, et il ne se releva jamais de ce coup inguérissable. Coleridge mort, il lui semblait que Lamb n'avait plus de raison de vivre. Il tomba dans un morne abattement, dans un continuel silence, interrompu parfois de ce cri: Coleridge est mort!» Souvent il demeurait sans oser croire à un si grand malheur, à la possibilité d'une telle perte, et ce doute tournait à une idée fixé qui l'opprimait sans relâche, sans qu'il put être distrait même par sa sollicitude envers Mary-Anna. Lorsqu'il ne lui fut plus permis de douter, il se livra tout à l'accablement et à la stupeur, ne pouvant s'imaginer comment Coleridge etait mort, puisqu'il l'avait toujours devant les yeux, et le retrouvait partout.

Un jour qu'il se promenait à la campagne auprès de Londres, retournant ce chagrin dans son cœur, rêvant à l'absent dont l'image ne le quittait pas, son pied heurta contre une pierre, et il alla donner rudement de la tête sur le pavé. On le transporta chez lui, grièvement meurtri. A un mois de là, comme il entrait en convalescence, un violent érisypèle se déclara, et le mit au tombeau, avant même que le public eût été informé de l'accident et de la maladie (1835).

Digitized by Google

La nouvelle imprévue de cette mort fut accueillie avec d'universels regrets dans ce vaste Londres que Charles Lamb avait aimé avec tendresse et fidélité, et qu'il ne pouvait se résoudre à quitter volontiers, même pour aller étreindre aux bords des *lakes*, la main amie de Wordsworth, l'auteur de l'élégiaque ballade : *Nous sommes sept.*

Les principaux recueils du temps sont pleins des témoignages du respect public envers l'écrivain de race, et envers l'homme excellent. Chacun sentait que les lettres anglaises venaient de perdre en Charles Lamb une de leurs illustrations les plus *originales*, et leur plus sincère ami. Charles Lamb, disait-on, était un *essayist* aussi poli qu'Addison, un conteur à la fois émouvant et délicat, un poète dramatique plus louable dans l'intention que dans l'exécution, mais non sans mérite, un critique dont chaque commentaire était une découverte, et l'on a pu dire avec raison, que du chef-d'œuvre le plus connu, il savait faire jaillir des rayons nouveaux.

C'était là des titres suffisants pour essayer de remettre au jour cette figure aimable ; mais la personne et la vie de l'homme ne méritent pas une moindre louange. Il n'y a pas une tache dans cette vie absolument vouée aux belles études et aux bons sentiments. Sa conduite envers sa sœur, pourra n'être pas appréciée par une génération où le mot d'amour fraternel ne s'entend plus guère et a passé au rang des ironies ; ce n'est point là une raison pour taire ses autres mérites. L'esprit d'intrigue, l'ambition des places et des honneurs, l'ingratitude, l'inconstance furent toujours étrangères au cœur simple et vertueux de Lamb. Aussi le deuil fut grand, le vide causé par son absence fut amèrement senti, parce que chez lui, l'homme mérita plus encore que l'écrivain d'être pleuré ; nous en trouvons le témoignage, dans une notice dont l'auteur anonyme s'exprime ainsi :

Digitized by Google

« Nul homme ne fut plus chéri durant sa vie, et plus » regretté à son départ de ce monde, que Charles Lamb.»

Son souvenir personnel n'est pas encore tout à fait éteint dans cette ville énorme qui s'appelle Londres, et, à mesure que les années s'écoulent, la renommée de l'écrivain tend chaque jour davantage à devenir une solide gloire. La critique anglaise salue en Charles Lamb son maître, et, dans les *Essais d'Elia*, un livre pour la postérité.

En essayant de retracer cette figure, nous avons voulu témoigner de notre reconnaissance pour notre art, et de notre respect pour ceux qui nous ont légué des modèles de dévouement, et des modèles de littérature. Nous croyons avoir fait un choix heureux, en choisissant un homme qui a dû à la pratique du dévouement et au culte des lettres le principe et la récompense de ses aimables vertus.

Note. — Les Œuvres de Charles Lamb, — notamment les *Essais* d'Elia, — sont peu connues en France. Nous avons détaché de ce dernier Recueil plusieurs morceaux qui doivent, selon nous, rendre bien la manière agitée et naïve, pénétrante, attendrie, ingénieusement critique, et toujours profondément humaine, de l'auteur.

Digitized by Google

LES PARENTS PAUVRES.

Un parent pauvre est la chose la plus hors de propos qui soit au monde, c'est un objet de commerce impertinent, un voisinage odieux, c'est un remords qui hante la conscience, une ombre importune s'allongeant sur le plein soleil de notre prospérité ; c'est un souvenir gênant, un affront faisant le guet à notre porte, une lancette toujours prête à ouvrir les veines de notre bourse, un créancier plus intolérable encore pour notre orgueil; c'est un rabat-joie dans l'ivresse du succès, un obstacle à notre agrandissement, une tache à notre sang, une flétrissure sur notre blason, un accroc à notre paletot, une tête de mort à notre banquet. C'est le pot d'Agathoclès, c'est Mardochée sur notre seuil.

C'est un Lazare à notre porte, un lion sur notre chemin, une grenouille dans notre chambre, une mouche dans nos parfums, une poussière dans notre œil, un triomphe pour nos ennemis, un sujet de justification et d'excuse auprès de nos amis.

Le parent pauvre, c'est enfin la seule chose dont on n'ait jamais besoin; la grêle qui s'en vient gâter les moissons ; une once de fiel dans une livre de miel.

On le reconnaît à son *Knock* (1); votre cœur vous dit : « C'est monsieur un tel. » C'est un *Knock* entre la familiarité et le respect, qui demande une régalade et qui, en même temps, a l'air de ne pas l'espérer. Bref, il entre souriant et embarrassé ; il tend sa main pour serrer la vôtre et la retire aussitôt.

A l'occasion il vous tombe sur le dos à l'heure du dîner, quand toutes les places sont prises. Il offre de s'éclipser, voyant que vous avez du monde, mais il est induit à demeurer. Il occupe une chaise, et l'on est obligé de reléguer à une petite table les enfants de l'ami que vous traitez. Il ne vient jamais à l'un de ces jours favorables où votre femme vous dit avec quelque complaisance : « Cher ami, peut-être monsieur *un tel* tombera aujourd'hui. »

Le parent pauvre se souvient des anniversaires de naissances, et professe qu'il est heureux d'en avoir rencontré un. Il se prononce contre le poisson, le turbot étant de minces dimensions; toutefois, il se laisse ébranler dans son premier refus, et souffre qu'on lui en passe une portion.

(1) Coup de marteau.

Digitized by Google

Il s'en tient au vin de Porto, mais il se décide à boire le verre qui reste de la bouteille de vin de *claret*, si l'un des invités étrangers l'en prie. Cet homme est un grand sujet d'embarras pour les laquais, qui ont peur d'être impolis ou obséquieux envers lui. Les convives pensent l'*avoir déjà vu quelque part*. Chacun fait des conjectures sur sa condition, la plupart le tiennent pour gabelou. Il vous appelle par votre nom de baptême, dans le but d'insinuer que son nom de famille est le même que le vôtre. Il est trop familier de moitié, et cependant vous désireriez qu'il ne fût pas aussi défiant. La moitié moins de familiarité le ferait passer pour un client accidentel, plus de hardiesse cesserait de l'exposer à être pris pour ce qu'il est. Il a trop d'humilité pour un ami, mais il se donne plus d'importance qu'il ne convient à un client.

C'est un hôte pire qu'un fermier de la campagne, d'autant qu'il n'apporte jamais avec lui de loyers. Il est cependant à parier que, d'après ses vêtements et ses manières, vos convives le prennent pour tel. Si on lui demande de s'asseoir à une table de whist, il refuse alléguant sa pauvreté, et il éprouve du ressentiment d'être laissé de côté. Quand les invités se séparent, il parle d'aller chercher une voiture, et laisse les domestiques y courir.

Cet homme se souvient de votre grand-père, et se lancera dans quelque anecdote mesquine et sans intérêt sur la famille. Il l'a connue cette famille, alors qu'elle n'était pas aussi florissante, qu'à sa grande joie, elle l'est à présent. Il évoque le passé afin d'établir ce qu'il appelle d'avantageuses comparaisons.

C'est avec un air de satisfaction et de compliment qu'il s'enquerra du prix de votre mobilier; il vous fera l'insulte de vous recommander un soin tout particulier de vos rideaux de croisées. Il est d'avis que l'urne moderne n'est pas sans élégance, mais qu'il y avait un je ne sais quoi de plus confortable dans la vieille théière, que vous n'avez pas oubliée, bien sûr..

Il *ose* être persuadé que vous trouvez fort commode d'avoir une voiture qui vous appartienne, et il en appelle là-dessus à votre femme. Il vous demande si vous n'avez pas encore fait faire vos armes sur papier vélin; il ignorait, jusqu'à ce jour, que tel avait été l'écusson de famille. Enfin les souvenirs abondants fournis par sa mémoire sont constamment hors de propos, ses félicitations sont perverses, sa conversation vous assomme,, et il y a de l'entêtement dans la manière dont il s'installe chez vous. Quand enfin il vous débarrasse de sa présence, vous reléguez sa chaise dans un

Digitized by Google

coin aussi précipitamment que possible, et vous vous trouvez doublement délivré.

Il est sous le soleil un inconvénient pire encore, et c'est *une parente pauvre*. Vous pouvez tirer parti à l'occasion du parent, et le faire passer tant bien que mal ; mais la collatérale indigente est un cas sans espoir. Vous pouvez dire du parent : C'est un vieil original qui pose pour le rapé. Il a plus de foin dans ses bottes qu'on ne le penserait. D'ailleurs vous aimez à avoir de temps en temps un type à votre table, et celui-là en est un à vingt-huit carats.

Vous pouvez dire cela du parent ; mais les indices de la pauvreté chez une femme ne se peuvent nier ni déguiser. On n'a jamais vu femme portant des vêtements en dessous de sa condition par pur caprice ; il faut que la vérité éclate. « Elle est évidemment de la famille des... ; sinon, que fait-elle chez eux ?.... »

Elle est probablement la cousine de votre femme ; neuf fois sur dix, c'est le cas. Ses vêtements participent de la femme à l'aise et de la mendiante ; toutefois, le goût de la première y domine.

L'humilité de cette femme est ce qu'il y a de plus agaçant, elle met de l'ostentation dans ses témoignages d'infériorité. Le parent a quelquefois besoin d'être réprimé. *Aliquando suflaminandus erat* ; tandis qu'il n'y a pas moyen de relever la parente pauvre. Vous lui envoyez une assiettée de potage à dîner, elle requiert d'être servie après les *messieurs* ; son voisin réclame l'honneur de boire à sa santé, elle hésite entre le porto et le madère, et se décide pour le premier, parce que c'est le vin qu'a choisi *monsieur* ; elle appelle également le valet *monsieur*, et insiste pour qu'il ne prenne pas la peine de tenir son assiette. Bref, la femme de charge la protége, et la gouvernante des enfants a pris sur elle de la corriger lorsqu'elle a confondu le piano avec le clavecin.

Richard Amlet, esquire, dans la comédie, est un exemple remarquable des désagréments auxquels peut être exposé l'esprit d'un gentleman par cette chimérique notion que la parenté constitue un droit aux relations. Quelque ridicule goutte de sang est tout ce qu'il y a de commun entre lui et une dame de grande fortune. Son étoile est continuellement traversée par la maligne maternité d'une vieille femme qui s'obstine à l'appeler « *son fils Dick* » mais à la fin elle a de quoi compenser ses indignités, et le remettre à flot, alors qu'il avait semblé que c'était, au contraire, son occupation et son plaisir de le submerger. Tous les hommes d'ailleurs, ne sont point du tempérament de ce Dick. J'ai connu un Amlet dans la vie réelle, qui, faute de posséder la légèreté de Dick, fut enfoncé, lui. Le pauvre

Digitized by Google

W..., était de mon cours à *Christ-Hospital*. C'était un excellent élève et un jeune homme qui promettait beaucoup. S'il avait un défaut, c'était trop d'orgueil, mais un orgueil inoffensif, point de cette sorte qui endurcit le cœur et sert à tenir les inférieurs à distance ; non, cet orgueil l'empêchait seulement de déroger vis-à-vis de lui-même. C'était le principe du respect de soi poussé aussi loin que possible, sans empiéter sur le respect qu'il aurait voulu que tout autre gardât pour lui-même. Il aimait à vous ranger à ses idées sur ce point. J'ai eu plus d'une querelle avec lui, alors que nous étions déjà dans les *grands* et que notre taille nous exposait davantage aux remarques en usage, lorsque passent les *habits bleus*(1). Ces querelles provenaient de ce que je me refusais à prendre les allées et les rues sombres de la ville pour éviter les regards, lorsque nous allions en congé à travers la moqueuse et indiscrète capitale. W.., s'en alla, tout meurtri de ces idées, à Oxford, où la dignité et la douceur d'une vie de *scholar*, se mêlant au sentiment de son humble entrée, créèrent dans son cœur un amour passionné pour Oxford, et une aversion profonde pour la société. La robe de serviteur (pire que les habits de Christ-Hospital) colla sur son dos avec toutes les tortures de celle de Nessus. Il se trouvait ridicule dans un costume, que Latimer portait le corps droit et la tête haute, et que peut-être, Hooker, dans sa jeunesse, promenait par la ville, avec une vanité assez louable. Dans la profondeur des ombres du collége ou dans sa chambre solitaire, le pauvre étudiant fuyait les regards. Il se réfugiait parmi les livres qui n'insultent pas, et dans les études qui ne posent pas d'indiscrètes questions à un jeune homme sur ses finances. Il était seigneur dans sa bibliothèque, et ne se souciait que fort rarement de regarder hors de ses domaines. La salubre influence d'une vie studieuse s'étendait sur lui, ayant pour effet de le soulager et de l'abstraire. C'était presque un homme en bonne santé, quand sa male chance se retourna contre lui avec un redoublement de perversité. Le père de W..., avait exercé jusque là l'humble profession de peintre en bâtiments à N..., près Oxford. Des affaires supposées avec quelques unes des têtes du collége l'avaient présentement amené à prendre ses quartiers dans cette ville, grâce à l'espoir d'être employé à quelques travaux publics dont on parlait alors. Dès ce jour, je lus dans la contenance du jeune homme, la résolution qui devait par la suite l'arracher pour jamais à la carrière académique. Une personne, non initiée à nos universités, ne voudrait pas croire à quel excès frisant la férocité, est portée la séparation entre les gens de robe et les bourgeois, surtout les marchands. Le caractère du père de W.., était diamétralement l'opposé de celui de son fils. Le sieur W..., était un petit boutiquier,

(1) *Blue-Clothes*, costume des élèves de *Christ-Hospital*.

Digitized by Google

affairé, servile, qui, son fils au bras, s'arrêtait saluant, se rappetissant, le chapeau à la main, à tout ce qui ressemblait à une robe de collège, insensible aux regards et aux objurgations plus franches du jeune homme désolé de voir son père faire si obséquieusement et si gratuitement le plongeon devant un camarade de chambre, un simple égal peut-être. Un tel état de choses ne pouvait durer. W..., avait le choix entre changer d'air ou étouffer. Il choisit le premier parti. Que le moraliste inflexible, qui enferme dans les limites les plus étroites le devoir filial, censure cet abandon, il n'est pas à même d'apprécier la lutte. La dernière fois que je vis W..., je passai l'après-midi avec lui sous le rebord du toit de son père. C'était dans la charmante ruelle qui va de High-Street à la partie postérieure du vieux collége... où logeait W... Il semblait pensif et porté à la conciliation. Le trouvant en meilleure disposition, j'essayai de le ramener, en lui faisant remarquer un tableau de l'*Artiste Évangéliste* que le vieillard, dont les affaires commençaient à prospérer, avait fait placer, dans un cadre splendide — sur sa boutique qui était vraiment fort belle—soit comme un témoignage de prospérité, soit comme un hommage de gratitude à son saint. W.., regarda ce *Luc* et, comme Satan, « il reconnut son signe et s'enfuit. »

Le lendemain matin une lettre trouvée sur la table de son père annonça qu'il avait accepté une commission dans un régiment qui allait s'embarquer pour le Portugal. Il fut un des premiers qui périrent devant les murs de St-Sébastien.

Je ne sais pas comment, dans un sujet commencé le ton demi-sérieux, je suis arrivé à un récit si éminemment pénible; mais ce thème de *parenté pauvre*, déborde de tant d'associations tragiques et risibles qu'il est difficile d'en tenir un compte distinct, et de ne jamais les mêler. Les premières impressions que j'aie personnellement reçues à ce sujet, ne furent accompagnées de rien qui les rende douloureuses ou humiliantes à rappeler.

A la table de mon père (qui n'était pas splendide), apparaissait chaque samedi la figure mystérieuse d'un vieux gentleman, proprement vêtu de noir, à l'air mélancolique, mais non désagréable ; son maintien était des plus graves. Il parlait peu ou point, et je ne devais pas faire du bruit en sa présence, recommandation que mes tendances rendaient inutile, car mon humeur était d'admirer en silence.

On mettait à sa disposition un certain fauteuil que, sous aucun prétexte, il n'était permis d'occuper, excepté lui. Un certain pudding sucré, qui ne se montrait jamais en autre temps, signalait le jour de sa visite. Je m'accoutumai à voir en lui un homme prodigieusement riche. Tout ce que je pus

Digitized by Google

découvrir le concernant, fut que cet homme et mon père avaient été camarades de classe à Lincoln, il y avait des siècles, et qu'il venait chaque fois de la MONNAIE. Point n'ignorai-je que la MONNAIE est un endroit où l'on frappe l'argent, et je croyais ingénûment que tout cet argent-là lui appartenait.

De sombres idées de la tour de Londres s'entrelaçaient dans mon esprit avec l'idée de cet homme. Il paraissait supérieur aux passions et aux infirmités humaines. Une sorte de grandeur mélancolique l'investissait. Je ne sais en vertu de quelle inexplicable fatalité je me l'imaginais condamné à porter éternellement ses habits de deuil et je me le représentais comme un captif, un personnage important, relâché de la Tour, tous les samedis. Souvent j'étais stupéfait de la témérité de mon père, qui, malgré l'absolu respect que nous témoignions tous en commun à cet hôte, osait parfois n'être pas du même avis, et argumenter contre lui sur quelque fait relatif à leur enfance. Les maisons de l'ancienne cité de Lincoln sont partagées (comme la plupart de mes lecteurs le savent déjà) entre les habitants de la *colline* et les habitants de la *vallée*.

Cette délinéation bien marquée occasionna une division inévitable entre les jeunes garçons de la haute-ville et ceux dont la maison paternelle était en plaine bien que les uns et les autres fussent élevés à une école commune.

C'était là une raison suffisante d'hostilité, d'après le Code de ces jeunes Grotius. Mon père avait été un montagnard très en vue, et actuellement encore, il maintenait la supériorité générale, sous le rapport de l'adresse et de l'intrépidité, des *garçons d'en haut*, (le nom de sa faction) sur les *garçons d'en bas*, (comme on les appelait), clan, dont son contemporain avait été l'un des capitaines. Nombreuses et chaudes furent les escarmouches sur ce sujet — le seul où l'on pût amener le vieux gentleman à s'expliquer —et il se faisait du mauvais sang. C'était quelquefois à craindre—du moins je le craignais — que les anciennes hostilités ne recommençassent sous nos yeux. Mais mon père, qui dédaignait d'insister sur ses avantages, s'efforçait généralement de ramener la conversation sur quelque adroite louange du vieux Dôme; du moins sur ce sujet, c'est-à-dire la supériorité du *Minster* de Lincoln, sur toutes les autres cathédrales de l'Angleterre, les natifs de la colline et ceux de la plaine, se rencontraient sur un terrain de paix et d'accord, et ils laissaient là leurs autres différents de moindre importance.

Il m'arriva une seule fois de voir le vieux gentleman réellement exaspéré, et, je me rappelle que cette pensée pleine d'angoisse fondit sur moi : « Peut-

Digitized by Google

être ne reviendra-t-il plus ! » On l'avait prié de recommencer du pudding, que j'ai désigné plus haut, comme étant l'indispensable accompagnement de sa présence. Il avait refusé avec une résistance presque sévère, quand ma tante, vieille native de Lincoln, mais qui avait cela de commun avec ma cousine Bridget, qu'elle poussait quelquefois la civilité hors de propos, fit la mémorable remarque qui suit : « Prenez donc une tranche, M. Billet, ce n'est pas tous les jours que vous tâtez du pudding. » Le vieillard ne répondit rien à ce moment ; mais, dans le courant de la soirée, il profita d'une légère discussion survenue entre eux pour lui lancer, avec une emphase qui glaça toute la compagnie, et qui me glace encore au moment où j'écris : « Femme, vous êtes surannée ! »

John Billet ne survécut pas longtemps à la digestion de cet affront. Je me trompe ; il y survécut assez de jours pour m'assurer que la paix était revenue. Et si mes souvenirs sont exacts, un autre pudding fut discrètement substitué à celui qui avait occasionné l'offense.

Il mourut à la Monnaie (anno 1781), où il avait longtemps possédé ce qu'il appelait une indépendance pleine de comfort ; et grâce à cinq livres sterling, quatorze shillings et un penny, que l'on trouva dans son secrétaire après sa mort, il quitta ce monde, bénissant Dieu, de ce qu'il avait de quoi se faire enterrer, et n'avait jamais dû *six pence* à homme vivant. Celui-là était *un parent pauvre*.

BARBARAS....

Dans l'après-dînée du 14 novembre 1743 ou 44, j'oublie lequel au juste, comme l'horloge sonnait une heure, Barbara S... gravissait avec son exactitude accoutumée le long escalier tortueux, aux paliers gauches et bizarres, qui conduisait au bureau (c'est-à-dire une sorte de boîte meublée d'un pupitre) où trônait le caissier du vieux *Bath-Theatre*, dont peu de nos lecteurs se souviennent.

C'était alors l'usage par toute l'Angleterre, et cet usage s'est, je crois, perpétué jusqu'à nos jours, de payer les acteurs chaque samedi. Ce n'était pas une forte somme que Barbara avait à réclamer.

Cette petite fille venait justement d'entrer dans sa onzième année ; mais

Digitized by Google

le poste, important à ses yeux, qu'elle occupait au théâtre, joint aux bons effets qu'elle retirait de la destination de ses modestes gains, donnaient à sa démarche et à toute sa contenance la gravité d'un âge plus avancé ; vous lui eussiez accordé au moins cinq ans de plus qu'elle n'avait.

Jusqu'à une époque toute récente, elle avait été seulement employée dans les chœurs et aux occasions où l'on avait besoin d'enfants pour remplir la scène. Mais le directeur, remarquant en elle une activité et une intelligence au-dessus de son âge, lui avait, depuis quelques mois déjà, confié l'interprétation de rôles entiers. Vous devinez l'influence de cet avancement sur l'amour-propre de Barbara. Elle avait déjà arraché des larmes dans le personnage du jeune Arthur, raillé Richard avec une pétulance enfantine dans celui du duc d'York, puis, à son tour, blâmé cette même pétulance en jouant le prince de Galles ; elle eût également représenté l'aîné des enfants dans la pathétique pièce posthume de Morton ; mais à cette époque, les *Enfants de la Forêt* n'existaient pas encore.

Longtemps après que cette petite fille fut devenue une femme âgée, j'ai vu quelques-uns de ces humbles rôles formant chacun deux ou trois pages au plus, et copiés de la plus grossière main du souffleur contemporain, qui y mettait sans doute plus de soin et de cérémonie quand il s'agissait des grandes dames de la tragédie. Mais tels qu'ils étaient, ces humbles rôles, raturés et maculés et comme à l'usage d'un enfant, elle les gardait tous, et, quand elle fut arrivée à l'apogée de sa réputation, c'était un spectacle charmant de les voir reliés dans le plus splendide marocain, chacun sépament, chaque petit rôle formant un livre, avec de riches agrafes, et tout doré. Elle les avait rigoureusement conservés dans l'état où ils lui avaient été remis, pas une tache n'en avait été effacée. Ils lui étaient précieux par les souvenirs attendrissants qu'ils évoquaient. Ils étaient ses principes, ses rudiments, les atomes élémentaires, les petits progrès de sa marche vers la fortune. Elle disait souvent : « Qu'est-ce que la gomme et la pierre-ponce peuvent avoir à faire avec ces chers amis ? »

Je n'ai point hâte de commencer mon histoire ; car, à parler vrai, j'ai peu ou point à en dire, et je vais faire place à une remarque de Barbara, relative à cette époque intéressante de sa vie. Peu de temps avant sa mort, je m'aventurai à disserter avec elle sur le degré d'émotion sincère et *présente* qu'un grand acteur tragique éprouve en jouant. Selon moi, disais-je, bien que, dans le principe, les grands acteurs dûssent ressentir eux-mêmes les émotions qu'ils font naître avec tant de puissance chez les autres, il n'en restait pas moins vrai que la fréquente répétition de ces sentiments les devait grandement affaiblir, et qu'en pareil cas on se fie plus généralement au

Digitized by Google

souvenir de l'émotion passée, qu'on n'éprouve actuellement cette émotion. Elle rejeta avec indignation cette idée que, chez un tragédien vraiment grand, l'opération par laquelle de tels effets se produisent sur un auditoire, pût jamais dégénérer en une cause purement mécanique. Puis évitant avec un tact admirable de mettre en cause sa propre expérience, elle me dit que, pour ne pas remonter moins hau tqu'à l'époque où elle jouait le rôle du *Little-Son*, à côté je crois de madame Porter-Isabella, quand cette émouvante actrice se penchait sur elle dans un dialogue pathétique, elle avait senti de vraies et chaudes larmes, coulant des yeux de la tragédienne, lui *brûler littéralement le dos*, selon son énergique expression.

Je ne suis point certain que ce fût Mistress Porter, mais c'était certainement quelque grande actrice de cette époque. Le nom est indifférent ; ce que je me rappelle parfaitement, c'est le fait des *larmes brûlantes*.

J'ai toujours aimé la société des acteurs, et je ne suis pas sûr que certain défaut de prononciation (qui m'a certainement éloigné de la chaire plus même que certains désavantages personnels, sur lesquels on passe souvent dans cette profession) ne m'a pas empêché, à une certaine époque de ma vie, d'adopter la carrière du théâtre.

J'ai eu l'honneur, je l'appellerai toujours ainsi, d'être une fois admis au thé de miss Kelly. J'ai joué un vrai whist avec M. Liston. J'ai bavardé avec mistress Charles Kemble, cette femme de constante bonne humeur. J'ai eu les conversations d'un ami, avec l'homme accompli qui était son époux. J'ai été favorisé d'un entretien classique avec Mac-Ready, et d'une admission à la galerie des portraits d'artistes de M. Matthens. L'aimable propriétaire, pour me récompenser de ma tendresse pour les vieux acteurs qu'il aimait tant lui-même, m'accompagna dans sa visite à travers son admirable collection, y ajoutant ce que le peintre n'avait pu faire, la voix et l'action vivante des modèles. Les vieilles intonations demi-fanées, des Dodd, des Parsons, des Baddeley, ressuscitèrent pour moi, à sa volonté. Il n'y a qu'Edwin qu'il ne put me rendre. J'ai soupé avec... mais je sens que je deviens fat.

Comme j'allais vous le dire, la petite Barbara S... venait de se présenter devant le pupitre du caissier d'alors, au vieux théâtre de Bath, pas celui de Diamant.

Les parents de Barbara avaient tenu jadis un rang honorable. Le père avait exercé à Londres la profession d'apothicaire ; mais sa clientèle se trouvait actuellement réduite à néant, par des causes que la conscience que j'ai de ma propre faiblesse m'empêche de blâmer, ou bien par suite de la

Digitized by Google

malechance qui accompagne le pèlerinage de certaines personnes en ce monde, et qu'il est impossible d'attribuer à l'imprudence. De fait, ils étaient réduits à la dernière misère, lorsque le directeur qui les avait connus et estimés à des jours meilleurs, engagea la petite Barbara dans sa troupe. Au temps où je prends mon récit, les modiques bénéfices de l'enfant étaient l'unique soutien de sa famille, qui comprenait encore deux sœurs plus jeunes qu'elle. Je dois laisser dans l'ombre quelques détails humiliants.

Il suffit de dire que sa recette du samedi constituait l'unique chance qu'on eût au logis d'un plat de viande pour le dimanche, le seul jour où l'on se permît ce luxe.

Je ne mentionnerai qu'un de ces détails. Un soir, dans un certain rôle d'enfant, elle devait souper d'une volaille rôtie.— Quelle joie pour Barbara ! — Un acteur comique qui devait être, ce soir-là, le pourvoyeur de ce festin, obéissant à l'élan d'une gaieté mal inspirée, saupoudra les mets d'une telle quantité de sel — oh ! douleur pour Barbara ! — que, lorsqu'il en eut mis un morceau dans la bouche de la petite fille, celle-ci fut obligée de le rejeter avec dégoût. Alors, soit honte de son rôle mal joué, soit désappointement pour son appétit aiguisé de manquer un tel régal, son petit cœur se remplit de sanglots à se rompre, quand heureusement un flot de larmes auxquelles les spectateurs bien nourris ne comprirent rien, vint à propos la soulager.

Telle était la vertueuse et affamée petite fille, qui comparaissait en ce moment devant le vieux Ravenscroft, le caissier, pour toucher sa semaine.

De l'aveu de tous les gens du théâtre, (compris celui de Barbara), Ravenscroft était l'homme du monde le moins fait pour l'emploi de caissier. Il n'avait aucunement la tête propre aux comptes, payait toujours à discrétion, ne tenait guère de livres, et, dans ses récapitulations de fin de semaine, s'il manquait une guinée à son total, il trouvait encore moyen de se féliciter que ce ne fût pas davantage.

Le compte de Barbara montait à une simple demi-guinée ; par méprise, Ravenscroft lui en glissa dans la main une *entière*.

Barbara disparut dans l'escalier.

D'abord, elle ne s'aperçut point de l'erreur, et Dieu sait que Ravenscroft ne l'eût jamais découverte.

Mais, quand elle fut descendue au premier des informes paliers que j'ai dits, elle eut conscience que la pièce de métal pressée dans sa petite main pesait d'un poids inaccoutumé.

Digitized by Google

Maintenant, attention au dilemme.

Barbara était naturellement honnête et bonne. Ses parents et ceux qui l'entouraient n'avaient jamais exercé sur elle d'influence contraire au bien.

D'un autre côté, ils ne lui avaient jamais rien appris. Les taudis enfumés des pauvres gens ne sont pas toujours des portiques de philosophie morale. Cette petite fille n'avait pas d'instincts mauvais ; on pouvait dire d'elle également qu'elle n'avait pas de principes fixes. Elle avait entendu recommander l'honnêteté, mais sans jamais s'occuper d'en faire l'application à elle-même. Elle n'y voyait que *quelque chose* regardant les *grandes personnes*, hommes et femmes. Elle n'avait jamais connu la tentation, ni songé à se préparer à y résister.

Son premier mouvement fut de retourner vers le vieux caissier et de lui expliquer son erreur. Mais, Ravenscroft, outre un manque ordinaire d'exactitude, avait les idées tellement brouillées par l'âge, que Barbara aurait eu beaucoup de peine à lui faire comprendre son erreur. Barbara saisit *cela* tout de suite.

D'autre part, il s'agissait d'une si belle somme d'argent et l'image d'un beau supplément de viande au dîner du dimanche, vient faire briller ses petits yeux et humecter son palais.

Oui, mais M. Ravenscroft avait toujours été si bon pour elle, il l'avait toujours protégée de son amitié dans les coulisses, et même il avait favorisé son avancement pour quelques-uns de ses petits rôles.

Sans doute ; mais le bonhomme avait la réputation d'être riche, on lui donnait cinquante livres net de revenu, indépendamment de sa place au théâtre.

Et l'image de ses petites sœurs sans bas et sans souliers se dressa devant elle..... Et lorsqu'elle regardait à ses propres bas de coton blanc, dont sa situation au théâtre forçait sa mère de l'approvisionner, en se donnant beaucoup de mal, en rognant sur le maigre stock de la famille, elle pensa combien il lui serait doux de pouvoir couvrir les pauvres pieds de ses sœurs, avec de beaux bas blancs aussi, qui leur permettraient de l'accompagner aux répétitions, dont leur accoutrement impossible leur avait jusqu'alors fait interdire l'entrée.

Ces pensées la conduisirent jusqu'au second palier ; j'entends le second en parlant du toît ; il en restait un dernier à franchir.

Maintenant, ô vertu, soutiens Barbara !.....

Cette infaillible amie vint, en effet, à son secours ; une force que

Digitized by Google

Barbara proclame n'avoir pas été la sienne propre, lui fut révélée en même temps qu'une raison supérieure à tous les raisonnements. Et, sans l'intervention de sa propre volonté, lui sembla-t-il, car elle ne sentit pas ses pieds se mouvoir — elle se trouva retransportée devant le propre pupitre qu'elle venait de quitter, elle sentit sa main dans la vieille main de Ravenscroft qui reprit silencieusement le bien retrouvé, et qui était resté assis — brave homme ! — insensible au cours des minutes qui avaient été pour Barbara autant de siècles d'angoisses.

Dès lors, une paix profonde enveloppa son cœur, et elle sentit le prix de l'honnêteté.

Un an ou deux d'application persévérante aux soins de sa profession lui permirent de couvrir les pieds de ses sœurs, et d'assurer leur avenir, remirent sa famille à flot et la délivrèrent elle-même de l'ennui d'avoir à débattre désormais des questions de morale sur un palier.

Je lui ai entendu dire que ce ne fut pas sans une surprise mêlée de mortification qu'elle vit la froideur avec laquelle le vieillard empocha la différence qui lui avait causé, à elle, de si cruelles incertitudes.

C'est en l'an 1800 que j'ai entendu cette anecdote personnelle de la bouche même de la défunte madame Crawford, [1] alors âgée de soixante-sept ans; elle mourut bientôt après. C'est peut-être aux luttes qu'elle subit dans cet épisode d'enfance, que j'ai parfois supposé qu'elle fut plus tard redevable de cet art de déchirer les cœurs par l'expression des sentiments qui se combattent, art par lequel elle fut regardée plus tard comme très peu inférieure (si même elle le fut dans le rôle de Lady Randolph) à madame Siddons elle-même.

DE LA GALANTERIE MODERNE.

En comparant les mœurs anciennes avec les présentes, nous nous plaisons à nous complimenter nous-mêmes sur l'article de la galanterie, entendant par là une sorte d'officieux respect que nous sommes censés rendre aux femmes, pour leur qualité de femmes.

(1) Le nom de fille de cette dame était Street, nom qu'elle échangea, par suite de mariages successifs, contre ceux de Dancer, de Barry et de Crawford. Elle s'appelait mistress Crawford, et était veuve, pour la troisième fois, quand je la connus.

Digitized by Google

Je croirai volontiers que ce principe dirige nos actes, lorsqu'il me sera possible d'oublier qu'au dix-neuvième siècle de l'ère que nous faisons servir de berceau à notre politesse, nous commençons seulement à abandonner la coutume, naguères fréquente, de fouetter publiquement les femmes en compagnie des plus grossiers malfaiteurs.

Je croirai à l'influence de ce mobile quand je pourrai fermer les yeux à ce fait, que, dans notre Angleterre, on pend quelquefois les femmes.

J'y croirai, le jour où nos actrices ne courront plus le risque d'être chassées de la scène, à coup de sifflet... par des hommes.

J'y croirai, le jour où *Dorimante* ne dédaignera plus d'assister l'humble pêcheuse à franchir un ruisseau, et la marchande de pommes à ramasser ses fruits errants, dispersés par une malencontreuse charrette.

J'y croirai, le jour où nos Arthurs d'une classe inférieure, qui aimeraient à être crus, à leur manière, des adeptes considérables de ce raffinement, se conformeront à ses lois dans les endroits où ils ne sont pas vus et ne se croient pas observés; le jour où je verrai le commis-voyageur d'un riche marchand se priver un moment de son magnifique manteau de voyage pour en protéger les épaules mal couvertes d'une femme trempée par la pluie, et se rendant vers son domicile sur l'impériale du même omnibus que lui; le jour où je ne verrai plus de femme obligée de se tenir debout au parterre d'un théâtre de Londres, jusqu'à ce qu'elle en devienne malade et s'évanouisse, et cela au milieu d'hommes commodément assis et raillant sa détresse; tandis qu'un spectateur, qu'on eût cru doué de plus de délicatesse et de savoir-vivre que les autres, exprime d'une manière significative qu'il offrirait volontiers sa place à madame *si elle était un tantinet plus jeune et plus jolie.*

Or, placez-moi cet espiègle débitant ou ce badin cavalier dans une réunion de dames de sa connaissance, et vous devrez avouer qu'il vous serait impossible de rencontrer dans tout Lothbury un homme mieux élevé.

Enfin, je consentirai à croire qu'il y a quelque sincérité dans nos professions de galanterie, le jour où l'on cessera de laisser accomplir par les femmes les emplois les plus laborieux et les plus grossières obligations de la vie.

Jusque-là, je me refuserai à tenir cet objet de notre orgueil pour autre chose qu'une convention, qu'une fiction, qu'un spectacle où figurent les deux sexes, spectacle joué dans un certain rang de la société, à une certaine époque de la vie, et où comédiens et comédiennes trouvent leur compte.

Et même, j'accorderai volontiers, que cette fiction est une des salutaires

Digitized by Google

illusions de ce monde, le jour où je verrai que, dans la bonne compagnie, on a les mêmes prévenances pour la vieillesse et pour la jeunesse, pour la laideur et pour la beauté, pour les teints flétris et pour les joues roses, pour la femme, parce qu'elle est femme, et non parce qu'elle sera la beauté, la fortune ou le rang.

Je tiendrai la galanterie pour quelque chose de plus qu'un vain mot, quand je verrai qu'un homme du monde pourra, au milieu des gens comme il faut, faire allusion aux *femmes sur le retour* sans exciter, et sans avoir l'intention de le faire, un ricanement général; quand les mots de *virginité surannée*, et que les phrases du genre suivant : *Elle a passé l'heure du marché*, ne pourront plus être prononcés dans une réunion honnête sans éveiller l'indignation de l'homme ou de la femme qui les aura entendus.

Joseph Païce, de Bread-street-Hill, négociant et l'un des directeurs de la compagnie de South-Sea, enfin celui auquel Edwards, le commentateur de Shakespeare, a dédié un superbe sonnet, fut l'unique modèle de vraie et constante galanterie que j'aie rencontré. Il me reçut sous son toit alors que j'étais encore un enfant, et daigna prendre quelque soin de moi. Je suis redevable à ses conseils et à ses exemples de ce qu'il y a en moi d'un homme d'affaires. Cela se réduit à peu de chose, je le reconnais, mais ce n'est point sa faute si je n'ai pas profité davantage de ses leçons. Quoiqu'il eût été élevé en presbytérien et en marchand, il fut le gentleman le plus accompli de son temps. C'est qu'aussi il ne pratiquait pas un système de politesse dans les salons, et un autre dans les boutiques et au théâtre. Je n'entends point dire qu'il ne fît pas de distinction. Mais il ne perdait jamais de vue le sexe, et jamais il ne lui refusait son aide, en cas d'accident, de contrariété, ou de circonstances désagréables.

Je l'ai vu répondre, la tête découverte, — souriez si le cœur vous en dit, — à une pauvre servante qui lui demandait son chemin, et cela avec une politesse si naturelle, que celle qui en était l'objet ne ressentait pas plus de gêne que celui qui la témoignait.

Ce n'était pas ce que l'on appelle vulgairement, un homme *pendu aux jupes des femmes*. Mais il révérait et protégeait, sous quelque forme qu'elle s'offrit devant lui : *La Féminité.*

Je l'ai vu encore, — ne souriez plus cette fois, — escortant avec sollicitude une fruitière qu'il avait rencontrée un jour d'averse; il tenait lui-même son parapluie sur le pauvre panier de fruits, afin qu'il ne fût pas endommagé, et tout cela avec autant d'égards que s'il eût rendu service à une comtesse. Il cédait le côté du mur à toute vieille femme (ne fût-ce qu'une mendiante) avec une politesse plus cérémonieuse que nous n'en témoignons

Digitized by Google

aux grandes dames. Bref, il fut le preux chevalier du siècle ; il fut le sire Calidore, le sire Tristan de celles qui généralement n'ont de Calidore ni de Tristan pour les défendre. Les roses, depuis longtemps fanées, brillaient encore pour lui sur ses joues ridées et flétries. Il ne s'était jamais marié ; pourtant, dans sa jeunesse, il avait courtisé la fille du vieux Winstanley, de Clapton, la belle Suzanne Winstanley, dont la mort prématurée, au début de sa cour, le confirma dans la résolution d'un célibat éternel. Au temps de leurs courtes amours, m'a-t-il raconté, comme il lui prodiguait un jour les discours flatteurs et les soins d'usage, toutes choses qu'elle recevait d'ordinaire sans répugnance, il la vit, cette fois, n'en être pas touchée. Il ne put obtenir d'elle le moindre retour aimable ; elle semblait, au contraire, irritée de ses compliments. Il ne pouvait attribuer ce changement à un caprice, car la jeune personne s'était toujours montrée fort au-dessus de pareille petitesse. Comme le jour suivant, il s'aventurait à lui demander une explication sur sa froideur de la veille, Suzanne lui avoua avec sa franchise habituelle qu'elle ne recevait pas avec déplaisir ses attentions, que même des compliments assez fleuris ne lui étaient pas insupportables, qu'une jeune femme dans sa position avait droit de s'attendre à ce qu'on lui débitât toutes sortes de jolies choses, et enfin qu'elle espérait être aussi capable que la plupart des autres dames de son âge de digérer une dose d'adulation pas trop chargée, sans qu'il en coûtât plus à sa modestie qu'à la leur ; mais, ajouta-t-elle, quelque temps avant que son adorateur la vînt complimenter, elle l'avait entendu, par le plus singulier hasard du monde, semonçant rudement une jeune femme parce que celle-ci ne lui avait pas apporté ses cravates tout à fait à l'heure voulue. — Alors elle s'était dit à elle-même : « Comme je m'appelle mademoiselle Suzanne Winstanley, que je suis jeune, renommée pour ma figure et ma fortune à venir, je puis choisir dans les plus agréables propos de la bouche de ce beau monsieur qui me fait sa cour. Cependant, si, au lieu d'être tout cela, j'étais simplement Marie *une telle* (et elle désignait par son nom la marchande), et que j'eusse manqué de rapporter les cravates à l'heure fixée, après avoir pourtant veillé peut-être la moitié de la nuit pour les achever, quelle sorte de compliments recevrais-je alors ? Sur ce, mon orgueil de femme vint à la rescousse, je pensai que, ne fût-ce que pour me faire honneur, vous eussiez dû en user plus convenablement envers une femme, ma pareille en somme. De là, je me déterminai à ne plus accueillir aucun de ces beaux discours, refusés quelquefois à un sexe, auquel j'appartiens ; le seul fait de lui appartenir constituant mon principal titre à ces mêmes hommages flatteurs. »

J'opine que la dame fit preuve d'un cœur généreux et d'un judicieux

Digitized by Google

esprit dans la réprimande qu'elle adressa à son adorateur. Pour moi, devenu plus tard témoin de la courtoisie extraordinaire qui, durant tout le reste de sa vie, régla les actions et l'attitude de mon amis vis-à-vis de toutes les femmes en général, j'ai quelquefois songé à en reporter l'origine à l'opportune leçon qu'il reçut de sa regrettable maîtresse.

Je voudrais que toutes les femmes entretinssent, sur cette matière, l'opinion exprimée par miss Winstanley. Nous pourrions alors nous faire une idée de l'essence de la véritable galanterie, et nous n'aurions plus sous les yeux le spectacle plein d'étrange anomalie que nous présente cet homme qui, d'un côté, modèle de politesse envers sa femme, de l'autre, n'a que froid mépris et grossièreté pour sa sœur ; ici, idolâtre d'une maîtresse ; là, discourtois à l'excès envers sa tante ou une parente vieille fille.... Celles-là, cependant, sont femmes aussi. Toutefois, que ce respect pour la femme soit toujours en raison directe de la manière dont la femme aura dérogé vis-à-vis d'elle-même et de son sexe ; le rang et la condition ne font rien à l'affaire ; servante ou fille de chambre, le vice l'a rendue inférieure à elle-même, et elle sentira la peine de cette décadence quand elle n'aura plus pour elle le charme de la jeunesse et de la beauté.... toutes choses qui n'ont pas signé un bail à vie avec le sexe.

Donc, ce qu'une femme doit exiger de l'homme qui lui fait la cour, c'est que, en premier lieu, il respecte en elle son titre de femme, qu'ensuite il la respecte elle-même par dessus toutes les femmes ; mais que, d'abord, son caractère de femme soit pour ainsi dire la base de cet édifice de respect, auquel serviront plus tard d'ornements et d'enjolivements aussi nombreux et aussi aimables qu'il vous plaira, les attentions délicates amenées par une préférence personnelle ; en un mot, que sa première leçon à son amant soit, à l'exemple de la douce Suzanne Winstanley, de le faire s'incliner devant son sexe.

Digitized by Google

LETTRE D'UNE MAÎTRESSE DE MAISON

SUR UN CONVIVE TROP GOURMAND.

Mon mari et moi, nous aimons la société, nous jouissons d'une aisance convenable, et il nous arrive rarement de ne pas avoir de monde à dîner, deux ou trois fois par semaine. La plus grande cordialité avait jusqu'ici présidé à nos réunions; mais voici qu'un jeune homme, proche parent de mon mari, est venu se joindre à nous, et sa façon déplacée menace fort, si elle n'est immédiatement réprimée, de troubler notre tranquillité. Il est d'ailleurs trop bien vu de mon mari, à tous autres égards, pour que je lui adresse aucune représentation, par des voies plus directes que celle-ci. Une lettre imprimée dans votre publication, rencontrera probablement son regard, car il est grand liseur et se pique de saisir au vol toutes les nouveautés. Vraiment, il est loin d'être dépourvu d'intelligence. Mon mari le dit très-spirituel; pour ma part, je ne saurais prétendre que je sois à même d'en juger, l'ayant rarement vu ouvrir les lèvres, excepté pour des motifs étrangers à la conversation. Bref, Monsieur, le défaut de ce jeune homme est une complaisance illimitée pour sa bouche. La première fois qu'il dîna avec nous, il crut nécessaire d'expliquer le long séjour qu'il fit faire aux plats sur la table, en déclarant qu'il avait fait le matin une très-longue promenade dont il revenait à jeûn. Mais comme cette justification ne pouvait servir qu'une ou deux fois, au plus, il a dernièrement jeté le masque tout à fait et il s'est décidé à paraître ce qu'il est réellement, sans réserve et sans excuses.

Vous ne sauriez vous imaginer à quel point sa conduite est devenue déplaisante. Sa façon de regarder fixement les plats, dès l'instant qu'on les apporte, a positivement quelque chose d'immodeste; c'est comme le regard impudent que tel homme à la mode arrête sur une belle femme qui vient de faire son entrée dans le salon. Je suis positivement en peine pour les plats; je ne peux m'empêcher de penser qu'ils ont conscience de ce regard, et vont perdre contenance d'être ainsi traités pour ce qu'ils ne sont pas.

En outre, il n'a aucun scrupule, même après que l'on a servi fromage et fruits, de garder sur la table un morceau de viande, jusqu'à ce qu'il l'ait, comme il dit : *nettoyé*. Vous pouvez juger, Monsieur l'éditeur, comme cela est indécent, lorsqu'il y a des dames, et aussi comme cela dérange l'ordon-

Digitized by Google

nance et le comfort d'un repas. Et, cependant, je me suis fait une loi de le servir le premier, avant mes amies elles-mêmes, contrairement aux bonnes manières, afin de lui faire éviter cette inconvenance. Combien je voudrais qu'il eût mangé avant de venir !

Ce qui rend ses procédés plus choquants encore dans notre maison, c'est que mon mari, obligé par politesse d'offrir de la viande à ses invités, se nourrit exclusivement, ainsi que toute sa famille, moi comprise, de légumes. Nous avons cette théorie que la nourriture animale n'est ni saine, ni naturelle à l'homme ; et même nous nous refusons à manger les légumes avant qu'ils aient subi l'opération du feu, en considération de ces innombrables petites créatures vivantes que le microscope nous aide à découvrir dans chaque fibre de la plante ou de la racine avant sa préparation. Toujours, d'après le même principe, nous faisons bouillir l'eau — notre unique boisson — avant de permettre qu'elle paraisse sur notre table. Nos enfants sont de petits Pythagoriciens accomplis..., il vous réjouirait de les voir dans leur *nursery* absorbant leurs fruits desséchés, tels que raisins et figues, et leur lait. Le lait est le seul *à peu près* de nourriture animale qui leur soit accordé. Il n'ont pas l'idée que la substance d'une créature qui a vécu puisse devenir aliment pour une autre créature. Un beefstaak est une absurdité pour eux ; une tranche de mouton quelque chose comme un solécisme de langage ; une côtelette, un mot qui ne signifie rien, un boucher, un non-sens, à moins que ce terme ne soit employé pour désigner un homme altéré de sang, un héros.

Dans cet heureux état d'innocence, nous avons gardé leurs âmes, ne leur permettant pas d'entrer dans la cuisine, ni d'entendre parler des préparatifs qui servent à accommoder les viandes, ni même d'apprendre que de telles pratiques existent. Mais comme l'état d'ignorance est incompatible avec un certain âge, comme aussi ma fille aînée, qui aura ses dix ans vers le milieu de l'été prochain, doit bientôt entrer dans le monde et s'asseoir à notre table, où elle sera témoin de certaines choses qui révolteraient tous ses principes, je m'efforce par degrés d'y plier son esprit, et de le préparer aux impressions désagréables qui s'imposeront à lui. A la première insinuation que je hasardai sur ce sujet, je la vis reculer avec la même horreur que nous éprouverions à une histoire d'anthropophages. Cependant, elle s'est peu à peu acclimatée dans une certaine mesure à cette idée quand je lui eus dit que c'était un usage du monde auquel, malgré son absurdité, nous devons nous soumettre, autant que nous pouvons le faire, sans péché, et sans impolitesse. Elle a montré en tant d'autres occasions une telle force d'âme — dont elle est redevable, n'en doutez pas, au calme et à la sérénité produites

Digitized by Google

par sa nourriture ordinaire —que j'ai de bonnes raisons d'espérer, que je la verrai (à l'époque convenable où elle va débuter) supporter, sans s'émouvoir la première vue d'un poulet rôti, ou d'un plat de ris de veau.

D'après ce court exposé de notre petit intérieur, vous pouvez voir quelles entraves à son économie, quelles révolutions, quels bouleversements, la présence d'un *mangeur* tel que M..... est destinée à y produire.

Je m'étonne qu'à une époque comme la nôtre, ou la rareté de toute substance alimentaire est l'objet de si douloureuses constatations, la honte soit sans effet sur cet homme. Se peut-il qu'il ait lû les réflexions de M. Malthus, sur la proportion des aliments à la population? Peut-il trouver raisonnable qu'une homme absorbe la subsistance de plusieurs?

Le jeune homme en question est d'un extérieur agréable; sa personne est telle qu'on se ferait volontiers sa caution sur l'article du mariage, mais sa fortune n'est pas grande, et quelle demoiselle sage oserait se risquer avec un homme qui apporterait dans la communauté trois ou quatre bouches — ou leur équivalent — à nourrir? Autant vaudrait pour elle prendre un veuf ayant la même fortune, et pourvu de trois à quatre enfants.

J'ignore de qui il tient cela. Son père et sa mère, au dire de tous, étaient des mangeurs fort ordinaires. On m'a raconté pourtant que la mère avalait très-précipitamment, et que le père avait la détestable habitude de rester longtemps à table. Peut-être a-t-il hérité des deux.

Je vous prie, Monsieur l'éditeur, de vouloir bien réfléchir là-dessus, et de nous donner vos idées sur cette question du trop manger, surtout du trop manger de viande.

RÉPONSE A LA PRÉCÉDENTE.

OBSERVATIONS DU *MANGEUR* SUR L'*APPÉTIT*.

Je vais étaler à vos yeux les circonstances de la plus inique persécution que jamais pauvre diable ait soufferte.

Sachez donc qu'une calamité s'est attachée à moi depuis mon enfance. Comment la spécifier sans offenser la délicatesse? Cependant il le faut. Hé bien, tous mes malheurs ont eu pour cause, un appétit des plus extraordinaires.

Digitized by Google

Non pas l'appétit des richesses, des vastes domaines ; Car alors j'aurais pu espérer trouver un remède dans quelques-uns des préceptes des philosophes et des poètes, dans ces *verba et voces* dont parle Horace :

Quibus hunc lenire dolorem
Possis, et magnam morbi deponere partem.

Ce n'est pas non plus un appétit de gloire, de renommée ou d'applaudissements. Le même poète nous dit qu'il existe contre cette maladie un traitement spécial, et pour employer les termes de Pope :

« Des vers satiriques qui, appliqués tout frais,
« Guérissent de son orgueil le fat le plus insolent. »

Ce n'est pas non plus un appétit de plaisir à proprement parler. Les sévères et vertueuses leçons inculquées à mon enfance par le meilleur des pères — un pieux ecclésiastique de l'église d'Angleterre, maintenant disparu — m'ont rendu suffisamment maître de moi-même à cet égard.

Non.... Monsieur..., ce n'est aucun de ces appétits-là..., mais l'appétit dans son acception la plus grossière et la moins métaphorique, l'appétit du *manger*.

Mes souvenirs ne vont pas jusqu'à reconstituer mes énormités sur l'article de l'arrow-root et de la bouillie ; mais l'on m'a dit que la santé de ma mère ne permettant pas que je fusse nourri à la maison, la femme aux soins de laquelle je fus remis avait coutume d'adresser à mes parents les réclamations les plus insensées, à cause de mes prétendus excès de nourriture. Mes parents, plutôt que de rien admettre de désobligeant sur mon compte, préféraient attribuer ces demandes à la convoitise bien connue, et au tempérament mercenaire de ces sortes de gens. L'aveuglement de mes auteurs se soutint depuis l'époque de mon retour à la maison paternelle, jusqu'au temps où l'on jugea convenable, en raison de mon âge plus avancé, de me mêler tout-à-fait avec d'autres garçons. En conséquence, je fus mis en pension.

Dès lors, la triste vérité devint trop claire pour être déguisée. La gent curieuse dont se compose tout grand pensionnat eut bientôt mis à jour mon vrai caractère. Plus moyen d'en rejeter la honte sur le dos d'un autre. Désormais plus de bonne complaisante qui assumât la responsabilité de mes crimes à l'endroit du pain et du beurre, sans parler d'autres méfaits criants : razzias des bouts de pudding, disparition mystérieuse de pâtés froids. D'ailleurs, la vérité éclatait trop dans mes regards, dans les signes

Digitized by Google

visibles d'inanition qu'exhibait mon être, après les repas les plus abondants, et nonobstant la double ration, que mon maître avait été secrètement autorisé à m'allouer, par mes excellents parents.

Or, ce sens du ridicule, déjà si aiguisé chez les grandes personnes, est dix fois plus actif encore et plus éveillé chez les jeunes garçons. A peine dévoilé, je devins la cible constante de leurs traits, le but contre lequel tout piètre insulteur vida son petit carquois de mépris. Les *Gradus* et les *Thesaurus* eux-mêmes furent mis à sac par ces petits pédants en quête de mots pour m'en canarder :

Ventri natus, — *Ventri deditus*,— *Vesana gula*, — *Escarum gurges*, —*Dapibus indulgens*,—*Non dans*,—*Frena gulæ*,— *Sectans lautæ fercula mensæ*... résonnaient partout où je venais à passer.

Je menais une vie bien triste, souffrant la peine des criminels, là où il n'y avait pas de crime, et où je ne faisais que suivre les irréprochables ordres de la nature. Le souvenir de ces hontes d'enfance me hante encore parfois dans mes rêves. Les jours de pensionnat me reviennent, et avec eux les affreux sentiments auxquels j'étais en proie, alors que me soustrayant dans quelque coin solitaire à l'observation de mes féroces condisciples, je m'asseyais pour manger l'unique tranche de pain d'épice, que m'avait allouée la bonté de quelques honnête parent. Au fond du cœur je souffrais de ne pouvoir en réserver un morceau pour quelque camarade favori, ainsi que je le voyais faire aux autres. Car je connais mon propre cœur, jamais je ne fus égoïste, jamais je ne possédai le moindre superflu sans me hâter de le partager avec autrui... Mais hélas! ma nourriture, ce n'était *pas* le superflu, c'était le strict, l'indispensable nécessaire. J'aurais plus aisément donné le sang de mes veines que partagé ma pitance avec mes camarades.

Cependant il n'est pas de souffrance éternelle, et s'il en était une, j'imagine que nous finirions à la longue par nous y habituer. Les misères du pensionnat eurent leur terme, de nouveau je fus rendu au logis paternel. L'affectueuse sollicitude de mes parents fut toute dirigée vers le dessein charitable de dissimuler même à ma propre vue l'infirmité dont j'étais obsédé. Sans cesse on me répétait que je grandissais; ce redoutable appetit que je déployais m'était charitablement représenté comme un symptôme et un effet de la croissance. On s'habitua même à m'en faire des compliments. Mais cette fiction temporaire ne put durer au-delà d'une année ou deux. Je cessai de grandir, mais hélas je ne cessai pas de réclamer une alimentation extraordinaire.

Digitized by Google

Ces temps sont loin, et avec eux ont cessé d'être, affectueuses dissimulations, indulgent aveuglement, délicates distractions et compâtissants mensonges. Je reste seul avec mon infirmité, et tous deux nous voici désormais exposés sans voile, au large et fixe regard du monde auquel rien n'échappe. Mes repas sont scrutés, mes bouchées pesées dans une balance ; les simples exigences de l'appétit sont traitées de gloutonnerie, péché que toute mon âme abhore.... bien plus, péché que la nature m'a mis hors d'état de commettre. Constitutionnellement, je suis impropre à ce vice... comment se rendrait-il coupable de *trop*, celui qui n'est pas capable *d'assez ?* Qu'ils cessent donc d'espionner mon assiette ! Qu'ils cessent les disgracieuses comparaisons entre elle et les sept paniers pleins de reliefs, ou la coupe surnaturelle et toujours pleine du vieux Baucis ! Qu'ils remercient le ciel de ce que leur estomac plus paisible — et non leur vertu — les ait préservés de pareille disgrâce. Je ne vois pas qu'aucun d'eux s'arrête de manger, jusqu'à ce que la sainte rage de la faim, comme les anciens l'appellent, soit satisfaite ! Hélas ! je suis condamné à ignorer cet arrêt.

Que faire ? Je suis par nature enclin à la bonne humeur et aux repas en agréable société. Je ne suis pas gourmet ; je ne recherche pas les fins morceaux ; je ferais fi de la table d'Héliogobale, n'était pour la longue durée de ses repas ; à vrai dire, je porte une légitime envie à ces animés et longs dîners des derniers Romains ; mais, au fond, je me contenterais de l'ordinaire qui suffisait aux *Curius* et aux *Dentatus* réunis. *Dentatus*... cela me rappelle que parmi tant d'autres fades surnoms, j'ai porté aussi celui-la. *Double-Diner* est encore un des titres dont me gratifièrent mes connaissances, à cause d'un innocent stratagème que je pratiquai assez longtemps sans être découvert ; le voici : Je visitais tour-à-tour mes amis, à commencer par ces mangeurs primitifs qui dînent vers une heure, puis je me présentais successivement chez les autres, chacun suivant son heure, jusqu'à ce que j'atteignisse celle des plus *fashionnables* — soit six ou sept heures — ayant fait à peu près le total d'un repas complet — selon mes calculs, — sans avoir consommé, dans chaque maison, plus d'un dîner, puisqu'ils appellent cela dîner.

Depuis que la ruse est connue, je tâche d'y substituer, avant de sortir de ma maison, un *trompe-la-faim*. Mais, hélas ! chez moi les exigences de l'appétit croissent en raison des aliments offerts. Ce qui m'a toujours particulièrement choqué à tous ces dîners, c'est la coutume absurde du fromage et du dessert ensuite. J'ai pour le premier une antipathie raisonnée ; quant aux fruits, quant à ces vains remplaçants végétaux de la viande, — La viande ! ce seul aliment légitime des créatures humaines depuis le

Digitized by Google

déluge, comme je le conclus de la permission, ou plutôt de l'ordre donné à Noé et à ses descendants, — je les méprise absolument.

Le foin aux chevaux ! Je me rappelle un joli apologue, qui vient fort à point, et cité par Mandeville, dans sa fable des *Abeilles*.

Il met en scène un lion, discutant avec un marchand, lequel s'est aventuré à reprocher au roi des animaux sa méthode violente sur l'article de la nourriture.

Le lion réplique : Sauvage je suis, c'est vrai, mais nulle créature ne peut être appelée cruelle que celle chez qui la malice ou l'insensibilité a éteint toute pitié naturelle. Le lion n'est point né compâtissant, nous suivons les instincts de notre nature, les dieux nous ont créés pour vivre de la dépouille des autres animaux, et aussi longtemps que nous en rencontrons de morts, nous ne faisons point la chasse aux vivants. C'est seulement l'homme, l'homme malfaisant, qui a fait de la mort un jeu. La nature a formé votre estomac pour n'aspirer qu'après les légumes — (N'en déplaise au lion, s'il a dit cela pour l'humanité en général, il n'est pas dans le vrai. Au reste, toutes ses paroles, jusqu'à cet endroit, sont très-sensées). — Votre grand amour du changement, et votre grande avidité de nouveautés vous ont amené à détruire les animaux sans justice et sans nécessité. Le lion possède un feu intérieur qui consume les peaux les plus rudes, les os les plus durs, aussi bien que la chair de tous les animaux, sans exception. Mais vos estomacs délicats, où la chaleur digestive est faible et limitée, suffisent à peine à recevoir la partie la plus tendre des viandes, et encore pourvu que la concoction ait été opérée précédemment par le moyen d'un feu artificiel. Cependant, quel animal avez-vous épargné lorsqu'il s'est agi de satisfaire les caprices d'un appétit languissant ?

Je répète *languissant*. Qu'est-ce que la faim de l'homme comparée à celle du lion ? Chez vous, la faim, à son degré extrême, produit la faiblesse, chez nous la rage et la fureur. Que de fois ai-je essayé d'en adoucir la violence, avec des herbes et des racines. Mais ce fut toujours en vain, rien que la viande, en vastes quantités, ne pouvait me satisfaire.

En accordant au lion (qui n'a pas été doué de l'instinct prophétique) la permission de tomber dans toutes les méprises possibles au sujet de l'appétit humain, généralement parlant, il disait vrai, toutefois, et le marchand, dit-on, fut si fort impressionné par ses arguments qu'il ne répondit rien et s'évanouit.

Oh ! que ne donnerais-je pas pour n'être point obligé d'ajouter que celui qui vient de raisonner ainsi, est le modèle sur lequel j'ai été construit.

Digitized by Google

Misérable homme ! *Je suis ce lion.* Que de fois j'ai essayé d'adoucir la violence de cette faim avec des herbes et des racines! Mais ce fut toujours en vain, rien que là, etc...

Ces histoires, répétées aussi souvent que les rédacteurs de journaux sont à court de matière pour remplir leurs insensibles colonnes, ces légendes de gros mangeurs, de gens qui absorbent des oies et des gigots entiers, *à la suite de paris*, ces histoires, souvent on essaie de les comparer à mon cas, d'en faire des parallèles. Cette confusion volontaire des motifs et des circonstances qui font toute la différence entre les actions morales et les immorales, traduit bien le genre de talent dont plusieurs personnes de ma connaissance s'enorgueillissent.

A la suite de paris ! Grâce au ciel, jamais je ne fus mercenaire ... Jamais je n'eusse consenti à prostituer un don de la nature (quelque malheureux qu'il fût) pour augmenter mon bien... d'autant que les nécessités inhérentes à ce don fatal n'auraient pas manqué de rendre une telle prostitution visible aux yeux d'un monde indélicat.

Laissez-moi plutôt vous dire que j'ai consenti à sacrifier, au contraire, d'assez belles espérances, à la satisfaction de ce *talent* qui me fut octroyé. Oui, j'avais, en effet, de belles espérances du côté d'une vieille dame, alliée de près à notre famille, et dont j'étais assez heureux pour posséder les bonnes grâces, jusqu'au soir fatal...

M. l'éditeur, s'il vous est jamais arrivé de vivre dans les villes de province, vous avez été témoin de l'espèce particulière de soupers que les vieilles dames, habitantes de ces villes, ont l'habitude de déposer *in petto* dans un salon voisin de celui où se trouvent réunis quelques contemporains de la maîtresse de la maison, périodiquement conviés à la partie de cartes et aux gâteaux. La nappe est généralement mise une demi-heure avant la partie finale, puis les joueurs s'arrêtent afin d'aller souper avec ce que l'on pourrait noblement appeler : *rien.* Une tranche de jambon, rendue à dessein transparente, afin de ne pas dissimuler la porcelaine de Chine où elle s'étale, avoisine une invisible ration de porc, laquelle aboutit à quelque chose qu'ils appellent une tartelette, qui est elle-même bravement étayé d'un atôme de confiture. Cet atôme est à son tour flanqué d'un atôme de bœuf conservé, avec quantité de ces garnitures — *infiniment petits de l'hospitalité* — répandues là comme un défi à la nature humaine ou plutôt comme la preuve d'une ignorance profonde de ses besoins.

Ayant été un soir engagé à l'une de ces parties de cartes, je fus obligé de me retirer un peu avant l'heure du souper — (c'est ainsi que facétieusement ils appellent le moment de la soirée où ils vont prendre ces ombres

Digitized by Google

de repas). — La vieille dame, non sans quelque frayeur qui se fit jour à travers le sourire de courtoise hospitalité dont tout son être était éclairé, me pria de passer dans la salle voisine et d'y prendre quelque chose avant d'affronter le froid du dehors. Il n'entrait pas dans mon caractère de refuser une semblable proposition. Indigné de la *perspective aérienne* de cette table, je m'assis, et en une seconde j'eus dépêché le repas préparé pour onze personnes. Poisson, viande, volaille, pâtisserie, tout y passa..., tout, jusqu'au dernier bouquet de persil qui garnissait les plats, tout, jusqu'au dernier flan timide qui tremblait sur le buffet. Inutile de décrire la consternation des douairières, lorsque l'heure venue, elles se dirigèrent vers le *souper*.

— Qu'est devenu le souper ? — Réponse du domestique : — M. B... l'a mangé tout entier.

Cette équipée eut pour résultat de me dépouiller de trois cents bonnes livres sterling de revenu, que la vieille dame, — j'en eus plus tard l'assurance formelle, — rêvait de me laisser.

J'ai cité ce fait, non comme un exemple de la malheureuse faculté dont je suis doué — car le premier petit polisson venu, encore à l'école, en aurait pu faire autant, sans éprouver ensuite le moindre inconvénient, — mais afin que vous puissiez juger si je suis homme à trafiquer de mon talent, et si j'ai besoin du pitoyable aiguillon d'un *pari*.

J'ai lu dans Pline, ou dans quelque autre auteur de ce genre, qu'il existe en Afrique un reptile dont le venin est dévorant et destructif, à ce point que, n'importe où ce reptile pose la dent, toute la substance de l'animal mordu est calcinée en quelques secondes, s'émiette et disparaît complètement. Ce reptile, à cause de sa propriété particulière, a reçu le nom d'*annihilator*. Pourquoi suis-je réduit à chercher parmi les exemples les plus monstrueux de l'histoire naturelle un type qui me ressemble ? Je suis ce reptile, cet annihilator. Partout où je pose la dent, aussitôt le néant se produit.

Oh ! bienheureux malades que fait gémir le manque de cette même chose dont l'excès cause mon tourment ! Oh ! trop heureux invalides, si vous connaissiez votre bonheur ! que ne donnerais-je pas pour échanger cette ardente chaleur concoctive et digestive, cette rage furieuse qui me persécute, me déchire, me torture, contre vos estomacs d'anachorète, tranquilles, mortifiés, dociles, sanctifiés... contre vos inclinations froides et épurées, contre vos paisibles désirs de nourriture !

A quelle malheureuse distribution de mon intérieur, suis-je redevable

Digitized by Google

de cet appétit hors nature? Je laisse aux anatomistes et aux médecins à déterminer cela. Sans doute ils ont, comme le reste du monde, l'œil sur moi, et de même que je fus coupé vivant par le sarcasme de mes am is ,de même, je frémis à la pensée probable que la partie animale de mon être, — lorsque ces besoins sans trêve auront cessé de l'aiguillonner— sera coupée aussi (vision affreuse), pour permettre aux savants d'établir, dans quel système des solides ou des liquides, ce vice originaire de ma constitution gisait tapi comme en embuscade. Que d'embarras ils feront alors avec leurs acides et leurs alcalins, leurs serums et leurs coagulums, puis les effervescences, les matières visqueuses, la bile, le chyle, les sucs amers, afin d'expliquer cette *cause*, que la nature (en m'infligeant l'*effet* pour me punir de mes péchés), a peut-être résolu de cacher à l'œil des savants pour les punir, eux, de leur présomption.

Peut-être me demanderez-vous dans quel but j'en appelle à vous, et ce que vous pouvez faire pour moi. Hélas! je sais trop bien qu'il n'est point de remède à mon mal par voie de conseil, et que les consolations pas plus que les bons avis ne peuvent rien pour moi. Mais il y a quelque soulagement pour le cœur blessé à raconter sa misère. Certaines personnes de ma connaissance, à qui il pourrait arriver de lire mon histoire dans vos colonnes, sous un nom supposé, seront peut-être induites par là à considérer mon infortune de façon plus humaine que je n'eusse pu l'obtenir d'elles sous mon propre nom. Amenez-les, s'il est possible, à concevoir qu'une singularité naturelle de la constitution n'est pas un crime, que ce n'est point ce qui entre dans la bouche de l'homme qui le souille, mais ce qui en sort (exemple : les sarcasmes, plaisanteries amères, moqueries, insultes, remarques méchantes) Amenez-les à considérer que s'il y a, comme nous l'avons tous entendu conter, de pieuses perfidies et d'innocents adultères, pourquoi n'y aurait-il pas aussi quelque chose comme la gloutonnerie innocente.

SUR LES TRAGÉDIES DE SHAKESPEARE

Considérées relativement à leur appropriation théâtrale.

L'autre jour, en faisant un tour dans l'Abbaye, je fus frappé de la tenue prétentieuse d'un personnage que je ne me rappelle pas y avoir vu aupara-

Digitized by Google

vant, et qui, sur examen, se trouva être un portrait grandeur naturelle du célèbre M. Garrick. Bien que je ne voulusse pas aller aussi loin— à l'instar de certains bons catholiques du dehors — que d'exclure tout-à-fait les comédiens du sol consacré, cependant j'avoue que je ne fus pas peu scandalisé par l'introduction de ces airs et de ces gestes de théâtre, dans un lieu dont l'objet spécial est de nous rappeler les plus tristes réalités. En approchant plus près encore, je vis, inscrites sous cette image d'arlequin les lignes suivantes :

» Pour peindre la belle nature, par l'ordre d'en haut,
» Son crayon magique dans son ardente main,
» Un Shakespeare naquit; alors pour étendre au loin
» Par toute la terre habitée la renommée de ce Shakespeare, un Garrick vint.
» Quoique les formes du poète fussent plongées dans la mort,
» Le génie de l'acteur les fit respirer de nouveau ;
» Quoiqu'elles fussent dans la nuit, comme le poète lui-même,
» L'immortel Garrick les rappela au jour ;
» Et, jusqu'à ce que l'Eternité, au pouvoir sublime,
» Ait marqué l'heure dernière du temps chenu,
» Shakespeare et Garrick brilleront, astres jumeaux,
» Et la terre rayonnera d'un rayon divin.

Ce serait faire une insulte gratuite à l'intelligence du lecteur que d'essayer quelque chose approchant d'une critique sur ce méli-mélo de pensées fausses et d'absurdités. Toutefois il éveilla en moi des réflexions qui aboutirent toutes à une sorte de profond étonnement devant le fait que voici : depuis les jours où vivait l'acteur dont on vient de lire la louange jusqu'au temps présent, comment se fait-il qu'il ait été de mode de complimenter chaque comédien tour à tour — qui avait eu la bonne fortune de plaire à la ville dans quelqu'un des grands rôles de Shakespeare—avec cette assurance qu'il possédait une âme *sœur de l'âme du poète*? Je me demandai comment les gens en arrivent ainsi — tout-à-fait inexpliquablement — a confondre le pouvoir de créer des images et des conceptions poétiques, avec la faculté d'être à même de lire ou de réciter ces mêmes conceptions, lorsqu'elles ont été mises en paroles par leur auteur (1). Je me demandai

(1) Il est digne de remarque que nous ne tombons dans cette confusion qu'à propos de la récitation *dramatique*. Jamais il ne nous viendra en la cervelle que tel Monsieur, pour avoir lu Lucrèce en public, aux applaudissements de l'assistance, soit par là même un grand poète ou un philosophe, — pas davantage nous n'imaginons que Tom Davies, le libraire, que l'on rapporte avoir récité le *Paradis Perdu*, mieux que n'importe quel Anglais de son temps, — je fais en passant mes réserves sur cette tradition que je ne puis m'empêcher de croire erronée — ait jamais été, en conséquence de ce fait, placé par ses amis intimes, de pair avec Milton.

Digitized by Google

quel rapport il peut exister entre cette domination absolue sur le cœur et l'esprit de l'homme, qui est le propre d'un grand auteur dramatique,— et ces piéges vulgaires tendus à l'œil et à l'oreille, et dont le premier acteur venu se rend maître si aisément par l'observation d'un certain petit nombre des effets généraux que telle passion fréquente— ainsi le chagrin ou la colère— communément sur nos gestes et tout notre extérieur.

Connaître le travail et les mouvements intérieurs d'une grande âme, d'un Othello ou d'un Hamlet par exemple; savoir *quand*, *pourquoi* et *jusqu'où* ils devront être émus; à quel degré une passion est acceptable; savoir lâcher les rênes, ou tirer la gourmette au moment précis où il est plus gracieux de tirer ou de lâcher... tout cela réclame, ce me semble, un intellect d'une envergure plus vaste que celui que nécessite la simple imitation des signes de ces passions dans l'attitude ou dans le geste. D'ailleurs, on a remarqué que ces signes sont d'ordinaire plus vifs et plus accusés chez les esprits plus faibles, et ces signes, en définitive, ne peuvent *qu'indiquer* une passion; ainsi que je l'ai dit déjà, le plus souvent c'est la colère, ou le chagrin. Mais quant aux bases et aux motifs de la passion, quant aux différents aspects de cette même passion dans les natures basses et vulgaires.... de ces choses là, l'acteur ne peut pas nous donner davantage l'idée par son visage ou son geste, que l'œil (sans métaphore) ne peut parler, ou les muscles prononcer des sons intelligibles. Mais, tel est le caractère *instantané* des impressions que nous transmettent l'œil et l'oreille au théâtre, comparé avec la lenteur de compréhension de l'intelligence dans la lecture, que nous avons une tendance non-seulement à noyer l'auteur comique dans les hommages que nous rendons à l'acteur, mais aussi, à identifier, dans notre esprit, de façon pervertie, l'acteur avec le personnage qu'il représente. Il est difficile pour un habitué du théâtre, d'isoler l'idée d'Hamlet de la personne et de la voix de M. K..., nous parlons de Lady Macbeth, et en réalité nous pensons à mistress S...

Or, cette confusion n'est point seulement le fait de personnes illettrées qui, privées de l'avantage de la lecture, dépendent nécessairement de l'acteur pour tout le plaisir qu'elles peuvent recevoir du drame, et auxquelles la simple idée de ce *qu'est un auteur* ne devient claire qu'après quelque effort et quelque perplexité de l'esprit; cette confusion est de celles que nombre de personnes, d'ailleurs pourvues d'une instruction littéraire au-dessus de la moyenne, trouvent presque impossible de secouer.

Le Ciel me préserve d'être jamais ingrat au point d'oublier la très-vive satisfaction que j'éprouvai, il y a quelques années, en voyant représenter pour la première fois une tragédie de Shakespeare, où les deux grands

Digitized by Google

acteurs que je viens de nommer, jouaient les principaux rôles. On eût dit la personnification, la réalisation de types qui n'avaient pas encore jusque-là de forme distincte. Mais nous payons cher ensuite ce plaisir juvénile, ce sens de la *forme distincte*. Quand la nouveauté est passée, nous trouvons, à nos dépens, qu'au lieu de réaliser une idée, nous avons seulement matérialisé et ravalé une belle vision au niveau du sang et de la chair. Nous avons laissé s'enfuir un rêve, dans notre poursuite d'une *incorporation* impossible.

Pour bien apprécier le cruel effet que cela produit sur l'esprit d'avoir ses libres conceptions, ainsi *gênées* et *pressées* à la mesure d'une rétrécissante actualité, rappelons-nous par la délicieuse sensation de fraîcheur que nous éprouvons à retrouver celles des pièces de Shakespeare qui ont échappé à la représentation, et ces passages des pièces *représentées* du même écrivain, que l'on *passe* heureusement au théâtre.

Jusqu'à quel point l'habitude d'entendre un passage *chauffé*, flétrit, dégrade, éteint le plus beau morceau, tout le monde l'a pu voir par ces discours d'Henri V, *courants* dans la bouche des écoliers, depuis qu'on les trouve dans le *Speaker d'Enfield*, et autres de ce genre. Je m'avoue profondément incapable d'apprécier le célèbre soliloque d'Hamlet, qui commence ainsi : *Être ou ne pas être*, et de dire s'il est bon, mauvais ou médiocre, tellement une tribu déclamatoire d'hommes faits et de collégiens l'a foulée des mains et des pattes. D'autre part, on a si barbarement séparé ce morceau de son siège de vie et de son principe de continuité dans la pièce, qu'il est devenu pour moi comme un membre parfaitement mort.

Ceci peut avoir l'air d'un paradoxe, mais je ne puis m'empêcher de penser que les pièces de Shakespeare sont moins faites pour être jouées sur la scène que celles de n'importe quel autre auteur dramatique, je dirais de presque tous. Leur éminente supériorité est une raison pour qu'il en soit ainsi. Il y a dans ces drames tant de choses qui ne sont point du domaine de la scène, et avec lesquelles l'œil, l'intonation et le geste n'ont rien à faire !

La gloire de l'art scénique, c'est de personnifier la passion et ses détours ; plus la passion est rude et palpable, plus son interprète a naturellement de prise sur les yeux et l'oreille des spectateurs. C'est pour cela que les scènes de reproches, celles où deux personnes se donnent la réplique dans un accès de fureur, et, d'une façon surprenante, s'apaisent dans le même entretien, ont toujours été les scènes les plus populaires sur notre théâtre. La raison en saute aux yeux, c'est qu'ici on a fait l'appel le plus direct aux spectateurs ; ils sont les juges naturels de cette guerre de mots ; ils sont la

Digitized by Google

galerie légitimement rassemblée autour de ces lutteurs intellectuels. Le *parler* est ici l'objet direct que l'on veut reproduire. Mais, dans les meilleurs drames, et principalement dans ceux de Shakespeare, il est clair comme le jour, que l'emploi du *langage*, sous forme de soliloque ou de dialogue, n'est qu'un médium, et des plus artificiels, pour introduire le lecteur ou le spectateur à la connaissance de la structure intérieure, et du travail de l'âme dans un personnage ; connaissance qu'il n'aurait pu obtenir autrement, — du moins dans cette sorte d'ouvrage — hormis le cas d'intuition.

Nous en usons ici comme avec les romans écrits dans la *forme épistolaire*. A combien d'impropriétés, de parfaits solecismes ne faisons-nous point grâce, dans le roman de Clarisse ou autres, en l'honneur du charme que cette forme nous a procuré en somme.

Mais la pratique des représentations scéniques réduit toutes choses à une lutte d'élocution, chaque personnage depuis Bajazet aux sonores blasphèmes jusqu'à la femme timide et confuse de se montrer, doit jouer à l'orateur. Les dialogues passionnés de Roméo et de Juliette, ces notes argentées de langues amoureuses dans la nuit, la douceur plus profonde et plus sacrée du colloque nuptial d'un Othello ou d'un Posthumus avec leurs épouses légitimes, toutes ces suavités si délicieuses à la lecture, que nous croyons lire ces fiançailles de l'aurore du monde, dans le paradis :

« *Comme il convient à un beau couple enchaîné dans l'heureuse ligue nuptiale...*
Souis !.....

Hé bien, par un vice inhérent à la scène, toutes ces choses sont forcément souillées et dénaturées, par le fait de leur exhibition devant une nombreuse assemblée... lorsque, par exemple, de tels discours que ceux qu'Imogène adresse à son seigneur, *se traînent* hors de la bouche d'une actrice payée, dont l'hommage amoureux, quoique nominalement adressé à la personnification de Posthumus, vise manifestement les spectateurs, venus là pour juger de ses tendresses, et de la réciprocité de son amour.

Le rôle d'Hamlet est peut-être celui, où depuis Betterton, une série d'acteurs populaires ont eu la plus vive ambition de se distinguer. L'importance du rôle a pu être une de leurs raisons. Mais quant au personnage lui-même, nous le rencontrons dans une pièce, et dès lors nous le jugeons comme un sujet convenable de représentation dramatique. La pièce d'ailleurs, plus qu'aucune autre, abonde en maximes et en réflexions, et dès lors nous la considérons comme un véhicule propre à transmettre

Digitized by Google

l'instruction morale. Mais Hamlet lui-même... que ne doit-il pas souffrir cependant, à se voir traîner de force, comme un pédagogue public, pour donner des leçons à la foule ! Hé quoi ! les neufs-dixièmes du rôle d'Hamlet, sont des transactions entre lui et sa conscience, les effusions de ses rêveries solitaires qu'il confie seulement aux coins les plus mystérieux, aux cavités, aux retraites du palais... ou plutôt ce sont les méditations silencieuses qui gonflent sa poitrine, traduites en *paroles* (à cause du lecteur), qui sans cela ignorerait absolument tout ce qui se passe dans cette âme.

Ces chagrins profonds, ces méditations, auxquelles la lumière et le bruit sont odieux, que la langue ose à peine murmurer aux murailles des chambres sourdes, comment arriver à les représenter, par le moyen d'un acteur à grands gestes, qui s'en vient les vociférer devant un auditoire, et prend, d'un seul coup, quatre cents personnes pour confidents ? Je ne dis pas que l'acteur est coupable d'agir ainsi ; il doit prononcer toutes ces choses *oro rotundo ;* il doit les souligner du regard ; il doit les insinuer dans le public par quelque artifice de l'œil, de la voix et du geste... sans cela il échoue. *Il doit pendant tout ce temps songer à son apparence, parce qu'il sait que pendant tout ce temps les spectateurs l'observent.* Et c'est ainsi que l'on entend nous représenter l'ombrageux, le négligé, le sauvage Hamlet !

Il est vrai qu'il n'est point d'autre mode de transmettre une grande quantité de pensées et de sentiments à la majeure partie de l'auditoire, incapable de l'acquérir d'elle-même par la lecture, et je n'ai point le droit de nier que les trésors intellectuels, gagnés de cette façon, puissent être d'un prix inestimable. Aussi, je n'en suis pas à vouloir prouver qu'Hamlet ne doit pas être joué, mais bien qu'Hamlet se transforme, à être joué, en tout autre chose qu'Hamlet. J'ai entendu parler beaucoup des prodiges que Garrick accomplissait dans ce rôle ; mais, attendu que je n'ai jamais vu Garrick, il doit m'être permis de me demander si la représentation d'un pareil caractère était à la portée de son talent. Ceux qui me parlent de lui, célèbrent son regard, la magie de ses yeux et de sa voix toute-puissante — avantages physiques, très-précieux pour un acteur, et sans lesquels il ne saurait aspirer à faire entendre ce qu'il veut dire, par une assemblée ; — mais qu'est-ce que tout cela peut avoir à faire avec Hamlet ? avec l'intelligence ? En somme, le but dans une représentation théâtrale, c'est d'arrêter l'œil du spectateur sur la forme et le geste, et de le prédisposer ainsi à écouter favorablement les discours ; il ne s'agit point du caractère, mais de l'aspect ; il ne s'agit point des mots, mais de la diction. Je ne vois pas de raison de penser que si la pièce d'Hamlet était

Digitized by Google

écrite à nouveau par quelque auteur tel que Banks ou Lillo, qui conserverait la marche de l'histoire, — mais en laissant de côté toute sa poésie, tous les traits divins de Shakespeare, et son effrayante intelligence, — qui s'occuperait seulement de nous fournir une quantité suffisante de dialogue passionné (et Banks et Lillo ont toujours été en fonds pour cela), je ne vois pas, dis-je, comment l'effet pourrait être grandement différent sur un auditoire, ni comment l'acteur s'y prendrait pour nous représenter Shakespeare d'une autre façon qu'il représente Banks et Lillo.

Hamlet serait encore un jeune prince accompli, et doit être représenté de façon gracieuse, il pourrait avoir l'esprit perplexe, la conduite hésitante, en apparence cruel à Ophélie... il pourrait voir un fantôme, frémir à sa vue, et lui parler avec douceur en reconnaissant l'ombre de son père... et tout cela dans le plus pauvre et le plus plat langage du plus servile, du plus rampant copiste du naturel qui ait jamais interrogé le goût d'un public. Inutile de déranger Shakespeare pour cela, — et j'y vois, pour un acteur, tout le champ possible à déployer ses moyens.

. . . . . .

. . . . . .

La longueur de ce remarquable et très-curieux travail de *dissection* littéraire, nous empêche de le reproduire en entier dans cette Notice. Il nous suffit d'avoir mis le lecteur à même de juger le ton particulier et le sens général, et d'avoir groupé des spécimens variés de l'œuvre humouristique, narrative et critique de Charles Lamb. Ces divers morceaux ont tous été traduits par M. Louis Dépret, et font partie d'une traduction complète des *Essais d'Élia*, qui paraîtra plus tard.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE ZÉNAGA

DES TRIBUS SÉNÉGALAISES.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE LA LANGUE BERBÈRE

PAR

LE GÉNÉRAL FAIDHERBE.

DEUXIÈME PARTIE.

PHRASES ET VOCABULAIRE.

Parmi les documents recueillis par nous, en 1854, sur la langue Zénaga se trouvaient environ trois cents phrases et un vocabulaire d'un millier de mots. Pour pouvoir publier ces phrases, en en donnant le mot à mot, nous avons eu un travail long et difficile à faire. Ces phrases, nous les avions écrites sans savoir nous-mêmes le premier mot du Zénaga, sous la dictée de personnes parlant machinalement cette langue, sans en connaître les règles. La représentation des sons était exacte, par suite de l'habitude que nous avions déjà dès-lors de ce genre d'exercice; mais la division des mots était presque arbitraire; ici, plusieurs mots avaient été réunis comme n'en faisant qu'un seul; là, un mot avait été partagé en deux ou plusieurs.

Nous avons fait notre possible pour rétablir chaque chose à sa place, et retrouver le sens de chaque mot, mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce que nous eussions commis quelques erreurs et laissé, par exemple, agglutinées certains mots des particules qui devraient en être séparées.

Digitized by Google

Nous réclamons l'indulgence du lecteur; on comprend la difficulté de notre tâche, pour remettre en ordre des notes qui datent de plus de vingt-deux ans, sans avoir personne sachant le Zénaga pour nous venir en aide.

La première remarque que l'on fera à l'inspection de ces phrases et de ce vocabulaire, c'est le grand nombre de variantes d'orthographe que l'on rencontrera pour un même mot; cela tient à ce que, dans une langue qui ne s'écrit pas au moyen d'un alphabet qui lui soit propre, et dont, par suite, l'orthographe n'est pas fixée, d'abord les dialectes varient d'un lieu à l'autre et, ensuite, on est très-souvent embarrassé pour rendre, au moyen d'un alphabet étranger, les sons que l'on perçoit.

Non-seulement les dialectes varient d'une tribu à l'autre, mais nous dirons même que la prononciation des voyelles, surtout, et de certaines consonnes, varie d'une personne à l'autre.

Nous avons toujours écrit aveuglément ce que nous entendions, sans nous inquiéter si le mot qu'on nous disait différait un peu du même mot donné dans une phrase précédente.

Du reste, le Général Hanoteau dit dans la préface de sa grammaire kabyle que les variantes de prononciation ne sont, nulle part, aussi fréquentes qu'en berbère « où tous » les sons ont une incroyable tendance à se substituer » les uns aux autres. » Il dit, même ouvrage, page 2: que le kabyle, écrit en caractères arabes, faute d'orthographe consacrée, n'est, le plus souvent, compréhensible que pour celui qui l'a écrit.

Cela est très-vrai; nous avions eu soin de faire écrire nos phrases en caractères arabes par Alioun-Sal, et nous pensions pouvoir tirer grand parti, quand le moment serait venu, de cette transcription, pour faire la transcription en lettres françaises; nous avons été frustré dans notre espoir, tant cette transcription en lettres arabes est incomplète et insuffisante. Ce n'est qu'une espèce de sté-

Digitized by Google

nographie; les voyelles, qui jouent un grand rôle dans la phonétique berbère, ne sont presque jamais rendues par l'écriture arabe.

Nous en dirons autant de l'écriture du berbère, en caractères tifinar'; c'est même encore plus incomplet, si c'est possible. Ainsi, par exemple, d'après Hanoteau, le mot *aiis*, cheval, se rend par les lettres tifinar' *i* et *s*; c'est-à-dire qu'il n'y a que deux sons sur quatre de représentés.

Le Général Hanoteau remarquant la facilité avec laquelle on peut traduire les deux langues arabe et berbère, l'une dans l'autre, dit que cela tient, suivant lui, à ce que la construction de la phrase est la même des deux côtés. Certes, il y a bien quelque analogie dans la manière de procéder des deux langues, et cela ne doit pas étonner quand même on n'admettrait pas qu'elles sont parentes, c'est-à-dire issues d'une même langue mère, puisqu'elles appartiennent à deux familles géographiquement voisines.

Il nous semble que nos phrases Zénaga diffèrent encore moins de la phrase arabe que le kabyle et le touareg du général Hanoteau; mais, en reconnaissant ce fait, nous nous sommes demandé s'il ne tiendrait pas à ce que nos deux informateurs, Alioun-Sal et Bou-el-Moghdad, étant de forts arabisants (quoique leur langue maternelle fût le wolof), cette circonstance a influé sur leur manière de s'exprimer en berbère et leur a fait commettre des arabismes.

Quoi qu'il en soit, voici les quelques remarques que nous a inspirées l'étude de nos phrases :

Le *d*, le *dh*, le *t*, le *th* semblent se remplacer l'un l'autre à volonté, et les syllabes : *id*, *idh*, *eidh*, *iedh*, *adh*, *iadh*, *iodh*, comme adjectif démonstratif, possessif ou conjonctif, pronom démonstratif, personnel ou conjonctif ou comme simple conjonction, ou encore comme syllabe formative de temps ou de formes dérivées du verbe sont tellement fréquentes qu'on est quelquefois

Digitized by Google

très-embarrassé pour les distinguer et leur assigner leur valeur.

La négation jointe au verbe est *ouor*, comme nous l'avons dit dans la première partie, mais elle devient quelquefois *or, our, ouar, ouer, oueur*, et il nous a semblé que ces modifications n'étaient pas arbitraires, mais dépendaient un peu de la voyelle dominante du verbe qui suit :

Exemples :	***Or-inchik***	Je n'ai pas.
	Our-touiketch. . .	Il n'est pas taré.
	Ouar-aadhan. . .	Ils ne peuvent pas.
	Ouer-tsénak . . .	Je ne sais pas.
	Oueur-tennadh . .	Tu ne diras pas.

Cette négation devient aussi quelquefois *oull, ouell* et *ouoll.*

Exemple :	***Oull-inni***.	Il n'a pas dit.
	Ouell-ijik	Il ne galoppe pas.
	Ouoll-ouiakanek. .	Il ne pleuvra pas.

On intercale entre la négation et le verbe les compléments pronominaux directs ou indirects (ceux-ci avec leurs prépositions) et les adverbes.

Exemple :

Je ne te laisserai pas.
Ouor-kou-titidak.
Ne pas toi je laisserai.

Je ne vous ferai pas de mal.
Ouor - of - koun - nsokhsor.
Ne pas sur vous je sévirai.

Il ne tombe plus.
Our - dechken - iouki.
Ne pas encore (plus) il tombe.

L'adjectif possessif se rapportant à un nom se met après les déterminatifs, soit adjectifs, soit substantifs de ce nom.

Digitized by Google

Ainsi, au lieu de dire :

	Tes longs jours.
On dit :	*Ossan - Ozouf - noun.*
	Les jours longs tiens.
Au lieu de dire :	Son voyage de Tombouctou,
On dit :	*Tarès - en - Tomboukt - inch.*
	Voyage de Tombouctou son.

Le futur se rend par la particule *idh* devant le verbe; nous savons qu'en kabyle et en touareg c'est par *ad*.

Exemple : *Idh-nelli*, nous nous promènerons,
de *nelli*, se promener.

Si le verbe est pris négativement, *idh* se met avant la négation.

Exemple : *Idh - ouar - tagadh*
Tu ne viendras pas.

On intercale aussi entre cet *idh* et le verbe les compléments de celui-ci.

Exemple : *Idh - of - ch - nasakhkhana.*
Sur lui nous nous chaufferons.

Nous croyons trouver un exemple du futur kabyle en *ar* dans le mot *artokoudiadh*, tu voudras (phrase 251).

Nous avons cru reconnaître aussi un participe présent en *an*.

Exemples : *Djmandaran*, étant belle. Phrase 131.
Ougoran, sachant. Phrase 156, etc.

— Nous rencontrons dans nos phrases certaines formes dérivées des verbes dont nous n'avons rien dit dans notre

Digitized by Google

grammaire et que le Général Hanoteau a indiquées d'une manière si complète pour le kabyle et le touareg :

1° La forme d'habitude, avec son *t* ou *th* initial.

EXEMPLE : ***Ittaten*** pour ***ittatchen***,
Ils mangent habituellement,
de ***itcha***, il a mangé.

Tétraougajedh,
Tu marcheras habituellement à pied,
du verbe ***iragaj***, il a marché à pied.

2° La forme en *itsou* du kabyle, en *itou* du touareg, qui est *itch* en zénaga, forme donnant au verbe le sens passif.

EXEMPLE : ***Itchaoueg***, il a été frappé,
du verbe ***iaoui***, il a frappé.

Itchitiagar, il sera volé.
de ***iougueur***, il a volé.

3° Nous croyons retrouver la forme collective en *enim* du touareg, qui serait en *men* en zénaga, dans le mot *tetmentchadh* (tu mangeras avec nous), où la forme d'habitude serait superposée à la forme en *men*.

Nous ne trouvons pas d'exemple de la deuxième forme kabyle et touareg avec son *s* initiale; il nous semble cependant qu'elle doit exister en zénaga, à moins qu'elle n'ait été remplacée dans ce dialecte par la forme correspondante de l'arabe, c'est-à-dire par le redoublement de la seconde consonne.

Nous trouvons dans nos phrases une première personne pluriel de l'impératif en *manak*, que nous n'avons pas donnée dans notre conjugaison.

EXEMPLE : ***Aroudjenmanak***, fuyons,
de ***irouedj***, il a fui.

Digitized by Google

L'interrogation se fait généralement en zénaga sous forme négative ; le ton seul de la voix l'indique.

EXEMPLE : Veux-tu rester ici ?
Ouor - tetimadh dath ?
Ne pas tu resteras ici ?

An final indique souvent l'élision d'une *n* finale avec la préposition *in*.

EXEMPLE : ***Adharan ichou***, les pieds du cheval,
pour ***Adharen en ichou***.

Le *k* de la première personne du singulier du verbe se change souvent en *g* dur.

EXEMPLE : ***Ermichcheg***, j'ai pris
pour ***Ermichchek***.

L'*l* et l'*n* se changent aussi l'une en l'autre.

EXEMPLE : ***Etkonfiak***, je me reposerai,
au lieu de ***Etkolfiak***, de ***iekolfi***, il se repose.

Une remarque générale à faire c'est la fréquence de la chuintante en zénaga, elle remplace souvent la sifflante du kabyle et du touareg.

Ainsi où le touareg dit :

Aiis - is, cheval son (son cheval)

le zénaga dit :

Ich - ench, cheval son (son cheval).

NUMÉRATION.

Dans la première partie nous nous sommes bornés à donner les noms de nombre, voici les particularités que nous avons remarquées dans les phrases, sur la manière dont se comporte le substantif après un nom de nombre.

Digitized by Google

Avec le nom de nombre un, *ioun*, le substantif se met au pluriel précédé de la préposition *deg* :

EXEMPLE : Un chef, *ioun deg mr'aren.*
Un parmi les chefs.

Nous trouvons la même règle appliquée après les centaines :

EXEMPLE : Trois cents bœufs, *Kardha toumoudhan deg tchiden.*
Trois cents parmi les bœufs.

Avec les noms de nombre deux, trois, quatre, etc., le substantif se met simplement au pluriel :

EXEMPLE : Deux chameaux, *chin iouménen.*
Huit jours, *ittem ioussan.*
Dix fantassins, *méré réguéjen.*

Entre dix et vingt nous trouvons l'exemple suivant :

Douze captifs, *chin en ioubedj idh méreg.*
Mot à mot : Deux de captifs et dix.

On voit que le substantif se met au singulier après le chiffre des unités simples, en intercalant la préposition *en, de.* Le nom de nombre *chin* est donc considéré là comme un véritable substantif.

Nous trouvons deux exemples du nom de nombre cinquante suivi du substantif au singulier :

Cinquante pièces, *chamch dé tmérin bessa.*
Cinquante fantassins, *chamch dé tmérin éréguech.*

Peut-être est-ce la règle après le pluriel de dix, *tmérin*, en sous-entendant la préposition *en, de.*

Dans deux cas nous trouvons, entre le nom de nombre et le substantif au pluriel, la particule *edh* intercalée :

Trois gourdes, *kardh edh ouguiat.*
Cinq pièces, *chemouch edh beiçat.*

Digitized by Google

Nous pensons que cet *edh* est un pronom personnel de la troisième personne.

On remarquera le mot *iourmi*, qui signifie *européen* en zénaga; c'est évidemment le même mot que *roumi*, usité dans les États Barbaresques, avec la même signification.

Ce mot, qui date d'environ deux mille ans, veut dire romain. Les Barbaresques appelaient *roum* la ville de Rome, ils appelaient, en arabe, la Méditerranée *bahar-er-roum*, la mer de Rome et les sujets romains *roum-i*. Ils étendaient ce nom à tous les Européens, comme, plus tard, en Orient, on les confondait tous sous le nom de Francs.

De tout ce qui précède il résulte que le zénaga n'est qu'un simple dialecte de la langue berbère et ne diffère pas beaucoup du kabyle et du touareg.

Nous avons dit, dans la première partie, que nous n'espérions pas que les inscriptions libyques nous fournissent des données grammaticales sur le berbère ancien, c'est-à-dire sur le libyen. On sait, en effet, que ces 250 inscriptions,[1] même celle de Tugga, se bornent à des épitaphes où l'on ne voit guère que des noms propres, quelques-uns très-fréquents, et le mot qui veut dire *fils de*. Un seul mot, qui paraît être un nom commun, se trouve dans plus de soixante de ces épitaphes, le mot *bas*, et nous n'avons pas pu encore en trouver la signification.[2]

Il est vrai que M. Berthelot annonce la découverte aux îles Canaries d'une inscription libyque contenant soixante-dix caractères parfaitement conservés, mais comme elle n'est pas bilingue, il est probable qu'on ne pourra pas la traduire.

(1) Collection complète des inscriptions numidiques (libyques) avec des aperçus ethnographiques sur les Numides par le Général Faidherbe — Lille, 1870, Franck, éditeur.

(2) Voir communication du Général Faidherbe, *Journal asiatique*, mai-juin, 1875.

Digitized by Google

PHRASES EN BERBERE ZÉNAGA

AVEC LA TRADUCTION MOT A MOT.

Comment te portes-tu ?
Tak - ichkin[1]*- k.*
Quoi comme toi.

Bien ; toi, comment vas-tu ce soir ?
Azoul ; kouk, tak - ichkin tedhebbedh ?
La paix ; toi, quoi comme tu passes la soirée ?

Comment vont ta femme et tes enfants ?
Tak - echkin tenechkimt - ek id ougzen-k ?
Quoi comme femme tienne et enfants tiens ?

4 Ils ont la fièvre.
Termech-en tamadout.
A pris eux la fièvre.

5 Ils sont malades depuis huit jours.
Termech-en taoujat nouftin ittem ioussan.
A pris eux la maladie depuis huit jours.

6 Asseyez-vous, nous causerons un moment.
Imou, idh-nemchedgui akhout.
Asseyez-vous, nous causerons un peu.

7 Je n'ai pas le temps ; je dois aller de suite chez Mokhtar.
Ouor - oufeuk ; eijiguejek dorin addar en Mokhtar assaat.
Ne pas j'ai le temps ; je vais dans maison de Mokhtar maintenant.

(1) Nous avons été embarrassés pour traduire *ichkin* ; dans la phrase 61 il signifie certainement *comme*.

Digitized by Google

8 Gare ! laissez-moi passer.

Akhtef ! idh-okak deth
Gare ! je passerai là.

9 Venez vîte à notre secours.

Aouichm - anek amreren id of - i.
Secourez-nous vous hâtant (?) sur moi.

10 Quel temps fait-il ?

Tak - echkin dassadh ?
Quoi comme le temps ?

11 Le temps est couvert.

Dassadh telles.
Temps couvert.

12 Il ne pleuvra pas.

Ouoll - ouiakanek.
Ne pas il pleuvra.

13 Quelles nouvelles ?

Tak en chechchen ?
Quoi de nouvelles ?

14 Je ne sais rien.

Oueur - tsenak.
Ne pas je sais.

15 Tout est-il tranquille dans votre pays ?

Aradh azoul iaen aguedj - innoun ?
(?) paix est pays votre.

16 Si tu apprends des nouvelles de mon frère, informe-m'en.

Et tesanath karé deg nfechchan arm-in ejrod - it
Si tu sais chose dans nouvelles de frère mon, informe-moi
cherch.
d'elle.

Digitized by Google

17 Où vas-tu; d'où viens-tu ?

Menkoradh teïkadh ; menkoradh edda toukadh ?

Où tu vas; où de tu viens.

18 Veux-tu venir avec moi ? — Oui.

Teskath achidi tadagth ? — Io.

Tu veux avec moi tu viendras ? — Oui.

19 Veux-tu rester ici jusqu'à demain matin ? — Non.

Ouor - tetimadh dath chokchet tijgoun ? — Aboda.

Ne pas tu resteras ici jusqu'à demain ? — Non.

20 Je ne sais que faire.

Ouer - tsenak eïdh seukeurek.

Ne pas je sais ce que je ferai.

21 Dis-moi ce qu'il faut faire.

Essen - idh eïdh seukeurek.

Fais savoir à moi ce que je ferai

22 Tu te moques de moi.

Tedassodh deg - i.

Tu te moques dans moi.

23 Mohammed n'a pas dit cela.

Mohammed ouel - inni edh.

Mohammed ne pas a dit cela.

24 Ne mens pas, cela est-il vrai?

Idh - ouar - techmardadh, edh eïtit ?

Ne pas tu mentiras, cela vrai ?

25 Je ne crois pas ce que tu me dis.

Our - da - ouf - i - ijedda edh tennadh.

Ne pas sur moi il est cru ce que tu dis.

26 Ce qu'Ali nous a dit hier nous étonne beaucoup.

Edh idh-anak inna Ali endès ichoukdiab-anek ouadja.

Ce que à nous a dit Ali hier étonne nous beaucoup.

Digitized by Google

27 Toi, qui es-tu, que me veux-tu ?

Kouk, edh min, tak eidh idh-i touggadh ?
Toi, quelle personne, quoi ce que à moi tu veux ?

28 Que Dieu te donne une longue vie.

Idh - ak - iogfou ouadjannan ossan - ozeuf-noun.
A toi donnera Dieu jours longs tiens.

29 Il fait chaud aujourd'hui.

Iourr'a dassod.
Il fait chaud aujourd'hui.

30 Il fait très-froid.

Chammoudh ouadja.
Il fait froid beaucoup.

31 Adieu.

Jiguich of azoul.
Allez sur paix.

32 Je te répondrai demain.

Itjaob - kou tidjgoun.
Il sera répondu à toi demain.

33 J'ai faim, je meurs de soif.

Ezerak, tmatek et tofda.
J'ai faim, je meurs de soif.

34 Je ne mange plus, je suis rassasié.

Ouer - teutak, ennarek.
Ne pas je mangerai, je suis rassasié.

35 Tout le monde sait cela.

Eidh senentou[1] *oumen kamélin - echchen.*
Cela savent ensemble les gens tous eux.

(1) *Senentou* forme collective du verbe *issen*.

Digitized by Google

36 Si on te demande de mes nouvelles tu diras que j'ai la fièvre.

Id kou ejguiguen er- i essen - inchen idh - i
Si toi ils interrogent sur moi fais savoir à eux que moi
teurmech temadoud.
a pris la fièvre (la fièvre a pris moi).

37 Il fait du soleil, j'ai chaud.

Tofoukt, torr'a.
Il fait du soleil, j'ai chaud.

38 Si tu me donnes cela je ne l'oublierai jamais.

Id - i togfodh eïdh oueur - tourallédak.
Si à moi tu donnes cela ne pas je t'oublierai.

39 Je me fie à toi, ne me trompe pas.

Ouftiachek - ou, idh - i - ouer - tamratadh.
Je me fie à toi, moi ne pas tu tromperas.

40 Accepte cela tu me feras plaisir.

Endjiok-i eïdh teskaradh karé ar-i ianmechcha.
Prends - moi cela tu feras chose à moi elle plaît.

41 Tiens, prends.

Eïllak, ermich.
(?) prends.

42 Je te dis que je ne veux pas.

Ennak idh - ach - our - okoudiak.
Je dis cela ne pas je voudrai.

43 Volontiers, je ferai ce que tu désires.

Chaoua, nesekeur edh tardh
Volontiers, je ferai ce que tu désires.

44 Ils ne peuvent pas faire ce que nous leur demandons.

Ouar aadhan eskeuren eïdh neteteur ar-echchan.
Ne pas ils peuvent ils font ce que nous demandons à eux.

Digitized by Google

45 Ce n'est pas le moment, tu me parleras de cela une autre fois.

Ouiga essaadh, essin-idh it deg euré iodhan.
Non maintenant, dis à moi cela dans moment autre.

46 Je te rendrai cela dans un mois.

Ichmagréak - tou daradh ajjir.
Je rendrai à toi après mois.

47 C'est mal, ne recommence plus.

Edh oull - iguennef, idh-ouer- teskaradh dechken.
Cela ne pas il est convenable, ne pas tu feras encore.

48 Cela est certain, tout le monde te le dira.

Teut, anabana - ktou oumen kamelin-echchen.
Vrai, disant à toi les gens tous eux.

49 Je ne suis pas content de cette affaire.

Ouar - ouferhak deg nrinn - edh.
Ne pas je suis content dans affaire cette.

50 Allons nous promener dans la ville, nous verrons les boutiques.

Jiguichanek da idh - nelli deg irmou
Allons là nous nous promènerons dans village
idh - nouzzoor eddiar.
nous verrons les boutiques.

51 Où est allé le gouverneur.

Minkoradh iga amr'ar en N'dar ?
Où est allé chef de Saint-Louis.

52 Reviendra-t-il bientôt ?

Ietmégrerda ichtoouci ?
Il reviendra vite ?

53 Dans combien de jours les navires de Galam reviendront-ils ?

Tak - aoun idh - deg- osson- iddaioukaten téféroun en Galam.
Quoi nombreux dans jours reviendront navires de Galam.

Digitized by Google

54 Montre-moi la route de Lampsar.

Jiédej - i tours en Lamsar.
Montre-moi route de Lampsar.

55 On m'a dit que tu vendais ton cheval noir.

Ennan - i ettejenjat ich - ink idh edhemen.
Ils ont dit à moi tu vendras cheval ton celui noir.

56 Oui, si tu veux l'acheter, je te le donne pour cinquante pièces de Guinée et un fusil à deux coups.

Ĕïo, idda togadh tasadh - ou, akak - tou deg
Oui, si tu veux tu achètes lui je donne à toi dans (pour)
chamch-dé-tmérin bessa ida fakhch in chin iamoun.
cinquante pièces et fusil de deux bouches.

57 Est-ce un honnête homme que Bakar ?

Bakar idh abr'ach ?
Bakar lui honnête ?

58 Si je lui prête trois gourdes me les rendra-t-il ?

Ida-ach ardigak karde edh ouguiat, irazza - m-i ?
Si à lui je prête trois elles gourdes, il rendra à moi ?

59 Quel est ce Maure qui cause avec ton père ?

Agadidjen - idh emchedguin id baba-k, tak - nenta ?
Maure ce causant avec père tien, quoi lui ?

60 C'est un Douaïch qui est arrivé hier.

Ioun deg idoaïch idda ichen endès.
Un parmi les douaïch ici étant venu hier.

61 Il sait parler wolof comme un habitant de Saint-Louis.

Ichchaoued ich aouedj in niougounoun ichkin ioun
parle avec langage de wolofs comme un
deg eddigadh en N'dar.
parmi les habitants de Saint-Louis.

Digitized by Google

62 Mon fils a parcouru beaucoup de contrées.

Ogz - in illa ogoullich en iarmoun.
Fils mon a parcouru beaucoup de villes.

63 Yousouf est-il marié ? Le connais-tu ? Dis-lui de venir me voir ?

Youzouf iomdjak ? tettagajadh-ou ? Essen-ach idda iéchou
Yousouf est marié ? tu connais lui ? Dis - lui ici il vient
idh - i- iakharrassa.
pour que moi il visite.

64 De quel pays sont ces gens-là ?

Man - idh idh karan min ?
Gens ces eux d'où gens.

65 Que viennent-ils faire ?

Tak eïdh sakkaran ?
Quoi ce que faisant ?

66 Prends-garde qu'ils ne volent quelque chose.

Akhteuf ach - an idh-oroogouren kara.
Prends-garde que eux ils voleront quelque chose.

67 Ils sont venus vendre de l'or.

Ichchen da janjan eurou.
Ils sont venus ici vendant or.

68 Ils arrivent du Bambouk.

Oukkan da dorin Bambouk.
Arrivant ici de l'intérieur du Bambouk.

69 Tu es mon ami, pourquoi ne veux-tu pas venir me voir ?

Kouk idh emdokoudj - in, ioua ar-idh our -
Toi ce ami mon, pourquoi à moi ne pas
titchkeumath ?
tu rends visite

Digitized by Google

70 Amène-moi ton père il me racontera son voyage de Tombouctou.

Eddoug - da - idh baba - nk, an - ich idh - i -
Amène ici à moi père ton pour que lui à moi
inna torès- en Tomboukt - inch.
il racontera route de Tombouktou sienne.

71 On dit que Damel a pris dix captifs à Gandiole.

Ennen edh ebdemmel irmech maré ioubedj ar Guendiol.
Ils disent cela Damel a pris dix captifs à Gandiole.

72 Les gens de Gandiole ont repoussé les cavaliers de Damel.

Eddigadh Guendiol ornan ichchen n'ebdemmel.
Les habitants de Gandiole ayant vaincu les chevaux de Damel.

73 Est-il vrai qu'il y a la guerre dans le Fouta ?

Idh ouioudj einnech ar Foudha ?
Cela vrai la guerre dans Fouta.

74 Je ne l'ai pas entendu dire.

Ouor - ougrak odou.
Ne pas j'ai entendu rien.

75 Il y a trois jours que je ne suis pas sorti de notre maison.

Ia karadh ioussan ouar- ezgrak eddar - innen.
Moi trois jours ne pas je suis sorti de maison notre.

76 On ne t'a pas dit la vérité.

Edh ennen ooar - t - ouioudj.
Ce que ils ont dit ne pas est vrai.

77 La mer est très-calme aujourd'hui.

Ellentérem illeg ouadja dassodh.
Mer tranquille beaucoup aujourd'hui.

78 Les brisants sont mauvais, les pirogues ne peuvent pas prendre la mer.

El moudj tmahla, eussiada ouor oufagne id-hekimigne.
(Les brisants mauvais ?) pirogues ne pas peuvent elles entreront (dans l'eau).

Digitized by Google

79 La terre est très-sèche.

Aguetch ioour ouadja.
Terre sèche beaucoup.

80 Il n'y aura cette année ni arachides ni mil.

Echchebbech-adh illen edh guerta ouor- toudjien.
Année cette mil et arachides ne pas seront abondantes.

81 J'ai été hier chasser à N'diombor.

Ejjiguejek endès oukkaiak doroun N'diombor.
J'ai été hier j'ai chassé à N'diombor.

82 J'ai tué deux pintades.

Inak chnan habchan.
J'ai tué deux pintades.

83 Ne vois-tu pas cette perdrix ?

Ouor- touzoradh achkor - iadh.
Ne pas tu vois perdrix cette.

84 Tu es trop loin, approche; bien!

Tougbagadh ouadja, anniza; iougden!
Tu es loin beaucoup, approche; bien!

85 La perdrix est tombée, cours la chercher.

Iodar achkor, jouk ermich - idh.
Est tombée perdrix, cours prends elle.

86 Je n'ai pas pu venir, j'ai la fièvre depuis ce matin.

Ouor- ouffak eddechchak, termech-idh tamadoudh
Ne pas j'ai pu je viendrai a pris moi la fièvre
noften ténezzet.
depuis matin.

87 J'ai eu la fièvre très-fort cette nuit.

Idjou-dh tar'atta iof-i tamadoudh.
Nuit cette a saisi fortement sur moi la fièvre.

Digitized by Google

88 Mais je ne l'ai plus maintenant.
Ir'rer tikeff - i assaadh.
Mais elle laissa moi maintenant.

89 Je souffre dans tous mes membres.
Iar'aragan - i assan koll - inech.
Fait souffrir moi le corps tout lui.

90 Ce soir tu prendras cela.
Ermichch - ak tédebbed - eidh.
Prends pour toi soir ce.

91 Couvre-toi de manière à avoir bien chaud.
Jbourgoun - ak chokched torr'adh.
Couvre toi jusqu'à tu as chaud.

92 Quel jour part le courrier de Mérinaghen.
Tak - ass - adh al ibda courrier en Mérinaghen.
Quoi jour ce (?) il part courrier de Mérinaghen.

93 Il part mercredi.
Ibda as en edjerba.
Il part jour de mercredi.

94 Écris au commandant de ce poste.
Oktoub - ak ich emr'ar in khouba - iidh.
Écris toi (*à ?*) chef de poste celui-là.

95 Apporte-moi du papier, une plume et de l'encre.
Ogf - idh arakht idh ochoktoub it(1) *ten - daouel.*
Apporte à moi papier et plume et encrier.

96 Dis à ton domestique de porter cette lettre de suite, dépêche-toi.
Ezzéni boutteneg - ink idh ioki abbraoua - idh ass-
Dis domestique ton que il porte lettre cette heure
adh, amr'er.
ette dépêche-toi.

(1) La conjonction *idh* devient *it* devant *ten*.

Digitized by Google

97 Nous ne savons pas le français, parlez-nous wolof.

Our - nessen aoudj in iourmin ezzenan - anak
Ne pas nous savons langage de blancs, parlez nous
aoudj in niougounoun.
langage de wolofs.

98 Apprends-moi à parler poul, je t'apprendrai à parler français.

Sessen - i aoudj in foullen, sessenak - kou
Fais savoir à moi langage de pouls, je ferai savoir à toi
aoudj in iourmin.
langage de blancs.

99 Je n'ose pas parler français, je crains de me tromper.

Oueur - tatsarak of aoudj in iourmin, akhtoufeuk idh-
Ne pas j'ose sur langage de blancs je crains
ouar - arlatak.
ne pas (je réussirai ?).

100 Les Marabouts écrivent la langue zénaga au moyen des lettres arabes.

Idh edjfara kateben aoudj in iouzenag ich ahrouf
(?) Marabouts écrivent langage de zénaga avec lettres
in iareb.
de arabes.

101 Les habitants de St-Louis ont cultivé l'île de Sor tout entière.

Eddigadh en N'dar ahr'edhen ténoudjguen koll - inch.
Habitants de St-Louis cultivèrent Sor toute elle.

102 L'année est bonne, ils ont beaucoup de mil.

Echebbech idjennef, iguien ogoullijin illen.
Année bonne ils ont beaucoup mill.

103 Il y a beaucoup d'étrangers dans la ville, ils mendient tous les soirs.

Oudjentou ogoullichen r'eurban deg irmou - iodh,
Sont réunis nombreux étrangers dans village ce
tettren amerkoudou koullet tedhebbedh.
ils demandent aumône tous soirs.

Digitized by Google

104 Cette belle jeune fille qui passe là, qui est elle ?

Azba- iodh tajmandaran toukanedh ouallad tak nintaï.
Jeune fille cette elle étant belle elle passe là quoi elle.

105 Eh ! l'homme, viens ici, entre, tu prendras un verre de liqueur.

Iao ! min, eddi-da, ettiem-da, etechchebadh tejechchi
Eh ! homme, viens ici, entre ici, tu boiras quelque chose

deg likior.
parmi liqueur.

106 Qui est là ?

Tak min it.
Quoi homme ce.

107 Est-ce que cette jeune personne est ta fille, est-elle mariée ?

Tarbat- adh et tougzett-ink, toumdjak ?
Jeune femme cette elle fille ta, elle est mariée ?

108 Non, elle va se marier dans un mois.

Aboda, tmellek, granek ed-ouajir.
Non, elle se mariera (?) mois.

109 Ma fille aînée est mariée depuis trois ans.

Tougzet-in it maram toumdjak, tidja (162) *karadh*
Fille ma elle aînée est mariée elle restera trois

chebbechech assaadh.
ans aujourd'hui.

110 Veux-tu dîner avec nous ?

Ouer-tetmenchadh ed nek ?
Ne pas tu dîneras avec nous ?

111 Nous mangerons du couscous et de la viande.

Netetta ofti et fiji.
Nous mangerons couscous et viande.

Digitized by Google

112 Nous n'avons pas autant de bonnes choses que les blancs.

Ouor - anak- tenchek tedhidhi azouzan ichken
Ne pas pour nous avons nourriture étant bonne comme

tedhedhen en iourmin.
nourritures de les Européens.

113 Vous autres vous avez votre paradis sur la terre.

Nettenin, touffan edjenna - noun deg gueddeni.
Vous, (vous avez ?) paradis votre dans monde.

114 Voici de l'eau pour te laver les mains.

Aman adhidh ach tessaratadh oufès - ink.
Eau voilà pour que tu laveras mains tiennes.

115 On m'a dit que tu as besoin d'un laptot[1].

Enni - i ettiadh - enr'o deg amlobbot.
Ils ont dit à moi que tu as besoin parmi laptot.

116 C'est vrai, qui t'a envoyé à moi ?

Tet; madhkidh iajraden cher - i.
Vrai; qui lui ayant envoyé à moi.

117 C'est Mahmadi; il me connaît depuis longtemps.

Mahmadi; itagaj - in neften areïot.
Mahmadi; il connaît moi depuis longtemps.

118 Je suis de Guet-N'dar, j'ai servi trois ans à bord du Serpent[2].

Nika ioun deg eddigath éguéménoun, idjak karadh
Moi un parmi habitants Guet-N'dar, je suis resté trois

chebbech deg Serpent.
ans dans Serpent.

119 Quel âge as-tu ?

Tah - aouen chebbech - ink ?
Quoi nombreux ans tiens ?

(1) Laptot, matelot noir du Sénégal.

(2) Nom d'un aviso à vapeur.

Digitized by Google

120 J'ai vingt-six ans, je ne suis pas encore marié.

Chodouch chebbech et techinda, ouor- oumrek-oumdjagak.
Six ans et vingt, ne pas encore je me suis marié

121 Sais-tu faire la cuisine ? — Oui.

Tessanadh téreft ? — *Éio.*
Tu sais tu fais la cuisine. — Oui.

Viens demain, je te donnerai quatre gourdes[1] et la nourriture.

Eddi- da tidjgoun, akak akosadh ouguiat et tedhedh-
viens ici demain, je donnerai quatre gourdes et nourriture
ink.
tienne.

123 C'est bien, j'apporterai mon bagage.

Ouadja, dhaï oukaiak da arouman.
Bien, j'apporterai ici mes effets.

124 Y a-t-il de grands villages entre Podor et Saldé ?

Oudjenton armoun eukchedanoun garé gasba et Saldé?
Sont rénnis villages grands entre le fort (Podor) et Saldé?

125 Ce cheval court-il vîte ?

Ichou- iadh ijédj ouadja ?
Cheval ce il court beaucoup.

126 N'a-t-il pas de tare ?

Our- touiketch.
Ne pas il est taré ?

127 C'est un cheval de race.

Nenta edh ioun deg lemdarek.
Lui ce un parmi noble.

128 Sa tête est belle, mais sa croupe est vilaine.

If- inch iadjmandar iar'er amarz- inch chifa.
Tête sa belle mais croupe sa laide.

(1) Gourde, nom de la pièce de cinq francs au Sénégal.

Digitized by Google

129 Ce cheval boite, il ne me plaît pas.

Ichou - iadh iozza, our achokouiak.
Cheval ce boite, ne pas je le prise.

130 Il est beau, mais il ne galope pas bien.

Iguennef, iar'er ouell - ijik.
Il est beau, mais ne pas il galope.

131 Cette belle jument blanche est sa mère.

Tegmart - odh tet djmendaran molliguen nentai ached
Jument cette elle étant belle blanche elle (est?)
ioumm - inch.
mère sa.

132 Mets-lui sa selle et sa bride.

Og of - ch serz - inch é lajama diath dai.
Mets sur elle selle sa et bride (?) (?).

133 Qu'elle est belle! je vais la monter.

Tet - djmandar ouadja! ennagak of - ch.
Elle belle beaucoup je monterai sur elle.

134 Je t'en donnerai vingt pièces de Guinée[1].

Akak dech techinda ntégardachoun.
Je donnerai pour elle vingt pièces de Guinée.

135 Les Trarza sont en guerre avec le Fouta.

Trarza den ougnichchen idh Foudha.
Les Trarza eux font la guerre avec le Fouta.

136 Ali a envahi tout le Oualo et le ravage.

Ali ioudhar of Chemamaden koul, sokhsaran tan.
Ali est tombé sur gens du Oualo tout entier ravageant (eux?).

[1] Pièce d'étoffe de coton teinte en indigo qui sert d'unité d'échange dans la troque au Sénégal.

Digitized by Google

137 Les Toucouleurs ont perdu cinquante hommes.

Etkarir ezguéguen chamch dé tmérin eréguech.
Les Toucouleurs ont perdu cinq dizaines hommes (fantassins).

138 Ils demandent la paix.

Ettéren azoun.
Ils dmandent la paix.

139 Les Toucouleurs ont emmené trois cents bœufs et douze captifs.

Etkarir ouienda karda toumoudhan deg tchiden
Les Toucouleurs ont emmené trois cents parmi bœufs

idh chin en ioubedj idh mérek.
et deux de captifs et dix.

140 Les Toucouleurs sont réunis en grand nombre à Saldé.

Oudjenton agoullijen etkarir etdagnoun ar Saldé.
Sont réunis nombreux les Toucouleurs (autour ?) de Saldé.

141 Ils ont tous des fusils.

Echchiguenten ofokhchoun kamelinech.
Ils ont des fusils tous eux.

142 L'Almamy les commande.

Elmouami nenta ched amr'ar-inch.
L'Almamy lui est chef leur.

143 Mohammed-el-Habib a dit au chef de Dagana : apporte-moi du mil et du lait ou je brûle ton village.

Mohammed-el-Habib ienna i amr'ar en Dagana : ogf-
Mohammed-el-Habib a dit à chef de Dagana : donne-

idh illen idh ij nadh arzak irmi-h.
moi mil et lait ou je brûlerai village tien.

144 Qui t'a dit que Mohammed-Seidi s'était enfui dans l'Adrar ?

Madhak innen idh Mohammed-Seidi idh irouedj deg
Qui à toi ayant dit cela Mohammed-Seidi lui a fui dans

Adraren ?
Adrar ?

Digitized by Google

145 Celui qui l'a dit est un homme de Galam qui arrive de Podor.

Inné idh - idh ioun deg galambaten iddé
A dit cela à moi un parmi gens de Galam celui

iofoudjen elgasba.
étant arrivé de Podor.

146 Il a rencontré à Lamnaïo des Maures qui le lui ont dit.

Iamoutchkadh idh godhedj(1) *ar Lamnaïo ennan- as- ou.*
Il s'est rencontré avec des Maures à Lamnaïo ayant dit à lui cela.

147 Ne dis cela à personne ou bien l'on te mettra en prison.

Idh-oueur- tennadh i min nadh ki tchaggadh da kaço(2).
Ne pas tu diras à gens ou (?) tu iras en prison.

148 Le frère de l'Almamy du Bondou a chassé son frère.

Arm en elmouamy en Bondou iezezgar arm-inch aguedj.
Frère de Almamy de Boudou a chassé du frère son pays.

149 L'Almamy s'est enfui dans le Damga.

Elmouamy irouedj dorin Damga.
L'Almamy s'est enfui dans le Damga.

150 Les Maures viennent d'entrer dans le Bondou.

Ogodedj itchimen Bondou.
Maures sont entrés dans le Bondou.

151 Les Bambara viennent d'attaquer le Kaméra.

Bambaren éter inech ar Kamara.
Bambaras ont demandé la guerre à Kaméra.

152 Ils ont démoli l'enceinte de Makhana et en ont tué tous les habitants.

Arzan gasb en Makhana, inen eddi- inch koul.
Ils ont cassé le fort de Makhana, ils ont tué habitants ses tous.

(1) *Godedj* me paraît être un mot emprunté à la langue poul, le mot signifiant rouge, les Maures auraient été ainsi désignés par les Pouls à cause de leur teint basané.

(2) Le mot français *cachot*.

Digitized by Google

153 Tu as manqué cette biche.

Takhtadi, ouor- tiat tenf- odh.
Tu as manqué, ne pas tu as atteint biche cette.

154 Ton fusil est bon, mais tu es maladroit.

Afakhch-ink ienmechchen, ar our- toussoddefadh edj.
Fusil ton est bon, mais ne pas (tu atteins ?) chose.

155 Je n'ai plus de plomb ni de poudre.

Or- inchik ébroum ed baroudh.
Ne pas j'ai plomb de chasse et poudre.

156 Les gens qui habitent au bord du fleuve savent tous parler wolof.

Mann it aenoun achian amen ougoran koll- inech aouedj
Gens ceux (?) (?) eau sachant tous eux langage

in nogonon.
de wolofs.

157 Les habitants de ce village sont tous pêcheurs.

Eddigadh irmi - adh kollinech aouata.
Habitants village ce tous eux pêcheurs.

158 Ils se nourrissent de poissons.

Ittaten idh chigmen ongoul.
Ils mangent habituellement (?) poissons.

159 J'ai pêché hier, je n'ai rien pris.

Aouata gandès, ouer- ermichcheg éedj.
J'ai pêché hier ne pas j'ai pris chose.

160 Il n'y a pas de poissons dans cette rivière.

Or- toudjen echigmen deg adhar- adh.
Ne pas se trouvent poissons dans rivière cette.

161 Othman est tombé dans le marigot.

Othman iodhar deg guellé.
Othman est tombé dans marigot.

Digitized by Google

162 L'eau est chaude, n'aie pas peur.

Aamen ourr'an, edh- ouar - takhchod.
Eau étant chaude, ne pas tu auras peur.

163 Ne viens pas par ici, il y a beaucoup de vase.

Idh-ouar - tagadh oradh, iossad deg tadhiadh.
Ne pas tu viendras ici il abonde dans vase.

164 La pirogue a chaviré, soutiens-moi sur l'eau.

Saïda tar'rek ezg - i défallen amen.
Pirogue a chaviré, soutiens-moi sur eau.

165 Les navires de Galam vont venir, ils ont payé leurs coutumes (droit de passage).

Téféroun en Ngalam adhidh omodji - nied - da,
Embarcations de Galam voilà venant elles ici,

orzoumen amkoubel - innechchen.
elles ont payé coutumes leurs.

166 Les Toucouleurs les laisseront passer.

Etkarir tedjent - inied idokégne.
Toucouleurs laisseront elles elles passeront.

167 Les coutumes ont été augmentées cette année.

Amkoubélen ornanda deg échebbech-adh.
Les coutumes ont augmenté dans année cette.

168 Le navire est échoué, descendons à terre pour nous promener.

Téférekt témoukta, ogchiramanek idnelli.
Navire touche le fond, montons sur la berge, nous nous promènerons.

169 Nous sommes trop de monde dans cette pirogue.

Noggui ouadja deg saïda.
Nous nous trouvons beaucoup dans pirogue.

170 L'eau y entre, mes habits sont mouillés.

Amen-adh eidh-tetchimen dé- ch, oudaguen iksen.
Eau cette entrera dans elle, sont mouillés vêtements.

Digitized by Google

171 Rame vîte.

Allaoudja chtouci.
Rame vîte.

172 Tirons la pirogue à terre, cachons-là dans ces herbes.

Ogourmanak saïda défella iddiedna naraour'a
Tirons pirogue en haut (nous irons ?) nous cacherons
deg ouskon.
dans herbe.

173 Comment t'appelle-tu ? Comment s'appelle-t il ?

Kouk, tak - ichm - ink ? Nenta, tak - ichm - inch.
Toi, quoi nom tien ? Lui, quoi nom sien.

174 Dis au chef de ce village que nous allons trouver le chef du Kaarta.

Ezzéni amr'ar en iérmou - adh idh-nommoudj oudji
Dis chef de village ce nous allons trouver roi
en Karta.
de Kaarta.

175 C'est le gouverneur du Sénégal qui nous a envoyés.

Iajradha ianek amr'ar en N'dar.
A envoyé nous chef de Saint-Louis.

176 Le roi du Kaarta connaît notre arrivée.

Amr'ar en Karta iessen of ichchina.
Chef de Kaarta il sait sur notre arrivée.

177 Il sait que nous avons des présents à lui faire.

Issen ach anak inchek eidh idh-ach - naka.
Il sait que nous avons ce que à lui nous donnerons.

178 Si on ne nous reçoit pas bien le roi vous punira.

Idh - anak our - eskéren karé ienméchen iozozzok -
Si à nous ne pas vous faites chose bonne punira
ten amr'ar
vous roi.

Digitized by Google

179 Quel est le nom de cela en Poul.

Tak ichmi - n - eidh deg oudj in Foullen.
Quoi nom de cela dans langue de les Poul.

180 Laisse-nous coucher cette nuit chez toi.

Adj - anek idh-énenchou ididh-adh deg adar - ink.
Laisse nous nous passerons nuit cette dans maison tienne.

181 Entrez, vous coucherez sur ce tapis.

Etchimen - da, étaoudijem of tacert - adh.
Entrez ici, vous vous coucherez sur tapis ce.

182 Les esclaves vont vous apporter à manger.

Oubadjen oukaian agonka haré etmandeuguem.
Esclaves apportant (?) chose vous mangerez.

183 Nous avons froid.

Termechch - éna techmoudji.
A saisi nous le froid.

184 Allume du feu pour que nous nous chauffions.

Essender azouzon idh - of - ch nasakhkhana.
Allume feu sur lui nous nous chaufferons.

185 Je vais faire manger vos chevaux.

Adhid akak i ichen - noun karé téten.
Je vais je donnerai à chevaux vos chose ils mangeront.

186 Couchez-vous et ne vous inquiétez de rien.

Odijen idh-ouolli - odou - adiakht i dennoun.
Couchez-vous et ne pas rien craindrez pour vous.

187 Je ne puis te recevoir dans cette maison, le maître est parti pour Ségou.

Ouar - aodhak adja - kou ettetchimadh addar - iadh,
Ne pas je puis je laisse toi tu entres dans maison cette
ouadj - inch ioumadj Ségon.
maître son est parti pour Ségou.

Digitized by Google

188 Nous n'avons rien à te donner.

Our- anak- inchek odou idh- ak- naka.
Ne pas nous avons rien que à toi je donnerai.

189 Nous vous paierons tout ce que vous nous donnerez.

Narazzam eïdh da-nak- ikek fen koll- inch.
Nous paierons ce que à nous il sera donné (?) tout lui.

190 Venez, nous nous reposerons sous ce gonatier.

Adden-da idh-neukonfi addadh tamourt- adh.
Venez ici nous nous reposerons sous gonatier ce.

191 Combien y a-t-il de journées de marche de Galam à la Gambie.

Tak- aoun idh-iaïen guéré Ngalam idh Gambie deg ossan.
Quoi nombreux seront entre Galam et Gambie dans jours.

192 Il y a dix journées de marche de Bakel à Tagant.

Méré iossan iaïen guéré Bakel idh Tagant.
Dix jours sont entre Bakel et Tagant.

193 La route est-elle sûre ?

Torès toufkech ?
Route tranquille ?

194 Très-sûre, mais il y a beaucoup de rivières à passer.

Toufkech ouadja, ir'ar' touzad deg odharan.
Tranquille beaucoup, mais elle abonde dans rivières.

195 Tu voyageras à pied, et moi je monterai sur un bœuf porteur.

Tétraougajadh, nika ennagag of ezguer.
Tu marcheras à pied, moi je monterai sur bœuf.

196 Si nous ne trouvons pas de pirogue, nous traverserons fleuve à la nage.

Idh ouor- nozoro saïda, nitchifa
Si ne pas nous voyons pirogue, nous traverserons à la nage *il.*
(le fleuve ?).

Digitized by Google

197 Donne-moi deux chameaux avec leurs conducteurs et dis-moi ce que cela coûtera.

Ogf- idh chin ioumenen idh réguéjen idh it- chen
Donne-moi deux chameaux et hommes qui (avec eux ?)

ibden, ezzin-i ogri en ouedh.
partiront dis- moi prix de location de (cela ?).

198 Nous n'avons pas besoin de provisions.

Ouor- nokoudj elaouin.
Ne pas nous avons besoin vivres.

199 Nous en trouverons dans les pays où nous allons.

Nazari deg armoun idh afnétéka.
Nous en verrons dans villages que (?).

200 Appelle le maître de cette case; crie fort.

Aro- ich, oudj en tiguidh aro défellé.
Appelle lui le maître de case cette appelle haut.

201 Cours de ce côté pour ramener les chameaux.

Jougak deg ezri en afda, techmagredh ouménen.
Cours dans côté (de là ?) tu ramèneras chameaux.

202 Je suis blessé d'une balle dans le ventre et d'un coup de lance dans l'œil.

Itchaoueg[1] *ichchaldouna deg takhsa idh toouda deg tod.*
Je suis frappé par une balle dans ventre et lance dans œil.

203 Portez-moi là-bas; maintenant allez vous battre.

Okam- i doradh; jiguéjem ago neïchchem.
Portez-moi là; allez (maintenant ?) battez-vous.

204 Venez, ne craignez rien.

Eddam-da, idh- ouar- takhchoudham.
Venez ici, ne pas craindrez.

(1) Forme en *itch* du verbe *eaoui* il frappe.

Digitized by Google

205 Nous ne vous ferons pas de mal.

Ouor - of - koun - nsokhçor edj.
Ne pas sur vous nous ferons mal quelque chose.

206 Conduis-nous à Farabana.

Ag - anak amnir doren Farabenna.
Conduis-nous jusque à Farabana.

207 Si tu nous trompes, je te donnerai des coups de bâton.

Idh - anak tamaratadh zozzoga - kou ichechchougden.
Si nous tu trompes (il sera donné ?) à toi coups de bâton.

208 Trouverons-nous assez d'eau dans les puits de Boulébané ?

Nozara amen idh-anak-guedda-noun ar oumazzen
Nous trouverons eau elle nous suffira dans puits
n Boulébané ?
de Boulébané ?

209 L'armée est nombreuse.

Iguin idh ogoullich.
Armée elle nombreuse.

210 Trois cents cavaliers sont réunis à Sénoudébon.

Oudjentou karda tomodhan inéguénoun-ichen ar Sénounébou.
Sont réunis trois cents cavaliers eux à Sénoudébon.

211 Sauvons-nous, nous n'avons plus de poudre.

Aroudjenmanak, iougga lbaroud denna.
Sauvons-nous, manque la poudre (à nous ?).

212 Ces hommes sont nos amis.

Ouman - edh idh emdouka - iennen.
Gens ces eux amis nos.

213 Ne leur faisons pas de mal.

Our - anak - sokhsor - en.
Ne pas nous faisons du mal à eux.

Digitized by Google

214 Le tonnerre est tombé sur cette maison.

Todhar razza of addar-adh.
Est tombée la foudre sur maison cette.

215 Il a tué un enfant.

Tina adigmen.
Elle a tué enfant.

216 Levez-vous, il ne pleut plus, nous pouvons partir.

Ankoram, our- dechken- iouki akanek, nohodh
Levez-vous, ne pas encore (plus) tombe pluie, nous pouvons
najjiguich.
nous partons.

217 Allumez du feu pour sécher nos vêtements.

Sendeurem azouzoun idh-of-ch-nesseurri idjs- ennen.
Allumez feu sur lui nous sécherons vêtements nos.

218 Les Maures verront la fumée et nous atta ueront.

Idh-ozzoren ogodadjen obi, adhorn of- nak.
Verront Maures fumée, ils tomberont sur nous.

219 L'aurore va paraître.

Itchkem etchfegguir.
S'élève l'aurore.

220 Chargez les mulets et partons.

Okam of oujéguen idh-nejjiguich.
Chargez sur mulets nous partirons.

221 Rends-moi le service de parler pour moi au roi.

Enj- i chivoudj- i ar amr'ar.
Rends service à moi, recommande moi à chef.

222 Il a refusé d'aller avec lui à Médine, mais il lui a donné un peu de mil.

Ouga- ach ichitedouk dorin Médina, ar'ar igf-
Il a refusé à lui il accompagne à Médine, mais il a donné
ach akhouti en iellen.
à lui un peu de mill.

Digitized by Google

223 Prends ce mouton, je te le donne.

Armich euguérer af ogfak- tou.
Prends mouton (?) je donne à toi.

224 Crois-tu que l'Almamy s'oppose à mon départ.

tadhmadh ach-i oul- ittegguiou elmouami idh-ibdak.
Tu penses que moi ne pas il laissera Almamy je partirai.

225 Aide-moi à me sauver d'ici.

Aouchch-i chokchet zgarak alladh.
Aide- moi jusqu'à je m'échappe d'ici.

226 Je te récompenserai bien à Bakel.

Agara- kou ouadja ar Bakel.
Je récompenserai toi beaucoup à Bakel.

227 Dis ce que tu désires.

Chioudj edh téradh.
Dis ce que tu désires.

228 Je le ferai de bon cœur.

Sakarak-tou téguechkit enmechchen.
Je ferai à toi cœur bon.

229 Fais-moi passer cette rivière dans ta pirogue.

Chokhtech-i adhar-adh ich saïda- ink.
Fais passer moi rivière cette dans pirogue tienne.

230 Je te donnerai une charge de poudre.

Aka amara en lbarout.
Je donnerai charge de poudre.

231 Va-t-en, je ne veux plus te voir.

Jiguich, ouer- dechken-okoudjiak achkou zora.
Va, ne pas encore je veux (à toi ?) voir.

Digitized by Google

232 Assieds-toi, tout ce qui est ici t'appartient.

ımou, edh iaïen alladh idh en akouk kollinch.
Assieds-toi ce qui est ici cela de toi tout lui.

233 Tu es un brave et honnête homme.

Kouk idh abr'ach ienmechchen.
Toi ce brave bon.

234 Tiens, voilà du tabac.

Aïllak oumananejja.
Tiens (tabac?).

235 Que me conseilles-tu de faire?

Tak eidh ach-i tétraiadh?
Quoi ce que à moi tu conseilles.

236 Donnerai-je à ce chef ce qu'il me demande?

Ogfog i emr'ar-adh edh ietteur?
Je donnerai à chef ce ce que il demande?

237 Refuserai-je?

Essegradh-ou?
Je refuserai lui?

238 Cela me chagrine beaucoup.

Edh iag-i ouadja.
Cela chagrine moi beaucoup.

239 Nous n'arriverons pas à Ségou avant les pluies.

Our-nidjekeum Ségou jobbran akanek.
Ne pas nous arriverons à Ségou avant pluie.

240 Éveillez-vous, le jour est levé, il es ttemps de partir.

Aouaam, ieffeuk idjkam, ijigj.
Levez-vous, le soleil est levé, partons.

Digitized by Google

241 Habillez-vous vîte, vous savez que notre route est longue aujourd'hui.

Etcham iksen- noun ichtaouci, tessenem ach tourès-
Mettez habits vos vîte, vous savez que route

ennen ozouf iidh dassodh.
notre longue ce jourd'hui.

242 Il ne s'y trouve pas d'eau.

Our- toudeï oudj- en- amen d- ech.
Ne pas il y aura puits de eau (dans elle .

243 Je n'ai pas dormi de toute la nuit.

Our- éçoumik idj- iodh kollinch.
Ne pas j'ai dormi nuit cette toute elle.

244 Les moustiques ne m'ont pas laissé tranquille un seul instant.

Tadès our- iditod- i iounn éré.
Moustiques ne pas ont laissé moi un moment.

245 Je ne me suis endormi que lorsque la fraîcheur de l'aurore m'en a débarrassé.

Ouor- oçoummik allar eddechch n ajéouan
Ne pas j'ai dormi si ce n'est la venue de le vent

tagaran- iedh.
(ayant chassé?) eux.

246 Je vais rester couché encore une heure pour me reposer.

Adidh addejak aré adjiouga etkonfiak.
Voici que je resterai un moment afin que je me reposerai.

247 Pars, je te rattraperai.

Jéguich et netchkamak idh- kou.
Pars, et je rattraperai avec toi.

248 Bonjour, homme blanc (Européen), viens chez moi.

Essellemak of- kou iourmi, eddida dorin addar- in.
Je salue sur toi blanc, viens ici dans case ma.

Digitized by Google

249 J'ai tué un mouton.

Inak euguer'er.
J'ai tué mouton.

250 Tu ne manges pas ; ne trouves-tu pas cela bon.

Ouor- tetchadh ; ichm- inch oll - enmichchou ar - kou ?
Ne pas tu manges ; (goût?) son ne pas plaît à toi ?

251 Veux-tu autre chose ; que veux-tu ?

Tokoudiadh i karé iodhan ; tak eidh artokoudiadh ?
Tu veux (à) chose autre ; quoi ce que tu voudras ?

252 Voilà du sanglé et du lait.

Araoua adidh idh ij.
Sanglé voilà et lait.

253 Je suis rassasié, maintenant je vais boire un peu de lait aigre.

Annarek adidh sessek akhouti en ij ntagachil.
Je suis rassasié, voilà je boirai un peu de lait aigre.

254 J'ai bien faim, je n'ai pas dîné hier soir.

Ezrak ouadja, ouor- omounchik idjodh.
J'ai faim beaucoup, ne pas j'ai dîné hier soir.

255 Tu refuses de nous laisser prendre de l'eau à ton puits, mais Dieu te punira.

Touguedh ach- anak tettadiadh ach da n oéman
Tu refuses que pour nous tu puises (un peu ?) d' eau
deg omoudj - ink, iar'er irazzama- ktou odjennan.
dans puits ton, mais punira toi Dieu.

256 Tu ne me donnes que cela pour cadeau.

Or - i tikadh koun eidh iengara.
Ne pas à moi tu donnes plus que cela cadeau.

Digitized by Google

257 Un chef blanc doit donner plus que cela.

Ioun deg emr'aren en iourmin aguirou iogfou karé
Un parmi les chefs de roumis (doit?) il donnera chose
iodoch en eidh.
plus de cela.

258 Je ne te laisserai pas partir.

Ouor- kou - titidiak ettabdadh.
Ne pas toi je laisserai tu partiras.

259 Tu sais que quand on part pour un long voyage on ne peut pas se charger de beaucoup de marchandises parce qu'on emporte des provisions de bouche.

Tessanadh eddoga eibdan deg torès ozoufan or -
Tu sais lorsque ils partent dans route longue ne pas
ikan ogoullijin el mal edjigan - ach
ils emportent beaucoup marchandises parce que
ikan el aouin.
ils emportent vivres.

260 Tiens, voilà encore un mouchoir, tu n'auras rien de plus.

Eillak sebnia iodhan, ouor - tetteffadh dechken eidh
Tiens, mouchoir autre, ne pas tu auras encore ce que
eddiodochchen.
(sera en plus?).

261 Ils ont envoyé dix hommes sur la route pour nous surprendre et tomber sur nous.

Ejr'adan méri réguejen idh - anak rallinoun deg
Ils ont envoyé dix fantassins ils nous surprendront dans
torès idh - of - nak - odoran.
route sur nous tomberont.

262 Va dire à ces gens-là que s'ils nous suivent encore nous tirerons sur eux.

Ejjiguich ezzen i mann - en idh anak dechken itféren
Va dis à hommes ces si nous encore ils suivent
naoutten.
nous tirerons.

Digitized by Google

263 Il nous manque un fusil.

Iechtch- anak ioun afakhchou.
Il manque à nous un fusil.

264 Fais le leur rendre.

Ezzen- acha idh - anak- tidhogfan.
Dis à eux à nous ils rendront.

265 Tu ne dois pas laisser voler tes hôtes.

Idh- ouor- téguiadh itchitiagar of- amechek - enk.
Ne pas tu laisseras il sera volé sur hôtes tiens.

266 Dieu te voit.

Iozzor - kou oudjennen.
Voit toi Dieu.

267 Donne-nous vingt hommes pour nous conduire jusqu'à la Falémé.

Ogf- anak téchinda réguéjen idh-dedh- nek - toudouguen
Donne à nous vingt fantassins voilà que nous ils conduiront
chokched Fallémé.
jusqu'à Falémé.

268 Nous leur donnerons cinq pièces de Guinée quand nous serons arrivés.

Naka - chen chemouch edh beïçat idh netchken.
Nous donnerons à eux cinq elles pièces si nous arrivons.

269 Tu sais qu'un blanc ne ment jamais.

Tessanadh ach ourmi ouor- ichmeurda guen.
Tu sais (que ?) un Européen ne pas il ment (?)

270 Je demande encore deux pièces de guinée et un mouchoir de soie pour ma femme.

Taterek oummoll - i chin edh biçat et
Je demande (que tu ajoutes?) à moi deux elles pièces et
sebnia en elkarir i tenechkimt- i.
mouchoir de la soie pour femme mienne.

Digitized by Google

271 Tu demandes trop.

Tétataradh ouadja.
Tu demandes beaucoup.

272 Il ne nous restera plus rien pour acheter des vivres pendant notre voyage.

Ouar- anak- daïtougui odou ach
Ne pas à nous certes il restera quelque chose avec quoi

nassa elaouin deg torès.
nous achetions vivres dans route.

273 Le dîner n'est pas encore prêt.

Imenchi oll- oumra- iagdha.
Dîner ne pas (encore ?) il est prêt.

274 Dors un moment en attendant.

Açoummi akhout arguitou.
Dors un peu (en attendant ?).

275 Voici la nuit, je vais me coucher, car je suis bien fatigué.

Annougdjak, eibdak soummik edjigan-ach ammarazak.
Il fait nuit, je vais je me couche parce que je suis fatigué.

276 Dors en paix, je soignerai tes chevaux, je veillerai sur tes bagages.

Açoummi of- azol, adhedh tkharraçak ichen- k
Dors sur paix, voilà que je soignerai chevaux tes

akhtoufag dai taoudjen- k.
je veillerai sur (?) effets tiens.

277 Donne-moi des pagnes pour me couvrir.

Iaogf- idh feraguien ndiessek.
Donne- moi pagnes je me couvrirai.

278 Je veux me faire transpirer car je suis enrhumé.

Tétreg idh-ejchbourgonak iaii moudhri.
Je veux je suerai (parce que ?) je suis enrhumé.

Digitized by Google

279 Viens m'éveiller demain matin de très-bonne heure.

Etchkim - ı tidjgoun ténazzat.
Éveille - moi demain de bonne heure.

280 Qu'est-ce qu'il a dit ?

Tak eidh inna.
Quoi ce que il a dit.

Digitized by Google

VOCABULAIRE.

Nota. — Dans ce vocabulaire les verbes sont donnés à la troisième personne du singulier de l'aoriste.

Les pluriels des noms et des adjectifs sont précédés de l'indication Pl.

On remarquera un certain nombre de mots d'origine arabe.

Abaisser	*Ichoukcher.*
Abandonner	*Itchef.*
Abattre	*Ichodor.*
Abeille	*Tijijba*, Pl. *tijijben.*
Aboyer	*Inébra.*
Accepter	*Iorbedj.*
Accoucher	*Itoumoujjek.*
Accroupir (s')	*Ichkodobbou.*
Accuser	*Itoma.*
Acheter	*Icha*, *içа.*
Actif (léger)	*Fachich.*
Adieu (reste en paix)	*Togod of azol.*
Adroit	*Ior'demder.*
Affaire	*Iémadia.*
Affranchi	*Matoug ahardan.*
Affront	*Tadiagourt.*
Afin de	*Chokchet.*
Agneau	*Éjimeur*, Pl. *éjameurn.*
Aider	*Iaouch.*
Aiguille	*Echogni*, Pl. *échognoun.*
Aile	*Jenha.*
Ailleurs	*Alit iodon.*
Aimer	*Iannoumech.*
Ainsi	*Chkin ouedaded.*
Aisselle	*Tadhoudhat.*
Ajouter	*Iorna.*
Aller	*Iejjéguech.*
Aller (à cheval)	*Inag.*

Digitized by Google

Allumer	*Iésoumra.*
Ambre jaune	*Méial.*
Ami	*Amédouketch.*
Amulette	*Tagardas*, Pl. *téguerdachaoun.*
Amuser	*Iarar.*
Amoureux	*Itnomouch.*
An	*Chebbech*, Pl. *chebbéchen.*
An (passé)	*Téjguia.*
Ancien	*Ijebeur.*
Ane	*Ajig*, Pl. *oujiguen.*
Anus	*Chiman.*
Apaiser	*Iéllik.*
Apostat	*Mortad.*
Appeler	*Iora.*
Apporter	*Iougfa*, *ioud.*
Apprendre (une nouvelle)	*Iéçana.*
Apprêter	*Ichenmechchou.*
Approcher	*Iannazza.*
Après	*Daradh.*
Après-demain	*As - idh our - igan tidjgoun.* Jour le non celui demain.
Après-midi	*Tagaran'ag*, *tagaranouas.*
Arbre	*Char*, *echchar.*
Argent	*Azourf.*
Argile	*Togud*, *tadhiat.*
Armée	*Iguin.*
Arrêter (s')	*Ioudet.*
Assassin	*Los gata.*
Assembler	*Iteddoukdja.*
Asseoir (s')	*Iama.*
Assez (c'est)	*Iougda.*
Associer (s')	*Ichirka.*
Attacher	*Iana.*
Attendre	*Iour'guétou.*
Aucun	*Ouelli.*
Aujourd'hui	*Dassod.*
Au milieu	*Démochench.*
Aumône	*Amerkoudou.*
Aurore	*Fegguir.*

Digitized by Google

Autour	*Iakkaourara.*
Autre	*Odian.*
Autrefois	*Aréiat.*
Avaler	*Idjammas.*
Avant	*Jebbran.*
Avare	*Ahris.*
Avec	*Id.*
Avertir	*Icessentou.*
Aveugle	*Mkogouch.*
Aviron	*Laouguéia.*
Avoir	*Inchektou.*
Avoir besoin	*Ianr'ou.*
Avoir faim	*Izra.*
Avoir peur	*Iakhchodh.*
Avoir soif	*Iouffoud.*
Bai (cheval)	*Jobba.*
Baigner (se)	*Ijejmadh.*
Baiser	*Ihab.*
Baobab	*Tadaoumit*, Pl. *tédhoumit.*
Barbe	*Tammeurt.*
Bât	*Tedeufra.*
Bâteau à vapeur (de fumée)	*Téférekt in ouobi.*
Bâton	*Echched*, Pl. *Ichechchougden.*
Battre	*Ioua.*
Bavard	*Oggui*, Pl. *Aouaguinch.*
Beau	*Djmandar.*
Beaucoup	*Ouadja.*
Beau-fils (gendre)	*Adhobbidj.*
Berger	*Amekcha*, Pl. *ameukcheun*
Bête (stupide)	*Bouhli anouced.*
Beurre	*Oudhi*, *eudou.*
Biche	*Tenf.*
Bientôt	*Essaat.*
Bijou	*Hafoul.*
Blanc	*Moulli.*
Blanc (homme)	*Min molliguen.*
Bleu clair	*Témoullich.*
Bleu foncé	*Modjich.*

Digitized by Google

Bœuf	*Téchi*, Pl. *téchiden.*
Bœuf porteur	*Esguer*, Pl. *sgueren.*
Boire	*Ichba*, *isès.*
Bois à brûler	*Echcharen.*
Boiter	*Iozza.*
Bon	*Abous.*
Bon marché	*Aragach.*
Bonne heure (de)	*Ténezzet.*
Bonnet en calicot	*Khofara*, Pl. *Akhfafir.*
Borgne	*Derr'ougui gnorn.*
Botte (indigène)	*Lakhfag.*
Boue	*Tadiot*, *Torbadh.*
Bouc	*Éjédiou*, Pl. *Jédion.*
Boucle d'oreille	*Teddemt*, Pl. *teddamoun.*
Bourse en cuir pendue au cou	*Béit*, Pl. *Abiout.*
Branche	*Orch.*
Bras	*Idj.*
Brave	*Abr'ach.*
Brebis	*Tidji*, Pl. *talen.*
Bride	*Lajama.*
Briser	*Iorza.*
Bru	*Tadhobbel.*
Bruit	*Saamka.*
Brûler (verbe neutre)	*Iender.*
Brûler (verbe actif)	*Iessender.*[1]
Cacher	*Ieddessa.*
Cadeau	*Tiki.*
Calebasse	*Tachar'guit.*
Canon	*Refraga.*
Car	*Edjigan.*
Carquois	*Tobemount.*
Carré	*Iarabbaâ*, Pl. *arabbaan.*
Casser (se)	*Irza.*
Causer (avec quelqu'un)	*Inemchedga.*
Caution	*Damen.*
Cavalier	*Min inéguen ogui.*

[1] Ce verbe *iessender* est un exemple de la deuxième forme kabyle et touareg à l'*s* initiale rendant le verbe transitif, dont nous avons dit, page 106, que nous n'avions pas rencontré d'exemple.

Digitized by Google

Ceci	*Eïd.*
Cela	*En*, *eïd.*
Celui-ci	*Minadh.*
Celui-là	*Ntaïen.*
Cendre	*Tiguioft.*
Cent	*Tmathi.*
Certainement	*Nessentou.*
Chacal	*Zidi*, *ézedi*, Pl. *Zedaden*
Chaîne	*Tarraha.*
Chaleur	*Tarr'ad.*
Chameau	*Euguim*, Pl. *Igmen.*
Chamelle	*Teuguimt.*
Champ cultivé	*Ogoullou.*
Changer	*Iéchnoffetch.*
Chanson	*Amennek.*
Chanter	*Iémounog.*
Chanteur	*Mechchat.*
Chanteur (improvisateur)	*Iguiou.*
Chapelet	*Sabbahan.*
Charger (une bête de somme)	*Ika*, *iouka.*
Charger (un fusil)	*Iâmmar.*
Chasser (renvoyer)	*Iézezgar.*
Chasser (chasse)	*Iasaïéda*, *ikaïa.*
Chasseur	*Min ikaïen.*
Chat	*Mous*, *nos.*
Châtrer	*Dzouzil*,
Chaud (il fait)	*Iourr'a.*
Chaudron	*Ogdour*, Pl. *ougdern.*
Chauffer (se)	*Iazozan.*
Chef	*Amr'ar.*
Chemin	*Torès*, Pl. *tourous.*
Cher (à haut prix)	*Ior'dia.*
Chercher	*Illa.*
Cheval	*Odji*, Pl. *odjiou*; *ichi*, Pl. *ichou*
Cheveux	*Anz*, *ouzban.*
Chèvre	*Tekchi.*
Chien	*Idhi*, Pl. *idhou.*
Choisir	*Iofouren.*
Chose	*Kara*, *karè.*

Digitized by Google

Chrétien	*Ormi.*
Christianisme	*Torès en aissa.*
Ciel	*Gounouen.*
Cils	*Ouzban-Achanar.*
Cimetière	*Tidhran.*
Cinq	*Chammouch.*
Cinquante	*Chamch dé tmèrin.*
Circoncire	*Iamo foufourdou.*
Ciseaux	*Temkoradcn.*
Cœur	*Oudj.*
Colère	*Odjen takoufet.*
Colique	*Tikten-takhsa.*
Collier	*Tamara.*
Colline	*Zira.*
Combat	*Énech.*
Combattre	*Iouguenichchen.*
Combien	*Takaounch.*
Comme	*Chkin.*
Comment ?	*Takechkin.*
Compter	*Iaçodhan.*
Conduire	*Iouka.*
Connaître	*Itaguech*, *issen* (savoir).
Conseiller	*Iétraia.*
Content	*Oufinn' adjiakht.*
Contrée	*Aguetch.*
Coq	*Aouajoud.*
Corail	*Korodj.*
Corde	*Éjigueur.*
Cordonnier	*Tanmout.*
Corne	*Teska.*
Corps	*Taffa*, *takharmouma.*
Coton	*Edjkodh.*
Cou	*Agarde.*
Coucher (Se)	*Ioudech.*
Coudée	*Idj.*
Couleur	*Loun.*
Couper	*Ier'tech.*
Courir (s'enfuir)	*Irouedj.*
Cour	*Kédjidj.*

Digitized by Google

Couscous	*Oufti.*
Coussin (Oreiller)	*Tâlla.*
Couteau	*Odjmochi*, Pl. *djemouchen.*
Coutume (Impôt)	*Amkoubel.*
Couvert (Nuageux)	*Telles.*
Couvrir	*Idhen.*
Craindre	*Itakhcha.*
Crocodile	*Néroua.*
Croire	*Ioufkech.*
Croupe (d'un cheval)	*Amarz.*
Cru (pas cuit)	*Ouell-enou.*
Cuir	*Idjim*, Pl. *ellemoun.*
Cuire (faire la cuisine)	*Iéref.*
Cuisse	*Tama.*
Cuit	*Iénoua.*
Cultivateur	*Ahrak.*
Cultiver	*Iahr'edh.*
Culotte	*Chiraouguen.*
Dans	*Ia, deg, dorin.*
Danser	*Iasoumar.*
Danseur	*Amsoumeur.*
Datte	*Tini.*
Décharger	*Iokech taouja.*
Dedans	*Démochchench.*
Défendu	*Enhadou.*
Demain	*Tidjiguen, tidjigoun.*
Demander	*Itéter.*
Demeurer	*Iellek.*
Dent	*Okchi.*
Depuis	*Neften.*
Dernier	*Darani.*
Derrière	*Darani.*
Descendre	*Iouqcher.*
Désert	*Tenari.*
Désirer	*Iardh.*
De suite	*Amrer.*
Dette	*Amérouech*, Pl. *Amérouéchen.*
Devant	*Adeni.*

Digitized by Google

Deux	*Nchinan*, *chînan*, *nichin*.
Diable	*Ogrodh*, Pl. *Ogrodhen*.
Dieu	*Oudjennen*.
Différent	*Ouell-enméreg*, Pl. *oueur-enméréguen*.
Difficile	*Iour'dja*.
Digue	*Tararéjidh*, *rouj*.
Dimanche	*El had*.
Dire	*Inni*, *iéchoudj*, *iezzen*.
Disette	*Allous*.
Divorcer	*Iodha*.
Dix	*Mérég*.
Dix-huit	*Ittem id mérég*.
Dix-neuf	*Touza id mérég*.
Dix-sept	*Ichcha id mérég*.
Doigt	*Adakhdi*.
Donner en cadeau	*Iougfa*.
Donner (livrer, mettre dans la main)	*Iaka*.
Dormir	*Iaçomma*.
Dos	*Amarzi*.
Douze	*Chinan id mérég*.
Dyssenterie	*Ténégroun*.

Eau	*Amen*.
Echapper (S')	*Izgara*.
Eclair	*Tedjekka*.
Ecole	*Anar'arid*.
Ecouter	*Ijéchchem*.
Ecuelle (en bois pour laver)	*Tazoua*.
Ecuelle (en bois pour manger)	*Teugra*.
Effrayer (S')	*Ioubbedh*.
Egarer (S')	*Ichka*.
Eléphant	*Igui*.
Elle	*Nentaï*.
Empêcher	*Iénha*.
Empoisonner	*Iésemmadou*.
Emprunter	*Iourdéguech*.
En bas	*Eddani*.

Digitized by Google

Enceinte (femme)	*Kénechkimt n'tanahmoul.*
Enclos	*Ogoullou.*
Encore	*Dechken ?*
Encre	*Samrà.*
Endroit	*Al, Alit.*
Enfant	*Édidjmen*, Pl. *édidjmémen.*
Enfer	*Temchi.*
Enfuir (S')	*Irouedj.*
En haut	*Afalla.*
Ennemi	*Moukché.*
Ensuite	*Darath.*
Entendre	*Iougra.*
Entrailles	*Zouran.*
Entre	*Garé.*
Entrer	*Ioukchem.*
Envoyé	*mchouqqodi.*
Envoyer	*Iéjradha.*
Epais	*Zoor.*
Epaule	*Ir.*
Epouse	*Tadidt inn.*
Esclave (femelle)	*Tobel*, Pl. *toubedjoun.*
Esclave (mâle)	*Obedj*, Pl. *Obedjen.*
Est	*Minuk.*
Est (vent d')	*Irifi.*
Et	*Et, idh, é.*
Etoiles	*Dhéren.*
Etranger	*Imichkou.*
Etre dans un lieu	*Inchek.*
Etroit	*Iogoumer.*
Européen	*Iourmi*, Pl. *iourmin.*
Eux	*Nennen.*
Eveiller	*Iéod.*
Excuser	*Ienjach.*
Expliquer	*Iessougraïach.*

Facile	*Arr'ach.*
Facher (Se)	*Iagoufa.*

Digitized by Google

Faim	*Allous.*
Faire	*Iseker.*
Faire savoir	*Iessen.*
Fantassin	*Aragaj*, Pl. *aragajen.*
Fatigué	*Ioufter.*
Faucille	*Bafréïmen.*
Faux	*Tmardaïoun.*
Femme	*Tnechkimt*, Pl. *tènèchigmoun.*
Fer	*Izedj.*
Feu	*Azozon.*
Fièvre	*Tamadout.*
Figure	*Eudim.*
Fille	*Togzit*, Pl. *togzaoun.*
Fils	*Ogzi*, Pl. *Ougzoun.*
Finir	*Ichmedh.*
Flèche	*Nechchada.*
Fleuve	*Il.*
Flûte	*Zozaïa.*
Fondre	*Iédhaouaba.*
Fontaine	*Ténid*, Pl. *Tinoun.*
Forêt	*Tenari.*
Forgeron	*Nmouth.*
Fossé	*Aoudjougou.*
Fou	*Ioussed*, *iougjeb.*
Foudre	*Irazza.*
Fourmi	*Toutfon.*
Fourreau	*R'omd.*
Frapper	*Iaoui.*
Frère	*R'mi*, Pl. *r'moun.*
Froid	*Techmougui.*
Front	*Ncur.*
Frugal	*Oull-idjou tédidi.*
Fuir	*Itejga*, *irouedj.*
Fumée	*Aobi.*
Fumier	*Édhofi.*
Fusil	*Afeukhchou.*

Digitized by Google

Gage	*Rhan.*
Gagner (au jeu)	*Iornadhou.*
Gale	*Ėjigguiadh.*
Galette	*Tégoullé.*
Galoper	*Ijédj, iatejga.*
Garder (veiller snr)	*Ikhatef.*
Gare !	*Akhtef.*
Gargoulette	*Aoudjou, odjou.*
Gâter	*Iasokhsar.*
Général (chef d'armée)	*Amr'ar in iguin.*
Genou	*Ofoud.*
Gens	*Mann.*
Girafe	*Zraf.*
Glisser	*Iazzelaga.*
Gomme	*Tounien.*
Gommier	*Ėourouar.*
Gonatier (arbre)	*Tamourt.*
Gourde (pour boire)	*Mesguia.*
Gourde (pièce de 5 francs)	*Taoukhid.*
Gourmand	*Iénoumech tédedi.*
Grand	*Ozouf.*
Gras	*Kaddor.*
Gros	*Zoweur.*
Guérir (aller mieux)	*Ijjek.*
Guérir (quelqu'un)	*Iéjijjek.*
Guerre	*Ėïnech.*
Guerrier	*Hassani* (expression toute locale).
Gueule tapée (gros lézard)	*Mouri.*
Guide	*Amnir.*
Guinée (étoffe de coton)	*Khont.*
Habiller (S')	*Indiessa.*
Habillement	*Iksen.*
Habitant	*Eddigadh.*
Hache	*Tazoudh*, Pl. *tozadhen.*
Haie	*Zriba.*
Haïr	*Iougchen.*
Hanche	*Amochth.*
Hâter (Se)	*Iamr'er.*

Digitized by Google

Haut	*Idjak.*
Herbe	*Ouskon.*
Hérisson	*Anéden.*
Hériter	*Iaouréça.*
Heures (deux) (heure de la prière)	*Tujbaron.*
Hier (dans la journée)	*Andès.*
Hier (dans la nuit)	*Eudjioud.*
Hippopotame	*Nneber'.*
Histoire	*Tillis.*
Hivernage	*Eujergou*, Pl. *ajergoui.*
Homme	*Idj*, *min*, *man.*
Homme blanc (appliqué aux Arabes et aux Berbères) en Arabe Bidani	*Godhedj.*
Honteux	*Idjkadh.*
Hospitalier	*Inmechcha*, *amechkan.*

Ici	*Dhadh*, *alladh*
Idolâtre	*Méjous.*
Incendie	*Endeur.*
Incendier	*Iarza.*
Indigo	*Tofeul hanna.*
Injuste	*Ouell-oudjoun.*
Insulte	*Odholm.*
Intelligent	*Anejbou.*
Interprête	*Amadjas,*
Interroger	*Iejguégué.*
Inutile	*Ouor-toukous.*
Ivoire	*Okchi n' igui.*
Ivrogne	*Issessa anechbou.*

Jaloux	*R'atouri.*
Jamais	*Deggeuddini.*
Jambe	*Adhar.*
Jardin	*Ogoulli*, Pl. *ogoullen.*
Jaune	*Iéré*, *iérédi.*
Jeter	*Ijmen.*
Jeudi	*El khamich.*

Digitized by Google

Jeune fille (vierge et nubile) ...	*Azba.*
Jour.....	*As*, Pl. *ioussan.*
Juger.....	*Tar'adem.t.*
Juif.....	*Ichoudi.*
Jument.....	*Tegmart.*
Jurer (la vérité).....	*Izzetch.*
Jusqu'à.....	*Chokchet.*
Juste	*Irdemder*, *ioudjena.*

Là (loin).....	*Alen.*
Labourer	*Iogoullou.*
Lac.....	*Echchermich.*
Laine	*Todhod n'takchen.*
Laisser.....	*Iéguinna.*
Lait	*Uj.*
Lait (aigre).....	*Uj n'tagachil.*
Lait (caillé).....	*Uj ichtiuk.*
Lait (doux).....	*Uj n'tozord.*
Langage.....	*Aouedj.*
Langue.....	*Itchi.*
Large.....	*Iartar.*
Larme.....	*Ndhaouan.*
Laver.....	*Iseuret.*
Lever (se).....	*Iaoudhet*, *iankora*
Lèvre.....	*Tazaoun.*
Libre	*Lharou.*
Lier	*Ian.*
Lièvre.....	*Nérouba.*
Lion.....	*Ouar*, Pl. *iren.*
Lire	*Iar'rou.*
Lit.....	*Téchouguit.*
Livre	*Edjikteb.*
Loi.....	*Torès.*
Loin.....	*Ioubbok.*
Loin (être)	*Iougbaga.*
Long	*Oneufnou.*
Longtemps.....	*Réodh.*

Digitized by Google

Lorsque	*Ogd.*
Louer (un cheval)	*Iogouri.*
Lui	*Nenta.*
Lundi	*El tinana.*
Lune	*Ejjir.*
Mâchoire	*Amadji.*
Maigre	*Idjnoz.*
Main	*Oufes* Pl. *afouch.*
Maintenant	*Açaadh*, *adhidh.*
Mais	*Iar'er'.*
Maïs	*Makari.*
Maître	*Oudia*, Pl. *oudiaoun.*
Maître d'école	*Itchfar'a.*
Maîtresse (amante)	*Tnouméchi*, Pl. *tnouméchoun*
Malade	*Ioudan.*
Maladie	*Tikt.*
Mâle	*Amoutch.*
Manger	*Itcha.*
Manglier	*Psannar.*
Manquer (être absent)	*Iechtcha.*
Marais	*Chermich.*
Marais (salant desséché)	*Sebkha.*
Marché	*Sokh.*
Marcher	*Ijiguich.*
Mardi	*Ella guiéden.*
Mari	*Ouadiat nkin.*
Marié	*Ioumdjak.*
Marteau	*Maouen*, Pl. *maouenen.*
Matelot (noir du Sénégal)	*Amlabot.*
Matin	*Tenezzet.*
Marabout	*Itchfara.*
Maure	*Godhedj.*
Maure (indépendant)	*Hassoun.*
Maure (tributaire)	*Azenag*, Pl. *azounoug.*
Me	*Idh.*
Méchant	*Founti.*
Médecin	*Mchafeur.*

Digitized by Google

Mêler	*Ioukhdiath.*
Menteur	*Chmardai.*
Mentir	*Ichmarda.*
Menton	*Issi in tammeurt.*
Mer	*Ellentérem.*
Mercredi	*Aguierba, edjerba.*
Mère	*Ioumma*, Pl. *ioumnon.*
Midi	*Éjidj.*
Mil (gros)	*Illa*, Pl. *illen.*
Mil (petit)	*Moudhri*, Pl. *Moudhrou.*
Mince	*Chéded.*
Miroir	*Tachandoud*, Pl. *tichendeden.*
Moi	*Nika.*
Mois	*Eujjir.*
Moment	*Aré.*
Montagne	*Eurgoum*, Pl. *ragmen.*
Monter	*Iokfoutch.*
Monter (sur une bête)	*Inag.*
Montrer	*Ijedej.*
Moquer (se)	*Iédasso.*
Mort (un)	*Min ioummin.*
Mortier (en bois pour piller le mil)	*Euffourdhi.*
Mouche (grosse, piquante)	*Togogoumt.*
Mouchoir (vêtement)	*Sebnia.*
Mourir	*Ioummi témentent.*
Moustique	*Tadès.*
Mouton	*Guérer.*
Muet	*Ounoun.*
Mulet	*Oujeg.*
Musc	*Mesk.*
Musicien	*Iguiou.*
Musulman	*Éneskin.*

Natte	*L'mchidou.*
Naufrage	*Iar'rek.*
Navire	*Teufeurekt*, Pl. *teufeuroun.*
Nécessaire	*Iollou.*
Ne pas	*Ouor, oull.*

Digitized by Google

Neuf	*Touza.*
Nez	*Tindjereun.*
Noble (de race)	*Lemdarek.*
Noir	*Édédj, édédji.*
Nom	*Ichmi.*
Non	*Abodh.*
Nord	*Agafëï.*
Nourrice	*Tamseurdout*, Pl. *tamseurdoudoun.*
Nourriture (aliment)	*Tedhidhi*, Pl. *Tedhedhen.*
Nous	*Noukouni.*
Nouvelle (renseignement)	*Nfechchan.*
Novembre	*Fl aït.*
Nuage	*Amreuk.*
Nuit	*Idh, it, idj.*
Nulle part	*Ouell-ial.*

Obéir (à son maître quand on est esclave)	*Iégara.*
Obscur	*Telles.*
Odeur	*Adhi.*
Odeur (mauvaise)	*Adhi chifa.*
Œil	*Tod, toudh.*
Œuf	*Toujit*, Pl. *Toja.*
Oiseau	*R'dhada*, Pl. *Our'dhad.*
Ombre	*Thigui.*
Ongle	*Euskeur.*
Onze	*Ioun id méreg.*
Or	*Ouri*, Pl. *eurou.*
Oreille	*Tamazgoudh.*
Os	*Issi.*
Ou	*Nadh.*
Où	*Maa.*
Oublier	*Ior'guetch.*
Ouest	*Adhéren.*
Oui	*Éïo.*
Outarde	*Aguich.*
Outre	*Éïguith.*

Digitized by Google

Pagne (vêtement)	*Afaradj*, Pl. *afaradjen.*
Paille	*Iskoun.*
Paître	*Iamekcha.*
Paix	*mkounni*, *azol.*
Palétuvier	*Pkhekh.*
Palmier (dattier)	*Nakhla n'tini.*
Palmier (à huile)	*Ktir.*
Panier	*Ibimbi.*
Panthère	*Ndougou.*
Papier	*Arakht.*
Paradis	*Djen.*
Parce que	*Edjigan.*
Pardonner	*Ienji.*
Pareil	*Enmérek*, Pl. *enmérèguen.*
Parfum	*Adhi idjmandeur.*
Parler	*Ichioudj*, *iéchaouedj.*
Parmi	*Deg.*
Partir	*Iéjjiguich*, *ibda.*
Partout	*Koullet alit.*
Passer	*Ioka.*
Paupière	*Achanar.*
Pauvre	*Iafkara.*
Payer	*Iarzom.*
Pays	*Aguedj.*
Peau	*Idjim.*
Pêcheur	*Omreuk.*
Peiner	*Iaga.*
Pélican	*Téchoug.*
Perdrix	*Achkor.*
Père	*Baba*, Pl. *baban.*
Perruche	*Endjiooua.*
Petit	*Mazzig.*
Petite vérole	*Jeddi.*
Peu (un)	*Akhout.*
Peut-être	*Itoum*, *kounnida.*
Pied	*Tinchi.*
Pierre	*Tirgut*, Pl. *tirgétoun.*
Piler	*Iouqqam.*
Pillage	*Tadhori*, Pl. *tédhoran.*

Digitized by Google

Pillard	*Guinn*, Pl. *ganouen*.
Piller (tomber sur)	*Iodhar of*.
Pilon pour le mil	*Eujéni*, Pl. *ijinou*.
Piment	*Lhaour*.
Pintade	*Habcha*.
Pirogue de mer	*Ouatchialbak*.
Pirogue de rivière	*Saïda*.
Pistolet	*Akhfarchidt*.
Plaine	*Offondou*.
Plaire	*Iienméchcha*.
Plein	*Iouzodh*.
Pleurer	*Étaguia*.
Pleuvoir	*Iana*.
Plomb	*Aldoun*
Plomb de chasse	*Broum* (du français *plomb*).
Pluie	*Akanek*.
Poignard	*Téférid*, Pl. *téfren*.
Poil	*Tadhoud*, Pl. *tadhoudoun*.
Pointe du jour	*Egfeugguir*.
Pointu	*Idja*, Pl. *idjen*.
Poison	*Essem*.
Poisson	*Chigmen*.
Poitrine	*Gourgueur*, Pl. *Gourgueren*.
Poltron	*Anéguef*.
Pondre	*Djébaraden*.
Porte	*Ommou*.
Porter	*Iokki*.
Porter (sur les reins)	*Ichbomba*.
Poule	*Taouajoudt*.
Pour que	*Chokchet*.
Pourquoi	*Ioua*.
Poursuivre	*Ietfeur*.
Poussif	*Tombouhaï*.
Pouvoir	*Iahod*, *ioffa*.
Poux	*Tellikt*.
Prendre	*Irmech*, *iokka*.
Prêter	*Iordetch*, *iordég*.
Prêtre	*Moufesser*.
Près	*Ioz*.

Digitized by Google

Prier (supplier)	*Itetter.*
Profond	*Iar'araga.*
Promener	*Iéilla.*
Propre	*Ir'ach.*
Prouver	*Ior'érech.*
Puce.	*Fitch.*
Puits	*Amouj*, Pl. *Mouzzen.*
Quarante	*Akouz dé tmérin.*
Quatorze	*Akouz id méreg.*
Quatre	*Akoz*, *akouz.*
Quatre-vingt	*Ittem dé tmérin.*
Quatre-vingt-dix	*Touza dé tmérin.*
Quel ?	*Taken.*
Quelque	*Deggued.*
Quelque chose	*Edj*, Pl. *Ioudj.*
Quelquefois	*Deggued ouari.*
Quinze	*Chammouch id méreg.*
Quoi ?	*Tak.*
Ramener	*Iouedda*, *iéchmagra.*
Rapporter	*Iouedda.*
Raser (couper les cheveux)	*Iouquech if.*
Rassasié (être)	*Iennar.*
Rattraper (atteindre)	*Inetchka.*
Ravager (brûler)	*Iaçour'çar.*
Recevoir	*Ior'oubedj.*
Récompenser	*Iougfa tefert.*
Reconnaître	*Iougeuzzou.*
Refuser	*Iességra*, *iouga.*
Regretter	*Iamograça.*
Réjouir (se)	*Iaferaha.*
Religion	*Torès* Pl. *tourous.*
Remède	*Échafeur*, Pl. *chafeuren.*
Remplir	*Iouzodh*, *iozadh.*
Rencontre:	*Iommouktcha.*
Rendre	*Iechmégra*, *iraza.*
Repentir (se)	*Iamograça.*
Répéter	*Iakarrara.*

Digitized by Google

Répondre	*Iéjaoba.*
Reposer (se)	*Iékolfi.*
Répudier	*Iodha.*
Requin	*Téachegnil.*
Respecter	*Iéchigchibi.*
Respirer	*Itneffeça.*
Rester	*Iama.*
Retourner	*Iammougra.*
Revenir	*Iammougra.*
Riche	*R'ani.*
Rien	*Our-t-ioudj, odou.*
Rire	*Iotsa.*
Rivage	*Achian amen.*
Rivière	*Adhar.*
Riz	*Maro, mari.*
Roi	*Améjer.*
Rond	*Iakaorara.*
Rouge	*Jobba.*
Rouillé	*Msaddi*, Pl. *assaddan.*
Ruisseau	*Adhar.*
Rusé	*Mokhzi*, Pl. *mokhziin.*

Sable	*Agadj.*
Sabre	*Tajod*, Pl. *tejeden.*
Sagaïe	*Toouda.*
Saison séche	*Teugars.*
Sable	*Ielfa.*
Samedi	*Essopd.*
Sang	*Demmen.*
Sanglé (farine de mil et lait)	*Eraoua.*
Sanglier	*Ar.*
Sangsue	*Nbalkou.*
Sauter	*Ioubbedh, ioubboth.*
Savoir	*Isena.*
Savon	*Saboun.*
Seize	*Chôdouch id méreg.*
Sec	*Ioour.*
Sel	*Térer't.*
Selle	*Serz.*

Digitized by Google

Semblable	*Enméreg*, Pl. *Enméreguen.*
Sentir (verbe neutre)	*Iadhi.*
Séparer (se)	*Iodha.*
Sept	*Ichcha.*
Serment	*Ezedj*, Pl. *Ezidjen.*
Serpent	*Aouogueur.*
Seulement	*Iangara.*
Si	*iddéïogou*, *et.*
Silence	*Afasso.*
Singe (fille des bois)	*Tazbat n'ténéri.*
Six	*Chodouch.*
Sœur	*Iedhma*, Pl. *Iedhmen.*
Soif	*Tofda.*
Soir	*Tédebbeth.*
Soixante	*Chodouch dé tmérin.*
Soixante-dix	*Ichcha dé tmérin.*
Soldat	*Snadra.*
Soleil	*Toufoukt.*
Solliciter	*Iougga.*
Sortir	*Iezgueur.*
Soufflet	*Tarcha*, Pl. *tarchat.*
Soulier	*Téchigui*, Pl. *tchiguen.*
Soupir	*Nefs*, Pl. *anfes.*
Sourd	*Sozoug.*
Sous	*Eddami.*
Succéder	*Iaoureça.*
Sucer	*Ietmattak.*
Sud	*Ougous.*
Suffire	*Iougda.*
Sur	*Défella.*

Tantôt (futur)	*Saad.*
Tantôt (passé)	*Ogoudhedh.*
Tapis	*Tacert.*
Tard	*Idda ouos.*
Teinturier	*Sebar'.*
Tente	*Inn*, Pl. *ânen.*
Tête	*If*, Pl. *afoun*

Digitized by Google

Téter..... *Iordath.*
Tétons..... *Fouffou*, Pl. *fouffen.*
Terrasse..... *Stah.*
Terre (la) ce monde..... *Gueddeni.*
Terre (sol)..... *Aguetch.*
Tirer à soi..... *Iouggueur.*
Tirer un coup de fusil..... *Iaoutta.*
Tisserand..... *Nezzaz.*
Toi..... *Kouk*, *koum.*
Tombeau..... *Tidhridh*, Pl. *tidhroun.*
Tomber..... *Iodhar.*
Tondre (couper les cheveux)... *Iouqech if.*
Tonnerre..... *Razza.*
Tortue..... *Firech.*
Toujours..... *Abodhdhi.*
Trace de pas..... *Ichem*, Pl. *ichmen.*
Traire..... *Iouzzak.*
Traitant (commerçant)..... *Oueddigan.*
Traitant (patron d'un bateau).. *Ouadiat taferekt.*
Tranquille..... *Ioufkech.*
Treize..... *Karath id méreg.*
Trembler (de froid)..... *Iergaga.*
Trente..... *Karat dé tmérin.*
Tribu (homme de la même).... *Ogzi-n-am* (fils d'oncle).
Triste..... *Tougmert n'adjakht.*
Trois..... *Karat*, *karath.*
Troc..... *Éneffitch*, Pl. *éneffégnen.*
Tromper..... *Iamarata.*
Troupeau de moutons..... *Takchen.*
Tuer..... *Iina.*

Un..... *Ioun*, *niou*, *nétoun*
Urine..... *Badjen.*
Uriner..... *Iabatch.*
Usage..... *Aâd*, Pl *douaïd*
Usurper..... *Iar'çaba.*

Vache..... *Téchi.*
Vagabond..... *Séfi*, Pl. *souffa.*

Digitized by Google

Vaincre	*Iorna.*
Vainqueur	*Iourna.*
Vallée (ravin/	*Tétert*, Pl. *tétroun.*
Vautour	*Bougro.* Pl. *bougreun.*
Veau	*Irkou.*
Veiller (passer la nuit)	*Ichassa.*
Veiller sur	*Iakhtef.*
Vendre	*Iejenja.*
Venger (se)	*Iourzam.*
Venir	*Iessem*, *icddech*, *iommodj.*
Vent	*Ajeoun.*
Ventre	*Takhsa*, Pl. *teukhsoun.*
Verge	*Jeffen.*
Vert	*Bidhik.*
Vêtement	*Taoujja*, Pl. *toujjouan.*
Vêtement de l'homme	*Khechchaba*, *Khchachib.*
Viande	*Tfiji.*
Vieillard	*Agroum.*
Vide	*Iougga.*
Vilain	*Chifâ.*
Village	*Irmi*, Pl. *ar moun.*
Vingt	*Téchinda.*
Visiter	*Ietzara*, *itchkeuma.*
Vite	*Ichtaouci.*
Vivre	*Iahia.*
Voir	*Iezzor.*
Voler (prendre)	*Iougeur.*
Voler (avec des ailes)	*Ioubodh.*
Voleur	*Amigueur.*
Volontiers	*Chaoua.*
Vouloir	*Iokoudia*, *ioga.*
Vous	*Netnin.*
Voyager	*Iarieb.*
Vrai	*Tit.*
Vue	*Tmidhra.*
Vulve	*Etchédem abodji.*
Zénaga	*Azenag*, Pl. *azounoug.*

Digitized by Google

ETAT ACTUEL DES MAURES DU SÉNÉGAL.

On peut se faire une idée de l'idiôme zénaga par les documents qui précèdent, quelqu'incomplets qu'ils soient. Quant à l'état social des populations, parmi lesquelles il est encore parlé çà et là, nous allons donner sur lui quelques renseignements qui serviront de conclusion à notre travail.

On sait qu'il s'agit de ces maures nomades de la partie occidentale du Sahara, si cruels envers les naufragés[1] et à qui ceux-ci ont fait, dans leurs récits, une si terrible réputation, en en traçant un affreux portrait.

Nous n'entrerons pas dans de grands développements que notre but ne comporte pas ; quelques traits de mœurs suffiront.

Voyons d'abord les chefs et de quelle manière ils arrivent au pouvoir : Si nous prenons les trarza, nous trouvons que le prince Amar-Ould-Mokhtar, régent pour les deux jeunes fils du roi Eli-Kouri[2], usurpe à leur détriment dans les premières années de ce siècle.

Son fils aîné, Brahim-Ouali, ayant assassiné Ahmed-Fal, prince de la famille royale, son cousin, et ayant été tué lui-même par le frère de celui-ci, ce fut le second fils d'Amar-Ould-Mokhtar, nommé Mohammed-el-Habib, qui succéda à son père en 1828.

Il livra, en 1830, au gouverneur du Sénégal, l'héritier légitime survivant des trarza, Mokhtar, que l'on fusilla à St-Louis, parce qu'il avait assassiné un traitant dans le fleuve.

Mohammed-el-Habib fit ensuite tuer son propre frère, Ould-el-Eygat, dont il craignait les intrigues.

(1) Les Trarza se montrent aujourd'hui bons et secourables pour les naufragés.
(2) Eli-Kouri veut dire Eli le noir, il est probable que sa mère était une négresse.

Digitized by Google

Il fut assassiné lui-même, en 1860, par ses neveux, mécontents du traité qu'il venait de signer avec nous et qui leur était désavantageux.

Son fils aîné, Séidi, le vengea en tuant ses cousins, les assassins, au nombre de neuf, dit-on, et il succéda à son père.

Outre Séidi et deux autres fils qu'il avait eus d'une princesse trarza, sa première femme, Mohammed-el-Habib avait sept fils d'une seconde femme trarza, nommée Saloum, et un fils de la négresse Djimbot, reine du Walo; ce dernier, mulâtre foncé, nommé Eli.

En 1871, Séidi, le roi, et ses deux frères de même mère furent assassinés par les sept frères Saloum; mais ceux-ci ne profitèrent pas de leur crime, parce que la majorité des trarza se rangea sous les ordres d'Eli, qui déclara la guerre aux assassins, les chassa du pays, et, après en avoir fait tuer plusieurs, se trouve régner aujourd'hui.

Chez les brakna, le roi Ahmédou mourut en 1841, pour avoir bu, par erreur, dit-on, du lait empoisonné que sa femme aurait destiné à son cousin, Mohammed-Séidi, dont l'influence lui causait des inquiétudes.

Son fils Sidi-Eli ne règne aujourd'hui, après des troubles prolongés, que parce que, le 13 décembre 1858, il a assassiné d'un coup de fusil[1], à bout portant, après une feinte réconciliation, son compétiteur et cousin, nommé aussi Mohammed-Séidi.

Les familles royales des trarza et des brakna se targuent d'être plutôt arabes que berbères, mais il n'en est pas de même des princes des douaïch qui avouent être de souche zénaga; voyons s'ils valent mieux que les autres?

Depuis 1820, année de la construction de notre poste de Bakel, la famille royale se divise en deux partis qui s'assassinent à l'envi.

Peu après cette date, Soueydi avait usurpé le pouvoir sur

(1) Les Maures non Marabouts sont tous armés de fusils à deux coups et à pierre, que nous leur vendons dans nos comptoirs.

Digitized by Google

son oncle, El-Mokhtar; mais son neveu Souleyman le fit assassiner.

Souleyman fut assassiné à son tour, avec son propre fusil, par son cousin germain, Ahmed, fils de Soueydi, dans une entrevue qu'Ahmed lui avait demandée pour faire sa soumission.

Ahmed périt lui-même assassiné par ordre d'Abdoullaye, frère de Souleyman.

Puis il y eut encore un autre prince de la famille royale nommé Bakar, assassiné par le parti opposé.

Les deux compétiteurs au pouvoir sont aujourd'hui les nommés Bakar et Raçoul, continuellement en guerre et qui ne cherchent qu'à se détruire l'un l'autre.

Nous lisons dans un ouvrage sur le Sénégal que, vers le commencement du siècle, les deux rois des trarza et des brakna étant en guerre, l'un d'eux fit prisonnière la femme de l'autre et la lui renvoya, après lui avoir coupé le nez et les oreilles; celui-ci, ayant pris à son tour la femme du premier, la lui rendit après lui avoir arraché toutes les dents.

Des chefs passons aux sujets: En 1845, un maure trarza, voulant traverser le fleuve, de Bop-nquior à St-Louis, prend passage dans un canot conduit par deux jeunes enfants de dix à douze ans, qui revenaient de couper du bois. Le maure ayant appris d'eux qui ils étaient, leur coupe la tête à tous deux, laisse les corps et les têtes dans le canot qu'il repousse négligemment du pied et descend tranquillement en ville. Arrêté dans la journée, il avoue tout, en disant : c'étaient les fils d'un de mes ennemis mort; leur devoir était de venger sur moi leurs griefs de famille; ma sécurité exigeait que je les tuasse, je l'ai fait.

Avant 1854, la traite des gommes avec les maures se faisait à de grandes foires annuelles[1], qu'on appelait les

(1) A ces escales, maures et traitants se trompaient à qui mieux mieux sur les poids et les mesures.

Digitized by Google

escales, sous la surveillance d'un bâtiment de l'Etat. L'escale se terminait tous les ans par une razzia que les maures allaient faire sur la rive des noirs.

C'était sur les embarcations des traitants que fantassins et cavaliers traversaient le fleuve.

Ils allaient surprendre et mettre à feu et à sang quelques villages du Walo, du Cayor ou du Djiolof et ils revenaient à l'escale avec leur butin vivant.

On voyait des cavaliers[1] portant dans leurs bras ou sur le devant de leur selle, de jeunes enfants, la mère suivant, attachée à la queue du cheval, si elle n'avait pas péri dans la bagarre.

Vers 1850, sous les murs de Dagana, au retour d'une de ces expéditions, deux cavaliers trarza se disputaient un enfant de quelques mois, sur lequel ils prétendaient tous deux avoir des droits. Ils allaient en venir aux mains; quand survient un troisième maure qui, pour rétablir la paix, ne trouve rien de mieux que de supprimer la cause du conflit; il prend l'enfant par un pied, le fait tournoyer deux ou trois fois en l'air et lui brise la tête contre un arbre.

Dans notre dernière guerre avec les trarza, en 1855, les maures nous ayant pris un matelot, qui s'était égaré de la colonne, vis-à-vis de Gaé, il fut à moitié assommé par les femmes, à coups de pilon à mil et désarticulé successivement aux poignets, aux chevilles, aux coudes, aux genoux, aux cuisses et aux épaules.

C'est par de semblables cruautés que les maures arrivent à inspirer une profonde terreur aux nègres.

Il y a surtout certaines fractions qui sont regardées, même par les autres, comme composées de véritables brigands. Il en est ainsi des *Ouled-Far'i*. En raison de la ressemblance de leur nom avec celui de la vipère cornue

(1) Contrairement aux habitants de l'Algérie, les Maures du Sénégal, qui ne mettent jamais de coiffure, portent leurs cheveux dans toute leur longueur. Quand leurs longues boucles flottent au vent, cela les rend effrayants à voir.

Digitized by Google

(lefâï) dont la morsure est mortelle, on a fait sur eux le dicton suivant :

Ila r'it el far'i ou el lefâï,
Qtel el far'i ou khelli el lefâï.

ce qui veut dire : Si tu te trouves en présence d'un ouled-far'i et d'une vipère cornue, tue d'abord l'ouled-far'i (comme étant le plus dangereux des deux) sans t'occuper de la vipère cornue.

En 1857, on exécuta, le même jour, à Podor, quinze hommes de cette tribu pour les punir de leurs brigandages journaliers autour du poste. La leçon fut très-efficace et cette tribu ne fit plus ensuite parler d'elle.

Une autre tribu, qui avait une réputation détestable, et, celle-là, notoirement de souche zénaga, était celle des Takharedjent[1] qui commettait ses méfaits dans les environs mêmes de St-Louis. Peu nombreuse, du reste, elle a été presque détruite dans les dernières guerres.

On voit que ces Sahariens sont bien farouches et bien cruels ; il est vrai que les tribus de tolba (marabouts), qui ne portent pas d'armes et ne font jamais la guerre, commettent naturellement moins de violences que les tribus guerrières ; or, chez les trarza et les brakna, c'est parmi quelques-unes de ces tribus que l'usage du zénaga s'est conservé. Il serait néanmoins hasardé d'en conclure que l'élément berbère vaut beaucoup mieux que l'élément arabe.

D'abord, le croisement des deux races et même des trois, en y comprenant la race noire, est presque général dans ces populations ; ensuite, c'est par force et comme conséquence d'événements politiques que les tribus de tolba sont devenues pacifiques, et, si ces marabouts ne commettent plus de violences par eux-mêmes, ils n'en sont que

[1] *Takharedjent*, féminin berbère du mot arabe *kharedj*, participe présent du verbe *khredj*, qui veut dire sortir. *Kharedj*, *khouaredj*, étaient le nom qu'on donnait à une secte non orthodoxe de l'Islam.

Digitized by Google

trop souvent les instigateurs, surtout contre les infidèles et quand il s'agit de se procurer des esclaves.

On raconte au Sénégal qu'un marabout arrivant du désert vint un jour offrir au damel du Cayor un magnifique cheval. Damel en voulut à tout prix. Le marabout en demanda cent jeunes filles vierges. Le damel mit ses tiédos en campagne, fit razzer une dizaine de villages aux environs de Gandiole et le prix du cheval pût être réuni et livré au marabout maure.

Il est juste d'ajouter que, même parmi ces gens-là, il se trouve quelquefois de beaux caractères, des natures d'élite. Qu'il nous suffise de citer, pour exemple, cet Ahmed-Bekkay, cheikh de Tombouctou, auquel le voyageur Barth a eu tant d'obligations, pour lequel il avait conçu une si grande estime et auquel il avait voué une si grande reconnaissance.

Disons enfin, pour terminer, que ces maures Sahariens, quoique musulmans et, par suite, regardant comme licite d'avoir quatre femmes légitimes, ne pratiquent point la polygamie ; on dit que ce sont les femmes qui ne le souffrent pas[1]. En revanche, ils abusent du divorce d'une manière déplorable.

Les filles se marient généralement chez eux de dix à douze ans, et les garçons vont à la guerre à quatorze ou quinze ans.

C'est à ces rudes peuplades que, en 1858, après quatre ans de guerre acharnée, nous avons imposé un traité de paix qui a mis fin à leurs brigandages dans le Walo et dans le Cayor, sans mettre nulle entrave à leur commerce légitime, par caravanes, avec ces pays et avec nous-mêmes.

Depuis vingt ans, elles ont religieusement observé les conditions de ce traité ; ce qui prouve qu'il a été établi sur des bases pratiquement équitables.

(1) On pourrait aussi voir dans ce fait l'influence de l'élément berbère qui, on le sait, a été, il y a 3 ou 4000 ans, croisé avec une race du nord de l'Europe.

Digitized by Google

On sait que l'origine de la race berbère ou libyenne n'est pas connue. Il paraît naturel de la faire venir de l'Orient pour peupler la presqu'île Atlantique ; elle aurait fait dans les temps préhistoriques ce que les arabes ont fait des milliers d'années après. S'est-elle étendue dans l'Europe méridionale? Quelques ethnographes le pensent.

Vers le sud, on a vu ci-dessus qu'elle a pénétré jusqu'au Soudan dans une haute antiquité, mais on ne saurait lui supposer la moindre parenté avec les races de cette contrée.

D'abord, nous ne pouvons admettre, ainsi qu'on l'a dit, que la région de l'Atlas ait jamais été peuplée de noirs.

Il n'y a rien de plus dissemblable au monde que ces deux contrées, la Berbérie et le Soudan, qu'il a plu aux géographes de réunir sous le nom d'Afrique, nom qui, d'ailleurs, comme on le sait, ne servait primitivement qu'à désigner un petit canton de l'antique Libye, situé dans la Tunisie actuelle.

La Berbérie, qu'on appelait autrefois les États barbaresques, c'est-à-dire le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et Tripoli, est un pays comparable à l'Espagne, à la Provence, à l'Italie, à la Grèce et à l'Asie-Mineure ; mais ce n'est pas la mystérieuse Afrique des anciens, le pays des monstres et des merveilles. En un mot, on est là dans une presqu'île de l'Europe, dont Hercule, le Lesseps de la fable, a percé l'isthme entre Ceuta et Gibraltar. Ce n'est pas la Méditerranée qui sépare les deux parties du monde, c'est le Sahara, et cette barrière est plus sérieuse qu'une mer. Ce que nous avançons-là est démontré par l'identité du ciel, des saisons, des sites et des productions sur toutes les côtes de la Méditerranée,

Faut-il entrer dans des détails? Au nord du Sahara, on a les quatre saisons comme en Europe : l'hiver, quelquefois rude, qui revêt les montagnes d'un beau burnous blanc ; le printemps, où tout renaît et chante, où tout est vert et fleuri ; l'été, pendant lequel de belles moissons de blé

Digitized by Google

et d'orge ondulent au souffle du siroco, comme une mer houleuse au lendemain d'une tempête ; et enfin, l'automne, l'aride automne, avec ses tourbillons de poussière incommode.

De l'autre côté du Sahara, dans la Sénégambie, il n'y a au contraire que deux saisons : la saison sèche, de novembre en juillet, où la chaleur est presque supportable quand ne souffle pas le vent du désert et dans laquelle il ne pleut jamais : huit mois sans une goutte d'eau ! et la saison des pluies qu'on appelle l'hivernage. Cette dernière est la saison des chaleurs excessives et des fièvres pernicieuses, des calmes étouffants, interrompus par de violentes tornades et des pluies torrentielles.

Donc, pas le moindre rapport entre les deux climats, et, par suite, différence totale dans les productions naturelles.

En effet, au nord du Sahara, comme dans tout le bassin méditerranéen, on est dans le pays des roses, des genêts, des myrtes et de l'aubépine; les vignes, les oliviers, les amandiers et les figuiers couvrent et ornent les coteaux; les plaines, ce sont des champs de céréales ou bien des prairies émaillées de fleurs où paissent de nombreux troupeaux de moutons aux riches toisons; les rivières ne sont guère que des torrents souvent à sec.

Au sud du Sahara, rien de tout cela. Il y a bien des moutons, mais, au lieu de laine, ils ont du poil sans valeur. Là-bas, peu de fleurs ou des fleurs sans parfum; Une variété infinie d'oiseaux, parés des plus brillantes couleurs, mais qui ne chantent pas, en général.

D'immenses cours d'eau comme le Sénégal, le Niger, la Gambie..... etc., peuplés de monstres, tels que les hippopotames, les lamentins et les crocodiles. Des forêts vierges où l'on remarque, entr'autres arbres énormes, le bombax, le tamarinier, qu'il ne faut pas confondre avec le tamarix, et le baobab, malvacée gigantesque dont le

Digitized by Google

tronc atteint, mais rarement, trente mètres de tour et qui abrite sous son ombre l'éléphant et la girafe.

Enfin, pour en venir au contraste le plus frappant peut-être : au nord du Sahara, l'homme blanc, actif, industrieux, tenace, qui lutte contre la nature et souvent la plie à ses lois ; au sud du Sahara, l'homme noir qui se soumet à elle en esclave ; l'homme noir, envers qui les peuples civilisés ont été bien coupables ; l'homme noir, naturellement bon, d'une intelligence comparable à celle de bien des races blanches, mais qui, manquant de caractère, c'est-à-dire de force de volonté, de prévoyance et de persévérance, sera toujours à la merci des races mieux douées que lui sous ce rapport, avec lesquelles il se trouvera en contact.

On ne doit donc, suivant nous, supposer aucune parenté entre les berbères et les races soudaniennes, pas même avec les Pouls, cette race intermédiaire entre les blancs et les noirs.

Comme on peut le voir dans notre essai sur la langue poul, publié en 1875, il n'y a aucune espèce d'analogie entre cette langue et la langue berbère.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDE

PHYSIOLOGIQUE ET EXPÉRIMENTALE

SUR

L'ASPHYXIE PAR SUBMERSION

ET SUR LES

AVANTAGES DE L'EMPLOI DE LA SONDE ŒSOPHAGIENNE DANS LE TRAITEMENT DES NOYÉS,

PAR

M. HOUZÉ DE L'AULNOIT,

MEMBRE TITULAIRE.

INTRODUCTION.

Après les savantes et ingénieuses expériences faites par la Société chirurgico-médicale de Londres en 1863, sur la mort apparente déterminée par l'apnée (absence de respiration) consécutive, soit à la simple privation de l'air, soit à la submersion, ainsi que sur son traitement par la respiration artificielle, la cautérisation au fer rouge, la saignée, les affusions froides et les douches alternativement chaudes et froides, le galvanisme, l'acupuncture du diaphragme, l'examen comparatif de la méthode du docteur Silvestre provoquant

Digitized by Google

une inspiration avec celle de Marshall-Hall, qui débute par une expiration, on pourrait supposer que tout a été dit sur cette importante question et que c'est faire acte de témérité que d'oser l'aborder de nouveau.

Telle a été également ma première impression; mais après avoir relu avec soin le compte-rendu de la Commission et le traitement qu'elle a préconisé, qui a servi de base à tous les traitements adoptés par nos Conseils d'hygiène, par nos Sociétés humaines et par tous les écrivains qui se sont occupés des premiers soins à donner aux noyés, j'ai constaté que les recherches des expérimentateurs et les efforts des sauveteurs ont toujours été dirigés vers les organes thoraciques, sans tenir un compte assez sérieux de l'estomac, de son contenu, et surtout des effets de sa distension sur le cœur, sur les poumons et sur l'appareil de l'innervation.

Soixante-dix-huit expériences ont été faites sur des animaux par la Commission de Londres. Parmi ces animaux, les uns ont été privés simplement d'air par un tube placé dans la trachée, à l'extrémité duquel on adaptait un bouchon; les autres ont été submergés. — La plupart de ces derniers ont été autopsiés. — Les organes contenus dans la cavité thoracique ont été examinés avec soin : c'est ainsi qu'on a noté la présence constante de l'écume, quelquefois sa coloration sanguinolente, l'infiltration aqueuse du parenchyme pulmonaire due à l'inspiration d'une quantité plus ou moins considérable d'eau qui constituera toujours un des plus sérieux obstacles au retour de la respiration, comme l'a avancé notre éminent Tardieu (obstacle qu'on ne rencontre ni dans la suffocation, la strangulation, la pendaison et l'asphyxie par les vapeurs de charbon), qu'on a rappelé la fluidité du sang contenu dans les cavités du cœur et des gros vaisseaux, l'hypérémie cérébrale, etc., etc.

Quant à l'estomac, il n'en a pas même été fait mention. Était-il distendu, et, dans l'affirmative, quelle quantité

Digitized by Google

d'eau renfermait-il? Il eût cependant importé à la science d'être édifiée à ce double point de vue : Il m'a donc fallu, en dehors de ces expériences, rechercher des éléments afin de résoudre ce point d'anatomie pathologique, qui peut avoir une grande influence, non moins sur la persistance des désordres que sur le traitement des noyés.

Je me suis mis en quête d'observations authentiques, avec l'espoir que les autopsies me renseigneraient sur la quantité d'eau avalée. J'ai été frappé de la pauvreté de la science, du petit nombre de relations rapportées dans nos ouvrages, des contradictions dans les opinions émises, et la pensée m'est venue, pour résoudre cette question, de m'adresser à la médecine légale.—Grâce à Casper et à Tardieu, il m'a été possible de réunir quelques faits, auxquels j'ai songé à joindre ceux que j'avais directement observés. C'est avec ces renseignements que je vais reprendre cette importante étude de la submersion. Mon travail, je le sais, aura besoin d'être complété, surtout au point de vue pratique.

Ma seule prétention est de prouver qu'on ne doit pas désespérer d'agrandir notre champ de secours, et quels que soient le nombre de travaux et le mérite des auteurs, nul n'a droit de penser que plus rien n'est à faire et que la perfection ait été atteinte. Il restera toujours la variété des cas et l'opportunité, suivant les signes de syncope ou d'engoûment, de recourir à telle médication ou à telle autre.

Si je puis fournir matière à de nouvelles recherches sur certains moyens généralement recommandés, mais repoussés à priori par la science et le raisonnement, nul doute que l'humanité n'y trouve son profit.

Avant d'entrer dans le cœur de mon sujet, il n'est pas inutile de rappeler les diverses théories émises sur le mode de production de l'asphyxie.

Digitized by Google

Cette étude pourra guider le praticien et indiquer aux thérapeutistes la voie qu'ils doivent s'efforcer de suivre, lors de l'application du traitement.

Haller admettait, au milieu du siècle dernier, que l'arrêt définitif de la circulation, la mort apparente et plus tard la mort réelle étaient la conséquence de l'interruption des phénomènes respiratoires, et que, par suite de cette interruption, le poumon devenait imperméable au sang lancé par le ventricule droit. La cause de cet arrêt du sang provenait de l'état flexueux des vaisseaux et des plis des poumons affaissés pendant l'expiration.

En 1787, Goodwyn repoussa l'opinion d'Haller et admit que le cœur s'arrêtait le premier, ses parois perdant leur contractilité avec un sang non hématosé.

D'après Bichat, cette action paralysante du sang noir s'étend à tous les organes et surtout à l'encéphale et à la moëlle.

Pour ce physiologiste, le cœur continue de battre et son action persiste même après l'interruption des phénomènes respiratoires. Il le prouve en adaptant un tube muni d'un robinet à la trachée, et en faisant l'ouverture d'une artère : quoique la respiration soit interrompue avec la fermeture du robinet, l'artère laisse écouler un sang noir; bientôt le jet s'arrête, le cœur ne continue pas moins de battre, mais à vide, ce qui est confirmé, à l'autopsie des asphyxiés, par l'absence de sang dans les cavités gauches. Si enfin le cœur est stupéfié, c'est après tous les autres organes, par suite de la présence du sang noir dans les artères coronaires.

D'après lui, le premier organe qui se paralyserait serait le cerveau.

Le Docteur James Philips Kay pense que l'asphyxie a pour premier effet d'empêcher le passage du sang à travers les capillaires du poumon. Si le sang jaillit encore, dit-il, quand le robinet adapté par Bichat à la trachée est fermé, le jet ne tarde pas, néanmoins, à s'ar-

Digitized by Google

rêter, malgré les battements du cœur, pour reprendre avec plus de force et en plus grande quantité dès qu'on rétablit, en l'ouvrant, les fonctions respiratoires.

Comme nouvelle preuve que le sang s'arrête dans les capillaires des poumons sans pouvoir pénétrer les veines pulmonaires, c'est que le cœur droit, lors des autopsies, apparaît distendu par du sang noir et liquide, alors que les cavités gauches sont dans un complet état de vacuité. Cette affirmation est fausse, tout au moins pour l'asphyxie par submersion, comme nous le prouverons plus loin.

Magendie, d'accord avec Kay, combat les conclusions de Bichat et déclare : que le cerveau, quoique ne recevant pas de sang artériel, peut se maintenir en état d'activité. A ce sujet, il cite l'intelligence conservée par les cholériques, alors qu'un sang noir et poisseux circule dans les veines cérébrales. Avec raison, Bérard a vivement protesté contre la comparaison faite par Magendie entre la cyanose cholérique et l'asphyxie aiguë. Chez le cholérique, la respiration continue de s'opérer, chez l'autre il y a absence complète d'hématose. Rien d'étonnant que les effets en soient différents, et que, chez le premier, il y ait persistance de la motilité et de la sensibilité, et que, chez le second, on observe une absence complète des phénomènes de l'innervation.

Quoi qu'il en soit de ces théories, nul ne peut affirmer que, chez un noyé qui a séjourné quelque temps sous l'eau, la vie soit complètement éteinte ; il peut être dans un état de mort apparente ; et si les tissus ne sont profondément altérés, si les liquides ont encore leur composition, il est possible de réveiller les rouages de l'organisme, en aidant le conflit de l'air avec la masse sanguine, à la condition que la locomotion du cœur ne soit pas gênée par des pressions intra ou extra-thoraciques.

Digitized by Google

On s'est demandé quel est l'organe qui provoque l'état de mort apparente : du cerveau, des poumons ou du cœur. Tous les trois, déclare Bérard; et il suffit de l'arrêt de l'activité dans un seul de ces organes pour produire l'effet signalé dans l'asphyxie; de même, la stimulation, portée sur un seul, peut à son tour solliciter le réveil de tous. L'appareil le plus à notre portée pour recevoir l'excitation est l'appareil pulmonaire. Tous nos efforts doivent donc tendre à rétablir son jeu physiologique, c'est-à-dire ses phénomènes mécaniques et chimiques.

En admettant qu'on les obtienne d'une manière artificielle, pour qu'ils puissent continuer avec le seul concours de la force organiqne, il faut, pensons-nous, que le cœur et les gros vaisseaux ne soient pas comprimés par la distension de l'estomac et des intestins, ni par la dilatation des vésicules pulmonaires consécutives à une insufflation exagérée. Tel est le thème que je vais aborder, en l'étayant de nombreux faits d'anatomie pathologique, et en m'appuyant sur les données les plus élémentaires de la physiologie.

Nous savons que le cœur est le dernier organe qui donne chez un noyé des signes d'activité fonctionnelle. Il serait très-utile de pouvoir déterminer, surtout chez l'homme, la durée de ses mouvements. Nous n'avons dans la science que des opinions contradictoires. On a pu, dit-on, rappeler des submergés deux heures après leur chute dans l'eau. Quelques-uns sont morts, quoique n'ayant séjourné que trois ou quatre minutes. Le mode de traitement a dû modifier les résultats. On ne peut donc poser à cet égard aucune règle fixe.

M. Bert, en expérimentant sur 78 animaux, a remarqué que le dernier mouvement du cœur chez de petits oiseaux submergés avait lieu au bout de 34 secondes, chez le phoque au bout de 28 minutes. Tout mouvement

Digitized by Google

cesse chez le chien 4 minutes 30 secondes après le début de la submersion.

Expérimentant sur une souris, j'ai pu observer, après avoir enlevé la paroi thoracique, des contractions ventriculaires pendant 42 minutes. Le cœur était éclairé par la lumière d'une lampe, condition plus favorable pour l'observateur que la lumière solaire. S'il existe encore pendant 42 minutes des phénomènes de contraction musculaire chez un petit animal comme la souris, on ne doit pas désespérer de les voir également se prolonger assez longtemps chez l'homme, et de les ranimer, sous l'influence d'un traitement rationnel, un quart d'heure, une demi-heure et même une heure après la submersion.

Une partie de mon but, en abordant l'étude du traitement physiologique des asphyxiés par submersion, est de vulgariser un moyen que je crois utile et qui ne se trouve même pas mentionné par la plupart des auteurs qui se sont occupés de cette intéressante question de secours aux noyés.

Deux autres moyens généralement recommandés me paraissent nuisibles. Je ferai mes efforts pour en prouver les dangers.

Le moyen que je recommande, sitôt après l'extraction d'un noyé: c'est le cathétérisme de l'estomac; et ceux que je crois devoir combattre, comme étant susceptibles de faire plus de mal que de bien: ce sont les fumigations de tabac dans le fondement et la respiration artificielle par le soufflet.

Je vais me trouver en trop complète contradiction avec la pratique journalière, avec les conseils insérés dans tous les règlements des Sociétés de sauvetage, avec le traitement recommandé par presque tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière, pour que je ne cherche pas à m'appuyer sur des faits certains, incontestables, prove-

Digitized by Google

nant de nombreuses autopsies de noyés, et, par suite, à l'abri de toute contestation.

La science et l'observation vont se trouver aux prises avec la routine; et je ne doute pas qu'elles ne finissent par en triompher.

Pour rallier les savants et les engager à adopter et à recommander le traitement physiologique que je viens vous proposer, il est de mon devoir de résoudre tout d'abord les quatre questions suivantes :

1° Existe-t-il de l'eau dans l'estomac des noyés? — Quelle en est la quantité?

2° Quelle influence cette accumulation d'eau peut-elle exercer sur la calorification, sur les fonctions de la respiration et de la circulation, et surtout sur les phénomènes mécaniques du thorax, du diaphragme et des poumons?

3° Quels sont les meilleurs moyens à opposer aux conséquences de la distension de l'estomac par l'eau, les aliments ou les boissons alcooliques?

4° Quelles doivent être, au point de vue physiologique, les conséquences des fumigations de tabac dans le fondement et de l'insufflation pratiquée avec le soufflet?

Digitized by Google

CHAPITRE I.

EXISTE-T-IL DE L'EAU DANS L'ESTOMAC DES NOYÉS? QUELLE EN EST LA QUANTITÉ?

A. — EXISTE-T-IL DE L'EAU DANS L'ESTOMAC DES NOYÉS?

Pour répondre à la première partie de cette question : existe-il de l'eau dans l'estomac des noyés, je m'appuierai sur deux ordres d'épreuves?

1° Sur les expériences faites sur des animaux submergés;

2° Sur les résultats offerts par la médecine légale à la suite d'autopsies de noyés.

La science n'en possédant que très-peu, je tâcherai d'y suppléer par celles qu'il m'a été possible de réunir en l'espace de plus de vingt ans, comme médecin légiste d'un arrondissement qui compte plus de 500,000 habitants.

I. — EXPÉRIENCES FAITES SUR DES ANIMAUX SUBMERGÉS.

En 1859, je fus appelé à répondre à la question suivante posée par le parquet du Nord :

« Après la mort, les substances liquides ou demi-solides peuvent-elles, par simple filtration le long de l'œsophage, arriver dans l'estomac? »

Digitized by Google

Avant de me prononcer, j'ai été amené à faire une série d'expériences comparatives sur des cadavres et sur des animaux vivants plongés dans un liquide.

Agissant avec des liquides colorés en bleu ou en noir, il m'était facile de reconnaître, par l'examen du tube digestif, s'il y avait ou non eu pénétration dans l'estomac.

Sans vouloir revenir sur les détails de ces expériences, qui ont été imprimés dans les bulletins de la Société des Sciences, je me contenterai de déclarer que j'ai toujours constaté qu'aucune substance liquide ou demi-solide ne pouvait arriver dans l'estomac d'un cadavre d'un enfant mort-né submergé après la mort, tandis que la pénétration avait constamment lieu si on noyait, même en tenant la tête dans une position déclive des animaux vivants, tels que des lapins, des chiens, etc., etc.

Chez plusieurs de ces animaux, la quantité d'eau était même très-considérable.

Orfila, Piorry et Edward Senner-Cox, dès 1828, avaient fait quelques expériences à peu près semblables aux miennes et étaient arrivés aux mêmes conclusions sur des cadavres placés dans des baignoires contenant de l'eau et du charbon pulvérisé, et, dans aucun cas, ces auteurs n'avaient observé la moindre trace de liquide coloré dans l'estomac.

C'est ce que prouvent également des expériences multiples faites sur des animaux morts et dont nous trouvons la mention dans le traité de médecine légale, de Casper, publié en 1862, trois ans, par conséquent, après celles que nous avions faites sur les instances du parquet de Lille.

Elles sont, du reste, conformes aux miennes. Il me semble toutefois utile de les rappeler en quelques mots.

Riedel expérimenta sur cinq chats morts jetés à l'eau et sur trois cadavres d'enfants mis dans l'eau dans la

Digitized by Google

position la plus favorable. Il ne trouva, après un ou deux jours aucune trace de liquide.

Kanzler jeta des cadavres d'animaux dans de l'encre en leur fendant la bouche jusqu'aux maxillaires et les plaça la bouche ouverte dans la position la plus favorable pour que le liquide y entrât, et il n'a pas trouvé de liquide dans l'estomac.

Il n'est donc plus permis de croire que par voie d'infiltration des substances liquides ou demi-solides peuvent pénétrer dans les voies digestives d'un cadavre.

Casper et Tardieu se sont ralliés à cette opinion; et en rapportant leurs propres paroles, je pense me mettre à l'abri, dans la suite de ce travail, de toute espèce de contradiction sur ce point scientifique.

Le professeur de médecine légale de Berlin déclare, en effet, (page 405, tome II, de son Traité) : « personne ne doute plus que l'eau contenue dans l'estomac des noyés ait pu y pénétrer après la mort »; et Tardieu, dans son étude sur l'infanticide, publiée en 1868, confirme en ces termes nos affirmations et celles de Casper : « lorsqu'un enfant, dit cet hygiéniste, est projeté vivant dans une fosse, des matières se retrouvent non-seulement dans la bouche et l'arrière-gorge, mais jusque dans l'estomac où elles n'ont pu arriver que par la déglutition. Rien de pareil ne se présente lorsqu'un enfant a été jeté après la mort ».

Voilà donc un premier point qui nous paraît jugé par la voie expérimentale.

Nous avons maintenant à prouver que dans l'estomac des individus submergés vivants, on rencontre toujours une quantité plus ou moins considérable de liquide mélangé souvent à des substances alimentaires.

Digitized by Google

II. — PREUVES FOURNIES PAR LA MÉDECINE LÉGALE A LA SUITE D'AUTOPSIES DE NOYÉS.

Cet ordre de preuves nous amène à examiner l'estomac des noyés et nous oblige, en conséquence, à recourir aux autopsies dont les résultats ont été publiés par les auteurs à un point de vue médico-légal. — Ces autopsies nous paraissaient devoir être précieuses pour compléter la solution de la question que nous nous sommes proposée; mais en faisant des recherches dans les traités de médecine légale, nous avons été étonné du petit nombre d'observations. — Casper n'en rapporte que 16, malgré sa vaste et longue expérience. — Tardieu n'en cite que 8 dans son étude sur l'infanticide; toutes ont été prises sur des enfants. — Je n'en ai retrouvé qu'une dans l'ouvrage de Briand et Chaudé. — Ce qui ne me donne en tout que 25 faits.

En dépouillant mes rapports de médecine légale depuis 1854 jusqu'en 1876, sur près de 400 autopsies que j'ai été à même de faire comme médecin-légiste, il ne m'a été possible d'en extraire que 26 ayant trait à des individus morts par suffocation ou par submersion, et chez lesquels des substances, lors de l'agonie, avaient été entraînées du pharynx et de la cavité buccale dans la cavité de l'estomac. — Il m'est donc permis de parler sur cette matière avec une certaine autorité, puisque je puis m'appuyer sur 51 observations dont 26 me sont personnelles. — Ces dernières seront d'autant mieux accueillies qu'elles sont inédites.

§ I. — *Observations de Casper.*

Voici les 16 observations que nous extrayons de l'ouvrage de Casper; tout en les réduisant à une très-courte

Digitized by Google

analyse, elles prouveront d'une manière certaine qu'il existe de l'eau dans l'estomac des noyés.

Observations de 293 à 296. — Homicide de quatre enfants par submersion.

Casper, dans son traité de médecine légale, nous apprend que le lithographe Permanne noya ses quatre enfants après les avoir placés dans un panier : — Trois d'entre eux, furent retirés de l'eau peu de temps après leur mort, et le quatrième au bout de quatre mois. — Appelé à en faire les autopsies, il déclare que l'estomac de Paul, âgé de quatre ans était très-grand et qu'il se trouvait rempli d'eau et de chyme liquide ; — que celui d'Hermann, âgé de deux ans, qui avait séjourné 15 heures dans l'eau, était gorgé de chyme et d'eau claire ; — que celui de Georges, âgé de quinze mois, dont la submersion avait duré 17 heures, était gorgé d'un liquide jaunâtre et de chyme. — Quant à celui de Louise, âgée de 6 ans, et qui était resté 3 mois et 28 jours, il contenait encore, malgré une putréfaction assez avancée, beaucoup de chyme aqueux.

Observation 297. — Suicide par submersion. — Neuro-paralysie.

Casper cite une fille vierge de 19 ans, retirée très-peu de temps après sa chûte dans l'eau. — A l'autopsie, l'estomac était très-grand, contenait du chyme et était gorgé d'une quantité d'eau tellement grande qu'on ne pouvait pas supposer que cette jeune fille l'eût bu. — Dans les poumons, il existait également beaucoup d'eau.

Observation 298. — Suicide par submersion. — Mort par neuro-paralysie.

Il s'agit d'un homme de 20 ans qui mourut dans l'eau au mois de novembre, et dont le cadavre ne séjourna que 24 heures. — A l'autopsie pratiquée 6 jours après la mort, l'estomac était complètement rempli d'eau claire et limpide sans trace de chyme.

Digitized by Google

Observation 302. — Mort par submersion. — Asphyxie.

Dans l'estomac du cadavre d'un inconnu, trouvé dans l'eau au mois d'avril, dans un état de putréfaction assez avancée, il y avait des restes de pommes de terre et une certaine quantité d'eau claire.

Observation 304. — Suicide par submersion. — Mort par asphyxie.

Il est question d'un homme de 50 ans qui avait séjourné 6 semaines dans l'eau, et dont le cadavre fut autopsié le 15 mars; son estomac, vide de chyme, contenait 200 à 250 grammes d'eau.

Observation 305. — Suicide par submersion. — Asphyxie.

Également au mois de mars, Casper fit l'autopsie d'un homme de 40 ans, 3 jours après sa mort; il avait séjourné 18 heures dans l'eau. — L'estomac était plein d'un liquide laiteux.

Observation 306. — Mort par submersion. — Asphyxie.

Une jeune fille, après avoir séjourné 7 jours dans l'eau et être restée 2 jours à la morgue, est autopsiée en parfait état de conservation. — Dans son estomac existait du chyme aqueux.

Observation 307. — Mort par submersion et asphyxie.

Un noyé de 34 ans, qui n'avait séjourné que peu de temps dans l'eau, présenta à l'autopsie un estomac renfermant un peu d'eau et quelques morceaux de vase qui adhéraient à la muqueuse. La trachée et les poumons contenaient une notable quantité d'eau écumeuse.

Observation 311. — Diagnostic certain d'un cas de mort par immersion, malgré l'état de putréfaction avancée.

Dans l'estomac de ce noyé, qui avait séjourné 4 ou 5 mois dans l'eau, il n'existait qu'une demi cuillerée de

Digitized by Google

vase qui adhérait à la muqueuse. Le liquide qu'il avait absorbé au moment de la submersion en avait disparu sous l'influence de la transudation cadavérique.

Observation 347. — Submersion d'un cadavre les jambes liées.

D'après Casper, la mort de cet homme, âgé de 26 ans, qui avait séjourné 24 à 26 heures dans l'eau, avait été la conséquence de la submersion : son estomac ne renfermait pas d'aliments, mais 120 grammes environ d'eau claire.

A cette série, composée d'adultes, il n'est pas moins intéressant, pour se convaincre avec quelle facilité les noyés, grâce à la déglutition, peuvent faire arriver dans leur estomac les liquides au milieu desquels ils ont trouvé la mort, de relater une autre série, composée d'enfants nouveau-nés, et dont les renseignements nous sont également fournis par Casper dans les observations suivantes :

Observation 393. — Nouveau-né retiré d'une fosse d'aisance.

Une femme croyant son enfant mort-né l'avait jeté dans une fosse d'aisance après être accouchée au-dessus d'un seau vide. — A l'autopsie, l'estomac apparut rempli d'un liquide jaunâtre ayant l'odeur de fèces.

Observation 394. — Naissance au milieu d'excréments.

Ce jeune enfant nouveau-né avait été expulsé du sein maternel au moment où sa mère croyant sentir le besoin d'aller à la selle était assise sur une chaise percée. — A l'autopsie, on vit la trachée remplie de fèces jusque plus bas que sa bifurcation ; — il y avait également des matières fécales dans l'œsophage, et l'estomac était au trois-quarts rempli de fèces.

Observation 395. — Naissance dans des matières fécales.

Dans ce cas, comme dans le précédent, l'accouche-

Digitized by Google

ment avait eu lieu sur une chaise percée ; l'estomac était complètement rempli de féces liquides.

§ II. — *Observations de M. le Professeur Tardieu.*

A ces divers renseignements que nous avons trouvés dans le Traité de Médecine légale de Casper, il n'est pas inutile de rapporter très-succinctement ceux qui nous sont fournis par l'analyse des observations de M. Tardieu.

A la fin de son étude sur l'infanticide, nous lisons:

OBSERVATION 31. — Infanticide par immersion dans une fosse d'aisance.

Estomac contenant une notable quantité d'un liquide brun, très-fétide, ayant une grande analogie avec les matières liquides des fosses d'aisance dans lesquelles le cadavre a été trouvé.

OBSERVATION 34. — Infanticide : enfant jeté dans la fosse d'aisance. — Autopsie le 25 janvier 1861.

Estomac contenant, ainsi que l'œsophage, un liquide brun et fétide.

OBSERVATION 36. — Enfant jeté vivant dans la fosse d'aisance, retiré vivant après y avoir séjourné onze heures et mort une heure après. — Autopsie, 2 août 1859.

Estomac renfermant une assez grande quantité de liquide et de matières de la fosse d'aisance.

OBSERVATION 40. — Infanticide par immersion dans les fosses d'aisance.

Autopsie. — Bouche et arrière-gorge remplies de matières fécales, estomac ne renfermant qu'une faible partie de liquide brun.

OBSERVATION 45. — Enfant jeté vivant dans une fosse d'aisance.

Autopsie. — Matières fécales dans l'estomac.

Digitized by Google

Observation 49. — Enfant jeté vivant dans une fosse d'aisance.

Autopsie. — Dans l'estomac se trouvent des matières fécales.

Observation 51. — Suffocation et submersion.

Enfant trouvé dans le canal de l'Ourcq. — Estomac distendu par une grande quantité d'eau roussâtre sans mélange de lait et de matières alimentaires.

L'observation suivante, publiée dans l'ouvrage de Briand et Chaudé (page 793), plaide également en faveur de la sonde œsophagienne, non seulement pour extraire les liquides avalés, mais les substances alimentaires que peut contenir l'estomac d'un noyé.

Il s'agit d'un homme de 40 ans retiré de l'eau quelques heures après sa submersion. — A l'ouverture de l'abdomen, les experts trouvèrent l'estomac gorgé de liquides et de substances alimentaires exhalant une odeur vineuse.

§ III. — *Observations inédites de l'Auteur.*

Le dépouillement des différents rapports que j'ai été chargé de rédiger comme médecin-légiste de Lille, de 1854 à 1876, m'a révélé les 26 observations suivantes, susceptibles de confirmer la présence de liquides provenant du milieu dans lequel les individus ont été submergés.

Ces nouveaux faits, qui n'ont pas encore été publiés, se rapportent plutôt à de jeunes enfants submergés qu'à des adultes, le Parquet de Lille n'ordonnant, en général, l'autopsie des noyés que lorsque des lésions extérieures peuvent faire soupçonner que la mort a été le résultat d'un crime et non d'un suicide. — Cependant, je crois

Digitized by Google

nécessaire d'en faire l'analyse, non moins pour confirmer ceux recueillis par Casper et Tardieu, que pour prouver que nous nous sommes efforcé de recueillir des documents d'une parfaite authenticité, à l'effet d'apprécier non seulement la présence du liquide trouvé dans l'estomac d'un noyé, mais d'en constater la quantité.

Observation I. — *Mort par submersion. — Plaie à la tête. — Neuro-paralysie.*

Le 18 septembre 1855, une femme, âgée de 55 ans, est retirée du canal de la Basse-Deûle, à Lille, après y avoir séjourné 24 heures. — Coloration blanchâtre de la peau. — Plaques rosées aux membres. — Vase et sable dans la rainure des ongles. — Plaie au sommet de la tête. — Mousse fine et blanchâtre dans la trachée et dans les bronches. — Léger engoûment pulmonaire. — Sang noir et liquide dans les cavités du cœur. — Distensions gazeuses. — Chapelet de matières fécales dans le gros intestin.

Estomac dilaté par des gaz; coloration blanc-rose à l'extérieur, grisâtre à l'intérieur. — Sa cavité renferme 200 grammes d'eau, dont l'odeur a une certaine analogie avec celle du suc gastrique.

Une vingtaine de petits calculs dans la vésicule et dans les canaux hépatiques. — Reins congestionnés. — Rate ramollie. — Foie jaune et dense. — Vessie contient quelques grammes d'urine. — Cerveau blanchâtre, assez mou. — Veines cérébrales vides de sang et revenues sur elles-mêmes. — 100 grammes de sérosité dans les ventricules. — Liquide séreux abondant à la périphérie de l'encéphale.

Réflexion. — La mort de cette femme a été déterminée lors de la submersion, plutôt par une syncope que par

Digitized by Google

l'asphyxie : Le cerveau, en effet, était anémié et les poumons n'étaient que faiblement engoués.

A cette cause, peut-on attribuer la faible quantité de liquide aqueux contenue dans l'estomac? Ou bien faut il admettre qu'après l'extraction de l'eau ou pendant le transport, par suite d'une pression ou d'une position déclive, une partie du liquide contenu dans cet organe s'est échappé par l'œsophage? A cette triple cause, peut-être serait-il permis, dans des cas semblables, d'attribuer le peu de liquide qu'on rencontre souvent dans l'estomac au moment de l'autopsie?

Mais chez le noyé dont la vie n'est pas éteinte, on est en droit de soupçonner une plus grande quantité de liquide, par suite de la tonicité des sphincters cardiaque et œsophagien, tonicité qui n'existe plus sur le cadavre dont la mort remonte à plus de 24 ou 36 heures. A ces différents points de vue, le peu de distension de l'estomac observé au moment de l'autopsie, ne pourrait autoriser à conclure au peu d'utilité de l'emploi de la sonde œsophagienne.

Observation II. — *Mort par submersion au moment du travail de la chymification. — Autopsie.*

Femme de 25 à 30 ans, en voie de décomposition, retirée du canal de la Deûle, à Lille, le 1er mars 1856. — Infiltration gazeuse. — Matière vaseuse dans la rainure des ongles. — Coloration violacée des muqueuses buccale-pharyngienne et laryngienne. — Forte congestion pulmonaire.

L'estomac descend jusqu'au-dessous de l'ombilic, recouvre la partie supérieure de l'intestin grêle, et renferme des matières alimentaires (pommes de terre, jambon ou lard), réduites en bouillie par l'effet de la chymification. — On en retrouve dans la partie supérieure de l'intestin. — Pas d'urine dans la vessie.

Digitized by Google

Réflexion. — En admettant, même au début de la submersion, l'ingestion d'une faible quantité d'eau, le cathétérisme, s'il eût été pratiqué, n'en aurait pas moins été utile, puisqu'il eût servi, dans le cas où on eût agi peu de temps avant la mort confirmée, à extraire les matières alimentaires qui distendaient la muqueuse stomacale. Or, maintenir des aliments dans l'estomac d'un noyé, c'est prolonger l'indigestion, et, avec l'indigestion, la congestion cérébrale et pulmonaire.

A ce titre donc, le cathétérisme peut exercer la plus heureuse influence pour ranimer un submergé et le rappeler définitivement à la vie.

OBSERVATION III. — *Infanticide par submersion dans un vase d'eau crayeuse*

Le 15 mai 1858, un enfant nouveau-né, sitôt sa naissance est plongé la tête la première dans un vase d'eau crayeuse. — A l'autopsie, nous retrouvons une espèce de mastic dans les voies digestives, depuis le pharynx jusqu'à l'estomac, qui en est distendu.

Réflexion. — Cette observation peut démontrer quelle est la puissance de la déglutition, même chez un enfant, puisque les efforts de contraction de l'œsophage ont pu triompher des lois de la pesanteur pour entraîner dans l'estomac des matières demi-solides.

OBSERVATION IV. — *Mort par submersion. — Inanition.*

Un homme de 35 à 40 ans est retiré mort du canal de la Deûle, à Lille, en parfait état de conservation, le 22 mai 1858. — Congestion pulmonaire. — L'estomac contient 600 grammes d'eau. — La muqueuse est grisâtre et recouverte d'un enduit muqueux.

Réflexion. — Cette quantité de 600 grammes, sans être

Digitized by Google

considérable, eût du être retirée, non pas tant pour éviter au noyé les phénomènes de compression, que pour l'empêcher de ressentir le froid que le liquide eût pu produire à la surface du tube digestif. — Peut-être, en outre, y a-t-il eu écoulement d'une partie du liquide après la mort, au moment de l'extraction du cadavre et de son transport.

OBSERVATION V. — *Mort par submersion.*

Le 6 octobre 1858, on retirait d'un des canaux de la ville de Lille, le nommé Hue, âgé de 45 à 50 ans, peu d'heures après sa chute. — Raideur cadavérique. — Vase entre les ongles, dans les narines et dans la cavité buccale. — Légère plaie à la tête. — Coloration violacée des poumons. — Sommet et bords antérieurs emphysémateux. — Petits épanchements sanguins, ainsi que de la vase et des lentilles dans les dernières ramifications bronchiques. — Forte hypérémie cérébrale et sérosité (30 grammes) dans les ventricules.

L'estomac renferme près de 300 grammes d'eau, 100 grammes de vase et une certaine quantité de petites lentilles vertes ainsi que des morceaux de pommes de terre.

Réflexion. — Assurément, dans ce cas, la sonde eût rendu des services au malheureux noyé pour débarrasser son estomac de l'eau, de la vase et des aliments qu'il contenait.

OBSERVATION VI. — *Infanticide dans une fosse d'aisance,*

Le 25 janvier 1859, on retira d'une fosse d'aisance, à Roncq (Nord), l'enfant de la nommée Moreau, encore en parfait état de conservation. — La mère prétendait avoir été surprise par les douleurs de l'enfantement alors qu'elle était au-dessus d'une fosse d'aisance. — A son insu son enfant fut expulsé du sein maternel; le cordon

Digitized by Google

se déchira à son insertion abdominale, et l'enfant fut retiré plusieurs heures après sa chute. — A l'autopsie, nous constatâmes qu'il était né à terme, viable et vivant. — Cette dernière preuve nous a été révélée, non par la docimasie pulmonaire, dont les épreuves avaient été négatives, mais par la présence d'un liquide épais, brunâtre, renfermant des débris de paille et de matières fécales dans l'œsophage, dans le pharynx, la trachée et les bronches jusqu'aux dernières ramifications bronchiques. — Cette même substance avait pénétré dans l'estomac et en avait rempli complètement la cavité de cet organe.

Réflexion. — Cette observation est remarquable en ce qu'elle prouve qu'avant même que l'enfant ait pu faire une première inspiration, la déglutition peut s'opérer sitôt l'expulsion de l'enfant du sein maternel et faire pénétrer dans le tube digestif, non-seulement des liquides, mais même des substances solides, tels que des débris de paille et des matières fécales. — Assurément cette ingestion avait été le résultat, non d'une filtration cadavérique, mais d'un phénomène vital. — Ainsi l'interpréta le jury des assises du département du Nord, et la femme Moreau fut condamnée pour le crime d'infanticide.

OBSERVATION VII. — ***Infanticide par submersion dans une cave servant à déposer des engrais à Fives-Lille*** (***Nord***).

Cet enfant, du sexe féminin, nous fut présenté le 20 octobre 1860, le lendemain du jour où on le retira d'une fosse servant à déposer des engrais.

D'après l'état avancé de la putréfaction, la mort pouvait remonter à 15 ou 20 jours. — Il était né à terme, viable et avait respiré. — Plus de sang dans les cavités du cœur, ni de gaz. — Dans l'intérieur de l'estomac

Digitized by Google

existait une substance épaisse, noirâtre, semblable au résidu que l'on trouve dans les caves à engrais. — En râclant la muqueuse avec le dos d'un scalpel, nous pûmes en déposer 10 grammes environ sur un morceau de papier.

Réflexion. — Dans ce cas, comme dans les précédents, ces résidus avaient été entraînés dans l'estomac de l'enfant par un acte de déglutition : et si nous n'avons pu retrouver des traces d'une substance liquide, c'est que, pendant les 15 ou 20 jours qui s'étaient écoulés depuis la mort, elle avait pu, par suite d'une transudation cadavérique s'échapper de l'intérieur de cet organe.

Observation VIII. — ***Infanticide par submersion dans une fosse d'aisance.***

Enfant du sexe féminin de la nommée Hubert, Léopoldine, retiré d'une fosse d'aisance, le 2 mars 1863, dans un état de décomposition assez avancé. A l'autopsie, je constate que dans l'estomac existe 15 grammes de matières épaisses, noirâtres, ayant l'aspect et l'odeur de matières fécales, et que de semblables matières se retrouvent dans l'œsophage, dans la bouche, dans toute l'étendue des voies aériennes, jusque dans les plus petites divisions bronchiques. — L'enfant était venu à terme et avait respiré.

Observation IX. — ***Infanticide par submersion dans un canal.***

Le 29 août 1863, on soumet à notre examen l'enfant nouveau-né de la nommée Elise Bathet, du sexe masculin, retiré le matin du canal de l'Esplanade, après y avoir séjourné 4 ou 5 jours. — L'autopsie nous révèle qu'il était venu à terme, qu'il avait respiré. et que dans son estomac existaient 100 grammes d'un liquide inodore et lim-

Digitized by Google

pide. — Au milieu de ce liquide se trouvait mélangée une petite quantité de mucosités visqueuses et transparentes.

Réflexion. — Si on tient compte que l'enfant était nouveau-né, on peut considérer cette quantité de 100 grammes contenue dans son estomac comme une quantité considérable.

OBSERVATION X. — *Infanticide par submersion dans le canal de la Deûle, à Lille.*

Le 16 juin 1865, un enfant nouveau-né du sexe masculin, était retiré du canal de la Deûle, à Lille, après y avoir séjourné 4 à 5 jours. L'autopsie nous révèle que l'enfant était né à terme et qu'il avait respiré. — Dans son estomac se trouvaient, outre quelques mucosités glaireuses, 70 grammes d'eau : cette eau, recueillie dans un vase, était surtout remarquable par sa fraîcheur et sa limpidité. — Cet enfant n'avait pas reçu les premiers soins, sur son corps existaient des matières caséeuses, et le cordon ombilical, sectionné à 15 cent. de l'abdomen, ne portait point de trace de ligature.

OBSERVATION XI. — *Infanticide par submersion dans une fosse d'aisance.*

Enfant du sexe féminin, né à terme, viable et vivant, retiré, le 4 octobre 1865, d'une fosse d'aisance à Ennetières (Nord), 22 jours après sa naissance, appartenant à la nommée Fremaux.

État de décomposition assez avancée. — L'estomac présente dans sa cavité 10 grammes de matières fécales très-épaisses. — Épreuve négative fournie par la docimasie pulmonaire.

Réflexion. — La vie de l'enfant nous a été révélée dans ce cas par l'acte de la déglutition.

Digitized by Google

Observation XII — *Infanticide par submersion.*

Le 30 octobre 1865, on retirait, d'une fosse d'aisance, l'enfant de la femme Bourgeois en parfait état de conservation. — Cet enfant n'y avait séjourné que deux jours lorsqu'on l'a retiré.

A l'autopsie, outre les signes d'une parfaite respiration, nous observons dans son estomac, ainsi que dans le pharynx et la trachée, 10 à 15 grammes de matières fécales.

Observation XIII. — *Infanticide par submersion dans le canal de la Deûle.*

Le 14 décembre 1865, un enfant nouveau-né, du sexe féminin, dont la mort pouvait remonter à 3 jours environ, était retiré en parfait état de conservation du canal de la Deûle, à Wambrechies (Nord).

Le cordon ombilical était sectionné à 0,01 cent. de son insertion abdominale et ne portait point de trace de ligature. — Respiration complète révélée par la docimasie pulmonaire.— Dans la cavité de l'estomac une vingtaine de grammes d'eau mélangée à des mucosités visqueuses et à des parcelles de vase noirâtres. — Une notable quantité de vase existait également dans le larynx ainsi que dans les bronches.

Observation XIV. — *Mort par submersion au moment du travail de la digestion.*

Femme âgée de 20 ans, retirée, le 20 octobre 1866, du canal de la Basse-Deûle, à Lille. — Rigidité cadavérique. — Figure violacée. — Vase dans la rainure des ongles. — Très-forte hypérémie pulmonaire et cérébrale. — L'estomac contient 180 grammes environ d'aliments composés de viande et d'une substance épaisse et grisâtre en voie de chymification.

Digitized by Google

Observation XV. — *Mort par submersion au moment du travail de la digestion.*

Le 26 octobre 1866, la nommée Duquenne, Amélie, âgée de 22 ans, est retirée du canal de la Deûle après une submersion de 12 jours.

Dans son estomac existe une notable quantité d'aliments composée de viande, de carottes et de pommes de terre, dont l'ingestion, d'après le travail de la chymification, a pu avoir lieu deux heures avant la mort. — Très-forte congestion cérébrale et pulmonaire.— Signes, aux parties sexuelles, d'un accouchement de date récente.

Observation XVI. — *Infanticide. — Enfant enfoui dans du fumier.*

Le 12 avril 1867, nous avons fait, à l'hôpital de Roubaix, l'autopsie d'un enfant du sexe féminin qui était resté enfoui dans du fumier pendant 7 ou 8 jours. — Dans l'estomac, on rencontra des mucosités visqueuses entremêlées de particules solides analogues aux substances qui entouraient l'enfant au moment où on l'a retiré. — Dans le larynx, les bronches, ainsi que dans le pharynx et l'œsophage existaient d'autres particules composées de terre et de débris de fumier.

Réflexion. — Cette observation nous offre une nouvelle preuve de la force de contraction déployée par l'acte de déglutition quand un obstacle mécanique s'oppose aux phénomènes respiratoires.

Observation. XVII. — *Mort par enroulement de l'enfant dans une wassingue humide.*

Le 13 avril 1867, la nommée Joséphine Berceau, femme Badin, âgée de 45 ans, accouchait seule, dans une maison habitée, sans réclamer les secours de ses voisins. — Sitôt

Digitized by Google

la naissance de son enfant, pour étouffer ses cris, elle l'enroulait dans une wassingue humide.

Nous fîmes l'autopsie de cet enfant, qui était du sexe masculin, et qui était mort seulement depuis 36 heures; il se trouvait dans un parfait état de conservation. — Coloration bleuâtre entremêlée de petits points ecchymotiques à la face. — Très-forte congestion oculaire; cordon long de 84 cent. uni au placenta sans trace de ligature. — Poids du corps, 3 kilos 125 grammes. — Hypérémie pulmonaire et cérébrale. — Parfaite respiration. — Dans la trachée et dans les bronches, on remarquait des mucosités spumeuses et légèrement sanguinolentes. L'estomac contient des mucosités glaireuses entremêlées de mucosités aérées.

Réflexion. — Dans cette observation, les mucosités aérées provenaient du pharynx, et c'est au moment de l'agonie, qu'elles ont été transportées, par les efforts de la déglutition, dans la cavité stomacale.

Observation XVIII. — *Infanticide. — Asphyxie par suffocation.*

Cet enfant, du sexe féminin, avait subi sitôt sa naissance, le 2 décembre 1867, une pression très-énergique sur la bouche et sur le nez de la part de sa mère, Léonie Dhaisne.

L'autopsie eut lieu 36 heures après sa mort, et nous constatâmes, comme sur l'enfant précédent, outre des signes d'asphyxie, la présence dans l'estomac de 20 grammes de mucosités visqueuses et transparentes mélangées à des bulles d'air, d'où leur aspect spumeux.

Réflexion. — Ces mucosités provenaient également de la déglutition et s'étaient formées au moment de l'agonie dans le pharynx et dans les voies aériennes.

Digitized by Google

Observation XIX. — *Mort par submersion dans le canal Vauban à Lille.*

Autopsie, le 24 août 1870, d'un homme âgé de 25 ans, retiré du canal 24 heures après la mort, et après un séjour de 12 à 15 heures dans l'eau.

Le cadavre en parfait état de conservation. — Face rouge. — Épiderme des mains et des pieds gonflés, d'un gris bleuâtre. — Peau offrant l'aspect de chair de poule. — Rigidité cadavérique des membres. — Écume sanguinolente mélangée dans les bronches et dans la trachée. — Poumons très-congestionnés, d'une coloration d'un brun violacé. — Sang noir et liquide dans les cavités du cœur. — Très-forte hypérémie cérébrale. — Estomac distendu par 750 grammes d'eau. A la surface du liquide surnage du chyme blanchâtre. — Au fond de l'estomac existe de la couenne de lard en partie chymifiée, ramollie et transparente, comme si elle avait été traitée par un alcali. — On constate du chyme blanchâtre d'une consistance molle dans toute la longueur de l'œsophage.

Réflexion. — Cet homme était tombé dans l'eau au moment du travail de la digestion, et avait avalé une quantité d'eau suffisante pour gêner, si on l'eût retiré vivant, d'une manière très-sensible, l'accomplissement des phénomènes mécaniques et chimiques de la respiration.

Cette observation est encore remarquable en ce qu'elle nous prouve, qu'après la mort, une partie de l'eau contenue dans l'estomac peut être rejetée à l'extérieur par suite d'une position déclive imprimée au cadavre et du relâchement du sphincter cardiaque. — La preuve nous en est fournie par la présence du chyme dans l'œsophage, analogue à celui qui surnageait à la surface de l'eau contenue dans l'estomac. — Il en résulte donc que si, comme nous le supposons, le liquide avalé par un sub-

Digitized by Google

mergé peut ainsi, soit par une pression sur la région épigastrique, ou soit par la déclivité, être rejeté au dehors, il n'est pas possible, en s'appuyant sur l'examen stomacale des individus morts par submersion, d'être fixé sur la quantité absolue d'eau avalée. — Celle qu'on retrouve peut être envisagée, non formant la totalité, mais une partie seulement.

A ce point de vue, le cathétérisme de l'estomac devient une véritable nécessité, et s'en abstenir, serait de nature à déterminer la mort d'individus qui auraient peut-être pu, grâce à l'emploi immédiat de la sonde, être sauvés.

Observation XX.— *Infanticide par submersion dans une fosse d'aisance.*

Le 27 février 1871, enfant du sexe féminin autopsié, le lendemain de son extraction d'une fosse d'aisance, dans laquelle il a pu séjourner 5 à 6 jours.

Né à terme. — Respiration complète, signes d'asphyxie. — Dans la trachée et dans le larynx on trouve des parcelles de matières fécales. — L'estomac contient une quantité de liquide semblable à celui des fosses d'aisance; il en existe également dans le pharynx.

Observation XXI. — *Enfant de 6 ans, morte par submersion et retirée d'un des fossés des fortifications de la ville de Lille.*

D'après les divers renseignements fournis, cette jeune fille se serait noyée le 4 septembre 1871, vers 4 heures du soir. Elle avait dîné à 1 heure avec de la soupe, des petits haricots verts, des pommes de terre et du pain.

L'autopsie en est faite 24 heures après la mort. — Signes d'asphyxie. — Dans le larynx, la trachée et les bronches, on constate la présence de mucosités légèrement teintes en rose et de débris alimentaires. — Après avoir retiré l'estomac de l'abdomen, nous observons

Digitized by Google

dans l'intérieur de cet organe une grande quantité d'eau, 450 grammes environ, mélangée à des aliments en voie de chymification, composés de petits morceaux de pommes de terre, d'haricots verts et de pain, en partie digérés.

Réflexion. — Malgré les 3 ou 4 heures écoulées entre le dernier repas et la chute dans l'eau, l'estomac contenait encore une notable quantité de substances alimentaires; ce qui, joint à l'eau avalée au moment de la submersion, plaide en faveur des avantages de la sonde œsophagienne.

OBSERVATION XXII. — *Mort par submersion. — Asphyxie.*

Le 1er novembre 1872, on retira du canal de Croix, près de Roubaix, le cadavre du nommé Gustave Deconninck, âgé de 40 ans environ, après 10 ou 12 jours de submersion. — Décomposition assez avancée. — Infiltration gazeuse du tissu cellulaire de la peau de la face et de la poitrine. — Sang noir et liquide dans les cavités du cœur. — Hypérémie cérébrale et pulmonaire. — Cerveau ramolli et d'un gris-verdâtre. — Dans l'estomac, on constate la présence de gaz et de 450 grammes de substances alimentaires en partie chymifiées, composées de pommes de terre et de débris de viande. — Ces diverses substances sont épaisses et grisâtres. — Dans les voies aériennes existent des substances, les unes noirâtres, les autres blanchâtres. — A l'aide du microscope, il nous a été possible de reconnaître que les noirâtres étaient composées de substances tinctoriales avec des filaments de laine, et les blanchâtres de substances alimentaires caractérisées par des cellules provenant de blé et de pommes de terre.

Réflexion. — Suivant toutes probabilités, la quantité de liquide contenue dans l'estomac devait être plus

Digitized by Google

considérable immédiatement après la mort, et si nous n'en avons retrouvé que 400 grammes, c'est qu'une partie de la substance aqueuse avait été enlevée par la transudation cadavérique ou par une position déclive.

Observation XXIII. — *Mort probable par submersion.*

Autopsie du cadavre d'un soldat du 73e de ligne, retiré du canal de la Moyenne-Deûle, à Lille, le 18 mars 1873, après un séjour de 2 mois 1/2 sous l'eau.

Il offre les signes d'une putréfaction très-avancée. — Coloration d'un brun-noirâtre des poumons. — Cœur et gros vaisseaux vides de sang. — Petits caillots sanguins mélangés à de la vase. — L'estomac renferme 100 grammes environ de liquide sanguinolent mélangé à quelques parcelles alimentaires composées en partie de pain et de substances végétales.

Ces substances exhalent une légère odeur alcoolique.

Réflexion. — Comme dans l'observation précédente, la transudation cadavérique a dû entraîner en dehors de l'estomac une notable quantité de liquide qu'il devait contenir avant la mort.

Observation XXIV. — *Infanticide par submersion dans une fosse d'aisance. — Déglutition complète. — Absence de respiration.*

Enfant nouveau-né, du sexe masculin, de la nommée Palmyre Guyot, retiré d'une fosse d'aisance le 18 mars 1873, et autopsié 48 heures après sa naissance. — Né à terme et viable. — Cordon ombilical dentelé, sans trace de ligature. — De nombreuses égratignures sur le tronc et sur la cuisse droite. — Sang noir et liquide dans le cœur. — Hypérémie cérébrale. — Les poumons ne crépitent pas; ces derniers, plongés dans l'eau, gagnent complètement le fond du vase. — Matières fécales très-

Digitized by Google

abondantes dans la cavité buccale, pharynx, larynx, la trachée et les dernières divisions bronchiques.

Dans l'estomac, on constate la présence d'une notable quantité de fèces, ainsi qu'une petite pierre et une faible quantité de charbon. Ces dernières substances nous ont été révélées à l'aide du microscope.

Réflexion. — Dans cette observation, on a la preuve de la force de la contractilité de l'œsophage au moment de l'agonie, quoique l'enfant n'ait pu respirer, il put cependant, grâce à la déglutition, faire pénétrer dans son estomac non-seulement des matières fécales qui l'entouraient, mais encore une petite pierre, ainsi que des parcelles de charbon.

Observation XXV. — *Infanticide. — Mort par obstacle mécanique à la respiration.*

Enfant nouveau-né, enroulé le 19 mars 1873 dans un un drap, et autopsié quatre jours après sa naissance.

Outre les signes d'asphyxie et d'une complète respiration, dans l'estomac nous constatons des mucosités visqueuses mélangées à d'autres blanchâtres et spumeuses.

Réflexion. — Dans ce cas, la déglutition a entraîné dans l'estomac des mucosités aérées qui, des voies aériennes étaient remontées dans le pharynx.

Observation XXVI. — *Infanticide et submersion dans une fosse d'aisance.*

Nous procédons, le 17 février 1875, à l'autopsie d'un enfant nouveau-né, retiré d'une fosse d'aisance dans un cabaret de la place des Quatre-Chemins, à Lille, 20 à 25 jours après sa mort. — Décomposition assez avancée. — Respiration révélée par la docimasie pulmonaire —

Digitized by Google

Signes d'asphyxie. — Dans l'estomac, on constate 15 grammes d'une substance épaisse qui, examinée au microscope, se trouve composée de matières fécales, de débris de charbon et de végétaux.

De l'analyse de ces 51 observations, il résulte que tout individu qui tombe vivant dans l'eau, accomplit, au moment où il est privé de la respiration des actes de déglutition assez énergiques pour entraîner, avec une notable quantité d'eau, même des substances solides, telles que des pierres, de la vase et des lentilles.

Ce point me paraissant résolu, recherchons quelle peut être la quantité de liquide entraîné par la déglutition.

B. — QUANTITÉ D'EAU CONSTATÉE DANS L'ESTOMAC DES NOYÉS.

I. — PREUVES FOURNIES PAR LA VOIE EXPÉRIMENTALE.

Pensant que l'état de plénitude ou de vacuité de l'estomac pouvait influencer la quantité d'eau déglutie au moment de la submersion, je résolus de faire à ce sujet les deux expériences suivantes :

1re EXPÉRIENCE. — *Submersion d'un chien une heure après un repas assez copieux.*

Elle eut lieu le 16 juillet par une température de + 18°, sur un chien de berger, âgé de 5 ans, d'une longueur de 0,70 cent. et pesant 15 kilos.

Après l'avoir placé dans un sac, on le tint pendant 5 minutes dans une grande caisse en zinc remplie d'eau à une température de 15°. A l'autopsie, je constatai que l'estomac, retiré de la poitrine, après avoir reçu des ligatures sur ses deux orifices, déplaçait un volume d'eau

Digitized by Google

égal à 485 centimètres cubes. Ces 485 centimètres cubes se répartissaient de la manière suivante :

1° Contenu composé de pain ramolli.	300	cent. cub.;
2° Parois de l'estomac	65	»
3° Eau avalée.....	120	»
	485	cent. cub.

Nous retirons les organes thoraciques après avoir également placé une ligature sur la trachée. Le cœur est distendu par du sang noir liquide mêlé à des caillots mous. Autant de sang existe dans le cœur gauche que dans le cœur droit. La quantité est de 80 grammes. L'extrémité inférieure de la trachée et les grosses bronches contiennent de la mousse rosée.

Les poumons sont très-œdematiés. Par l'incision ou la pression nous faisons écouler des lobules et du tissu inter-lobulaire, de l'eau légèrement teintée en rouge. Le parenchyme a une coloration noirâtre et nous paraît très fortement congestionné.

La muqueuse des voies aériennes est très hypérémiée.

Réflexions. — De cette expérience résulte que la déglutition, malgré la distention de l'estomac par des aliments, peut encore introduire une notable quantité de liquide dans cet organe. Dans cette expérience, la quantité a été de 120 grammes.

Par suite de l'époque récente du repas et de la consistance des aliments, vainement, on se serait efforcé de les extraire par la sonde œsophagienne.

Il est intéressant, en outre, de noter la notable quantité de sang noir que contenaient les deux cœurs et l'état congestionné du poumon ainsi que son infiltration aqueuse. Ces derniers signes ont été dus, suivant nous, au travail de la digestion. — Ils faisaient presque complètement défaut dans l'observation suivante où l'animal présentait

Digitized by Google

par suite d'un diète de 36 heures, une complète vacuité de l'estomac.

2me EXPÉRIENCE. — *Submersion d'un chien dont l'estomac était complètement vide.*

Pour cette expérience, je pris, le 18 juillet 1877, un chien mouton, âgé de 4 ans, pesant 25 kilos et ayant une longueur de 0,84 centimètres.

Il fut soumis pendant 36 heures à une diète complète d'aliment et de boisson.

La submersion eut lieu dans une eau colorée en noir et dura quatre minutes. Comme le précédent, ce chien fut placé dans un sac. Après l'ouverture de l'abdomen, je constatai que l'estomac débordait de 6 à 7 cent. le bord inférieur du foie et que ses parois étaient fortement distendues par de l'eau et des gaz.

Pour apprécier la proportion des substances liquide et gazeuse, je posai des ligatures sur le cardia et sur le pylore et retirai cet organe de la cavité abdominale. Placé tout aussitôt dans un vase rempli d'eau, il déplaça 550 centimètres cubes.

L'eau avalée et ayant une couleur noirâtre, fut recueillie dans une éprouvette graduée; elle mesurait 250 centimètres cubes.

Les parois stomacales seules déplaçaient 75 centimètres cubes — d'où les gaz pouvaient être évalués à 225 centimètres cubes.

La muqueuse était sillonnée de plis sinueux et avait une coloration grisâtre.

Les cavités du cœur contenaient 80 grammes de sang noir, en partie liquide, en partie transformé en caillots mous. — Il y avait peu de différence entre le sang contenu dans les cavités droites et celui contenu dans les cavités gauches.

La partie inférieure de l'arbre aérien (trachée et

Digitized by Google

bronches) était remplie par une mousse rosée. De petites ecchymoses apparaissaient sous la plère viscérale et le parenchyme pulmonaire n'était que faiblement congestionné et nullement infiltré d'eau.

Réflexions. — A l'état de vacuité de l'estomac on peut attribuer la faible hypérémie pulmonaire et l'absence de l'œdème du parenchyme des poumons.

Un noyé ayant son estomac privé d'aliments sera donc susceptible de revenir plus facilement à la vie que celui dont la submersion aurait eu lieu au moment du travail de la disgestion. — Par la voie exprimentale, nous avons ainsi acquis la preuve d'un fait qu'on pouvait supposer *a priori* en ne se basant que sur les données physiologiques. Chez ce chien, nous avons également trouvé les cavités droites et gauches gorgées de sang.

Enfin, la quantité de gaz (225 cent. cubes) a été presque égale à la quantité d'eau avalée (250 cent. cubes). A ce double point de vue, l'introduction de la sonde ne peut être que très-utile, car la distension gazeuse ne doit pas moins nuire aux mouvements du diaphragme que celle occasionnée par l'eau ou par des substances alimentaires dans l'estomac.

II. — PREUVES FOURNIES PAR LA MÉDECINE LÉGALE.

Pour déterminer la quantité d'eau contenue dans l'estomac des noyés, la médecine légale peut également nous offrir de précieux documents.

Devergie et quelques auteurs rapportent, ont écrit MM Briand et Chaudé : « que l'estomac contient une certaine quantité d'eau qui peut aller jusqu'à 1 ou 2 litres, mais qui, selon M. Tardieu, ne dépasse guère un demi-litre. » [1]

Comme M. Tardieu, je n'ai pas, d'après les 26 observations qui me sont personnelles, trouvé plus de 4 à 750

(1) Briand et Chaudé. — *Manuel complet de médecine légale*, 8e édition, p. 410. — S. B. Baillière, Paris, 1869.

Digitized by Google

grammes ; mais ces 4 ou 750 grammes constatés à l'autopsie, représentaient-ils toute l'eau avalée, et une partie ne s'était-elle pas écoulée de l'estomac, lors du transport ou à la suite d'une pression exercée sur la région épigastrique, ou enfin à la suite d'une position déclive imprimée au cadavre. — Je le suppose. En admettant même que la quantité ne fût pas supérieure à 4 ou 750 grammes, il y aurait encore à tenir compte des gaz et des aliments ingérés, et qui, souvent, ne sont pas complètement chymifiés trois ou quatre heures après le dernier repas. Tel est également l'avis de Casper ; nous lisons, en effet, dans son traité de médecine légale, page 435, tome II : « Dans l'estomac des individus morts par submersion, » on trouve plus ou moins de liquide, depuis une gorgée » jusqu'à la réplétion complète. Il est très-rare que l'es- » tomac des noyés soit complètement vide, excepté » quand la putréfaction est très-avancée, car le liquide, » lui aussi, est évaporé.

» Ceux qui ont nié le liquide contenu dans l'estomac » sont tombés dans une erreur très-facile à commettre ; » car, quand on trouve dans l'estomac du chyme très- » liquide, il est très-difficile de déterminer la quantité » d'eau qui a été avalée et qui, en même temps, y a été » mêlée ; mais il arrive fréquemment sur les cadavres » qui n'ont pas séjourné trop longtemps dans l'eau, que » le chyme est excessivement liquide, et alors la pré- » sence de l'eau est évidente ; même, quelquefois, on » trouve de l'eau sans chyme. » [1]

Dans une de nos observations (N° XIX), nous avons, en effet, constaté que l'estomac était distendu par une notable quantité d'eau, et que le chyme surnageait non-seulement à la surface du liquide, mais s'était en partie écoulé, en s'engageant dans l'œsophage, où sa présence nous a été révélée par une substance molle grisâtre. — Si le chyme a pu être ainsi, après la mort, rejeté en

[1] Casper. — *Traité de médecine légale*, p. 435, t. II, 1862. — Germer Baillière, Paris.

Digitized by Google

dehors de l'estomac, on peut admettre qu'une certaine quantité d'eau a suivi la même voie, ce qui nous prouve que le liquide, trouvé au moment de l'autopsie dans la cavité stomacale, ne représente pas toujours celui qui a pu être avalé au moment de la submersion. Ainsi donc, tout en tenant compte du peu de certitude que nous pouvons avoir sur le chiffre réel, il n'en résulte pas moins que le cathétérisme est susceptible de rendre des signalés services, puisqu'il peut contribuer à débarrasser l'organe non moins de l'eau avalée que des aliments incomplètement chymifiés, des gaz et surtout des boissons alcooliques. En se privant de cette précieuse ressource, on doit craindre de voir survenir l'indigestion et, avec elle, la persistance de la congestion cérébrale et pulmonaire, ainsi que la neuro-paralysie.

Alors même que la mort serait la conséquence d'une syncope sans engoûment, ainsi que Marc l'a observé, en 1808, chez des individus saisis, au moment de la chûte, par un froid glacial, le cathétérisme, s'il n'était pas utile, tout au moins ne serait pas nuisible; mais ce genre de mort est excessivement rare, et on ne doit l'accepter qu'à titre d'exception. — Dans presque tous les cas, la cavité stomacale s'est montrée distendue par du liquide, et cette distension doit être surtout considérable chez les individus qui, lors d'une tempête, ont été assez longtemps roulés par les vagues. Le cathétérisme s'impose donc à toutes les personnes chargées de porter les premiers secours à un noyé.

Ceci établi, abordons la deuxième question, que nous nous sommes proposé de résoudre, qui ne doit pas moins contribuer que la première à justifier l'emploi de la sonde œsophagiennne, et à faire rejeter comme manœuvres des plus condamnables et dangereuses les fumigations de tabac dans le fondement, ainsi que l'insufflation pulmonaire avec le soufflet, surtout quand la canule se trouve placée entre les arcades dentaires.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

QUELLE INFLUENCE LA DISTENSION DE L'ESTOMAC PEUT-ELLE EXERCER SUR LES PHÉNOMÈNES PHYSIQUES ET CHIMIQUES DE LA RESPIRATION, SUR LA CIRCULATION ET SUR LA CALORIFICATION ?

Avec la distension de l'estomac par l'eau, les aliments et les gaz, tous les organes voisins sont refoulés, les intestins en bas, les parois abdominales en avant, le foie et le diaphragme en haut. Avec le refoulement en haut du diaphragme, doit en résulter, outre son immobilisation, une diminution de capacité de la cage thoracique, et surtout une très-forte pression sur le cœur et les poumons, dont les conséquences seront l'aplatissement des vésicules pulmonaires et des parois auriculo-ventriculaires. Les gros vaisseaux efférents et afférents au cœur n'échapperont pas à cette compression, et refoulant leur contenu des troncs branchio-innominés vers les jugulaires, s'opposeront à la descente du sang des hauteurs de l'encéphale, et contribueront ainsi à entretenir la congestion cérébrale et à s'opposer à la production des phénomènes nerveux.

Pour ne pas laisser le moindre doute sur les effets de la distension de l'estomac sur le diaphragme et sur les organes contenus dans la cage thoracique j'ai pris deux cadavres d'enfants âgés de 5 à 6 ans.

Sur le premier j'ai vidé l'estomac de son contenu avec une seringue appliquée à l'extrémité d'une sonde œsophagienne, et sur le second j'ai injecté, avec une sonde, de l'eau dans l'estomac. Pour empêcher le liquide de

Digitized by Google

refluer, un lien constricteur a été placé, sur la partie supérieure de l'œsophage.

J'ai alors enlevé sur ces deux cadavres les parois thoraco-abdominales, en respectant le sternum et les attaches du diaphragme. Pour pouvoir apprécier, d'une manière durable, l'influence de l'état de vacuité ou de distension de l'estomac sur le diaphragme et sur les organes circulatoires et respiratoires, j'ai coulé du plâtre sur la partie antérieure du tronc. Ce qui m'a donné deux moulages très-concluants pour la thèse que je défends. Les moulages ont été ensuite reproduits par la photographie.

L'examen des deux reproductions photographiques, annexées à la fin de ce travail, permet de constater, chez l'enfant débarrassé par la sonde des liquides et des gaz contenus dans la cavité stomacale, que le diaphragme est abaissé et, par suite, que les diamètres thoraciques sont notablement augmentés.

Quant à l'estomac, on n'en trouve nulle trace, cet organe étant voilé par la face inférieure du foie. Son état de vacuité permet en outre au colon transverse et à une notable quantité des circonvolutions de l'intestin grêle d'occuper la région épigastrique.

Sur le deuxième enfant, dont l'estomac a été rempli de liquide, on remarque que la grande courbure apparaît sept centimètres au-dessous du bord antérieur du foie, rejetant à la partie inférieure de la région ombilicale, le colon transverse et la masse de l'intestin grêle. La distension stomacale se fait surtout sentir sur le foie dont le soulèvement a transformé en une voûte presque horizontale, le diaphragme. L'élévation de ce muscle a amené une diminution de plus d'un tiers de la cavité thoracique; et par la pensée on peut se figurer quelle compression doivent en éprouver les poumons et le cœur, et combien les phénomènes mécaniques de la respiration et de la circulation doivent être entravés. Mais, la gêne de ces

Digitized by Google

mouvements doit non moins réagir sur la circulation thoracique que sur la circulation cérébrale. Les conséquences d'une telle disposition anatomique sont faciles à prévoir.

Si l'innervation, par suite de l'hypérémie encéphalique, ne peut se réveiller, vainement on cherchera à faire renaître la contractilité du cœur et du parenchyme pulmonaire : Les muscles inspirateurs resteront inertes et la force vitale ne pourra continuer le mouvement artificiel imprimé aux parois thoraciques. Grâce à l'élévation et à l'abaissement des bras, on agrandira les diamètres de la poitrine, mais si le diaphragme est maintenu refoulé par la distension de l'estomac, une bien faible quantité d'air pénétrera dans l'intérieur des vésicules; et, quoi qu'on fasse, on ne pourra remédier à la pression exercée sur le cœur et sur les poumons.

L'absence de tout influx nerveux se fera également sentir sur les muscles du larynx; et de même qu'à la suite de la section des pneumo-gastriques, les parois de la glotte resteront en contact et s'opposeront d'une manière mécanique à la pénétration de l'air dans la poitrine; ce qui doit amener une mort certaine, malgré les ressources de l'art.

En outre, ce qui, je pense, n'a jamais été cité par les auteurs, l'eau accumulée dans l'estomac, ayant souvent une température très-basse, enlèvera à cet organe son calorique et le maintiendra, ainsi que les viscères abdominaux, dans un état de refroidissement très-nuisible au retour de la calorification des organes internes. A ce point de vue, il y a donc intérêt à en débarrasser au plus tôt la cavité stomacale; mais si cette eau est de l'eau de mer, elle pourra être absorbée, et, passant dans le système vasculaire, elle augmentera la fluidité du sang et facilitera les infiltrations dans les ventricules du cerveau et dans les grandes cavités séreuses. Cette action chimique mérite également d'être prise en très-sérieuse considération et pourrait être

Digitized by Google

l'objet d'une étude spéciale; car, jusqu'à ce jour, je ne crois pas que des recherches aient été faites pour apprécier ses effets sur les globules sanguins et sur les principes immédiats du sang.

Enfin, comme la distension aqueuse de l'estomac peut exister avec la présence d'une quantité plus ou moins considérable d'aliments, on évitera l'indigestion, cette cause si puissante de congestion du cerveau et des poumons. Je pense donc, d'après ces diverses considérations physiologiques, qu'il est de la plus haute importance de vider l'estomac par le cathétérisme, sous peine de voir annihiler les généreux efforts et les soins affectueux qu'on prodigue avec non moins de cœur que de dévouement aux malheureux submergés.

Lorsque la vie est près de s'éteindre, que tous les rouages de l'organisme sont arrêtés, que la mort semble nous disputer sa proie, aucun moyen ne doit être négligé, surtout celui qui a la sanction de la physiologie, et qui, par lui-même, est inoffensif et d'une rapide exécution. C'est ce que j'espère prouver par l'examen de la troisième question.

CHAPITRE III.

QUELS SONT LES MEILLEURS MOYENS A OPPOSER AUX CONSÉQUENCES DE LA DISTENSION DE L'ESTOMAC PAR L'EAU, LES GAZ OU LES ALIMENTS?

Chacun l'a prévu, il faut se hâter d'évacuer les substances contenues dans la cavité stomacale : à cet effet, sitôt l'extraction du noyé, on pourra, tout en exerçant

Digitized by Google

une légère pression sur la région épigastrique, le pencher légèrement, comme l'ont conseillé la Commission de Londres et Tardieu[1], afin de faciliter l'écoulement du liquide qui a pénétré soit dans l'estomac, soit dans les voies aériennes, avec la précaution, au moment où on le placera dans une position déclive, de lui ouvrir la bouche, de lui tirer la langue ou de l'abaisser avec le spéculum laryngien, et de permettre ainsi à l'eau de s'écouler en dehors. Dans le cas où on aurait une éponge, on pourrait l'introduire dans la cavité buccale et le recueillir directement, de manière qu'il ne puisse séjourner dans le pharynx.

Ces premiers secours peuvent être donnés sur le canot de sauvetage : mais si on a à sa disposition une sonde œsophagienne, soit que le noyé se trouve dans le canot ou sur la plage, il faut l'introduire par le nez et la faire pénétrer jusque dans l'estomac.

Une simple pression sur l'épigastre suffira quelquefois pour faire sortir une partie du liquide. On pourra aider son extraction en aspirant avec la bouche, ou mieux en adaptant à l'extrémité de la sonde une seringue, et en y faisant le vide.

Une fois le noyé arrivé à l'ambulance de secours, tout en agissant avec des linges chauds et ayant recours aux autres moyens recommandés, on pourra lui introduire de nouveau la sonde et lui injecter dans l'estomac, pour le réchauffer, un demi-verre d'eau chaude à 40° centigrades, avec une dizaine de gouttes amères de Beaumé, en ayant soin, au bout de quelques minutes, d'aspirer le liquide avant de retirer la sonde. Cette injection peut avoir également pour but d'exciter les contractions de l'estomac, grâce à la présence de la strychnine que contient le liquide de Beaumé.

(1) Tardieu. — **Étude sur la submersion et la suffocation.** — ***Annales d'Hygiène***, 1863, p. 354.

Digitized by Google

Un simple infirmier ou toute autre personne étrangère à l'art de guérir est à même de pratiquer ce cathétérisme, pourvu qu'il ait été témoin une seule fois de cette petite opération.

On peut introduire la sonde soit par le nez, soit par la bouche. — Si on l'introduit par le nez, il faut avoir soin de relever un peu le menton et de tendre ainsi le cou, à l'effet de diminuer l'angle que forme la paroi postérieure du pharynx avec les fosses nasales.

Dans le cas où la sonde pénètrerait dans le larynx, on devrait la retirer et la diriger dans la direction de l'œsophage, c'est-à-dire en bas, en arrière et un peu à gauche. — On est averti qu'on est arrivé dans l'estomac par la sensation d'une légère résistance ou par l'écoulement du liquide. — En admettant avec M. Sappey que l'œsophage chez l'adulte présente une longueur de 0,22 à 0,25 c., la distance du nez au cardia sera de 0,34 à 0,36 c. Ce renseignement peut être utile.

Pour faire pénétrer la sonde par la bouche, il est bon d'abaisser la face dorsale de la langue avec l'index gauche introduit jusqu'au V lingual. — Le bord du doigt sert de conducteur et facilite la pénétration de la sonde dans le conduit œsophagien. — En général, il n'est pas nécessaire de se servir de mandrin, et il nous a toujours été possible, avec une sonde œsophagienne, de calibre moyen, d'arriver d'emblée dans la cavité de l'estomac.

Outre l'emploi de la sonde et l'injection d'une petite quantité d'eau chaude dans l'estomac, on insistera pour réchauffer la cavité abdominale sur le marteau de Mayor ou sur des applications de flanelle trempée dans l'eau chaude ou chauffée directement au feu. — Je préfère les fomentations, à la condition de les renouveler toutes les dix minutes, de ne pas les appliquer brûlantes et de les recouvrir avec du taffetas gommé et une serviette chaude. Ces fomentations doivent toujours être très-fortement comprimées et débarrassées ainsi de presque tout leur liquide.

Digitized by Google

On pourra aider le retour du calorique de la cavité abdominale en injectant un peu d'eau à 35° centigrades dans le rectum, mais non de la fumée de tabac, dont l'action me paraît nuisible, comme j'espère le prouver en abordant la quatrième question. On insistera sur l'élévation des bras par la méthode du docteur Sylvestre et on exercera des pressions méthodiques sur la région sternale. Une fois le noyé réchauffé, un danger est à craindre : la congestion cérébrale et pulmonaire par excès de calorique. — On ne saurait apporter trop de soins pour éviter cette grave complication.

CHAPITRE IV.

LES FUMIGATIONS DE TABAC DANS LE FONDEMENT ET L'INSUFFLATION AVEC UN SOUFFLET SONT-ELLES UTILES OU NUISIBLES ?

L'emploi des fumigations ne sont pas de date récente et ont été l'objet, dès leur début, d'une très-vive opposition. — Nous les voyons, cependant, recommandées par presque tous les auteurs qui ont écrit sur le traitement des noyés. Je doute qu'on ait pu se convaincre de leur utilité par l'expérience directe et je suis disposé à croire qu'on n'a fait qu'obéir à la tradition pour maintenir ce moyen au nombre des plus efficaces.

On ne lira pas sans intérêt le passage suivant de MM. Trousseaux et Pidoux, dans lequel nous avons trouvé des renseignements non moins sur leur origine que sur la protestation dont elles ont été l'objet :

Digitized by Google

« La fumée de tabac en lavement a été particulièrement » conseillée dans le traitement de l'asphyxie, et surtout » dans celui de l'asphyxie par submersion. — C'est vers » la fin du siècle dernier que les travaux de Piat, échevin » de Paris, que les discussions acerbes qui s'élevèrent à » ce sujet donnèrent aux lavements de tabac une impor- » tance extrême dans le traitement des noyés.

» En vain Portal donna-t-il d'excellentes raisons pour » prouver, non-seulement l'inutilité, mais encore le dan- » ger de ces lavements, sa voix ne fut pas écoutée, et, » de nos jours, les lavements de tabac sont encore em- » ployés pour secourir les noyés. »

A 25 ans de distance, nous nous joignons à l'opinion de ces auteurs et à celle de Savary, et nous venons, comme eux, réclamer une expérimentation sérieuse de ce moyen avant de le maintenir au nombre de ceux qu'on trouve recommandés dans toutes les Sociétés de sauvetage.

En ne m'appuyant que sur des données physiologiques, puisque je n'ai pas encore eu l'occasion de les voir administrées, je pense que ces fumigations de tabac sont doublement nuisibles, soit qu'on les envisage comme gaz ou comme substance narcotico-âcre. — Comme gaz, ils doivent distendre le cœcum, les colons ascendant, tranverse et descendant, l'S iliaque et le rectum, c'est-à-dire tout le gros intestin. Les conséquences sont faciles à prévoir. — On complique la distension de l'estomac d'un météorisme à peu près général des viscères intestinaux, et on oppose un nouvel obstacle aux mouvements du thorax, des muscles inspirateurs et surtout du diaphragme. — Cette pression s'ajoutera à celle de l'estomac pour comprimer le cœur et les poumons, gêner la circulation et augmenter l'hypérémie encéphalo-médullaire.

Ces fumigations ne sont pas moins nuisibles au point de vue de l'absorption. — Il est donc permis de se demander quel avantage peut offrir, à un organe privé de son

Digitized by Google

influence nerveuse, l'absorption d'un produit contenant de la nicotine, et dont les effets sont déjà si stupéfiants sur un homme même en parfaite santé.

Quel but se propose-t-on d'atteindre alors?

Je n'en vois qu'un seul: de réchauffer l'intestin.

Je le dis avec conviction; il me semble préférable de recourir à un moyen qui ne détermine ni météorisme, ni empoisonnement: — ce moyen est bien simple, puisqu'il se réduit à l'injection d'un demi lavement d'eau un peu chaude ayant une température de 33 à 35° centigrades.

Quant à l'insufflation avec un soufflet dont la canule serait placée entre les dents, aucun physiologiste ne consentira plus à la patroner, quoique pendant près d'un siècle, ce procédé ait trouvé de nombreux partisans.

C'est Goodwyn, le premier, qui, en 1787, [1] engagea à injecter une grande quantité d'air dans les poumons des noyés.

On a le droit de s'étonner non moins de son audace que de ses conseils.

Après avoir prouvé qu'après une expiration il reste encore dans le poumon 109 pouces anglais (1784 cent. cubes ou 1 litre 3/4, et que l'inspiration ne peut faire entrer que 14 pouces ou 229 cent. cubes ou 2 décalitres 1/4), il n'hésita pas à recommander d'en injecter en une seule fois avec la pompe aspirante et soufflante de Hooth, 100 pouces ou 1666 cent. cubes, c'est-à-dire 7 fois plus qu'il n'en fait entrer par une inspiration.

Goodwyn commettait une erreur en n'estimant qu'à 229 cent. cubes la quantité d'air introduite dans les poumons par une inspiration. Le chiffre réel, d'apres les recherches des physiologistes modernes est de 500 cent. cubes.

En admettant ce dernier chiffre, une injection de 1666

[1] Goodwyn. — *Connexions de la vie avec la respiration*, page 25.

Digitized by Google

cent. cubes est encore de trois fois supérieure à la quantité d'air inspirée en une seule inspiration.

Il suffit d'avoir répété cette sorte d'insufflation sur un cadavre pour acquérir la preuve de ses dangers: — à mesure que l'on introduit de l'air, on voit la région épigastrique s'élever et se distendre. C'est que l'air, tout en s'engageant dans les voies aériennes, descend dans l'œsophage, va gonfler l'estomac et augmenter ainsi la distension que l'eau, les gaz et souvent les aliments imprimaient déjà à cet organe.

Les malheureux sauveteurs, en recourant à ce moyen, ne se doutent guère qu'ils font autant de mal à leur pauvre noyé, que s'ils appliquaient un poids de 100 livres sur sa poitrine, pour mieux le faire respirer. Que m'importe que ce soit en avant des parois thoraciques ou à la partie inférieure qu'ait lieu la pression; pour moi le résultat est le même, aussi nuisible, en un mot, aussi mortel. Cette condamnation, d'après bien des auteurs, ne peut s'appliquer à l'insufflation avec l'aide d'un tube laryngien. Bien des dangers sont encore à craindre; en général l'injection de l'air se fait en si grande quantité qu'il en résulte, d'après Leroy d'Etiolles, avec la déchirure des vésicules, l'emphysème qui devient, pour le cœur, une nouvelle cause de compression et pour le sang veineux une cause non moins puissante de reflux dans les gros troncs veineux du cou, de la tête et de la colonne vertébrale.

Je blâme l'excès d'insufflation, mais non le procédé. Je ne doute pas que si on l'accomplissait avec douceur et intelligence, il ne puisse être utile au malade en oxygénant le sang, et en permettant à ce liquide d'aller, avec ses nouvelles propriétés, exciter et réveiller l'influence cérébro-spinale.

Mais cette oxygénation pour être utile ne doit pas être une cause de compression pour le cœur, sans quoi le sang, quoiqu'en partie débarrassé de son acide carbonique

Digitized by Google

n'en serait pas moins gêné dans son parcours à travers les cavités cardiaques. La suspension complète de sa locomotion ne tarderait pas à être la conséquence de cette pression pulmonaire et la mort ne pourrait tarder à apparaître.

On a, dans ces dernières années, constaté un phénomène presque analogue à la suite des injections forcées dans la poitrine pour enlever le pus des épanchements pleuraux. Presque chaque fois apparaissaient des troubles de l'innervation; c'est la syncope qu'on provoquait le plus fréquemment.

Une des causes qu'on peut admettre de ces troubles et de ces syncopes est la compression subite du cœur par le liquide injecté.

Fait-on mieux dans les cas d'asphyxie? J'en doute, et dans l'un et l'autre de ces traitements, les effets peuvent en être aussi dangereux.

En résumé, à tous ces moyens recommandés par la tradition, soutenus par la routine et contraires aux plus simples données de la science, il est nécessaire d'en substituer d'autres vraiment efficaces et auxquels on ne pourrait reprocher d'être nuisibles, s'ils ne sont utiles.

J'en appelle donc pour le traitement des asphyxiés à une étude plus approfondie.

D'après la physiologie aidée de l'anatomie pathologique, j'ai énoncé ce qui me paraissait devoir être recommandé et ce qui devait être proscrit.

A l'expérience de se prononcer.

De ce travail, je conclus :

1° Que mes expériences sur des animaux, et les autopsies de médecine légale rapportées dans ce travail, dont 26 me sont personnelles, révèlent la présence d'une notable quantité d'eau et de gaz dans l'estomac des noyés;

Digitized by Google

et que cette quantité est d'autant plus considérable que cet organe est dans un état de vacuité ;

2° Que la distension de l'estomac est de nature à gêner les mouvements respiratoires et circulatoires, et à prolonger la congestion des centres nerveux ;

3° Qu'il y a donc absolue nécessité de pratiquer sur tous les noyés, le cathétérisme de l'estomac pour en enlever l'eau, les aliments, les gaz et les boissons alcooliques :

4° Qu'une sonde doit être placée dans toutes les boîtes de secours ;

5° Que le cathétérisme doit être recommandé au début du traitement, dans toutes les instructions des Conseils d'hygiène et des Sociétés de secours aux noyés ;

6° Que tous les sauveteurs devraient être exercés à pratiquer le cathétérisme de l'estomac par un homme de l'art ;

7° Que le cathétérisme de l'œsophage ne doit nullement modifier les autres moyens dont les avantages ont été reconnus par l'expérience, tels que les mouvements de la cage thoracique par l'élévation des bras par les méthodes de Sylvestre, de Marchal-Hall et de Paccini, de Florence, la pression sur l'épigastre et sur le sternum, ni les divers modes de réchauffements adoptés dans les nouveaux pavillons de la Préfecture de police de la Seine et dans ceux des Sociétés humaines de Boulogne et de Calais ;

8° Qu'à l'avenir appartient de se prononcer sur la valeur de l'appareil de M. Woilliez et sur les fumigations de tabac ;

9° Que la respiration artificielle par le soufflet doit être

Digitized by Google

Photoglyphie Lemercier et Cie
Alf. Houre de l'Aulnoit

Fig. I. Estomac vidé par la sonde œsophagienne.
A. *Abaissement du diaphragme.*
B. *Agrandissement de la cage thoracique.*

Fig. II. Estomac distendu par des liquides et des gaz.
A. *Élévation du diaphragme, d'où compression du cœur et des poumons.*
B. *Refoulement du foie et des intestins.*

Digitized by Google

Digitized by Google

rejetée, à moins qu'elle ne soit faite par un médecin et avec un tube laryngien ;

10° Que la réaction doit être suivie avec soin pour éviter les congestions secondaires du cerveau et des poumons ;

11° Qu'il nous a paru une lacune très-regrettable de ne voir l'emploi de la sonde œsophagienne mentionné dans aucun ouvrage, ni dans aucune instruction, pour le traitement des asphyxiés par submersion.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION 177

CHAPITRE Ier.

A. — EXISTE-T-IL DE L'EAU DANS L'ESTOMAC DES NOYÉS 185

I. — PREUVES FOURNIES PAR DES EXPÉRIENCES FAITES SUR DES ANIMAUX SUBMERGÉS 185

II. — PREUVES FOURNIES PAR LA MÉDECINE LÉGALE A LA SUITE D'AUTOPSIES DE NOYÉS 188

§ I. — 16 observations recueillies par Casper 188

§ II. — 7 observations recueillies par Tardieu 192

1 observation de Briand et Chaudé 193

§ III. — 26 observations recueillies par l'Auteur 193

B — QUANTITÉ D'EAU CONSTATÉE DANS L'ESTOMAC DES NOYÉS 209

I. — PREUVES FOURNIES PAR LA VOIE EXPÉRIMENTALE 209

§ I. — Expérience sur un chien dont l'estomac était distendu par des aliments 209

§ II. — Expérience sur un chien à jeun, depuis 36 heures et dont l'estomac était dans un état de vacuité 211

II. — PREUVES FOURNIES PAR LES OBSERVATIONS DE CASPER, DE TARDIEU ET DE L'AUTEUR 212

CHAPITRE II.

QUELLE INFLUENCE LA DISTENSION DE L'ESTOMAC PEUT-ELLE EXERCER SUR LES PHÉNOMÈNES PHYSIQUES ET CHIMIQUES DE LA RESPIRATION, SUR LA CIRCULATION ET SUR LA CALORIFICATION 215

Expériences. — Rapport de l'estomac en état de distension et en état de vacuité avec les organes thoraciques et abdominaux 215

Planches en photoglyptie, d'après des photographies obtenues par des moulages sur nature 228

Digitized by Google

CHAPITRE III.

QUELS SONT LES MEILLEURS MOYENS A OPPOSER AUX CONSÉQUENCES DE LA DISTENSION DE L'ESTOMAC PAR L'EAU, LES GAZ OU LES ALIMENTS ? 218

Du cathétérisme œsophagien..... 219

CHAPITRE IV.

LES FUMIGATIONS DE TABAC DANS LE FONDEMENT SONT-ELLES UTILES OU NUISIBLES ?..... 221

Conclusions..... 225

Planches..... 228

Digitized by Google

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE

NIVELLEMENT GÉNÉRAL DU DÉPARTEMENT DU NORD ET SUR LA CARTE AU 40 MILLIÈME, ANNEXE DE CETTE OPÉRATION

Par M. RAILLARD,

MEMBRE TITULAIRE.

(*Lue à la séance du 4 mai 1877*).

Le 11 août 1865, M. le marquis de Chasseloup-Laubat, alors Ministre de la Marine et Président de la Société de Géographie, adressa, à tous les Conseils généraux de la France, une circulaire dans laquelle il appelait leur attention sur les avantages importants que les départements devaient retirer d'un nivellement détaillé qui resserrerait, sur leur territoire, les mailles du réseau dont l'État venait de tracer le canevas sur tout le sol français, en faisant niveler à ses frais et jalonner, par la pose de plus de 15,000 repères métalliques, de grandes lignes de bases qui développaient ensemble un parcours de 14,980 kilomètres.

M. de Chasseloup-Laubat faisait connaître que le Gouvernement offrait de prendre à sa charge la moitié de la dépense de ces opérations complémentaires, et il recommandait, pour diriger ces travaux délicats, M. Bourdaloue qui venait de se signaler dans le nivellement de

Digitized by Google

l'Isthme de Suez, dans celui du département du Cher et dans l'opération magistrale du nivellement général de la France.

Cette communication fut favorablement accueillie par le Conseil général du Nord.

« Si un nivellement doit se faire quelque part » dit le rapporteur du 5e bureau à l'examen duquel l'affaire avait été renvoyée « c'est bien dans le Nord, car, nulle » part il ne répond à des besoins plus multipliés, plus » journaliers. Cela est tellement vrai que les Ingénieurs » sont constamment amenés, par l'étude et l'exécution » des travaux qui leur sont confiés, à faire des nivel- » lement partiels et de dispendieux travaux éparpillés » sur la surface du département, et le plus souvent » perdus pour la masse de la population. Ces nivelle- » ments ont eu lieu pour d'importants travaux de des- » séchement, pour des installations de services d'eaux » publiques, pour des études de chemins de fer, pour » de simples routes. On peut apprécier que, dans un » département, comme le Nord, où le progrès ne s'ar- » rête pas, un nivellement complet serait un immense » bienfait qui faciliterait bien des études, épargnerait » bien des dépenses journalières, pour les administra- » tions, comme pour les particuliers, et permettrait » d'étudier une foule d'utiles travaux dans le loisir du » cabinet et pour ainsi dire sans frais. Cette utilité d'un » nivellement est tellement constatée que la ville de » Lille, afin d'harmoniser tous ses travaux de pavages » et d'aqueducs, vient de le faire établir à grands frais, » et, dans les villes de Roubaix et de Tourcoing, afin » d'éviter des erreurs regrettables, on serait heureux » d'avoir un travail précis et minutieux. Le 5e bureau » a été unanime pour reconnaître l'immense utilité d'un » nivellement départemental, et la nécessité de pour- » voir dans un bref délai à son exécution. »

Digitized by Google

Ces conclusions furent adoptées par l'assemblée départementale qui, dans sa séance du 28 août 1865, décida que le nivellement général du département du Nord serait opéré dans le plus bref délai possible.

Toutefois trois années furent employées à étudier la question des voies et moyens d'exécution, ainsi que celle des bases du travail, et aussi à négocier, d'une part, avec le Ministère des Travaux publics, et d'autre part, avec M. Leclère, Conducteur des Ponts-et-Chaussées, ancien collaborateur de M. Bourdaloue, et qui, sur le désistement de celui-ci, s'offrait pour entreprendre l'opération projetée.

Enfin, en 1868, toutes les parties intéressées tombèrent d'accord. (Décision ministérielle du 31 mars 1868 et délibération du Conseil général du Nord, en date du 28 août suivant) et le programme ci-après fut adopté, savoir :

1° Nivellement, d'après le mode suivi pour le nivellement général de la France, d'un réseau de 4,280 kilomètres embrassant toute l'étendue, dans le département du Nord, des routes nationales, des routes départementales, des chemins de grande communication et d'intérêt commun, des voies navigables et des cours d'eau non navigables activant des usines, le tout au prix de 17 fr. 50 par kilomètre ;

2° Fixation, sur le terrain, des résultats de l'opération au moyen d'environ 3,000 repères métalliques, identiques à ceux du nivellement général de la France et payés à raison de 4 fr. 50 l'un, fourniture, transport et pose compris ;

3° Fourniture, à 300 exemplaires, d'un ouvrage, en un ou plusieurs volumes, contenant le texte descriptif ainsi que les altitudes de tous les points nivelés, et imprimé suivant le type adopté pour le nivellement général de la France, le prix de cette fourniture étant

Digitized by Google

compris dans celui de 17 fr. 50 afférent au kilomètre nivelé ;

4° Exécution du travail en quatre années, paiement de la dépense, évaluée en totalité à la somme de 90,000 fr., en quatre annuités égales, à la charge, par moitié, de l'État et du département.

D'après le programme primitif, l'entrepreneur du nivellement devait fournir, en outre, au prix de 21,000 fr. 300 exemplaires d'une carte du département, à l'échelle du 50 millième, dressée d'après les minutes du Dépôt de la Guerre et sur laquelle toutes les cotes relevées auraient été inscrites. De plus, on devait joindre, au réseau secondaire indiqué au premier article ci-dessus, un troisième réseau de 3,000 kilomètres de développement, sans repères métalliques et suivant les *chemins vicinaux ordinaires et ruraux*, de manière a obtenir assez de cotes d'altitudes pour que l'on pût tracer les courbes du niveau sur la carte avec une exactitude suffisante.

Mais l'Administration supérieure des Travaux publics élimina ce troisième réseau de l'opération, et décida que la fourniture de la carte serait retranchée de l'entreprise, pour faire l'objet d'un traité particulier que les Ingénieurs passeraient directement avec un graveur et dont ils dirigeraient l'exécution.

C'est sur ces bases que fut produite, par M. Leclère, le 30 janvier 1869, une soumission qui reçut l'approbation préfectorale le 5 février suivant, et qu'il n'est pas sans intérêt de reproduire ici.

Cette soumission est conçue dans ces termes :

Le soussigné, Jean-Louis Leclère, Conducteur principal des Ponts-et-Chaussées, chargé de la conservation des archives du nivellement général de la France, faisant élection de domicile dans les bureaux, à Lille, de M. l'Ingénieur en Chef du service ordinaire du département du Nord, se

Digitized by Google

soumet et s'engage par le présent acte à exécuter le nivellement complémentaire du département du Nord, conformément aux clauses et conditions suivantes :

Article 1er — Le réseau du nivellement s'étendra aux voies de communication et cours d'eau dont la nomenclature suit : (1)

6	Rivières navigables et flottables développant ensemble .	290 kil.
75	Cours d'eau servant de force motrice à des usines . . .	1,000
18	Canaux	361
15	Routes impériales	590
26	Routes départementales	516
72	Chemins vicinaux de grande communication	857
122	Chemins vicinaux d'intérêt commun	665
	Longueur totale à niveler et à repérer	4,280 kil.

Article 2. — Les lignes ci-dessus seront repérées au moyen de repères métalliques en tout semblables à ceux prescrits par la décision ministérielle du 15 novembre 1858, y compris la plaque indicatrice.

Ce n'est qu'après que les opérations seront calculées et arrêtées, que la plaque donnant l'altitude au-dessus du niveau moyen de la mer Méditerranée à Marseille (Décision ministérielle du 13 janvier 1860) sera posée à chaque repère.

Article 3. — Premier paragraphe retranché. (2)

En outre, le texte descriptif de tous les points nivelés formera un ouvrage imprimé comprenant plusieurs volumes qui auront même justification que ceux du nivellement des lignes de base.

Ce texte sera tiré au nombre de trois cents exemplaires dont l'Administration se réserve l'usage.

Article 4. — Les méthodes et procédés de ce nivellement seront les mêmes que ceux qui ont été suivis pour le nivellement des grandes lignes de base ; chacune des lignes sera parcourue et nivelée deux fois, de

(1) La soumission donnait le détail des rivières navigables et des canaux ; mais il a paru sans intérêt de le rappeler dans la présente notice.

(2) Ce paragraphe concernait la fourniture de la carte annexe au 50 millième

Digitized by Google

manière a avoir quatre nivellements de la même ligne et, par conséquent, quatre déterminations de la différence de niveau d'un repère au suivant.

En cas de désaccord entre ces déterminations, on procèdera à de nouvelles opérations jusqu'à ce qu'on ait obtenu un résultat satisfaisant.

On n'opèrera jamais que sur des polygones; ceux-ci devront se fermer de façon que l'écart ne dépasse pas deux à trois centimètres.

Article 5. — Toutes les observations originales seront visées *ne varietur*, on les réunira en volumes qui deviendront la propriété de l'Administration afin qu'elle puisse y avoir recours au besoin; il en sera de même des registres qui auront servi à résumer le résultat des opérations.

Article 6. — Le prix par kilomètre nivelé sera de 19 fr. 50; ce prix comprend, outre les opérations de nivellement :

1° La direction des observations relatives à la pose des repères;

2° (Retranché); (1)

3° La fourniture et l'impression du texte descriptif de tous les points nivelés formant plusieurs volumes tirés à 300 exemplaires.

Article 7. — Le soumissionnaire fournira, au prix de deux francs cinquante centimes l'un, les repères que l'administration lui demandera; ces repères seront conformes au modèle indiqué par la circulaire du 15 novembre 1858.

Le prix ci-dessus comprend la fourniture des repères et de la plaque altitudinale rendus dans chaque chef-lieu d'arrondissement.

Le soumissionnaire se chargera, en outre, de la pose des repères, à raison de un franc vingt-cinq centimes l'un et de la pose des plaques, à raison de soixante-quinze centimes l'une, à la condition toutefois que l'Administration les fera transporter du chef-lieu d'arrondissement à pied-d'œuvre.

Article 8. — (Retranché). (2)

Article 9. — Si l'Administration désire avoir plus de 300 exemplaires du texte descriptif des points nivelés que doit fournir le soumissionnaire,

(1) Ce paragraphe était relatif à l'exécution et la fourniture de la carte annexe.

(2) Cet article se rapportait à la carte annexe dont il indiquait les dispositions de détail.

Digitized by Google

elle devra en faire la demande au moment du tirage de ces 300 exemplaires, c'est-à-dire avant la décomposition des formes.

Chaque volume supplémentaire de 500 pages environ sera payé à raison de deux francs cinquante centimes l'un, à la condition qu'il en sera demandé au moins 100 exemplaires.

Article 10. — Le travail sera terminé en quatre années; il sera exécuté sous le contrôle des Ingénieurs du département, qui auront la faculté d'employer tous les moyens de vérification qu'ils jugeront convenables pour s'assurer, au fur et à mesure de l'avancement des opérations, que tout s'accomplit dans les conditions voulues pour inspirer une confiance entière dans les résultats.

Article 11. — Les sommes dues au soumissionnaire seront payées moitié par l'État et l'autre moitié par le département du Nord; elles seront acquittées en quatre annuités, sur certificats de paiement et mandats délivrés par l'Ingénieur en chef.

Article 12. — Pour le cas où les vérifications opérées par le service du contrôle feraient reconnaître l'inexécution d'une ou plusieurs des conditions stipulées dans les articles précédents, l'Administration se réserve le droit de résilier le présent marché.

Aussitôt que cette soumission eut été approuvée, l'Ingénieur en chef du département remit à M. Leclère des tableaux descriptifs, dressés par les Ingénieurs des divers services intéressés, ainsi que par les agents du service vicinal, et qui indiquaient, pour chaque ligne à niveler, les repères naturels sur lesquels des cotes d'altitudes devaient être prises et les emplacements où les repères métalliques étaient à sceller.

A l'imitation de ce qui s'est fait pour le nivellement général de la France, l'on donna le nom de « repères naturels » à certaines parties de monuments et d'édifices publics ou particuliers, telles que seuils de portes, appuis de fenêtres, plinthes, assises de couronnement. dessus de parapets, etc... dont l'altitude était à relever. Quand aux « repères métalliques », ils devaient consister dans des disques en fer fondu composés de deux

Digitized by Google

pièces. L'une, de 0m125 de diamètre extérieur et constituant le repère proprement dit, devait être scellée avant toute opération de nivellement, dans la face verticale des édifices désignés par les tableaux indicatifs, et c'est sur sa partie supérieure, faisant saillie de 0m03 sur le nu des maçonneries, que la mire devait être posée. L'autre, de 0m065 de diamètre, portant, en relief et venus de fonte, les chiffres de l'altitude du repère, était à fixer, après l'exécution et la vérification des nivellements, dans un creux ménagé au centre de la première. (1)

Ainsi pourvu, l'entrepreneur mit la main à l'œuvre. Mais le mauvais temps des premiers mois de l'année 1869, les brumes si fréquentes du climat du Nord et les tâtonnements inévitables dans une entreprise de ce genre ne permirent pas à M. Leclère de commencer ses opérations avant le 20 mai. Toutefois le travail marcha bientôt avec une activité très-satisfaisante, et tout faisait présumer qu'il serait achevé dans les délais convenus, lorsque survint la guerre, puis la commune, puis la mort de M. Leclère, auquel son fils et collaborateur fut substitué par arrêté préfectoral du 5 avril 1871, et tous ces événements apportèrent dans les opérations, plusieurs fois interrompues et reprises, des retards dont l'ensemble dépassa une année.

Ainsi, par exemple, les carnets contenant les opérations de chaque journée étaient envoyés le soir même par les opérateurs au dépôt des cartes et plans du Ministère des Travaux publics, où ils étaient vérifiés, visés puis transmis à M. Leclère pour le calcul des cotes; et l'on comprend que cette double transmission dût être suspendue du mois d'août 1870 au mois de juin 1871.

(1) Toutes ces dispositions sont minutieusement prescrites, pour le nivellement général de la France, par une circulaire de M. le Ministre des Travaux publics, en date du 15 novembre 1858.

Digitized by Google

Aujourd'hui cette entreprise, si développée et si complexe, se trouve enfin terminée, et elle a produit les résultats suivants :

L'étendue des lignes nivelées qui, d'après les évaluations primitives, ne devait être que de 4,280 kilomètres; a été portée à 4,651 kilomètres, et le nombre des repères métalliques a naturellement reçu une augmentation proportionnelle. Il s'est élevé de 3,000 à 3,149, ce qui donne une distance moyenne de 1,477 mètres entre deux repères métalliqnes consécutifs.

Cette extension de l'opération provient uniquement de ce que l'on avait omis, dans le principe, de tenir compte d'un certain nombre de voies ferrées que l'on croyait peut être comprises dans le réseau des grandes lignes de base du nivellement général de la France. En cours d'exécution, on jugea indispensable de combler cette lacune, tant à cause de l'importance même de ces lignes, que pour mieux relier, avec les opérations des autres régions du département, celles des arrondissements de Valenciennes et d'Avesnes que les grandes lignes de base ne traversent pas.

De plus, comme il existe dans le département 61 chefs-lieux de communes, situés à l'écart des lignes qui étaient à niveler suivant le programme adopté, M. l'Agent-Voyer en chef jugea, non sans raison, qu'il serait utile de rattacher ces points à l'opération générale, et il traita directement avec M. Leclère pour faire exécuter, sur les fonds propres du service vicinal, ce rattachement qui donna lieu au nivellement de 137 kilomètres et à la pose de 69 repères métalliques supplémentaires.

En somme, le développement des lignes nivelées, le nombre des repères métalliques scellés le long de ces lignes et celui des repères naturels sur lesquels des cotes

Digitized by Google

d'altitude ont été relevées et calculées, se répartissent comme il suit :

	LONGUEUR des lignes nivelées.	NOMBRE DES REPÈRES métalliques.	NOMBRE DES REPÈRES naturels.
	Kilomètres.	Repères.	Repères.
1° Chemins de fer	261	199	67
2° Voies navigables (rivières et canaux)	646	448	460
3° Routes nationales	592	423	531
4° Routes départementales	513	332	442
5° Cours d'eau non navigables	1.041	709	323
6° Chemins vicinaux de grande communication	864	535	658
7° Chemins vicinaux d'intérêt commun	734	503	220
8° Chefs-lieux des communes	137	69	31
TOTAUX	4.788 Kilomètres.	3.218 Repères.	2.732 Repères.

La description de tous ces repères et leurs cotes d'altitude sont données dans un volume imprimé de 610 pages, composé sur le type des volumes analogues du nivellement général de la France, et que l'entrepreneur du nivellement général du Nord a fourni à 300 exemplaires conformément à l'article 3 de sa soumission. (1)

Enfin, pour que ce texte descriptif comprît toutes les indications de relief relevées jusqu'à présent dans le département, l'on y a reproduit la description et la cote d'altitude de chacun des repères des lignes magistrales du nivellement général de la France qui traversent le

(1) Il a été relevé un nombre des repères naturels beaucoup plus grand que celui de 2.732 qui figure au tableau ci-dessus. Mais l'on a pensé qu'il ne fallait porter au texte descriptif imprimé que ces 2.732 repères qui, pris sur des édifices publics, présentent le plus de garanties de conservation. Tous les autres sont, d'ailleurs, inscrits dans des tableaux synoptiques manuscrits qui ont été déposés, avec les carnets élémentaires du nivellement, aux archives départementales, à Lille, où les intéressés pourront les consulter au besoin.

Digitized by Google

département du Nord, ce qui a ajouté au nivellement secondaire 194 kilomètres nivelés, 186 repères métalliques scellés et 3 repères naturels.

L'on a donc aujourd'hui, dans le département du Nord, un réseau de nivellements de 4,982 kilomètres (près de 1,250 lieues) d'étendue, jalonné par 3,404 repères métalliques scellés et par 2,735 repères naturels, dont la description et l'altitude, par rapport au niveau moyen de la Méditerranée à Marseille, sont consignées dans un ouvrage que les administrations civiles et militaires pourront conserver dans leurs archives, et qui leur rendra les plus utiles services dans une multitude de circonstances d'utilité publique.

Les dépenses de l'opération ne sont pas encore entièrement liquidées, mais on peut tenir pour certain qu'elles ne dépasseront pas de plus de 5,000 à 6,000 francs, le montant de l'évaluation primitive qui était, comme on l'a vu, de 90,000 francs.

J'ai dit précédemment que l'on avait formé, dans le principe, le projet de compléter ce grand travail par l'établissement d'une carte sur laquelle tous les points nivelés seraient reportés dans leur emplacement et avec l'inscription de leur cotes d'altitude.

La soumission primitive de M. Leclère, qui avait obtenu en 1866 l'assentiment du Conseil général du département, contenait, à ce sujet, les dispositions suivantes :

Article 3. — Autant que faire se pourra, les résultats de ces diverses opérations seront inscrits sur une carte à l'échelle de 1 mètre pour 50,000 mètres, amplifiée d'après les minutes de l'État-Major, moins les hâchures qui seront avantageusement remplacées par les cotes de nivellement; cette carte sera gravée sur pierre et tirée à deux teintes; les cours d'eau et les cotes qui les concernent seront figurés en bleu; les autres lignes et cotes seront en noir.

Article 6 § 2. — Le prix par kilomètre nivelé comprend, outre les opérations du nivellement, la direction des opérations relatives à la fourniture et à la gravure des cartes mentionnées ci-dessus.

Digitized by Google

ARTICLE 8. — Le département formera un atlas de 7 cartes (une par arrondissement); elles seront gravées à l'échelle de 1 mètre pour 50,000 mètres, ... chaque carte d'arrondissement tirée à 300 exemplaires, sera payée trois mille francs, quelle que soit l'étendue de l'arrondissement.

Pour les exemplaires supplémentaires comprenant les sept cartes, ils seront livrés à raison de quinze francs l'un, à la condition toutefois qu'il en sera demandé au moins cent exemplaires, et cela dans les six mois de la publication.

Mais, comme on l'a vu plus haut, l'Administration supérieure des Travaux publics fit retrancher ce travail de l'entreprise, et cette décision fut heureuse pour le département, car elle permit au Conseil général du Nord de reprendre l'affaire plus tard sur des bases fort différentes, et celle qu'il adopta, après de nombreuses études de la question, ont produit un résultat incomparablement plus avantageux, à tous les points de vue, que celui qui aurait été obtenu avec la combinaison primitive.

Le 10 novembre 1871, sur la proposition de M. Hamoir, membre du Conseil général, et d'après le rapport du 4e bureau, l'assemblée départementale estima qu'il convenait de faire profiter le public du travail important du nivellement général du département, en mettant à sa disposition une carte qui en constituerait le complément naturel et indispensable, et dont le tirage serait assez considérable et le prix de vente assez réduit, pour qu'elle devint d'un usage général dans le département.

En conséquence, il fut décidé que le travail d'une carte du département par arrondissement, à l'échelle du 50 millième, serait commencé le plus promptement possible; — que l'Ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées serait invité par M. le Préfet à présenter au Conseil général des propositions à ce sujet; — qu'il serait demandé à l'État de participer à la dépense dans la même proportion que pour le nivellement.

L'Ingénieur en Chef du département s'acquitta de la mission qui lui était confiée et, le 17 juillet 1872, il pro-

Digitized by Google

duisit une étude que le Conseil général du Nord approuva dans sa séance du 22 août suivant, et qui constituait le programme ci-après :

1° La carte serait à l'échelle du 50 millième et divisée en six feuilles du format dit *grand-monde* de 0m90 sur 1m20 ;

2° Chaque feuille serait affectée à un arrondissement distinct, à l'exception d'une seule sur laquelle on réunirait les arrondissements de Douai et de Valenciennes ;

3° Cette carte reproduirait toutes les indications de celle du dépôt de la Guerre au 80 millième, à l'exception des hâchures représentant le relief du sol, lesquelles seraient remplacées par la désignation de l'emplacement et de l'altitude de chacun des repères du nivellement général du département ;

4° Chaque feuille, sauf l'espace à réserver aux titres et légendes, serait couverte jusqu'au cadre, en réduisant aux principales les indications à mettre en dehors des limites de l'arrondissement auquel se rapporterait spécialement la carte, à l'imitation de ce qui a été fait sur les carte du Dépôt de la Guerre pour les fragments des pays limitrophes de la France ;

5° Cette carte serait tirée en quatre couleurs affectées savoir : le *noir* aux écritures, bâtiments, voies de communication de fer et de terre et limites territoriales ; le *bleu* aux rivières, canaux, étangs et cours d'eau quelconques ; le *rouge* aux repères du nivellement général ; le *vert* à la végétation ;

6° Il en serait tiré 3,000 exemplaires complets, soit 18,000 feuilles d'arrondissement : 2,000 exemplaires pour être distribués aux divers services publics et aux communes ; 1,000 exemplaires pour être livrés au commerce et vendus, au profit du département, au prix de 10 fr. l'exemplaire complet de 6 feuilles distinctes, et 2 fr. la feuille séparée contenant un arrondissement ;

7° Enfin la dépense totale du travail, serait prise en

Digitized by Google

charge par le département qui demanderait à l'État un subside, sur les fonds du Trésor, de 12,500 fr., équivalent à la moitié des frais d'établissement de la première épreuve, comme complément naturel et nécessaire de la dépense du nivellement général du Nord.

La suppression des courbes et hâchures indiquant le relief sur les cartes de Dépôt de la Guerre était motivée par le désir de rendre la carte plus claire, et surtout par la nécessité d'en réduire la dépense qui, sans celà, se serait élevée à un chiffre très-considérable. Du reste, la suppression du troisième réseau de nivellement primitivement projeté ne permettait pas de calculer directement les courbes de niveau, et il eût fallu s'en rapporter aux nivellements du Dépôt de la Guerre, dont la représentation, sur les cartes de notre région, non-seulement n'est pas à l'abri de tout reproche d'inexactitude, mais encore ne se trouve pas suffisamment graduée, pour donner une idée fidèle du relief du sol dans une contrée aussi peu mouvementée. On pensa donc que les cotes des nombreux repères du nivellement général du département remplaceraient avantageusement ces indications, jusqu'au moment où des nivellements complémentaires permettraient de publier une nouvelle carte enrichie des courbes de niveau, ce qui, comme je le dirai plus loin, pourra se faire très-facilement après l'épuisement de la première édition.

Quant à la variété de couleurs à introduire dans les indications, elle devait donner lieu à un supplément de dépense, puisqu'il faut une pierre pour chaque couleur, et à quelques difficultés matérielles d'impression dans les raccords. Mais on crut devoir passer sur ces inconvénients, et cela pour les raisons suivantes. Parmi les personnes que leur goût pour les études géographiques, ou des nécessités professionnelles, avaient familiarisées avec les cartes à grande échelle du département, qui alors étaient toutes imprimées en noir, on en rencon-

Digitized by Google

trait peu qui n'eussent été désappointées, impatientées même, par la difficulté et, la plupart du temps, par l'impossibilité de distinguer les cours d'eau des chemins vicinaux et ruraux, principalement dans les régions du Nord qui sont soumises à un système régulier de desséchement, telles que le territoire waetringué et les grandes vallées de la Deûle, de la Scarpe et de l'Escaut. La confusion qui résulte du tracé rectiligne des chemins et des cours d'eau, dans une bonne moitié du département, ne peut être prévenue que par l'emploi de couleurs différentes dans les indications des uns et des autres, et, dès-lors, le noir étant admis pour la couleur générale de la carte, c'est le bleu qui, suivant l'usage adopté en pareille circonstance, devait être choisi pour les cours d'eau, rivières, canaux de toutes sortes, étangs et ruisseaux. De plus, comme la carte dont il s'agissait devait être l'annexe du nivellement général, il sembla naturel qu'elle mît en relief et que l'on peut y lire, au premier coup d'œil et sans recherches, les résultats de cette opération, ce qui indiquait l'emploi d'une troisième couleur, le rouge, pour les signes désignant les emplacements des repères (un cercle d'un millimètre de diamètre) et pour les nombres donnant la hauteur de ces repères au-dessus du niveau moyen de la mer. Enfin, dans le but d'augmenter encore la clarté de ce document, qui devait, suivant le désir exprimé par le Conseil général, devenir d'un usage commun dans le département, il parut bon d'accuser, par une quatrième couleur, aux yeux les moins expérimentés, les signes qui représentent la végétation : forêts, bois et bosquets, et naturellement c'était le vert qui s'imposait dans cette circonstance.

Dans ces conditions, le travail exigeait l'emploi de 25 pierres et une dépense totale de 54,300 francs pour la production de 3,000 exemplaires de 6 feuilles chacun.

Ce programme fut soumis à M. le Ministre des Tra-

Digitized by Google

vaux publics qui, par une dépêche du 10 mars 1873, fit connaître qu'il était disposé à accueillir la demande de subvention qui lui était adressée, mais, à la condition que l'échelle de la carte projetée serait portée du 50 au 40 millième. C'est cette dernière échelle, en effet, disait M. le Ministre, qui a été adoptée pour les cartes départementales détaillées dont l'Administration a décidé l'exécution en principe, pour former le complément du nivellement général de la France, et l'on ne saurait admettre, dans la réalisation de cette grande œuvre, des échelles différentes pour chaque département

Cet incident imprévu renversait la combinaison admise, et comme il ne paraissait pas probable que le Conseil général du Nord, renoncerait, sans un mûr examen, au concours du Trésor, il fallait reconstituer le programme du travail sur de nouvelle bases.

C'est ce que fit l'Ingénieur en chef du département.

Par sa forme allongée et bizarre, par l'inclinaison d'environ 45 degrès, de son grand axe sur la direction du méridien, par les nombreuses découpures qu'il subit de la part du département du Pas-de-Calais et de la Belgique, le département du Nord est assurément l'un des plus difficiles à encadrer dans une seule carte rectangulaire, sans perdre d'énormes espaces dont la surface serait plus que double de celle du département lui-même. En fractionnant les cartes, on atténue naturellement cet inconvénient; mais il n'en reste pas moins très-sérieux, si l'on veut faire tenir, sur une carte unique et en adoptant un format uniforme, chacun des arrondissements du Nord, dont les limites extérieures au département reproduisent les découpures de celui-ci, et dont la surface varie du simple au triple [1]. L'échelle

(1) Les sept arrondissements du Nord offrent respectivement les superficies ci-après

Avesnes.....	139.723 hectares	Hazebrouck.....	69.320 hectares
Cambrai.....	89.260 —	Valenciennes.....	62.978 —
Lille.....	87.439 —	Douai.....	47.206 —
Dunkerque.....	72.160 —		

Digitized by Google

du 50 millième, adoptée par le Conseil général, est des plus commodes dans la pratique (deux centimètres représentent un kilomètre) et suffisamment grande, même pour des études d'un certain détail. De plus elle offrait l'avantage de résoudre parfaitement bien les difficultés qui viennent d'être exposées, en permettant de placer chaque arrondissement sur une feuille de papier du format très-maniable de 0m90 sur 1m20, et où les espaces perdus se trouvaient réduits à un minimum, avec la convention admise de réunir les arrondissements de Douai et de Valenciennes sur une même feuille.

Mais, avec l'échelle du 40 millième, la forme et l'orientation exceptionnelles du département, ainsi que la dimention de renfermer les feuilles de la carte dans les dimensions usitées dans le commerce, ou dans leurs multiples et sous-multiples, rendaient la solution de la question assez difficile.

Après de nombreuses études et une multitude de tâtonnements, on finit par trouver que les combinaisons les moins défavorables se résumaient dans les trois suivantes :

1° Division par arrondissement. — Format uniforme. — Une carte de 4 feuilles de 0m55 sur 0m74 (format Jésus) par chaque arrondissement, à l'exception des arrondissements de Douai et Valenciennes réunis sur la même carte. — En tout, 6 cartes de 1m10 sur 1m48, composées chacune de 4 feuilles. — 96 pierres. — Dépense pour 3,000 exemplaires : 86,600 francs ;

2° Division par arrondissement. — Trois formats différents. — Une seule carte d'une seule feuille de 0m,90 sur 1m,20 (format Grand-Monde) pour chacun des arrondissements de Dunkerque, Hazebrouck et Valenciennes ; une carte de 2 feuilles, de 0m55 sur 0m74 (format Jésus), chacune, pour l'arrondissement de Douai, et une carte de 4 feuilles du même format pour chacun des arron-

Digitized by Google

dissements de Lille, Cambrai et Avesnes. — En tout 7 cartes, dont 3 de $0^m,90$ sur $1^m,20$, une de $0^m,74$ sur $1^m,10$ et 3 de $1^m,10$ sur $1^m,48$. — 64 pierres. — Dépense pour 3,000 exemplaires : 77,500 francs;

3° Enfin, division en feuilles d'un format uniforme, sans avoir égard aux limites des arrondissements et en se posant seulement la condition de réduire le nombre des feuilles à un minimum. — 17 feuilles juxtaposables sans répétitions, de $0^m,64$ sur $0^m,87$ (format Colombier) y compris le cadre et les marges, comme celles de la carte au 80 millième du Dépôt de la Guerre. — Chaque arrondissement exigeant la réunion de 4 feuilles formant ensemble une carte de $1^m,17$ sur $1^m,63$ (1), sauf celui de Lille qui en demanderait 6 ayant, réunies, une hauteur de $1^m,70$ sur une largeur de $1^m,63$. — 68 pierres. — Dépense ponr 3,000 exemplaires ou 51,000 feuilles : 66,300 francs.

Les deux premières combinaisons avaient l'avantage de conserver la division par arrondissement, voulue primitivement par le Conseil général, mais les espaces perdus étaient énormes et la dépense prévue très-considérable. Ces deux derniers inconvénients étaient un peu atténués dans la seconde, mais l'on n'obtenait cette atténuation qu'en sacrifiant l'uniformité du format, ce qui rendait impossible la réunion des cartes en atlas.

En somme, l'Ingénieur en chef donna la préférence à la troisième combinaison qui devait être la moins coûteuse, et permettre ainsi de livrer au commerce des cartes d'un prix assez réduit pour en rendre l'usage général dans le département, suivant le vœu du programme primitif. De plus elle présentait un avantage très-sérieux. Lorsque l'on a à étudier le parcours d'une rivière, d'un canal, d'une route ou d'un chemin de fer qui s'étend sur plusieurs arrondissements et que l'on n'a à sa disposition que des cartes divisées par arrondissement, on se trouve forcé, pour assurer la

(1) En supposant enlevées les parties inutiles des cadres et des marges.

Digitized by Google

continuité du tracé, de découper les limites des arrondissements qui le comprennent et de les engrener ensuite, en jetant au rebut tout ce qui appartient à la fois aux cartes que l'on a sous la main. Avec le système de la troisième combinaison, au contraire, la continuité du tracé serait obtenue par la simple juxtaposition des cadres des feuilles, sans répétitions ni déchets, et sans même que la réunion définitive des feuilles fut absolument nécessaire. C'est cette disposition qui rend les cartes du Dépôt de la Guerre d'un usage si commode, et, tout en la reproduisant, la troisième combinaison imitait même le format de ces cartes, dont la convenance est depuis longtemps reconnue. Il y a plus encore. D'après la division proposée par l'Ingénieur en chef, en réunissant 6 feuilles au plus, on pourrait avoir des cartes comprenant deux par deux, les arrondissements qui ont entre eux les affinités les plus marquées. Ainsi les feuilles N^os^ 1, 2, 3, 4, 6 et 7 donneraient un rectangle de 1^m^,70 de hauteur sur 1^m^,63 de largeur, encadrant les arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck, c'est-à-dire le pays de langue flamande tout entier, la contrée la plus déprimée par rapport au niveau de la mer et la moins industrielle du département. Avec les feuilles N^os^ 10, 11, 12 et 13 on aurait, dans un cadre de 1^m^,17 sur 1^m^,63, les arrondissements de Douai et Valenciennes, comprenant la région des marais et celle des charbonnages, avec les usines si nombreuses et si variées qui sont venues s'établir dans le bassin houiller. Enfin, au moyen des feuilles N^os^ 12, 13, 14, 15, 16 et 17, mesurant, réunies, 1^m^,17 sur 1^m^39, on obtiendrait les deux arrondissements de Cambrai et d'Avesnes, qui embrassent la partie la plus élevée, la plus boisée du Nord, et celle où les cours d'eau naturels sont le plus nombreux et activent le plus grand nombre d'usines.

Ces raisons parurent décisives au Conseil général du Nord, et il adopta définitivement la troisième combinaison dans sa séance du 24 avril 1873, après quoi M. le

Digitized by Google

Ministre des Travaux publics l'approuva de son côté par décision de 22 août suivant, et accorda une subvention de 15,000 fr. sur les fonds du Trésor pour l'exécution du travail.

Il ne restait plus, dès-lors, qu'à mettre la main à l'œuvre. L'Ingénieur en chef du département entra aussitôt en négociations avec M. Ehrard, graveur à Paris, spécialiste distingué et renommé à juste titre pour les œuvres, aussi remarquables que nombreuses, qui sont sorties de ses ateliers. Après une active correspondance et des pourparlers multipliés, les deux parties tombèrent enfin d'accord pour arrêter le devis complet de l'opération, qui fut accepté par le graveur le 31 octobre 1873 et reçut l'approbation de M. le Ministre des Travaux publics par une décision du 29 décembre suivant, qui autorisa M. le Préfet du Nord à accepter la soumission de M. Ehrard et ouvrit un premier crédit de 7,500 fr. pour commencer les travaux.

Ainsi que je l'ai fait précédemment pour l'opération du nivellement, je reproduirai textuellement ici les dispositions de ce devis, afin de faire connaître, aussi complètement que possible, les détails de l'œuvre considérable dont elles ont assuré la bonne exécution.

Ces dispositions sont les suivantes :

Article 1er — Le présent devis à pour objet l'exécution d'une carte du département du Nord à l'échelle du 40 millième et composée de 17 feuille juxtaposables, du format dit : Colombier de 0m,65 sur 0m,90 chacune, orientées et découpées comme l'indique la carte à petite échelle ci-jointe.

Chaque feuille comprendra un fragment de carte de 0m,53 sur 0m,76, un encadrement de 15 millimètres de largeur, réservé aux coordonnées géographiques, et une marge de 4 centimètres sur laquelle seront inscrits les titres, écritures et échelles.

Article 2. — Cette carte reproduira, en ce qui concerne le département, toutes les indications de la carte du Dépôt de la Guerre au 80

Digitized by Google

millième, à l'exception des indications représentant le relief du sol, lesquelles seront remplacées par les désignations de l'altitude des repères métalliques, au nombre d'environ 3,245, du nivellement général (1)

Article 3. — Toutes les indications à mettre en dehors du département, sauf l'espace à réserver aux titres et légendes, qui sera le même que pour la partie comprise dans le département, seront réduites aux principales, comme cela a été fait pour les contrées étrangères sur la carte du Dépôt de la Guerre, c'est-à-dire qu'on n'indiquera ni les forêts, ni les habitations éparses, ni les chemins ruraux, ni les petits cours d'eau. On gravera seulement les principales voies de communication, les agglomérations des villes et villages, les rivières et cours d'eaux principaux et les voies ferrées.

La légende des signes conventionnels sera prise sur cette dernière partie de la carte.

Article 4. — La carte sera tirée en quatre couleurs affectées savoir : *Le noir*, aux titres, noms et écritures diverses, bâtiments, voies de communication de fer et de terre et limites territoriales ; *le bleu*, aux rivières, canaux, étangs et cours d'eau quelconques ; *le rouge*, aux repères métalliques [indications et cotes] *le vert*, à la végétation.

Article 5. — Il en sera tiré 3,000 exemplaires, soit 51,000 feuilles.

Article 6. — La carte ne donnant pas le relief du sol, sera une carte plate dans laquelle chaque feuille donnera, pour ce qui regarde le département :

1° Les coordonnées géographiques, les titres de chaque feuille, l'indication et le dessin de l'échelle, la reproduction en petit de la carte d'assemblage, avec hâchures sur le rectangle répondant à la carte considérée ;

2° Les constructions, moulins à vent, usines et habitations isolées, villages et villes ;

3° Les voies de communications : chemins de fer, routes, chemins vicinaux et ruraux, convenablement différenciés entre eux ;

4° Les rivières, canaux, écluses et cours d'eau non navigables ni flottables ;

(1) En cours d'exécution, on a ajouté aux repères métalliques, qui sont au nombre de 3,404, comme je l'ai dit précédemment, les 2732 repères naturels, de telle sorte que la carte offre 6,136 cotes d'altitudes pour une superficie de 5,681 kilomètres carrés, soit en moyenne environ un repère par kilomètre carré.

Digitized by Google

5° Les limites de communes, de cantons, d'arrondissements et de départements;

6° La végétation : prairies, marais, bosquets, bois et fôrêts;

7° Les dunes, dans la longue et étroite bande de terrain longeant la côte maritime;

8° Enfin l'emplacement des repères métalliques du nivellement général du département, figuré par un cercle colorié en plein, de 1 millimètre et demi de diamètre, avec la lettre R et avec l'altitude de chaque repère, donnée par un nombre de 3 à 6 chiffres de 2 millimètres de hauteur.

Article 7. — Le caractère des écritures, la figuration des voies de communication, cours d'eau, dunes, limites territoriales, celle des diverses végétations, et enfin toutes les indications géographiques et statistiques, seront la reproduction exacte de celles qui existent sur les cartes du Dépôt de la Guerre au 1/80,000e, de manière que les légendes des deux cartes soient absolument identiques.

Malgré l'agrandissement de l'échelle, les écritures auront les mêmes dimensions en tous sens, et les voies de communication, de terre, de fer et d'eau la même largeur que sur la carte au 80,000e.

Chaque feuille sera couverte jusqu'au cadre; mais, en dehors du département, on ne mettra que les indications principales, comme il a été dit à l'article 3 ci-dessus.

En ce qui concerne ces parties de la carte, l'Ingénieur en chef chargé de la direction du travail marquera sur la minute, dont il sera parlé ci-après, les indications à supprimer et celles à conserver. Le graveur sera tenu de se conformer exactement à ce qui lui sera prescrit à ce sujet.

Article 8. — La gravure des pierres sera exécutée avec le plus grand soin sur des pierres grises de premier choix, et de manière à donner des cartes présentant les mêmes conditions d'élégance, d'exactitude et de netteté que celles du Dépôt de la Guerre.

Le prix de la gravure est fixé au taux moyen de 25 francs le décimètre carré, sur une superficie calculée entre les bords intérieurs des cadres de chaque feuille; mais on considérera que le prix ainsi calculé comprendra la gravure des encadrements, légendes, titres, tableaux d'assemblages et échelles de la carte entière, ainsi que l'inscription des cotes et signes des repères du nivellement général.

Article 9. — Aussitôt après l'achèvement du travail, les pierres, au nombre de 68, nécessaires au tirage de la carte seront livrées en par-

Digitized by Google

fait état au département, qui en restera propriétaire et pourra, soit les conserver, soit les échanger avec l'entrepreneur contre autant de planches de cuivre obtenues par la voie galvanique, moyennant un prix de reproduction qui ne dépassera pas 0 fr. 01 par centimètre carré, soit pour la surface totale des pierres, qui est de $37^{m.c.}$ $42^{d.c.}$ $72^{c.c.}$, une somme de 3,742 fr. 72.

Article 10. — La carte sera tirée sur papier de première qualité, collé, glacé et propre à recevoir ultérieurement toute application de teintes ou traits en couleurs à la main.

La fourniture du papier sera payée 0 fr. 20 c. la feuille.

Article 11. — L'impression sera effectuée de manière à obtenir des cartes de la plus parfaite netteté.

On apportera notamment, dans l'impression sur une même feuille des indications diversement coloriées dont il a été parlé précédemment, toutes les précautions nécessaires pour que toutes ces indications soient rapportées à leur place géographique exacte.

Le prix de l'impression complète sera de 0 fr. 45 par feuille.

Article 12. — La carte minute consistera en feuilles photographiées à l'échelle de 1/40,000e sur les cartes les plus récentes au 1/80,000 du Dépôt de la Guerre.

Ces photographies seront mises au courant par les soins de l'Ingénieur en chef chargé de la direction de ce travail, qui y indiquera les suppressions et additions nécessaires, tant dans l'étendue du département qu'en dehors de cette surface, comme il est dit aux articles 4 et 7 ci-dessus.

De plus, les repères et cotes de nivellement seront inscrits sur les minutes de la carte, à la place convenable, par les soins de l'Ingénieur en chef, ainsi que les titres spéciaux qui ne figurent pas sur les cartes du dépôt de la Guerre.

Ces photographies seront fournies par l'entrepreneur, au nombre de trois exemplaires, moyennant la somme totale de 1,500 fr. Si un plus grand nombre d'épreuves est reconnu nécessaire pour que la mise au courant marche avec toute l'activité désirable, l'entrepreneur devra les fournir au prix de 60 fr. l'exemplaire, comprenant toute les photographies répondant à une carte entière.

L'établissement de la minute, qui sera fait en dehors de toute participation de l'entrepreneur, ne lui donnera droit à aucune rétribution.

Article 13. — Les frais de transport et d'emballage seront remboursés à l'entrepreneur sur la présentation du reçu de la Compagnie du chemin

Digitized by Google

de fer et sur une évaluation de 4 fr. par caisse. Il recevra en outre une somme fixe de 1,000 fr. pour tous les autres faux frais, de quelque nature qu'ils soient, tels que correspondance, envois d'épreuves, etc. . . . .

Article 14. — Les travaux seront soldés, suivant l'importance des crédits, par le département et par l'État de la manière suivante :

Les épreuves photographiques seront payées aussitôt après qu'elles auront été livrées à l'Ingénieur en chef chargé de la direction du travail.

En ce qui concerne les pierres, dès que l'une d'elles aura été gravée, il en sera fait réception par l'Ingénieur en chef sur le vue d'une épreuve qui lui sera fournie par l'entrepreneur, et le prix de la fourniture et de la gravure sera payé jusqu'à concurrence des neuf dixièmes de leur valeur, par le département, qui deviendra par ce fait propriétaire de la pierre. L'entrepreneur en restera détenteur jusqu'à la fin du travail, et recevra le dernier dixième quand il en aura fait la livraison, comme il est dit à l'article 10 ci-dessus.

Quant aux dépenses de fournitures de papier et d'impression, elles seront payées, au fur et à mesure de la livraison des cartes, par groupes d'au moins 150 exemplaires complets de 17 feuilles.

Article 15. — Le travail sera terminé en deux années; il sera exécuté sous le contrôte de l'Ingénieur en chef du département, qui aura la faculté d'employer tous les moyens de vérification qu'il jugera convenable pour s'assurer, au fur et à mesure de l'avancement de l'opération, que tout s'accomplit dans les conditions voulues pour inspirer une entière confiance dans les résultats.

Article 16. — Pour le cas où les vérifications opérées par le service du contrôle feraient reconnaître l'inexécution d'une ou plusieurs des conditions stipulées dans les articles précédents, l'Administration se réserve le droit de résilier le marché.

Toutes ces conditions ont été fidèlement accomplies; et le Conseil général du Nord, qui a eu l'œuvre entière sous les yeux, dans sa session d'avril 1877, a bien voulu, dans les séances des lundi 9 et mercredi 11 avril, décerner, à l'Ingénieur en chef du département et à ses collaborateurs, un témoignage de satisfaction qui les a amplement récompensés des soins et des peines que ce travail, non moins délicat et difficile qu'important, leur a coûtés durant près de quatre années.

Digitized by Google

La révision des cartes du Dépôt de la Guerre constitua en effet une lourde tâche, car on se figurerait difficilement le nombre et la gravité des inexactitudes et des lacunes qu'offraient ces cartes, de fort ancienne confection dans le Nord, principalement dans les arrondissements de Lille, de Douai et Valenciennes, où la face du pays a été modifiée de fond en comble par suite des développements prodigieux de la population, de l'agriculture et de l'industrie. (1)

Aussi, est-il fort heureux qu'il n'ait pas été donné suite au projet que l'on avait formé, lors de la rédaction primitive du programme du nivellement général du département, et qui consistait à reporter les repères sur une carte qui n'eut été qu'une amplification pure et simple de celle du Dépôt de la Guerre. Dans les conditions de la soumission primitive de M. Leclère, 3,000 exemplaires de cette annexe du nivellement n'auraient pas coûté moins de 61,500 fr., et l'on n'aurait eu qu'une carte au 1/50,000e, tirée à deux teintes seulement et reproduisant, non-seulement sans correction, mais encore en les exagérant par suite de l'agrandissement de l'échelle, les innombrables lacunes et toutes les inexactitudes de la vieille carte de l'État-Major.

La carte qui vient d'être terminée offre, au contraire, une représentation aussi fidèle que possible de l'état actuel des lieux et des choses. Dans la distribution gratuite qui en sera faite aux communes, aux sociétés savantes, aux sociétés d'agriculture et aux diverses administrations civiles et militaires du département, il n'est pas probable que l'on dépasse, ni même que l'on atteigne le nombre de 1,500 exemplaires. Il restera donc à livrer au commerce 1,500 exemplaires au moins qui, vendus 1 fr. la feuille

(1) Cette incorrection des cartes du dépôt de la Guerre va cesser. Une brigade topographique d'officiers, opérant sous la direction aussi habile que consciencieuse de M Yung, chef d'escadron d'état-major, attaché au 1er corps d'armée, a révisé, en 1876, toute la partie du département comprise entre sa limite sud et les environs de Seclin, et cette brigade finira probablement, en 1877, la révision de la partie restante jusqu'à la mer.

Digitized by Google

c'est-à-dire au prix de revient seulement de l'impression et du papier, feront entrer dans la caisse départementale une somme de 20,000 à 25,000 fr. Ainsi, en déduisant la subvention de 15,000 fr. fournie par l'État, on voit que la dépense à la charge du département ne s'élèvera pas au-dessus de 30,000 fr., et que, pour cette somme certainement très-modique, le département sera devenu possesseur, non-seulement des 1,500 exemplaires qu'il répandra gratuitement, mais encore des 68 pierres gravées qui auront servi à l'impression.

Cette dernière circonstance a son importance, car rien ne sera plus facile que de mettre la gravure de ces pierres au courant du nouvel état des choses, lorsque l'édition actuelle de la carte sera épuisée, et d'en tirer, moyennant une très-faible dépense, une nouvelle édition rectifiée et complétée. De plus, si l'on se décide ultérieurement à niveler un troisième réseau, comme on l'avait projeté primitivement, ou si seulement les nivellements complémentaires que les projets ou les travaux des services civil et militaire nécessiteront ultérieurement, fournissent, à un moment donné, entre les lignes aujourd'hui nivelées, assez de cotes d'altitudes pour tracer les courbes de niveau, il suffira de 17 pierres supplémentaires (1), sur lesquelles ces courbes seront gravées, pour tirer une nouvelle carte du département en cinq couleurs et absolument complète, en ne faisant qu'une dépense fort modérée comparativement au résultat obtenu.

Telle qu'elle est, cependant, la carte actuelle, avec ses 6,000 cotes d'altitude, rendra incontestablement de très-grands services.

Je n'ai pas besoin, je pense, d'insister sur le parti qu'en tireront les statisticiens, les agronomes, les industriels, les sociétés de desséchements, les ingénieurs et les officiers, dans l'intérêt de leurs études ou de leurs travaux, et je me contenterai d'en donner ici deux exemples.

(1) Ces courbes devront naturellement être imprimées avec une couleur spéciale, le bistre par exemple.

Digitized by Google

Le premier s'applique aux places du littoral du Nord dont l'un des moyens de défense consiste, comme on le sait, dans l'inondation de leurs abords, par l'introduction, soit de l'eau de mer, soit de l'eau douce, dans la contrée déprimée qui les entoure. C'est un fait bien connu et qui a failli se réaliser pendant la dernière guerre. Mais il est deux éléments, très-importants cependant de l'opération, sur lesquels je ne crois pas que l'autorité militaire ait des données un peu certaines. Ce sont les limites et les profondeurs des lacs artificiels que l'on pourrait ainsi créer, en laissant d'abord les watergands se remplir et en complétant l'inondation, soit au moyen des canaux de navigation dérivés de l'Aa, soit en ouvrant les écluses de Gravelines et de Dunkerque. La carte nivelée qui fait l'objet de cette notice permet aujourd'hui de combler cette lacune, car, à l'aide des nombreuses cotes d'altitude qu'elle fournit dans le pays waeteringué, rien n'est plus facile que de tracer les contours des bassins inondables, et par conséquent de se rendre un compte exact de l'efficacité, pour le résultat voulu, d'un emprunt d'eau à la mer, mesure qui n'est à employer qu'à la dernière extrémité, car son moindre inconvénient serait de stériliser pour cinq ou six ans les terres submergées.

Comme second exemple de l'usage et de l'utilité de cette même carte, je joins, à la présente notice, un profil que j'ai calculé uniquement d'après les indications de plan et de relief relevées sur ce document, et qui donne une idée très-précise et très-exacte de l'orographie du département. Ce profil est levé suivant une ligne droite de 177 kilomètres de longueur, qui part de la mer près de Gravelines et va aboutir à la limite sud du département, près d'Anor, en passant par le clocher d'Avesnes et traversant normalement toutes les grandes vallées du Nord, c'est-à-dire celles de l'Yser, de la Lys, de la Scarpe, de l'Escaut et de la Sambre.

Digitized by Google

Un premier coup d'œil jeté sur ce profil intéressant fait voir qu'il coupe quatre faîtes importants; celui qui sépare le pays waeteringué du bassin de l'Yser, à la hauteur de 28m,35 au-dessus du plan de comparaison adopté (*niveau moyen de la Méditerranée à Marseille*); celui qui sépare le bassin de l'Yser du bassin de l'Escaut (rive gauche de la Lys), à la hauteur de 84m,00; celui qui sépare le bassin de l'Escaut du bassin de la Meuse (rive gauche de la Sambre), à la hauteur de 161m,60, et enfin le faîte séparatif des bassins de la Meuse et de la Seine (rive gauche de l'Oise), ou, si l'on veut, des bassins de la mer du Nord et de la Manche, à la hauteur de 249m,45.

Si, après cet examen général, on suit la ligne en détail, on voit d'abord, à partir des dunes bordant le littoral, se creuser la vaste cuvette de 40,000 hectares qui constitue les Waéteringues du Nord, région qui, si les dunes s'ouvraient, se transformerait tout entière, comme le montrent les cotes d'altitude, en un marais salant à peine émergé au-dessus de la mer moyenne à Dunkerque, et complètement submergé par les hautes mers d'équinoxe dont les eaux viendraient baigner les abords de Watten et les fortifications de Bergues.

Vers le 15e kilomètre, le terrain commence à se relever, et on le voit atteindre l'altitude de 28 mètres pour former les collines qui longent la rive gauche de l'Yser. Puis le sol se déprime jusqu'à l'altitude de 16 mètres pour laisser passer cette petite rivière, et se relève de nouveau jusqu'à l'altitude de 84 mètres, où l'on rencontre la chaîne de collines qui prolongent, en s'abaissant vers l'est, le mont sur lequel la ville de Cassel est assise à l'altitude de 158 mètres.

Le profil descend ensuite dans la vallée de la Lys, et il arrive jusqu'à la rivière de la Scarpe, sans rencontrer de reliefs supérieurs à l'altitude de 50 mètres et en traversant, sur un parcours de 62 kilomètres, une série de vallées peu profondes, où coulent la Lys à l'altitude de

Digitized by Google

14 mètres, le canal de la Deûle à celle de 22 mètres et la petite rivière de la Marque à l'altitude de 31 mètres.

A partir de la Scarpe, dont la vallée marécageuse présente un creux très-remarquable à l'altitude de 18 mètres, c'est-à-dire plus bas de 4 mètres que la Deûle à Haubourdin et de 13 mètres que la Marque a Templeuve, toutes les vallées que traverse la ligne vont en s'étageant successivement l'une au-dessus de l'autre, la hauteur de leur versant droit dépassant toujours celle du versant gauche. C'est ainsi que le profil franchit l'Escaut à l'altitude de 26 mètres, la Sambre à celle de 131 mètres et l'Helpe-Majeure à l'altitude de 145 mètres, pour arriver à l'altitude de 249 mètres, où se trouve le faîte séparatif des bassins de la Sambre et de l'Oise, tout près du point le plus élevé du département, qui est situé à l'altitude de 251^{m},878, à l'intersection même de la frontière belge par le chemin de fer d'Anor à Mommignies.

L'on ne s'élève donc que de 18 mètres depuis la mer jusqu'à la vallée de la Scarpe, sur un parcours de 106 kilomètres, et de 231 mètres seulement depuis la vallée de la Scarpe jusqu'à la limite sud du département, sur une étendue de 71 kilomètres.

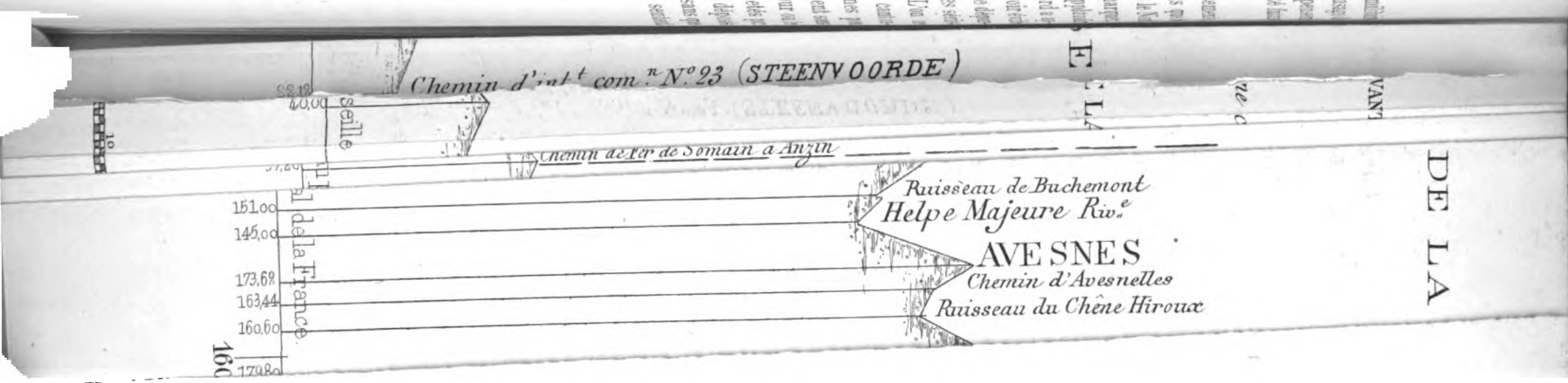
Ce fait permet déjà d'apprécier combien le sol du département du Nord est peu mouvementé, surtout entre la mer et l'Escaut, et l'on aura une idée complète de sa situation sous ce rapport, si l'on considère que l'échelle des hauteurs est cent fois plus grande, sur le profil ci-joint, que l'échelle des longueurs, et par conséquent que, pour donner une représentation exacte du terrain, il faudrait réduire les ordonnées verticales au centième de leur hauteur, de telle sorte que le point le plus élevé du profil, celui qui se trouve à l'altitude de 249^{m},45 s'abaisserait jusqu'à un millimètre et demi seulement au-dessus de la ligne figurant le niveau moyen de la mer à Marseille.

Digitized by Google

Ces deux exemples font voir le profit que l'art militaire et la science géographique peuvent retirer de l'usage de la nouvelle carte nivelée du Nord, et je me dispenserai de pousser plus loin la démonstration de l'utilité future de ce document.

Il serait bien désirable que les autres départements, et particulièrement ceux qui nous touchent, tels que le Pas-de-Calais, la Somme et l'Aisne, suivissent le Nord dans cette voie, et, à ce propos, je ferai remarquer, pour terminer cette notice, combien l'on doit applaudir au sens pratique que le Conseil général du Nord a apporté dans toute cette affaire, et le féliciter d'avoir évité l'erreur dans laquelle un trop grand nombre de départements sont tombés en créant à grands frais des séries de cartes minuscules découpées par cantons. L'on ne saurait proscrire avec trop d'énergie les atlas cantonnaux, tant préconisés par certaines personnes peu versées en ces matières. Ces atlas sont absolument sans utilité pour le Militaire, l'Industriel, l'Ingénieur ou le Savant; aussi, après avoir été un moment feuilletés par pure curiosité, ces documents si coûteux sont-ils déposés dans des bibliothèques où ils reposent oubliés, sans que jamais leurs possesseurs éprouvent le besoin ou sentent le désir de les consulter.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

NOTE

SUR LES ÉCOLES LIBRES DES MINES DE LIÉVIN

(PAS-DE-CALAIS)

Présentée par M. TELLIER,

Membre titulaire

à la séance du 16 mars 1877.

Les Administrateurs de la Société houillère de Liévin, sur la proposition de M. l'Agent-Général de cette société, qui s'était ému du peu d'instruction que recevaient les enfants des ouvriers et des employés attachés aux mines, décidèrent, en 1871, la fondation d'écoles libres réservées exclusivement à ces mêmes enfants. Ils décidèrent en outre, sur les pressantes instances de M. l'Agent-Général, que pour toutes les familles des ouvriers attachés à l'établissement, l'instruction y serait gratuite et obligatoire jusque l'âge de douze ans au moins. L'enseignement est laïque.

En janvier 1872, un vaste bâtiment, remplissant toutes les conditions d'une maison d'école bien installée, était terminé et ouvert à environ 300 enfants des deux sexes dont 83 garçons et 85 filles de sept à douze ans. Le reste composé de jeunes enfants était admis dans une salle d'asile.

Digitized by Google

Le début fut pénible pour les maîtres chargés d'instruire ces enfants. Ainsi sur les 83 élèves de l'école des garçons et les 85 de l'école des filles, 10 seulement dans la première et 12 dans la seconde savaient lire et commençaient à écrire; les autres étaient dans une ignorance complète.

Là n'était pas tout le mal : ces enfants n'avaient que bien peu de principes d'éducation de famille, aucune idée de l'ordre et de la discipline qui doivent régner dans une école, et surtout aucune disposition à l'étude dont ils semblaient complètement ignorer les bienfaits. Mais si la tâche était ardue, elle ne devait pas être insurmontable. Grâce au concours bienveillant et toujours actif de M. l'Agent-Général, grâce aussi aux encouragements de toute espèce qu'il ne cessa de donner aux élèves et aux maîtres, ces derniers virent bientôt leurs efforts couronnés de succès. A la fin de la dernière année, les deux tiers au moins de leurs élèves savaient lire, écrire et compter. Ils avaient pris goût à l'étude, savaient se plier à la discipline et dans leurs jeunes cœurs, le germe d'une bonne éducation avait pris racine. L'instruction religieuse qui leur avait été et qui leur est toujours donnée avec soin, étant devenue plus facile, contribua puissamment à obtenir ce dernier résultat.

Au début, un maître et une maîtresse seulement avaient été appelés, le premier, à diriger l'école de garçons, la seconde, celle des filles; la même année, ils eurent chacun un auxiliaire et, aujourd'hui, ils sont quatre dans chaque école à se partager cette tâche. C'est que, si l'instruction et l'éducation étaient en progrès, le nombre des enfants avait aussi considérablement augmenté; et cela en proportion du développement du charbonnage. Les listes de présence accusent aujourd'hui, dans toutes les écoles, environ 700 élèves des deux sexes. Il n'est plus possible de fixer l'âge de sortie des élèves; car s'ils ont la latitude de se retirer à 12 ans, plusieurs aiment à prolonger leurs

Digitized by Google

classes; et l'on voit aujourd'hui, à Liévin, bon nombre de chefs de famille qui s'imposent la privation du salaire que pourraient leur rapporter des enfants de 12 à 15 ans pour les laisser à l'école. Cependant ces chefs de famille ne sont que de simples ouvriers mineurs, n'ayant pour toutes ressources que le produit de leurs journées de travail.

On s'étonnerait peut-être de cet entraînement à l'étude, à la fréquentation des écoles qui s'est emparé aussi subitement de cette population qui, naguère encore, y semblait si indifférente, si l'on ne se hâtait de dire que l'administration des mines de Liévin a voulu que l'œuvre qu'elle venait de fonder fût féconde dans ses résultats. M. l'Agent-Général a obtenu que les élèves qui se seraient le plus distingués seraient envoyés, aux frais de l'administration, dans des écoles du gouvernement, soit à l'Ecole des Maîtres Mineurs d'Alais, soit à celle des Arts et Métiers de Châlons. Parmi eux devaient aussi se recruter des employés, soit pour les bureaux, soit pour le service du jour ou du fond.

L'émulation, ce puissant levier des écoles, excitée par des offres aussi bienveillantes, aussi larges et aussi séduisantes, devait nécessairement porter ses fruits. Aussi quelques succès assez marquants ont-ils été obtenus par les élèves de l'école des garçons et de celle des filles. Un élève de la première est dans ce moment à l'École des Maîtres Mineurs d'Alais, d'où il doit sortir sous peu de jours, pourvu de son certificat de fin d'études; un autre vient d'être reçu au volontariat d'un an avec 50 points; et enfin cette année deux de leurs condisciples ont été déclarés admissibles à l'École des Arts et Métiers de Châlons.

A l'école de filles, deux jeunes filles ont obtenu leur brevet de capacité : l'une dirige une école même des mines et l'autre vient d'être appelée à un même poste dans une commune voisine; deux de leurs compagnes

Digitized by Google

se préparent à les imiter à la prochaine session. Ce sont-là des résultats obtenus en moins de cinq ans, et il est permis d'en déduire que les autres élèves se trouvent dans de bonnes conditions sous le rapport de l'instruction. Aucun d'eux d'ailleurs, depuis la fondation de l'école, n'en est sorti sans savoir lire, écrire, compter, sans être possesseur d'un certificat qui l'atteste, certificat délivré par l'instituteur ou l'institutrice, visé par M. l'Agent-Général et sur la présentation duquel ils sont admis dans les travaux par M. l'Ingénieur Directeur.

Ce qui contribua le plus puissamment à ce résultat, c'est l'obligation dans laquelle se sont trouvés les enfants de fréquenter régulièrement l'école jusque l'âge de douze ans. Cette innovation, qui aurait pu paraître devoir rencontrer des résistances à une époque où ces enfants pouvaient être admis au travail dès l'âge de dix ans, fut acceptée par les parents sans aucune protestation.

Sans doute, M. l'Agent-Général fut, et est encore quelque fois obligé de rappeler cette obligation à quelques chefs de famille trop négligents, mais une seule fois, en quatre ans, il fut dans la nécessité de sévir rigoureusement contre l'un d'eux en l'expulsant de la société.

Cela permettrait de croire et d'assurer que l'instruction obligatoire n'est pas impossible en France, puisqu'elle a été acceptée par l'ouvrier mineur, par celui-là surtout qui tient le plus à sa liberté d'action. Il a compris que dans l'instruction et l'éducation se trouvait une force nouvelle qui devait rendre ses enfants plus utiles à eux-mêmes et à la société.

Indépendamment de l'école faite pendant le jour, un cours d'adultes ou école du soir, dont la durée est permanente, a été ouvert à l'école des garçons. Il a pour but de permettre aux jeunes ouvriers qui n'ont pu s'instruire dans leur jeune âge, d'apprendre au moins à lire, à écrire et à compter; et à ceux qui possédaient ces con-

Digitized by Google

naissances, elle permet de les affermir, de les étendre et d'en acquérir de nouvelles. Ainsi, à côté de l'instruction purement élementaire, se rencontre un cours supérieur où l'on enseigne les éléments de la géométrie, de l'arpentage et du dessin. Deux buts principaux et importants ont été atteints par la création de ce cours du soir : celui d'instruire et de moraliser cette jeunesse qui, trop souvent profitait de ses moments de loisir, pour se livrer au jeu ou à une débauche précoce. L'empressement à profiter de cet avantage a été grand, parmi ces jeunes gens, puisque depuis qu'il existe, plus de 350 sont venus répondre à l'appel qui leur était fait, et que, cette année, la liste de présence accuse encore 95 élèves.

Un cours de solfège est aussi fait chaque jour à l'école des garçons. Il a pour but de former des élèves musiciens pour la musique de la société. Trente enfants et jeunes gens le suivent assidûment. C'est une jeune pépinière d'où l'on a déjà tiré de fort bons musiciens qui auront à cœur de soutenir et d'augmenter l'excellente réputation que cette musique s'est acquise aux trois concours consécutifs de Beauvais, de Rouen et de Clermont.

M. l'Agent-Général, dans la grande sollicitude qu'il porte aux enfants des ouvriers de la Compagnie, n'a pas oublié que les forces intellectuelles et morales ne sont pas les seules suffisantes aux ouvriers, et surtout aux ouvriers mineurs, dont la vie est entourée de tant de dangers, qu'un peu d'adresse et de sang froid pourraient en partie conjurer. Il a voulu que leurs forces physiques pussent se développer; aussi des appareils de gymnastique complets, autant qu'on peut le désirer quand on a affaire qu'à des enfants, furent installés par son initiative dans les vastes cours des écoles. Et là, les élèves s'exercent à la gymnastique sous la surveillance de leurs maîtres et suivant les règles de cet art.

En France, tout citoyen est appelé à servir la patrie : pourquoi ne préparerait-on pas les enfants dès leur jeune

Digitized by Google

âge, à la première école du soldat? Aussi, à l'école des mines de Liévin, les exercices militaires alternent avec les exercices gymnastiques; et c'est plaisir de voir ces petits pelotons manœuvrer sous les ordres de leurs camarades, ayant grade de caporaux et de sergents. Cet enseignement a du reste mérité l'approbation la plus complète de M. le Préfet du Pas-de-Calais, quand tout récemment, il daigna visiter les divers élablissements des mines de Liévin.

A l'école des filles, un ouvroir spécial a été établi pour apprendre aux jeunes filles à coudre, à tailler et à raccommoder les vêtements de la famille. Une trentaine de jeunes filles sont initiées aux choses qu'une femme doit connaître pour tenir convenablement son ménage. Le linge y est l'objet d'une attention toute particulière, et comme dans la condition d'ouvrier, il est souvent plus nécessaire de savoir raccommoder que tailler, il leur est permis et même recommandé d'apporter à l'ouvroir le linge et les vêtements de famille qui ont besoin de réparations. Cela leur est d'autant plus utile que, dans la sphère où elles vivent, la plupart des mères ignorent ou font mal ce genre de travail; d'où la gêne, la misère que jadis on remarquait malheureusement trop souvent chez les anciens mineurs.

Parmi les grandes industries, l'industrie houillère est peut-être une de celles dans lesquelles le salaire des ouvriers est le plus élevé et où il y a le moins de chômage; cependant on voit bien peu de mineurs acquérir un certain bien-être. C'est que, chez eux, le savoir compter n'existe pas, et qu'il n'y a aucune idée d'économie. Il devait venir à l'esprit d'un administrateur sage et soucieux du sort de ses ouvriers, si intéressants à tant de points de vue, de chercher un remède à ce mal terrible et invétéré. Prêcher l'économie aux pères et mères de famille eût été peine perdue, aussi est-ce aux jeunes enfants des écoles que M. l'Agent-Général des mines de

Digitized by Google

Liévin s'adresse. Une caisse d'épargne fut créée ; dans laquelle ils furent invités à verser, chaque lundi, entre les mains de leurs maîtres, le montant des économies faites pendant la semaine sur l'argent de leurs menus plaisirs. Un intérêt de cinq pour cent l'an était assuré, et des récompenses ou primes en argent devait être largement distribuées aux jeunes dépositaires qui auraient le plus régulièrement versé leurs économies.

Cette œuvre, d'une belle et grande pensée, devait s'étendre au-delà de toute prévision et produire des résultats surprenants. Depuis le mois d'octobre 1872, date de la fondation de la caisse d'epargne, 586 livrets ont été distribués, dont 256 à l'école des garçons, 230 à l'école des filles et 100 aux écoles d'asile. Le capital en caisse, à ce jour est de 15,519 fr. Si l'on ajoute à cette somme les économies remboursées aux enfants dont les parents ont quitté la société, soit 3,960 fr. 30, on arrive à un total d'économie de 19,479 fr. 30, et cela en quatre ans.

Ces chiffres sont assez éloquents pour prouver que le but cherché est atteint. Il faut noter aussi que ce précieux désir d'économiser est passé des enfants chez les parents, qui, pendant les cinq dernières années, ont augmenté leurs épargnes de plus de cent mille francs. Aussi voit-on maintenant les mères, stimulées par les résultats obtenus, venir demander des livrets pour leurs jeunes enfants de trois à quatre ans seulement.

Les jeunes ouvriers, sortis de l'école et admis au travail, continuent à verser à la caisse l'argent qui leur est laissé par leurs parents. Ces derniers augmentent même la petite somme dans la pensée, qu'au moment de se placer, leurs enfants seront heureux de se voir à la tête d'un petit capital.

En 1871, est-il dit plus haut, l'administration des mines de Liévin avait décidé la construction d'une maison d'école. Ce seul bâtiment suffisait au début, mais dix-huit mois plus tard, il était devenu trop exigu. Il fallut songer

Digitized by Google

ou à l'agrandir, ou à en construire un nouveau qui serait destiné à une école de filles. Ce dernier projet prévalut et sur la fin de 1873, un nouveau bâtiment d'une architecture grandiose et bien entendue, était inauguré comme école de filles. Quelques mois après, une de ses fosses voisines fut dotée aussi d'une école à l'usage des deux sexes et d'une salle d'asile; enfin en 1875, une école d'asile était également installée dans une troisième fosse. C'est donc quatre bâtiments construits en cinq ans. Un noble but devait être atteint, aucune dépense ne fut épargnée.

Si déjà cette administration peut se féliciter d'avoir réalisé un avantage immense au profit de ses ouvriers, elle est en droit d'espérer beaucoup de l'avenir. En faisant le bien, elle s'attache par la reconnaissance ces mêmes ouvriers à l'intérêt desquels elle veille avec tant de sollicitude, et ils s'en montrent dignes, car l'harmonie la plus parfaite a toujours existé entre eux, l'Administration et le Directeur gérant. Aussi n'a-t-on vu jusqu'ici aucune grêve se produire aux mines de Liévin. L'avenir n'est à personne, et pourtant lorsque, sous une aussi paternelle et intelligente direction, de tels liens existent entre patrons et ouvriers, n'est-il pas permis d'espérer que de longtemps au moins leurs rapports ne seront pas troublés!

Digitized by Google

FABLES[1]

PAR

M. J. DUTILLEUL,

Membre titulaire.

LE FER A CHEVAL.

Un jour un paysan avec son jeune fils
Quitta le toit de son village
Pour voir, en son naïf langage
Ce qu'il appelait du pays.
Au détour de la route oblique,
A peine le clocher rustique
Disparaissait-il à leurs yeux
Que le père à l'enfant rebelle
Dit: « Vois Thomas, comme étincelle
« Ce point sur le chemin poudreux! »
Pensant trouver de l'or, l'enfant y court joyeux.
O surprise, ô détresse!
Ce n'était qu'un fer à cheval:
« Ramasse », dit le père, « Oh non! que je me baisse
Pour si peu, ce serait par trop original, »
Répond l'enfant: Alors déposant ses valises
Le père, sans parler, ramassa le vieux fer,
Au village voisin, il le vend assez cher,

[1] Ces fables ont été composées sur quelques données allemandes.

Digitized by Google

Et du prix qu'il en touche achète des cerises.
Il s'en charge et nos voyageurs
Sans plus tarder se remettent en route
Sous les feux de juillet dont les vives ardeurs
Altérèrent Thomas : D'eau pas même une goutte,
Plus de maison, pas d'arbre au loin et point d'abri.
L'enfant suant, soufflant, de son pas ralenti
Ne pouvait même plus accompagner son père :
Il le suivait, pensif, les yeux fixés à terre.
Le père alors, ainsi que par hasard,
Laisse tomber une cerise;
Thomas, d'un avide regard,
A dévoré le fruit propice
Avant qu'à la bouche sa main,
Pour étancher sa soif, la porte; mais en vain,
Il est plus altéré que jamais : lors le père
Continue à laisser tomber le fruit juteux,
A l'enfant qui se désaltère,
Cachant sa ruse de son mieux,
A chaque pas en tombent de nouvelles,
L'enfant se baisse à chaque pas
Discret et ne devinant pas
La leçon que pour lui cache chacune d'elles :
En laissant tomber la dernière,
Le père se retourne et sermonnant l'enfant :
« Vois-tu, lui dit-il, téméraire,
« Si, tantôt, sur la route, une fois seulement
« Tu te fusses baissé pour ramasser à terre
« Le vieux fer par toi repoussé,
« Tu ne te fusses point depuis cent fois baissé.
« Avec les fruits juteux dont ce fer fut le gage,
« Ta soif, en quittant le village,
« Se fut, mais sans fatigue, étanchée à plaisir :
« Souviens-toi que d'un rien, ici-bas, l'homme sage
« Tire profit pour l'avenir. »

Digitized by Google

LA PLUS BELLE ÉTOILE.

« Regarde, comme au ciel, disait Max à Pauline,
« Resplendit l'étoile du soir,
« Dans tout le firmament, cet astre qui décline,
« Est le plus beau qu'on puisse voir. »
« Sans doute, il est très-beau, mais j'aime mieux encore
« L'étoile du matin, dit Pauline à son tour,
« Quand sa clarté scintille au doux front de l'Aurore
« Et nous rend à nos jeux en ramenant le jour. »
Les deux enfants se prirent de querelle
Pestant l'un contre l'autre, et chacun prétendant
Que son étoile est la plus belle.
Le père, interrogé, jugea le différend :
« Que parlez-vous, dit-il, de deux sortes d'étoiles,
« Elle est *une*, a *deux* noms, s'appelant tour à tour
« Étoile du matin, lorsque paraît le jour
« Et du soir quand la nuit va déployer ses voiles. »

On voit savants, parfois, offrir mêmes leçons :
De faits mal observés méconnaissant la cause,
Ils se disputent pour deux noms
Qui signifient la même chose.

Digitized by Google

L'OIE.

Le plumage d'une oie effaçait en blancheur
La neige fraîchement tombée.
Cette oie, ivre d'orgueil et folle de bonheur,
S'imagina cygne être née.
Seule et loin de ses sœurs, au milieu de l'étang,
Comme une reine éblouissante
Elle se pavanait, et l'onde transparente
S'y peignait de reflets d'argent.
Son cou trop court et sans courbure
Rappelait mal celui de l'oiseau d'Apollon :
Elle espéra le rendre et plus souple et plus long
En dépit des lois de nature.
Elle perdit son temps et ne sut réussir
Dans sa tentative inutile,
Qu'à se montrer oie imbécille
Sans jamais cygne devenir.

Que de gens ici-bas n'ont point l'esprit plus sage,
Veulent à tort briller, pareils à cet oison,
Et se croientgrands seigneurs pour un maigre avantage
Dont la nature leur fit don !
En sortant de leur sphère, ils prouvent leur démence:
Leur naturel grossier perce de tout côté,
Et l'on trouve aussi grande au fond leur ignorance
Qu'est au dehors leur vanité.

Digitized by Google

LE ROSSIGNOL ET LE SERIN.

Un père de famille, au bord d'une fenêtre,
Suspendit une cage où vivaient en amis
Deux oiseaux, rossignol et serin, heureux d'être
Côte à côte enfermés par le même treillis.
Bientôt le rossignol avec sa note tendre,
A travers les barreaux de l'étroite prison,
Fit chanter les échos de toute la maison,
Et chacun des enfants accourut pour l'entendre.
L'un d'eux, son père interrogeant :
« Lequel, dit-il, de ces oiseaux en cage,
« Vient de nous enchanter par ce brillant ramage. »
Pour réponse à son fils, le père décrochant
La cage : « Vois, dit-il, par toi-même et devine
« Puisque les voilà sous tes yeux,
« Tous les deux,
De quel gosier sort cette voix divine. »
Sur chacun d'eux, avec amour,
L'enfant se penchant tour-à-tour
Quelques instants parut hésiter, puis, d'un geste,
Indiquant le serin comme le seul chanteur :
« Qu'il est beau, que sur l'autre il l'emporte de reste,
« S'écrie-t-il, par l'éclat de sa jaune couleur !
« Oui, je le sens, ce doux ramage
« Ne peut aller qu'à ce plumage,
« Lui seul charme l'oreille et réjouit le cœur !
« Que de son compagnon piteuse est la figure !
Lors du rossignol il parlait :
« Sa plume est sans éclat, père, une voix si pure
« Ne peut sortir d'un corps si laid. »

Digitized by Google

Ici bas, on voit trop souvent
Raisonner comme cet enfant.
L'habit fait l'homme : on est estimé dans le monde
D'après son faste extérieur;
Fussiez-vous sot, votre or vous fait prendre à la ronde
Pour un être supérieur :
Mais le talent modeste et sans livrée
N'attire point de courtisan;
Près de l'artiste pauvre, on passe indifférent,
Le poète indigent excite la risée,
Et l'on préfère au rossignol divin
Le serin.

LE ROSE ET LE PAPILLON.

Dans un coin du jardin, cachée et solitaire,
Une rose enviait le destin de ses sœurs,
Qui brillaient au soleil dans des flots de lumière,
En attirant de loin et les yeux et les cœurs :
Tandis que, délaissée, obscure,
Murmurait-elle en soupirant,
Je vis seule et sans courtisan,
On admire leur grâce, on vante leur parure,
Je les entends nommer reines de la nature,
Quel bonheur d'être ainsi fêté !
Un papillon l'entendit : « Indiscrète,
« Qui, dédaignant ton ombreuse retraite,
« Ignores ta félicité,
« Ne vis-tu point, dit-il, plus longtemps que ces roses
« Que le soleil dessèche et brûle à peine écloses ?
« Leur gloire est éphémère et si court leur plaisir
« Qu'un même jour parfois les voit naître et mourir !

Digitized by Google

« On admire, dis-tu, leur éclat et leur grâce,
« Mais, hélas ! le premier qui passe
« Les cueille sans pitié pour sentir leur parfum ;
« Les cueillir, les tuer, pour elles c'est tout un !
« Grâce à cette ombre tutélaire,
« Dont tu te plains à tort, ma chère,
« Je te vois, jeune et fraîche, encore à ton matin,
« Lorsque tes sœurs, déjà, penchent vers leur déclin ;
« Cesse de leur porter envie,
« Leur éclat coûte la vie ! »

A vivre loin du monde et sa fausse splendeur,
Sage ici-bas qui se résigne.
L'humble destin, dont on se croit indigne,
Cache à notre insu le bonheur !
Le luxe est mensonger, la gloire est périssable,
Ce qui brille de loin, de près est misérable !
Vouloir monter trop haut et se gonfler le cœur
Du venin de la jalousie,
Crois-moi, c'est courir au malheur
Par le chemin de la folie.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECHERCHES

SUR

L'ACIDE PHOSPHORIQUE DES TERRES ARABLES,[1]

PAR

MM. B. CORENWINDER ET G. CONTAMINE.

L'emploi des phosphates assimilables pour la fertilisation des terres constitue un des progrès les plus marqués de l'agriculture moderne.

Des expériences nombreuses ont été poursuivies sur ce sujet depuis quelques années par les agronomes, notamment par MM. Woussen et Corenwinder, qui ont appliqué particulièrement les phosphates à la culture des betteraves. Les résultats de leurs essais ont paru dans un Mémoire qui a été publié[1]. Il en est résulté la preuve que le rendement de ces racines augmente beaucoup et que leur richesse saccharine est notablement plus élevée

[1] *Annales agronomiques*, tome I^er^ (1875).

Digitized by Google

lorsqu'on les cultive dans des terres où l'on a appliqué des phosphates solubles et assimilables.

Les recherches de ces chimistes ont été effectuées dans dans les environs d'Houdain (Pas-de-Calais), en 1873 et en 1874. Depuis, M. Woussen continue d'employer avec avantage les superphosphates dans sa culture. Son exemple a trouvé beaucoup d'imitateurs et aujourd'hui ces sels sont entrés dans la pratique agricole de la contrée qu'il habite. On les utilise séparément, ou ce qui vaut mieux en mélange avec des nitrates et des tourteaux d'arachide ou de sésame.

I.

Ces résultats ont engagé M. Woussen et nous, à rechercher les quantités d'acide phosphorique qu'on trouve dans les sols arables du Nord de la France.

M. Woussen s'est occupé particulièrement de faire cette recherche dans les terres qu'il exploite aux environs de Houdain. Il y a trouvé des proportions d'acide phosphorique qui varient de $0^{g}{\cdot}962$ à $1^{g}{\cdot}33$ par kilo de terre séchée à 100°, soit en moyenne $1^{g}{\cdot}146$.

De notre côté, nous avons poursuivi des investigations de ce genre sur des sols de différentes localités de l'arrondissement de Lille. Nous avons opéré notamment sur quatre échantillons pris dans des champs situés dans le canton de Seclin. Ces champs laissaient beaucoup à désirer au point de vue de la fertilité, les betteraves y levaient difficilement et elles donnaient des rendements peu satisfaisants.

Nous avons effectué des analyses complètes de ces échantillons après les avoir desséchés à 100°.

Digitized by Google

En voici les résultats :

	1.	2.	3.	4. (1)
Eau de constitution et matières organiques	5.987	8.273	15.068	10.942
Acide phosphorique	0.101	0.110	0.139	0.152
Potasse	0.126	0.107	0.130	0.136
Carbonate de chaux	14.094	15.169	12.552	6.517
Acide sulfurique, chlore, etc	0.212	0.445	0.897	0.783
Sable siliceux	42.927	44.943	47.892	45.471
Argile, silice impalpable, etc	36.553	30.953	23.322	35.999
	100.000	100.000	100.000	100.000

Nous ne nous occuperons pour le moment que d'un seul élément de ces analyses : l'acide phosphorique qui fait l'objet de ce mémoire. On voit que cet acide varie en proportion de 0.101 à 0.152 pour 100, soit en moyenne 1^{gr}.265 par kilogramme de terre séchée à 100°. Ce nombre est peu différent de celui qui a été trouvé par M. Woussen.

L'acide phosphorique a été dosé par un procédé que nous employons depuis longtemps et qui ne diffère pas de celui qui est mis en pratique par les chimistes qui s'occupent de ce genre de recherches, notamment par M. de Gasparin.

Nous prenons dans le champ avec une bêche un ou plusieurs parallélipédes de terre d'environ 35 centimètres de hauteur. Après avoir bien écrasé et mélangé le tout, on fait sécher une partie de la terre à l'étuve jusqu'à 100° et c'est dans cette partie pulvérisée et mélangée de nou-

(1) Ces terres proviennent d'anciens marais qui ont été desséchés Les N^{os} 1 et 2 ont une couleur brune plus ou moins foncée Les N^{os} 3 et 4 sont des terres noires, compactes qui se crevassent par la sécheresse. Nous avons conseillé au propriétaire d'y appliquer de la chaux avant l'hiver et de les fumer au printemps avec des engrais chimiques contenant du superphosphate. Il a suivi notre conseil et il a semé des betteraves au mois d'avril dernier. La levée a réussi complètement. En ce moment (août 1877), ces plantes sont fort belles et elles ont une apparence qui promet une bonne récolte.

Nous rendrons compte de ces expériences en une autre occasion.

Digitized by Google

veau qu'on prélève un poids de 10 grammes pour en faire l'analyse.

Cette prise d'essai est calcinée au rouge, puis traitée par un excès d'acide nitrique. On chauffe et on fait dessécher complètement. Le résidu est repris par l'acide nitrique, on filtre, on lave la partie insoluble et on verse dans les liquides réunis et évaporés un volume convenable de solution de nitro-molybdate d'ammoniaque. Par la chaleur, il se précipite du phospho-molybdate d'ammoniaque qui est lavé avec de l'eau contenant de l'acide nitrique et une quantité suffisante du réactif employé. Enfin, il n'y a plus qu'à redissoudre le phospho-molybdate par l'ammoniaque et à précipiter l'acide phosphorique à l'état de phosphate ammoniaco-magnésien. On calcine et on pèse. Plus souvent nous reprenons ce phosphate par l'acide nitrique et nous dosons l'acide phosphorique par la liqueur d'urane.

II.

Ainsi que nous le rappelions plus haut, MM. Woussen et Corenwinder ont montré par des expériences précises que l'on augmente sensiblement la fertilité des terres à Houdain, en y ajoutant une quantité de 600 kilos de superphosphate par hectare : ce sel renferme environ 16 pour 100 d'acide phosphorique soluble et assimilable.

Cette donnée expérimentale rapprochée du chiffre qui représente la richesse moyenne en acide phosphorique des sols de Houdain, donne lieu à une observation intéressante [1]. Elle démontre, d'une manière frappante, la

(1) M. Boussingault a fait, il y a déjà longtemps, une observation analogue : *Économie rurale* tome II, page 80.

Digitized by Google

puissance fertilisante et l'énergie d'action des superphosphates sur les plantes et elle prouve que l'acide phosphorique doit leur être donné sous une forme de combinaison qui le rend facilement assimilable par elles [1].

Admettons, d'après les chiffres précédents, qu'il y ait en moyenne dans les sols arables d'Houdain un millième d'acide phosphorique contenu dans des combinaisons insolubles :

On peut faire le calcul suivant :

Une couche de terre arable de 35 centimètres de profondeur [2], sur une surface d'un hectare, occupe un volume de 3,500 mètres cubes.

Admettons aussi en moyenne que le poids d'un mètre cube de terre séchée à 100° soit de 1,400 kilos [3]. celui des 3,500 mètres cubes sera de 4,900,000 kilos.

C'est-à-dire qu'une surface d'un hectare de terre prise à une profondeur de 35 centimètres peut contenir approximativement :

4,900 kilos d'acide phosphorique engagé dans des combinaisons peu assimilables, puisqu'on ne peut rendre soluble le phosphate en totalité qu'en l'attaquant par des acides minéraux.

Or nous avons vu, à plusieurs reprises, que l'on augmente notablement la fertilité de ces sols en y ajoutant par hectare 600 kilos de superphosphate de chaux.

(1) L'acide phosphorique agit surtout sur les graines de betteraves et il en facilite la levée. Il y a quinze à vingt ans, lorsqu'il était fabricant de sucre, M. Corenwinder avait l'habitude, avant de les semer, de faire tremper ces graines dans une dissolution faible de phosphate acide de chaux. Cette préparation donnait de si bons résultats que les planteurs soigneux ne manquaient pas de lui demander de la graine ainsi traitée, surtout lorsque leurs terres étaient *véreuses*.

On sait qu'une bonne levée de betteraves prépare souvent la réussite de la récolte en poids et en qualité.

(2) C'est à cette profondeur qu'ont été prélevés les échantillons analysés.

(3) Ce poids varie nécessairement suivant la composition des terres. Nous avons adopté ce chiffre, parce qu'il représente à peu près la moyenne de nos déterminations.

Digitized by Google

Ce sel fabriqué dans l'usine de M. Woussen, contient environ 16 pour 100 d'acide phosphorique soluble et assimilable [1].

Cela posé, si nous appliquons au maximum à un hectare de terre 1,000 kilogrammes de ce superphosphate, il en résulte qu'on met à la disposition des plantes 160 kilos d'acide phosphorique assimilable.

Calcul fait, cette faible addition leur fournit un supplément d'acide phosphorique égal environ à trois centièmes de la quantité qui préexistait dans la terre, mais cet acide ajouté est bien plus efficace que le précédent, ainsi que le prouve l'augmentation de rendement et de qualité des récoltes.

Il est donc certain aujourd'hui que l'état moléculaire sous lequel on présente aux plantes l'acide phosphorique a la plus grande influence sur son assimilabilité.

Dans les superphosphates bien fabriqués, presque tout l'acide phosphorique qu'ils contiennent est soluble et assimilable ; mais lorsqu'on répand ces engrais dans le sol, l'acide se combine immédiatement avec des bases et perd sa solubilité. Il faut admettre que leur efficacité résulte de l'état de division extrême dans lequel ils se trouvent après les diverses actions chimiques qu'ils ont subies. Cet état les rend plus facilement attaquables par les racines, et solubles dans des acides faibles ou des dissolutions de matières salines.

III.

S'il est prouvé aujourd'hui que l'emploi des superphosphates, comme engrais, est très-favorable à l'accrois-

(1) Ces expériences ont été faites notamment sur des terres dont on avait dosé l'acide phosphorique.

Digitized by Google

sement des plantes, il n'est pas moins évident que celles-ci peuvent s'approprier dans le sol du phosphore qui n'y a pas été introduit sous cette forme de combinaison.

Dans une des expériences faites à Houdain, on a obtenu dans le même champ, par hectare :

Avec du nitrate de soude seul	33,700	kilos betteraves.
Avec du nitrate, plus du superphosphate.	42,000	id.

La provision considérable de phosphates préexistant dans ce champ avait donc fourni le phosphore nécessaire à la vie de 33,700 kilos de racines plus de leurs feuilles.

Sous quel état moléculaire ces phosphates se trouvent-ils dans le sol? De quelle manière sont-ils absorbés par les racines? Ce sont des problèmes difficiles dont la solution n'est pas prochaine. Il paraît probable que l'acide carbonique joue un rôle dans cet acte d'absorption en facilitant la solubilité des matières minérales disséminées dans la terre arable.

IV.

Depuis une vingtaine d'années, M. Corenwinder a annoncé que les phosphates, même ceux qu'on a rendus solubles par l'action de l'acide sulfurique, n'exercent pas d'effet sensible sur les récoltes dans les terres fertiles de l'arrondissement de Lille. Ce fait a été confirmé par d'autres observateurs.

Il serait bien intéressant de connaître la raison de cette exception à la règle générale. On l'attribue à l'énorme quantité d'engrais que nos cultivateurs répandent dans les champs depuis des siècles, et surtout à l'usage qu'ils font à profusion des matières fécales qu'ils se procurent

Digitized by Google

dans les centres de populations. Ces matières, on le sait, sont riches en phosphates d'ammoniaque et en phosphates ammoniaco-magnésien.

Aux portes de Lille, il est une localité qui a acquis une célébrité proverbiale par la faveur dont y jouit l'engrais en question. Cette localité s'appelle Marcq-en-Barœul. Aussi les betteraves qu'on y récolte n'ont-elles pas une richesse saccharine suffisante pour les rendre propres à la fabrication du sucre. Il a fallu y renoncer.

Nous nous sommes procuré dans cette localité, un échantillon de terre pris dans un champ qui, depuis longtemps, reçoit tous les ans une énorme quantité d'engrais flamand (environ 1,000 hectolitres par hectare), et nous y avons dosé l'acide phosphorique par le procédé indiqué précédemment.

Dans la terre séchée à 100°, nous avons trouvé :

Acide phosphorique . . . . . 0.172 p. %.

C'est-à-dire qu'un kilogramme de cette terre renfermait au moment de l'expérience, 1gr.72 d'acide phosphorique [1]. Cette quantité est plus forte que celles que nous avons indiquées précédemment ou que M. Woussen a trouvées dans sa localité. L'excès est suffisant sans doute pour rendre inutile une addition de phosphate soluble.

Cependant, en raison de la grande quantité d'engrais flamand que ce champ avait reçue [2], on pouvait s'attendre

(1) C'est la quantité la plus élevée que nous ayons trouvée dans les terres de l'arrondissement de Lille.

Dans une autre localité située à proximité de cette ville, à Sequedin, un essai fait sur une terre de bonne qualité, mais fumée avec plus de modération, nous a donné :

Acide phosphorique (dans 1 kilo de terre sèche)..... 1gr.33

(2) Au moment ou on a prélevé l'échantillon, ce champ portait des haricots qui commençaient à lever. Ces plantes n'avaient donc pas emprunté encore d'acide phosphorique à la terre.

Digitized by Google

à y trouver plus d'acide phosphorique, mais il faut observer que les terres de Marcq-en-Barœul, étant soumises à une culture très-intensive, elles s'épuisent rapidement de leurs éléments fertilisants antérieurs.

Il ne faut pas perdre de vue aussi que les phosphates disséminés dans ces terrains fertiles y ont été introduits avec les engrais liquides, c'est-à-dire dans un état moléculaire qui les rend facilement assimilables. Ils sont probablement un peu solubles dans l'eau contenant des substances salines et organiques, et surtout dans l'eau chargée d'acide carbonique.

On sait depuis longtemps, par suite des expériences de MM. Boussingault et Lewy, que le sol est le réceptacle d'une abondante provision d'acide carbonique. Peu de temps après ces savants, M. Corenwinder (en 1855) a démontré que la terre arable, le terreau, les engrais, les matières organiques humides absorbent constamment de l'oxigène et exhalent de l'acide carbonique. Il est donc admissible que cet acide est le véhicule qui favorise l'acquisition des matières minérales par les racines des végétaux.

Nous avons entrepris sur ce sujet des recherches dont nous allons faire connaître les résultats.

Dans une allonge en verre nous avons introduit 100 grammes de la terre de Marcq-en-Barœul avec une quantité suffisante d'eau distillée, puis, à l'aide d'un appareil convenable, nous avons fait passer lentement, à travers cette terre, un courant d'acide carbonique parfaitement pur. Au bout de 48 heures, on a filtré la terre, évaporé la dissolution et traité, comme d'habitude, celle-ci par le nitro-molybdate d'ammoniaque. Poursuivant les opérations, nous avons obtenu une quantité fort appréciable de phosphate-ammoniaco-magnésien dont l'acide phosphorique a été dosé enfin par la liqueur d'urane.

Digitized by Google

Cette analyse nous a appris que l'acide carbonique avait enlevé à la terre supposée séchée à 100°, par kilogramme :

Acide phosphorique . . . . . 0gr.042.

Or, nous avons vu précédemment que cette terre contenait en totalité, par kilogramme :

Acide phosphorique. . . . . 1gr.72.

Il en résulte que la dissolution saturée d'acide carbonique avait dépouillé, en quarante-huit heures, la terre de Marcq-en-Barœul de plus de 2 centièmes (2.44 p. %) de la quantité d'acide phosphorique totale qui y préexistait.

Cette proportion paraît peu importante, cependant si l'on suppute ce qu'elle représente pour une surface d'un hectare et 35 centimètres de profondeur, on trouve qu'elle équivaut pour cette masse, à :

Acide phosphorique . . . . . 205k.800.

C'est-à-dire qu'en 48 heures *la dissolution saturée d'acide carbonique suffirait pour rendre assimilable une quantité d'acide phosphorique supérieure à celle qu'on fournit au sol, en y introduisant* 1,000 *kilos de superphosphate.*

Dans la nature, les choses ne se passent évidemment pas de la même manière que dans les conditions de notre expérience. Les terres ne sont pas baignées dans une dissolution d'acide carbonique. Mais l'action de cet acide est de plus longue durée, elle varie suivant la tempé-

Digitized by Google

rature et l'état d'humidité du sol. On conçoit donc qu'avec le temps cet acide puisse agir sur les phosphates et les mettre à la disposition des plantes.

Nous avons essayé aussi l'action de plusieurs autres dissolvants sur la terre fertile de Marcq-en-Barœul.

En la mettant en digestion pendant quarante-huit heures dans de l'eau pure, nous avons constaté que celle-ci dissout une minime quantité de phosphate.

La dissolution de citrate d'ammoniaque employée à froid enlève aussi à cette terre un peu de phosphate; mais de même que dans le cas précédent, il est difficile d'en doser la proportion avec certitude.

L'action est beaucoup plus prononcée lorsqu'on la facilite à l'aide de la chaleur. Ainsi, en faisant bouillir pendant deux heures 100 grammes de la même terre avec une dissolution d'oxalate d'ammoniaque neutre, on lui enlève environ le tiers des phosphates qu'elle contenait. Il ne faut pas attribuer toutefois à ce réactif seul l'effet produit dans ce cas. On n'ignore pas que les sels ammoniacaux soumis à l'ébullition deviennent acides. A la fin de l'opération notre dissolution rougissait sensiblement le papier de tournesol.

De tous ces effets, celui produit par l'acide carbonique est donc le plus net et le moins contestable. Cet acide facilite la solubilité des phosphates contenus dans le sol et les rend assimilables par les plantes.

Il n'est pas douteux toutefois que les phosphates disséminés dans la terre arable ne sont pas tous solubles dans l'eau chargée d'acide carbonique. Leur capacité, à cet égard, doit dépendre de leur état de combinaison et de la source d'où ils proviennent. Les phosphates qui préexistaient dans les engrais liquides sont probablement plus attaquables que d'autres. Ce sujet nécessitera de notre part de nouvelles recherches. Nous nous proposons de les poursuivre en opérant sur des sols de différentes

Digitized by Google

constitutions et en tenant compte des engrais, des amendements qu'on leur aura appliqués [1].

On s'explique donc, par l'expérience que nous venons de faire connaître, pourquoi nos terres fertiles des environs de Lille ne se ressentent pas d'une addition de superphosphate. Largement approvisionnées en phosphate par les engrais liquides qu'on leur prodigue, il est inutile de leur en donner davantage. Il y a longtemps que Liebig et M. Chevreul ont émis cette doctrine « que les plantes absorbent les divers éléments de l'engrais dans une mesure fixée par leurs besoins et variable pour chacune d'elle. Si l'un de ces éléments prédomine, l'excès reste inoccupé et il ne devient actif que lorsqu'on y ajoute les autres principes essentiels à la nutrition de chaque végétal en particulier. »

(1) Plusieurs chimistes se sont déjà occupés de cette importante question, nous citerons Th. de Saussure, et plus récemment, MM. Paul Thénard, Eug. Péligot, Dehérain. Bobierre, etc.

Digitized by Google

REMARQUES

SUR LES

SATELLITES DE MARS,

PAR M. ÉD. ROCHE,

MEMBRE ASSOCIÉ.

La découverte inattendue qui a enrichi notre système planétaire de deux satellites nouveaux est importante pour les astronomes sous plusieurs rapports et spécialement au point de vue cosmogonique. Ces satellites offrent en effet quelques particularités susceptibles de nous éclairer sur les conditions dans lesquelles a eu lieu leur formation et celle des astres analogues. Deux points surtout me paraissent devoir être signalés comme s'accordant singulièrement avec la théorie que j'ai développée dans mon *Essai sur la constitution et l'origine du système solaire.*

Il résulte des observations que la durée de révolution du satellite extérieur est de trente heures et sa distance à la planète de sept rayons de Mars; quant au satellite intérieur, sa période est de sept heures et demie seule-

Digitized by Google

ment, et sa distance est environ trois fois le rayon de la planète.

Or, j'ai démontré, en 1849, dans mon *Mémoire sur la figure d'une masse fluide soumise à l'attraction d'un point éloigné*, qu'un satellite de même densité que sa planète, ne peut exister sous forme ellipsoïdale à une distance inférieure à 2.44, le rayon de la planète étant pris pour unité ; pour un satellite moins dense, cette limite serait même un peu plus grande. On voit que cette condition est remplie par les satellites de Mars. De même, le premier satellite de Saturne est à la distance 3.35 ; mais la matière qui forme les anneaux, s'étant trouvée trop près de la planète, n'a pu s'agglomérer pour constituer un astre proprement dit.

Un autre fait bien remarquable que nous offre le premier satellite de Mars, c'est d'avoir une durée de révolution égale à sept heures et demie, bien inférieure par conséquent à la durée de rotation de la planète. Jusqu'ici, pour tous les astres secondaires, planètes ou satellites, le mouvement de révolution s'accomplissait plus lentement que la rotation du corps principal, et l'on s'était habitué à regarder cela comme une loi générale pouvant être formulée en ces termes : les corps secondaires sont tous situés au-delà de la limite qui correspond à la force centrifuge de l'astre central.

Laplace le dit même explicitement dans la note où il a développé son hypothèse cosmogonique. « Tous les corps qui circulent autour d'une planète ayant été, suivant cette hypothèse, formés par les zones que son atmosphère a successivement abandonnées, et son mouvement de rotation étant devenu de plus en plus rapide, la durée de ce mouvement doit être moindre que celles de la révolution de ces différents corps ; ce qui a lieu semblablement pour le soleil comparé aux planètes. » Il y a donc dans l'existence de ce premier satellite de Mars une objection à la cosmogonie de Laplace, qui suppose que les zones

Digitized by Google

abandonnées successivement par une nébulosité sphéroïdale qui se refroidit, se condensent dans le plan de l'équateur, précisément à la limite où la pesanteur vers le centre du sphéroïde fait équilibre à la force centrifuge correspondante à sa rotation. Mars présente ainsi une sorte d'anomalie qui paraît, au premier abord, sans exemple dans notre monde solaire.

Mais j'ai fait observer, en 1853, dans mon premier *Mémoire sur la figure des atmosphères des corps célestes*, qu'une moitié de l'anneau de Saturne se trouve également à l'intérieur de cette limite qui, pour Saturne, est égale à 1.98, ou près de deux fois le rayon de la planète. Si l'on veut rattacher la formation de ces corps à la théorie de Laplace, il est donc nécessaire de la modifier. C'est ainsi que j'ai été amené à reconnaître l'existence d'anneaux intérieurs, bien distincts des zones équatoriales de Laplace, lesquelles se déposent et se condensent à la limite dont je viens de parler. En effet, la portion de la nébuleuse qui devient libre à chaque progrès nouveau du refroidissement, provient de toute une nappe fluide qui s'étend jusqu'aux pôles, se déverse des deux côtés et enfin s'écoule au-dehors par la ligne équatoriale comme par une sorte d'ouverture. Il en résulte que, en affluant à l'équateur, une partie de ces nébulosités y arrive avec une vitesse de rotation insuffisante pour continuer à circuler extérieurement. Au lieu donc de se séparer de la nébuleuse, elles rentrent dans son atmosphère, et, si celle-ci est suffisamment raréfiée, elles peuvent s'y maintenir quelque temps, sous forme de traînées elliptiques ayant leur aphélie à la limite équatoriale. Celles de ces traînées dont l'excentricité est assez faible, se transforment peu à peu, sous l'influence du milieu ambiant, en un système d'anneaux circulaires. Telle est l'origine probable de l'anneau de Saturne.

Le premier satellite de Mars doit avoir une origine analogue, puisqu'il est, lui aussi, en-deçà de la distance

Digitized by Google

où un satellite exécuterait sa révolution en vingt-quatre heures et demie, durée de la rotation de Mars: cette distance est de six rayons. Si un satellite a pu se former et subsister dans ces conditions, c'est parce que la distance des traînées nébuleuses circulant autour de Mars s'est trouvée supérieure à 2.44, limite au-dessous de laquelle un corps planétaire ne peut subsister avec la figure d'un ellipsoïde et tend à se dissoudre en particules indépendantes.

Dans le système saturnien, au contraire, ces traînées se sont maintenues sous forme d'anneau, et ont continué de circuler à l'état de poussière, sans pouvoir s'agglomérer en une masse sphéroïdale, parce que leur distance à la planète était inférieure à 2.44; l'anneau s'étend en effet de 1.5 à 2.4 environ; il est lui-même formé de traînées à peu près circulaires et par conséquent d'inégale vitesse: pour les plus voisines, la période doit être moindre que $0^{jour}427$, durée de la rotation de Saturne; elle est plus grande pour les traînées les plus éloignées. Le nombre $0^{j.}437$ donné par Herschell pour la rotation de l'anneau se rapporte à la partie de l'anneau extérieur voisine de la ligne de séparation.

Enfin, il n'est pas impossible que la planète intra-Mercurielle, dont l'existence est soupçonnée, soit aussi à l'intérieur de la limite équatoriale correspondante à la rotation solaire. Des diverses orbites que M. Le Verrier a données comme probables, l'une suppose en effet une révolution de $24^{j.}25$, c'est-à-dire un peu plus courte que la rotation du soleil. Il y aurait là une vérification nouvelle des idées que j'ai émises dans mon *Essai* et que je viens de rappeler sommairement.

Montpellier, le 15 novembre 1877.

E. R.

Digitized by Google

SUR LA PRODUCTION EN PROJECTION

DES

COURBES DE LISSAJOUS

A L'AIDE DE DIAPASONS,

Par M. A. TERQUEM,

Membre titulaire.

Pour produire en projection les courbes de Lissajous à l'aide de diapasons, on emploie le plus souvent la disposition donnée par ce physicien, qui consiste à placer sur les diapasons des miroirs métalliques fixés sur la face extérieure d'une des branches, ou mieux à l'extrémité perpendiculairement à cette branche. La source de lumière est formée par une ouverture très-petite, ce qui nécessite l'emploi de la lumière solaire ou de la lumière électrique; même en concentrant sur cette ouverture le faisceau lumineux à l'aide d'une grande lentille, on n'obtient que des résultats peu satisfaisants quand on emploie la lumière Drummond; on peut tout au plus produire les courbes dues aux rapports les plus simples; dès que la courbe est un peu compliquée, l'éclairement devient insuffisant. En outre les pièces à ajuster sont très-nombreuses et exigent un emplacement considé-

Digitized by Google

rable, surtout quand les miroirs sont fixés perpendiculairement aux branches des diapasons. Il faut, en effet, mettre dans un même plan horizontal :

1° La source lumineuse et le faisceau qui en émane ;

2° La grande lentille d'éclairement (dans le tube de la lanterne) pour rendre le faisceau convergent ;

3° Le diaphragme ;

4° La lentille de projection (objectif d'une lunette de Galilée) ;

5° Les diapasons munis de leurs miroirs et placés horizontalement en sens contraire.

J'ai pensé que la disposition suivante serait plus simple et plus commode ; elle donne de meilleurs résultats quand on emploie la lumière solaire ou électrique, et en outre permet de se servir de la lumière Drummond, même pour produire des courbes compliquées ; elle se rapproche considérablement de celle qui existe dans le vibroscope de Lissajous.

Sur un des diapasons, placé verticalement, est fixée à l'extrémité d'une des branches, une petite lame carrée d'aluminium, dans laquelle on a percé une ouverture microscopique avec une pointe d'aiguille fine. Cette lame est fixée au diapason par deux vis à tête moletée et à l'aide d'une entaille longitudinale (*fig.* 1), de telle sorte que l'ouverture *o* soit un peu en dehors. Il est bon de replier les bords de la lame de manière à lui donner une certaine rigidité, pour qu'elle ne vibre pas directement sous l'influence du diapason. L'ouverture *o* décrit ainsi un petit arc de cercle qui se confond sensiblement avec une ligne droite.

Sur l'autre diapason placé horizontalement et vibrant parallèlement au premier, on place une des lentilles L de l'objectif du microscope solaire, ayant une distance

Digitized by Google

focale de 3 à 4 centimètres. Cette lentille est entourée d'un petit écran en aluminium, et se trouve vissée dans une pièce de cuivre A, que l'on fixe à l'une des branches du diapason par deux vis de pression ; sur l'autre branche est placé un contrepoids.[1] Ce second diapason est évidemment placé derrière le premier, de telle sorte que le centre de la lentille corresponde à l'ouverture *o*.

Il faut que cette ouverture soit fortement éclairée ; pour cela on concentre sur celle-ci le faisceau parallèle dont on dispose à l'aide des deux lentilles d'éclairement du microscope solaire ; toutefois on doit placer la lame d'aluminium en deça du foyer afin que l'ouverture soit éclairée pendant toute son excursion. Pour régler facilement l'éclairement, on entoure l'ouverture d'un petit cercle tracé à la plume de 1 cent. environ de diamètre ; on déplace ensuite la seconde lentille jusqu'à ce que le faisceau convergent découpé par la lame d'aluminium présente une section égale à la surface de ce petit cercle.

On met ensuite en place le deuxième diapason à une distance telle que l'image de l'ouverture se projette nettement sur l'écran : en faisant alors vibrer les deux diapasons, on obtient la courbe très-fine et très-brillante.

Il faut que l'ouverture *o* soit très-petite, parce que à cause du pouvoir amplifiant de la lentille, sur un écran placé à quelques mètres, la projection est un cercle de 5 millim. environ, quoique l'ouverture n'atteigne pas 1/10 de millimètre.

Il est commode, pour obtenir diverses figures, de conserver constamment un des deux diapasons (celui qui porte l'ouverture) et d'entretenir son mouvement par le passage d'un courant électrique interrompu. Pour le second (qui porte la lentille) on pourra le remplacer successivement par d'autres diapasons munis de curseurs,

[1] Ces deux pièces font partie d'une collection de diapasons construits par M. Kœnig, et spécialement destinés aux expériences stroboscopiques.

Digitized by Google

et réglés d'avance avec la surcharge de la lentille de projection et de son contrepoids, ou bien se servir d'un diapason avec des curseurs qu'on déplace. Les vibrations de ce second diapason, si les curseurs ne sont pas trop lourds ni trop près de la base, pourront être entretenues à l'aide de l'archet. L'amplitude que donne l'archet est en général bien plus grande que celle que l'on obtient par le passage des courants électriques interrompus et quand l'archet est manié avec quelque dextérité, on arrive à maintenir constante l'amplitude des vibrations sans même faire varier la phase.

Pour obtenir avec les courants électriques une plus grande amplitude, il est bon de fixer sur le diapason le fil d'argent qui sert à interrompre le courant, non à l'extrémité d'une des branches, mais aussi loin que possible vers la base; on place dans une position convenable également la borne sur laquelle vient s'appuyer le fil quand le courant doit être fermé. L'électro-aimant excitateur cesse son action en effet, dès que le contact du fil et de la borne cesse d'exister, c'est-à-dire quand le diapason a fait une vibration d'une amplitude presque microscopique; si cette faible excursion correspond à un point de la branche du diapason situé vers la base, l'extrémité aura une amplitude beaucoup plus grande.

Les courbes projetées sur l'écran doivent avoir, par ce procédé une étendue plus grande que par l'emploi des miroirs. Soit en effet, (*fig.* 3) D la distance du miroir à l'écran; si ω est l'angle d'incidence, on aura :

$AC = D\ tg\ \omega$. Si α est l'angle de rotation du miroir, on a: $CB = D\ tg\ (\omega + 2\alpha)$; comme α est très-petit, on peut écrire :

$$AB = D\left[tg\left(\omega + 2\alpha\right) - tg\ \omega\right] = \frac{D \times 2\alpha}{cos^2\ \omega}$$

En admettant le cas le plus favorable, et dont on s'é-

Digitized by Google

carte peu en réalité, on a $\omega = o$, et par suite $AB = 2\,D\,\alpha$. Si l est la partie vibrante du diapason, l'excursion de l'extrémité sera égale à $l\,\alpha$; si la lentille de projection a pour distance focale f, l'amplitude sera sur l'écran $\frac{l\,\alpha\,(D-f)}{f}$, ou simplement $\frac{l\,\alpha\,D}{f}$, en négligeant f devant D. Or il est évident que $\frac{l}{f}$ est de beaucoup supérieur à 2; car on a généralement $l = 20$ cent. et $f = 4$ cent., d'où $\frac{l}{f} = 5$.

En outre on peut avoir ici D plus grand de 1 m. au moins que dans le cas précédent, à cause de la moins grande étendue des appareils, qui sont tous réunis dans un petit espace près de la source de lumière.

Les avantages de la méthode que je propose sont en résumé les suivants :

1° Réglage plus simple ;

2° Moindre étendue des appareils ;

3° Intensité lumineuse plus considérable, due à la concentration de la lumière sur l'ouverture employée et à l'absence des pertes qui accompagnent les deux réflexions; possibilité de l'emploi de la lumière Drummond, insuffisante quand on emploie le procédé habituel;

4° Plus grande étendue des courbes pour la même amplitude des diapasons.

Digitized by Google

Digitized by Google

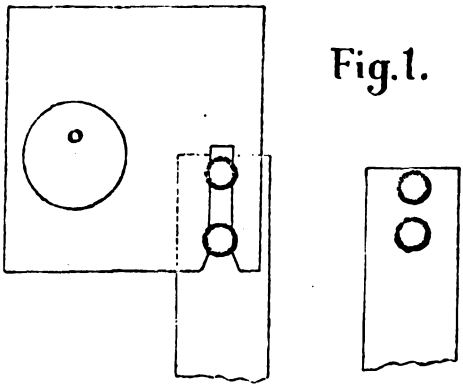


Fig.1.

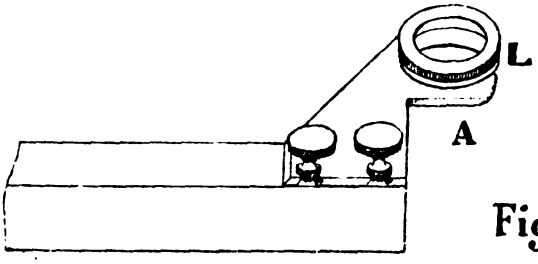
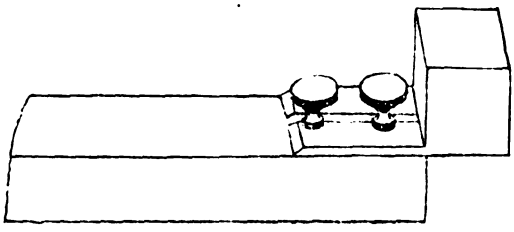


Fig.2.



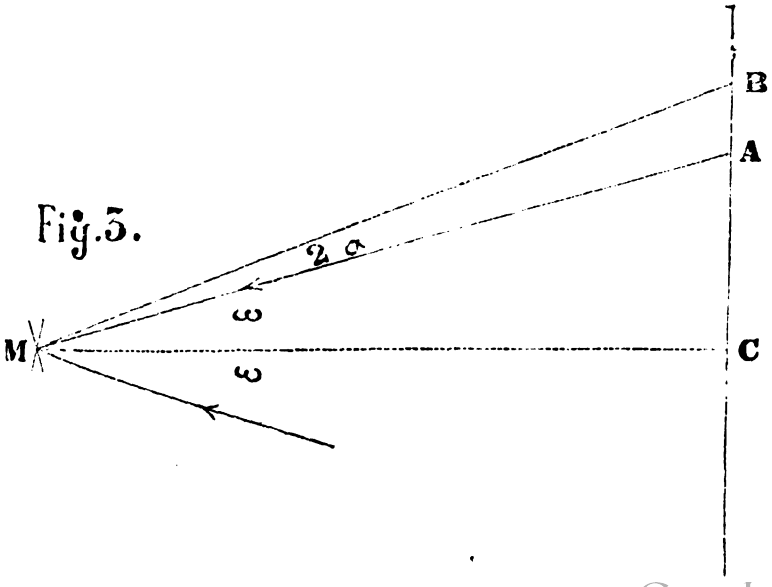


Fig.3.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXPÉRIENCE DE DÉMONSTRATION

POUR L'INTERFÉRENCE DES SONS

Par M. A. TERQUEM,

Membre titulaire.

M. Lissajous, il y a quelques années, avait proposé de démontrer l'interférence des sons à l'aide des plaques vibrantes, plus simplement que ne l'avait fait Wheatstone. Dans ce but on fait, comme l'on sait, vibrer une plaque circulaire avec production de six lignes nodales, par exemple, dirigées suivant des rayons; au-dessus on fait tourner un disque de carton de même dimension que la plaque, divisé également en six secteurs, dont trois non contigus sont enlevés presque jusqu'au centre. Par la rotation de ce disque on entend une série de renforcements qui se produisent chaque fois que les trois secteurs qui subsistent, recouvrent complètement les secteurs correspondants de la plaque.

M. Tyndall, dans ses leçons d'acoustique, a indiqué une autre manière de réaliser la même expérience; on prend une plaque carrée, on y produit comme lignes nodales les deux diagonales ou les parallèles aux côtés; pour produire le renforcement du son, on intercepte les vibrations de deux parties vibrantes opposées, en plaçant au-dessus à

Digitized by Google

une faible distance les deux mains, les doigts dirigés vers le centre de la plaque.

On peut modifier cette expérience, et rendre manifeste l'interférence des sons à l'aide des flammes manométriques de M. Kœnig, en opérant de la manière suivante :

On prend l'appareil destiné à *l'étude du timbre des sons* par les flammes manométriques (journal de physique, t. II, p, 185) qui se compose d'un pavillon dans lequel on produit le son, réuni à une capsule manométrique de Kœnig, par un gros tube de caoutchouc.

On fixe verticalement, à l'aide d'un support à pince, le pavillon ou cornet, au-dessus d'une plaque carrée, avec l'ouverture placée très près de la plaque; on fait vibrer cette dernière d'une manière à donner deux lignes nodales, comme dans l'expérience de Tyndall. Si l'axe du cornet est placé exactement au-dessus du centre de la plaque, la flamme reste complètement immobile; de même s'il est placé au-dessus d'une ligne nodale; au contraire la flamme vibre, dès que l'on déplace tant soit peu le cornet, et les vibrations deviennent très-énergiques quand le cornet est placé au-dessus d'un ventre.

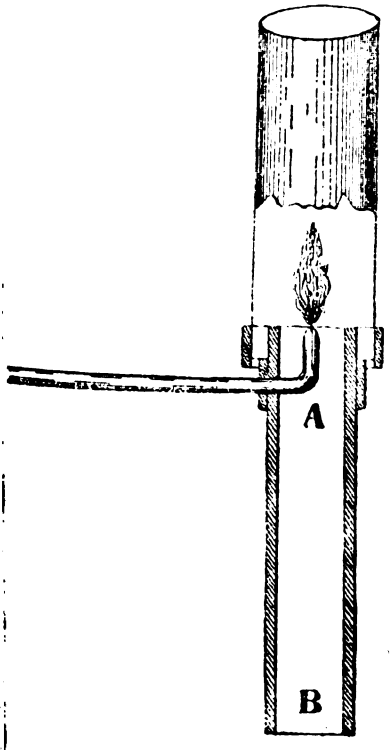
Avec l'appareil de M. Kœnig destiné à produire l'interférence des sons (journal de physique, t. II, p. 188) on peut réaliser, aussi à l'aide d'une plaque la même expérience en prenantles tubes A représentés fig. 5 à côté de l'appareil; mais l'expérience que j'indique est plus simple et plus facile à faire.

On pourrait encore prendre deux cornets semblables, placés au-dessus de deux ventres à mouvements identiques ou contraires, et réunir les vibrations sur une seule flamme à l'aide d'un tube en Y, en ayant soin d'interposer sur le trajet d'un des mouvements vibratoires un tube à tirage. L'avantage de cette disposition serait de produire des vibrations isolées très-énergiques; on outre on arriverait à donner à celles-ci exactement la même intensité,

Digitized by Google

en déplaçant latéralement un des cornets. Pour obtenir l'immobilité absolue de la flamme, il faut en effet que les deux mouvements qui se combinent, aient exactement la même amplitude. Cette méthode, pour obtenir deux mouvements vibratoires de même hauteur que l'on puisse faire interférer, me semble préférable aux autres méthodes employées dans ce but, à cause de l'intensité considérable des mouvements composants, et de la facilité que l'on a de rendre les intensités absolument égales entre elles.

Pour rendre la flamme plus brillante et plus visible de loin, on peut carburer le gaz d'éclairage en le faisant passer dans un grand flacon rempli de pierre-ponce imbibée de benzine ou d'essence de pétrole. Le bec est entouré d'un tube large AB par lequel on fait arriver un courant modéré d'oxygène, juste suffisant pour donner à la flamme tout son éclat. Il est bon, en outre, de placer la flamme dans une petite cheminée formée d'une lame de mica contournée en cylindre et noircie intérieurement du côté opposé au miroir tournant. La galerie qui supporte la cheminée est fixée sur le tube AB, et se trouve percée de quelques ouvertures qui laissent arriver l'air, et permettent la combustion de la flamme, avant que l'on envoie l'oxygène par le tube AB.



Digitized by Google

Digitized by Google

NOTE

SUR

ANTOINETTE BOURIGNON

PAR M. A. DUPUIS,

Membre correspondant.

M. Dupuis, Membre correspondant, croit devoir signaler à l'attention de la Société, un ouvrage publié récemment chez Sandoz et Fischbacher, Paris, 1876, intitulé : *Étude sur Antoinette Bourignon.*

On sait que cette femme célèbre est née à Lille, en 1616, qu'elle a joué un certain rôle dans notre ville, dirigé et doté l'hospice fondé par Stappaert et qui a conservé le nom de ce dernier; qu'ayant eu des démêlés avec le Magistrat, elle se retira à Amsterdam, où elle vécut dans la société des esprits les plus distingués, puis en Danemarck, où elle mourut en 1680, ayant entraîné avec elle un petit monde de disciples dévoués. Ses œuvres ont été imprimées et remplissent près de vingt volumes, où des idées très-originales sont exposées dans un style orinagil lui-même.

Digitized by Google

M. Dupuis, dans une note intitulée : *Anthoinette Bourignon*, insérée dans le 33e volume de nos mémoires (année 1853), s'est attaché à mettre en relief les singularités physiologiques et psycologiques de cette étrange nature, l'énergie de son caractère et de son esprit, les égarements de son imagination exaltée.

L'auteur anonyme de l'ouvrage que nous signalons aujourd'hui et qui signe seulement l'introduction des initiales E. S., s'est placé à un tout autre point de vue; laissant de côté la biographie, la bibliographie, la critique, il a voulu faire une œuvre d'édification. Membre de l'Église réformée, il montre, dans une introduction de 43 pages, Bourignon à la recherche des vrais chrétiens, d'une dévotion sincère, d'une vie évangélique, de la perfection morale. Il signale son aversion pour la dévotion formaliste, ses censures de l'Église et de l'autorité.

Après cet exposé qui est plein de clarté et de sentiments honnêtes, vient un choix, fait avec discernement, mais au même point de vue, de passages extraits des œuvres de Bourignon. Ils peuvent certainement contribuer à amener certains esprits à se replier sur eux-mêmes et à constater leurs imperfections, ne fût-ce qu'au point de vue de la charité.

Par une heureuse coïncidence, en même temps que nous avions sur l'œuvre de Bourignon, l'avis d'un protestant éclairé, nous avions celui d'un israëlite des plus distingués. M. Franck, membre de l'Institut, correspondant de notre Société, a consacré dans le *Journal des Débats* (24 avril 1877), à l'ouvrage que nous signalons, un article écrit avec l'élévation d'esprit qui lui est ordinaire. Il montre d'abord les idées originales de cette voyante sur la liberté humaine, l'union avec Dieu, la croyance à l'éternité du monde, qui font d'elle, selon l'expression de M. Franck, non pas une libre-penseuse, mais une libre-croyante.

Il distingue dans les écrits de notre célèbre compatriote

Digitized by Google

une partie qu'il appelle apocalyptique et pleine de chimères, l'autre purement mystique et spirituelle, d'une grande élévation d'idées et de sentiments, digne de tout notre respect.

L'extase même que Bourignon décrit si vivement ne paraît à M. Franck qu'un état transitoire du mysticisme qui est « la partie la plus libre et la plus pure de la reli-» gion, l'un des facteurs les plus importants de la vie » intérieure et de la vie extérieure des nations. »

Certainement l'imagination et le sentiment, sur lesquels se greffe le mysticisme, sont, comme le dit M. Franck, un des principaux facteurs de l'homme et de la société.

L'esprit humain n'est pas que raison, mais il faut que la raison équilibre les autres facultés, et c'est ce qui manque chez Bourignon.

Lorsque M. Dupuis, il y a plus de vingt ans, terminait sa notice sur cette célèbre illuminée, il montrait le tort des générations qui tour à tour s'abandonnent à un rationalisme exclusif ou à un mysticisme absolu. Dans notre temps, qu'on voudrait faire passer pour sceptique, ces deux éléments au contraire subsistent simultanément côte à côte, et l'on voit quelles divisions désastreuses elles causent dans nos sociétés.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONDENSATION DES VAPEURS ACIDES

ET

EXPÉRIENCES SUR LE TIRAGE DES CHEMINÉES

Par M. F. KUHLMANN Fils,

Membre titulaire.

(*Séance du 18 mai 1877*).

La condensation des vapeurs acides chlorhydrique et sulfurique est un objet continuel de préoccupation pour les fabricants de produits chimiques. Sous ce rapport, des perfectionnements considérables ont été introduits, depuis quelques années, tant en France qu'en Angleterre, et l'on peut dire que l'hygiène publique et la végétation n'ont presque plus jamais à souffrir des émanations provenant de ces usines; néanmoins, l'irrégularité du travail des ouvriers, les accidents provenant de bris de chaudières ou d'altérations de fours, peuvent encore parfois donner lieu à quelques vapeurs acides.

Pour révéler ces accidents aussitôt qu'ils se produisent, afin d'y apporter un remède immédiat, je fis construire, il y a quelques mois, des appareils enregistreurs prenant les gaz dans les cheminées et indiquant à toute heure du jour et de la nuit la composition des gaz qui s'échappent.

Digitized by Google

Disons, en passant, que M. Mactear, ingénieur associé de la grande maison Tennant, de Glascow, avait, de son côté, établi des appareils du même genre, sans être semblables, qui lui ont donné les meilleurs résultats.

La disposition des tubes et éprouvettes varie un peu selon qu'il s'agit de contrôler la fabrication de l'acide hydrochlorique ou celle de l'acide sulfurique.

ACIDE HYDROCHLORIQUE.

L'appareil se compose :

1° D'un tuyau de verre prenant les gaz de la cheminée;

2° De cinq éprouvettes remplies de diverses liqueurs;

3° D'un manomètre différentiel;

3° D'une bâche en tôle remplie d'eau dont l'écoulement produit l'aspiration des gaz de la cheminée.

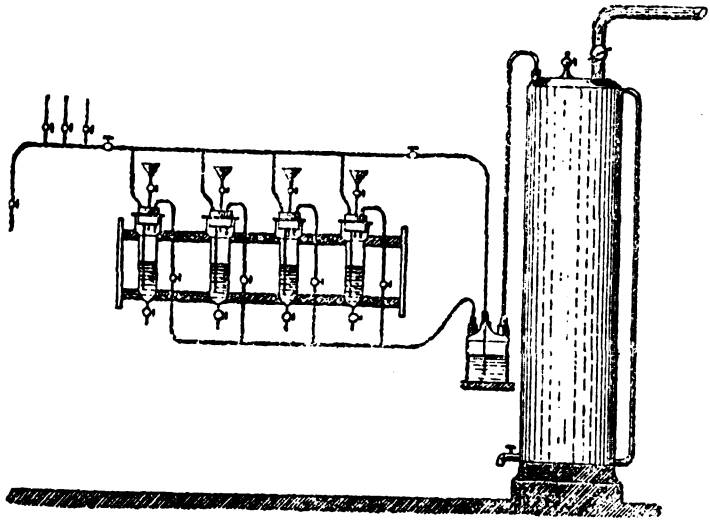
La première éprouvette contient une liqueur titrée de soude et quelques gouttes de tournesol.

Les deux suivantes, également de liqueurs titrées alcalines; enfin, la quatrième et la cinquième, du chlorure de baryum et du nitrate d'argent pour constater que les vapeurs hydrochlorique et sulfurique ont été parfaitement absorbées.

Chaque jour, ou à toute heure de la journée, l'on fait déterminer la quantité de vapeur acide s'échappant dans l'atmosphère; si un accident se produit, la première éprouvette, dont le tournesol doit, en bonne marche normale, mettre quatre ou cinq heures à rougir, changera subitement de couleur et indiquera au contre-maître ou au surveillant qu'un accident s'est produit dans la fabrication.

Digitized by Google

Les éprouvettes que l'on place pour constater la marche des chambres de plomb contiennent du permanganate de potasse, de la liqueur ammoniacale de cuivre et une



solution de soude qui permettent de doser les produits nitreux, sulfureux et l'oxygène contenus dans les gaz à la sortie des appareils. Un petit système d'éprouvettes de forme spéciale, d'un nettoyage facile, dû à l'initiative de notre directeur, M. Kolb, m'a donné de très-bons résultats.

Ces appareils marchant régulièrement et d'une façon automatique, il restait à étudier la vitesse des gaz dans la cheminée pour obtenir journellement la quantité de vapeurs perdues dans l'atmosphère.

Cette détermination de la vitesse des gaz dans une cheminée est déjà difficile à faire dans les conditions ordinaires, c'est à-dire, quand les gaz traversent seulement, avant d'arriver à la cheminée, une grille suivie de car-

Digitized by Google

neaux d'une section et d'un profil bien déterminés, avec un nombre limité de coudes ou de retours verticaux. Mais elle devient pratiquement impossible lorsqu'il arrive, comme dans le cas qui nous occupe, que les fumées ou les gaz ont à passer, avant d'atteindre la cheminée, par des séries de bonbonnes, de tuyaux d'orgue, de colonnes à coke, tours à craie, etc...., tous appareils produisant sur les gaz en mouvement des frottements considérables et qu'il est matériellement impossible de soumettre au calcul.

D'autre part, la direction du vent ainsi que les courants à l'intérieur et au sommet de la cheminée ont une influence considérable sur la vitesse des gaz et ne sont que très-imparfaitement accusés par les différences manométriques.

C'est ainsi qu'en appliquant successivement les formules de Peclet, en me basant soit sur la température des gaz prise dans la cheminée, soit sur la dépression barométrique mesurée en différents points et avec une très-grande exactitude, au moyen de manomètres différentiels à deux liquides [1], je suis arrivé, comme je le prévoyais, à des résultats trop peu concordants pour en faire le point de départ d'une étude sérieuse.

J'aurais pu essayer l'anémomètre, mais c'est un instrument d'un maniement délicat et qui se détériorerait rapidement dans l'atmosphère acide des cheminées d'usines de produits chimiques. C'est ainsi que j'ai été amené à déterminer la vitesse des fumées dans les cheminées ou même celle des gaz dans des conduits spéciaux avant leur entrée dans la circulation générale au moyen de

(1) Le manomètre différentiel, en effet, constitué avec deux liquides de densité très-peu différente, et, par exemple, dans les rapports de 1.00 à 0.90, donne des dénivellations 10 fois plus considérables que le manomètre à eau ordinaire, de manière que l'on peut apprécier très-facilement des variations de pression correspondant à 1/10 de millimètre d'eau

Digitized by Google

quelques méthodes simplement pratiques et d'une application toujours facile et rapide.

Pour la vitesse des fumées et gaz mélangés dans la cheminée générale, par exemple, je dispose à la base de la cheminée un petit fourneau dans lequel on produit un dégagement d'acide hypoazotique par l'action de l'acide nitrique sur la limaille de fer; au moment de l'expérience, une communication est établie instantanément avec la cheminée au moyen d'un registre, et l'on note le temps que ce gaz coloré met pour parvenir à la partie supérieure; même par un temps très-brumeux, on aperçoit très-distinctement les vapeurs rutilantes dès qu'elles arrivent au sommet. L'on peut se servir d'autres gaz colorés d'iode, de brôme, dont les densités de vapeurs sont différentes et donnent cependant des résultats tout-à-fait concordants; connaissant alors la température moyenne, que l'on prend à différentes hauteurs de la cheminée, le diamètre et la hauteur, on a exactement la quantité de gaz qui s'écoule dans un temps donné. De nombreux essais ont donné des résultats d'une concordance remarquable et laissant certainement, comme exactitude, bien loin derrière eux tous ceux que l'on pourrait obtenir par un calcul délicat et laborieux.

Pour obtenir la vitesse des gaz dans des conduits spéciaux, par exemple, dans les tuyaux qui font communiquer le haut des fours à coke pour la condensation de l'acide muriatique avec le pied de la cheminée d'appel, je fais percer le tuyau de deux trous passant par les extrémités d'un même diamètre, et diriger, au moyen d'un miroir, un rayon lumineux à travers l'atmosphère du tuyau. En notant alors le temps employé par quelques traces de vapeurs nitreuses pour parcourir le tuyau, la vitesse de cheminement des gaz se trouve facilement établie; on pourrait encore dégager quelques vapeurs d'iode à l'origine du conduit, et noter le temps qui s'écoulerait

Digitized by Google

avant l'apparition de la coloration bleue sur une bande de papier amidonné.

Je me propose, dans un second travail, d'approfondir la question des frottements et d'étudier surtout, en raison de la grande exactitude que l'on peut obtenir dans la mesure des dépressions manométriques, s'il ne serait pas possible d'établir, pour une même cheminée, conduisant la série des mêmes appareils, une relation entre la vitesse réelle des gaz telle qu'elle pourrait être donnée par l'une des méthodes pratiques décrites ci-dessus et les indications si faciles à lire du manomètre différentiel.

Quoi qu'il en soit, et en suivant pour le moment les méthodes directes, je me suis assuré par des relevés journaliers et soigneusement faits, que la quantité de gaz acides qui, pour des usines bien dirigées, se dégage journellement dans l'air, est véritablement infime, tant pour les chambres de plomb que pour les fours servant à la décomposition du sel. Ainsi, dans une de nos usines, pour une décomposition de 20 tonnes de sel marin par jour, la perte par la cheminée n'est, en moyenne, que de 10 kilog. d'acide hydrochlorique par heure.

A ce propos, un fait assez curieux, qui mérite d'être signalé, c'est que l'acide sulfurique anhydre, provenant de la décomposition du bisulfate, se condense avec une difficulté inouïe, et, malgré les appareils les plus perfectionnés, la quantité d'acide sulfurique qu'on trouve dans les cheminées, toujours en proportion très-minime, est cependant un peu plus considérable que celle de l'acide muriatique.

Je crois que ces quelques expériences doivent offrir un certain intérêt aussi bien au point de vue de la salubrité des usines de produits chimiques que pour la détermination de la vitesse des gaz, si utile à établir dans beaucoup d'opérations industrielles.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ AUX

FUNÉRAILLES DE M. BENVIGNAT

PAR M. MEUREIN,

Président de la Société.

Avant de nous éloigner de cette tombe, autour de laquelle nous sommes réunis pour dire un dernier et solennel adieu à celui qui fut notre confrère et notre ami, permettez-moi de jeter avec vous un regard rétrospectif sur sa vie artistique et scientifique, côté par lequel il nous appartenait.

Benvignat (Charles-César) naquit à Boulogne-sur-Mer, le 24 décembre 1805, d'un père italien et d'une mère lilloise. Jeune encore, il vint à Lille avec ses parents et y fit ses premières études. Sa vocation artistique ne tarda pas à se révéler, et, en 1821, il remporta le premier prix d'architecture aux écoles académiques; ce succès lui valut une pension de la ville à l'École des Beaux-Arts de Paris, où il entra en 1824, et où il obtint plusieurs médailles.

En même temps, il faisait partie de l'atelier de l'architecte Châtillon, où travaillait aussi son ami, le célèbre

Digitized by Google

restaurateur de l'église Saint-Maurice, M. Philippe Cannissié.

Les études d'architecture ne l'absorbaient pas exclusivement ; celles de la peinture le captivaient également, et, devenu aussi expert dans l'un de ces arts que dans l'autre, après avoir voyagé pendant un certain temps, pour se perfectionner par la contemplation des œuvres des grands maîtres, il revint à Lille, où il se fixa.

D'abord, il fut incertain dans le choix de la carrière qu'il embrasserait, mais les circonstances le déterminèrent en faveur de l'architecture.

Ses premiers travaux furent les églises de Loos, des Moulins et de La Madeleine-lez-Lille.

En 1833, il devint professeur d'architecture aux écoles académiques, où il avait reçu les premiers principes de l'art qui devait lui donner une réputation justement méritée. Il conserva ces fonctions jusqu'en 1864, et, pendant ce long professorat, il forma cette pléiade de jeunes architectes de talent, venus en ce lieu de repos pour lui donner un dernier témoignage de leur estime et de leur reconnaissance.

Vers 1835, Benvignat donna une preuve de la multiplicité de ces aptitudes, dans la décoration des magasins de M. Rollez, rue Esquermoise, décoration dont il étudia et dessina tous les détails, œuvre harmonieuse, qui, après quarante-deux ans, ne paraît pas avoir veilli et plaît toujours.

En 1836, ses succès lui ouvrirent les portes de la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts. Il s'y occupa particulièrement de l'organisation et de la classification des dessins du musée Wicar, qui, alors, était la propriété de la Société. Il a préparé tous les éléments d'un catalogue raisonné de cette riche collection, que le monde artistique nous envie et visite toujours avec admiration. Ce catalogue est en point d'être livré à l'impression.

Digitized by Google

L'œuvre pie Wicar a toujours été l'objet de sa plus vive sollicitude, et il n'a jamais rien négligé pour que les jeunes artistes, en faveur desquels elle a été instituée, puissent en profiter de la manière la plus utile à leurs études.

Vous avez encore présente à la mémoire la part si active que Benvignat a prise dans les discussions qui ont eu lieu, quand il s'est agi de l'abandon à la ville de la belle collection des dessins du legs, et à quel point il possédait le texte et l'esprit de la donation.

Parmi les œuvres architecturales de notre regretté confrère, celle qui a le mieux mis en relief ses talents variés, est la restauration du Théâtre, dans laquelle l'art, la science et le bon goût ont eu une part égale.

La restauration de la Bourse a rendu à ce monument historique son caractère original.

Si on a critiqué la construction peu monumentale de l'Hôtel-de-Ville, du Lycée, de la Faculté des Sciences et de l'École de Médecine, on n'a pas assez tenu compte des difficultés contre lesquelles l'art architectural avait à lutter à cette époque et de la réduction des crédits dans lesquels les devis devaient se renfermer. Aujourd'hui, le développement de la richesse publique permet de faire mieux, mais à plus grands frais; le transport facile de certains matériaux permet de les employer pour obtenir de plus beaux effets, et le génie architectural peut se donner plus libre carrière.

Malgré les importants travaux qu'il a exécutés, Benvignat a cependant trouvé le temps de se livrer, dans son atelier, à la peinture, un de ses arts favoris, et on est redevable, à son pinceau, de plusieurs toiles qui sont loin de manquer de mérite. Vous les connaissez, messieurs, et je ne vous les énumérerai pas.

Pendant sa longue carrière, notre confrère s'occupa aussi d'archéologie, science indispensable à l'architecte;

Digitized by Google

aussi la Commission d'archéologie lui fit-elle l'honneur de le choisir pour président.

Ses lumières et ses nombreuses connaissances le désignèrent, tout naturellement, pour faire partie de la Commission des Bâtiments civils, de la Commission administrative des Écoles académiques, de la Commission historique, de celle des musées Wicar et de peinture.

Sa réputation avait franchi le détroit, et la Société des architectes britanniques lui avait décerné le titre de membre correspondant.

Depuis qu'il avait renoncé à l'exercice de sa profession, c'est à toutes ces institutions scientifiques qu'il consacrait ses loisirs. Partout il était d'une ponctuelle exactitude, car il avait adopté pour principe de n'accepter aucune charge qu'il n'ait pu remplir.

Aussi, peu d'existences furent aussi bien employées et d'une manière aussi utile que la sienne.

Vous dirai-je, en terminant, quelques mots de son caractère professionnel ou privé? Vous l'avez-tous connu, messieurs, et vous avez pu apprécier sa délicatesse, son esprit droit et libéral, le charme de sa conversation intime.

Nous qui l'avons vu occuper le fauteuil de la présidence de notre Société, nous avons constaté, avec plaisir, le tact dont il a fait preuve dans l'accomplissement de ses fonctions et l'exquise urbanité dont il ne s'est jamais départi.

Souffrant déjà des atteintes de la dernière maladie qui devait le conduire à ce lieu de repos, il ne restait pas étranger à l'art, à ses productions, à ses progrès, et on peut dire que c'est sur la brèche que la mort l'a frappé.

Au moment de nous quitter pour toujours, je suis heureux de dire, ami qui nous fus cher, que tu sus ne laisser parmi nous que des regrets, que tes parents, tes confrères, tes élèves, tes amis, viennent exprimer en ce jour suprême sur ta tombe.

Adieu!

Digitized by Google

BULLETIN DES SÉANCES

de 1877.

SÉANCE DU 5 JANVIER

M. DE MELUN, ancien titulaire, est nommé correspondant.

M. le Bibliothécaire-Archiviste fait le rapport suivant sur le personne de la Société :

Au 1er janvier 1876, la Société comptait 48 membres titulaires; elle a perdu M. de Coussemaker, et élu MM. Souillard et Verly; elle compte donc, au 1er janvier 1877, 49 titulaires.

Au 1er janvier 1876, elle comptait 115 membres correspondants; elle a perdu MM. Kolb, Lestiboudois et d'Otreppe de Bouvette; elle n'a reçu aucun nouveau correspondant. Leur nombre est donc aujourd'hui de 112.

M. KUHLMANN, fils, fait un rapport verbal sur l'Exposition de Philadelphie.

Digitized by Google

SÉANCE DU 19 JANVIER.

Dépôt d'un manuscrit du général FAIDHERBE, intitulé : *le Zenaga des tribus sénégalaises*. — M. HOUDOY continue la lecture de son travail sur les artistes flamands des XV^e^ et XVI^e^ siècles.

SÉANCE DU 2 FÉVRIER.

Résumé, par le Secrétaire-Général, du travail du général FAIDHERBE : *le Zenaga des tribus sénégalaises*. — Déclaration de vacance d'un siége de membre titulaire. — Suite du travail de M. Houdoy, sur les artistes flamands.

SÉANCE DU 16 FÉVRIER.

M. CORENWINDER présente une étude sur la composition du beurre de margarine. — M. HOUDOY lit une notice sur le sculpteur lillois Corbet.

SÉANCE DU 2 MARS.

M. JOIRE pose sa candidature au siége vacant. — M. HENRY, professeur à l'Institut industriel, fait une conférence sur la linguistique, à propos du futur congrès des américanistes, qui doit se tenir à Luxembourg.

SÉANCE DU 16 MARS.

M. TELLIEZ lit une notice sur les écoles libres de la Compagnie des Mines de Liévin. — M. VIOLLETTE fait un rapport sur l'ouvrage de M. CHATEAU, intitulé : *Histoire du Rouge turc*. — Le même membre communique des observations sur les dégâts occasionnés à une plantation d'ormes par les émanations d'une distillerie.

SÉANCE DU 13 AVRIL.

Rapports sur les candidatures de MM. Wannebrouck, Joire et Marteau. — Proposition, par le Bureau, de mettre à exécution l'article du règlement qui institue des membres associés ; elle est adoptée.

SÉANCE DU 20 AVRIL.

Nomination de 17 membres associés. — M. WANNEBROUCK est élu membre titulaire. — M. Alfred HOUZÉ DE L'AULNOIT donne le résumé

Digitized by Google

d'un Mémoire, composé par lui, sur le traitement des asphyxies par submersion.

SÉANCE DU 4 MAI.

M. Raillard offre à la Société la nouvelle carte départementale et donne une notice sur le nivellement général du département du Nord, opéré par le service des Ponts-et-Chaussées.

SÉANCE DU 18 MAI.

M. Dubrunfaut est nommé membre associé. — M. Kuhlmann, fils, fait une communication sur le tirage des cheminées et la vitesse de sortie des gaz dans les fabriques de produits chimiques.

SÉANCE DU 1er JUIN.

M. Dupuis, membre correspondant, envoie une note sur Antoinette Bourignon. — Annonce du décès de M. Benvignat. — M. Hervey de Saint-Denys est nommé membre correspondant. — M. Dépret lit une notice bibliographique sur Charles Lamb, précédée de considérations sur l'humour dans la littérature anglaise. — M. Corenwinder lit une note sur le panais.

SÉANCE DU 15 JUIN.

Annonce du départ de M. Flamant, qui est nommé membre correspondant.

SÉANCE DU 6 JUILLET.

MM. Ambroise Thomas et Gevaert sont nommés membres associés. — Suite de la communication de M. Dépret, sur Charles Lamb. — M. Corenwinder communique de nouvelles recherches sur les fonctions des feuilles.

SÉANCE DU 20 JUILLET.

Dispositions pour le concours Wicar des Beaux-Arts. — M. Dutilleul lit cinq fables de sa composition. — M. Corenwinder lit une note sur la présence de l'acide phosphorique dans les terres arables.

Digitized by Google

SÉANCE DU 3 AOUT.

Nouvelles dispositions pour le concours Wicar. — M. TERQUEM communique deux notes d'acoustique.

SÉANCE DU 5 OCTOBRE.

Rapport sur le concours Wicar et discussion des conclusions.

SÉANCE DU 19 OCTOBRE.

MM. VAN HENDE et LEURIDAN rendent compte de plusieurs ouvrages d'histoire renvoyés à leur examen. — Déclaration de vacance de deux siéges de membres résidants. — M. RIGAUX lit un travail sur les fouilles et les trouvailles récentes faites aux environs de Lille.

SÉANCE DU 2 NOVEMBRE.

Suite du travail de M. RIGAUX. — M. CORENWINDER lit une notice sur les nitrates employés comme engrais.

SÉANCE DE 10 NOVEMBRE.

Rapports de Commissions pour les concours. — Discussion sur le projet attribué à l'Administration municipale de déplacer la Société e sa bibliothèque.

SÉANCE DU 23 NOVEMBRE.

Rapports de Commissions.

SÉANCE DU 30 NOVEMBRE.

Rapports de Commissions. — Lecture, par M. DUTILLEUL, du rapport général sur les concours d'histoire, littérature et beaux-arts. — M. SOUILLARD rend compte d'une note sur les satellites de Mars, envoyée par M. ROCHE.

SÉANCE DU 7 DÉCEMBRE.

MM. MARTEAU et HENRY sont nommés membres titulaires. — Lecture du rapport du Secrétaire-Général sur les travaux de la Société en 1875.

Digitized by Google

— Renouvellement du Bureau : M. Lavainne est nommé Président ; M. Parise, Vice-Président ; les autres titulaires restent en fonctions. — Rapports de Commissions.

séance du 14 décembre.

Rapports de Commissions. — Lecture, par M. Terquem, du rapport général sur les concours scientifiques. — Lecture du discours présidentiel. — Révision du programme pour 1878.

séance du 21 décembre.

Communication du décret autorisant la Société à accepter le legs Pingrenon (rente bisannuelle de 500 francs). — Suite de la révision du programme de 1878. — M. l'abbé Dehaisnes lit un Mémoire sur cette question : L'Espagne a-t-elle exercé une influence artistique dans les Pays-Bas ?

Digitized by Google

Digitized by Google

SÉANCE SOLENNELLE

du 30 décembre 1877.

DISCOURS

de M. MEUREIN, Président de la Société.

Messieurs,

Appelé par les traditions de notre Compagnie à l'honneur de prendre la parole dans cette séance solennelle, je crois que le meilleur moyen de captiver votre attention, pendant quelques instants, est de ne pas faire de la science aride et abstraite, mais de vous parler un langage accessible à tous. Le sujet que je me propose de traiter est celui qui, depuis vingt-cinq ans, a fait l'objet de mes études et a occupé tous mes loisirs. Si je m'y suis attaché particulièrement, c'est qu'il intéresse tous les hommes,

Digitized by Google

qu'il est pour eux le sujet de leurs plus vives préoccupations, qu'il a trait à l'accroissement de la fortune publique et à l'amélioration du bien-être général. Je veux parler de la météorologie et de ses conséquences.

Cette science, encore bien mystérieuse dans une foule de circonstances, a, néanmoins, fait des progrès incontestables que les moyens de communication rapide, instantanée presque, entre tous les points de la surface de la terre, feront marcher plus vite et d'un pas mieux assuré. Les lois qui régissent les météores sont bien positives, on en a conscience par la manière identique dont les faits se reproduisent, par leur périodicité; mais il est souvent difficile de les dégager des causes perturbatrices qui les enveloppent d'une certaine obscurité. Néanmoins, comme l'esprit humain ne se rebute pas devant les obstacles, dans sa recherche de la vérité, il poursuit ses investigations avec une opiniâtreté et une persévérance qui sont les meilleurs gages du succès.

Presque tous les phénomènes météorologiques s'accomplissent dans l'atmosphère. On donne ce nom à une enveloppe gazeuse entourant la terre et la protégeant contre le refroidissement des espaces planétaires, qui est estimé à 140° au-dessous du point de fusion de la glace, qui, par conséquent, suspendrait partout la vie des êtres organisés et s'opposerait même à toute organisation.

La forme de cette atmosphère est sphéroïdale comme la terre, renflée à l'équateur et aplatie aux pôles; aussi, quoique son épaisseur soit encore incertaine, on sait du moins qu'elle est plus grande à l'équateur qu'aux pôles, et qu'entre ces points extrêmes, elle est sensiblement partout la même. Son niveau moyen est constant et son poids à la surface des mers est de 10,350 kilogrammes par mètre carré.

L'instrument dont on se sert pour déterminer ses variations de pression, occasionnées surtout par les quantités variables de vapeur qu'elle renferme, est le baromètre

Digitized by Google

qu'on consulte partout, et dont les indications sont si précieuses pour la prévision du temps.

Les gaz qui composent cette enveloppe protectrice sont l'oxygène et l'azote, mélangés sur toute la surface du globe et à toutes les hauteurs, d'une manière si intime et dans des proportions si constantes qu'on a supposé, avec quelque vraisemblance, qu'ils étaient combinés.

Outre ces gaz, l'atmosphère renferme encore de la vapeur d'eau dont la quantité diminue avec la hauteur et dont la limite est fixée à la région des cirrus, c'est-à-dire à 10,000 ou 12,000 mètres au-dessus du niveau de l'océan.

L'air contient aussi un autre gaz, l'acide carbonique, dont la proportion paraît faible relativement à sa masse totale, et qui, malgré la facile diffusion des gaz et les mélanges entretenus constamment par les mouvements atmosphériques, décroît en quantité au fur et à mesure qu'on s'élève au-dessus du sol; ce qui explique, avec l'abaissement de la température, la décroissance de la végétation vers le sommet des montagnes, et son arrêt complet à une certaine altitude.

On trouve encore dans l'air une infinité d'autres gaz libres ou combinés, mais en minime quantité : des êtres organisés, des germes d'origine végétale et animale, des matières minérales, transportés au loin par les courants.

Cette composition de l'atmosphère nous permet de la considérer comme le réservoir commun de tous les éléments organiques qui, unis aux matières minérales fournies par le sol, constituent, par des groupements particuliers, sous l'influence d'une force à laquelle on a donné le nom de *vitale*, les organisations végétales et animales depuis les plus simples jusqu'aux plus compliquées. Quand ces organisations ont accompli leur rôle naturel, elles se désagrègent et retournent à l'état de vapeur d'eau, d'acide carbonique et d'ammoniaque, dans le milieu d'où elles émanent. Les matières minérales sont restituées à la terre et rentrent d'une manière continue dans des orga-

Digitized by Google

nisations nouvelles. Ce mouvement non interrompu d'éléments indestructibles permet de dire que rien, en ce monde, ne se crée, et que tout se transforme.

La chaleur et l'électricité sont les grands moteurs de tous ces corps élémentaires qui s'organisent et qui vivent. Si le soleil n'existait pas, la température, à la surface de la terre, serait de 89° au-dessous de la glace fondante; on attribue la différence de 89° à 140° à la chaleur émise par les innombrables étoiles qui peuplent l'espace. Mais le soleil existant, ses rayons sont la principale cause de la chaleur terrestre, et l'air, incomplètement transparent, en absorbe ou diffuse de deux à cinq dixièmes, suivant leur obliquité, le reste pénètre jusqu'à nous. Comme la terre et l'eau sont mauvaises conductrices de la chaleur, elles ne s'en imprégnent que lentement, par contre, le la conservent longtemps; d'autant plus, qu'à la sortie, l'air n'en laissant plus passer qu'un dixième, les protége contre un refroidissement trop facile.

La détermination de la chaleur moyenne d'un point quelconque de la surface de la terre est un des résultats les plus avantageux de la météorologie. Elle permet de tracer des lignes isothermes qui indiquent les limites des climats. Or, comme chaque plante, pour parcourir les différentes phases de sa vie organique, a besoin d'une quantité de chaleur toujours égale, on sait avec précision dans quelles zônes on peut cultiver avec succès le caféier, l'oranger, l'olivier, la vigne, le blé; et si, par le fait d'accidents météoriques, la quantité de chaleur nécessaire n'est pas fournie à chacune d'elles dans son climat, sa végétation se prolonge, elle ne fructifie pas ou ses produits sont de mauvaise qualité.

Cette loi physiologique s'applique aussi aux animaux dont les différentes espèces appartiennent à des climats bien définis. On arrive, quelquefois, par des transitions lentes et ménagées avec prudence à les acclimater sous d'autres latitudes, mais tout déplacement brusque leur

Digitized by Google

est fatal. Encore faut-il un temps assez long pour qu'ils puissent se reproduire loin des régions qui leur sont assignées par la nature.

L'homme seul paraît faire exception; il peut vivre au pôle et à l'équateur; cependant, ce n'est pas toujours impunément qu'il passe sans transition d'un climat à l'autre. La difficulté avec laquelle on arrache à la mort les enfants nés dans l'Inde, de parents anglais, est une preuve de l'influence fatale des conditions météoriques.

Nous venons de voir que le soleil est la principale source de la chaleur terrestre; tant que son action s'exerce directement, la perte de chaleur est inférieure à celle qui est acquise; mais, lorsque notre planète, par son mouvement de rotation sur son axe et autour du soleil, n'est plus touchée par ses rayons que très-obliquement ou pendant un temps très-court, lors même qu'elle en est privée complètement et alternativement, comme dans les régions polaires, le refroidissement se produit et atteindrait ses limites extrêmes s'il était sans compensation. Cette chaleur indirecte, quoiqu'amoindrie à mesure de sa progression, est apportée par le grand courant atmosphérique équatorial et par les courants marins coulant aussi de l'équateur vers les pôles.

L'action calorifique du soleil, dont les rayons tombent d'une manière continue du zénith sur les régions équatoriales, échauffe considérablement la surface océanique. A cause de sa mobilité, l'eau se mélange sans cesse aux couches sous-jacentes, et cependant atteint une température moyenne qui, diminuant la densité des couches superficielles, les porte à abandonner l'équateur pour se répandre vers les hautes latitudes des deux hémisphères.

En même temps, cette chaleur détermine, dans la région des calmes équatoriaux, une énorme évaporation locale et un courant ascendant d'air chaud et humide, amené par les alizés du SE et du NE des deux hémisphères. Arrivées dans les régions supérieures et froides,

Digitized by Google

les vapeurs se condensent et couvrent le ciel d'une couche de nuages épaisse et permanente que les marins appellent le *pot au noir*. Mais en se condensant, elles mettent en liberté l'électricité dont elles étaient chargées et abandonnent à l'air plus sec leur chaleur latente. Cet air chaud détermine, sous les tropiques, un courant circulaire dans le plan des méridiens et continue sa marche vers les pôles en y portant sa chaleur et son humidité, qui, toutes deux, diminuent en quantité par les pertes effectuées pendant le trajet.

Ce mécanisme rend parfaitement compte des pluies diluviennes et des orages permanents de l'équateur, le baromètre restant stationnaire; de la végétation luxuriante des régions tropicales et souvent de leur insalubrité. Dans ces régions, les pluies sont d'une abondance excessive; ainsi, dans la partie méridionale de l'Inde, il tombe, année moyenne, une couche d'eau de 4 mètres d'épaisseur, une seule averse en fournit 40 millimètres. Chez nous, la quantité de pluie tombée annuellement n'est que de 7 décimètres, et pour obtenir une couche d'eau de 40 millimètres, il faut une forte pluie continue durant 24 heures.

Le courant équatorial porte donc, sur les terres des deux hémisphères, l'eau non moins indispensable à la vie organique que la chaleur. La météorologie détermine la répartition des pluies à la surface du globe et permet ainsi de mieux caractériser les divers climats.

La vapeur d'eau ne joue pas seulement, dans l'atmosphère, le rôle que nous venons d'indiquer, elle est encore, par sa condensation, sous l'influence électrique, une des principales causes des mouvements de l'air qui entretiennent la constance de sa composition.

Sous nos latitudes, ces mouvements ne se décèlent que par des vents plus ou moins violents. Mais, il n'en est pas de même dans les régions tropicales où, par les mêmes

Digitized by Google

causes, se produisent ces terribles tourmentes connues sous le nom de cyclones.

Les cyclones sont des masses d'air agitées de mouvements tournants de droite à gauche dans l'hémisphère boréal, de gauche à droite dans l'hémisphère austral. Leur diamètre initial peut varier de 250 à 400 kilomètres et atteindre 1,500 à 2,000 kilomètres vers la fin de leur course. Leur vitesse de rotation maxima s'observe à une certaine distance du centre, où règne un calme plus ou moins complet, et peut atteindre 200 à 250 kilomètres à l'heure. Si, à cette vitesse, on ajoute la vitesse de translation, qui peut varier de 15 à 45 kilomètres à l'heure, on obtient, sur le bord dangereux ou droit, une vitesse de 80 mètres environ par seconde.

Ces terribles météores sont souvent accompagnés de pluies torrentielles et d'orages furieux. La mer soulevée détruit tout ce qu'elle porte, se précipite sur les terres et y occasionne des désastres tels que ceux qui, dernièrement, d'après les documents officiels, ont, dans l'Inde, coûté la vie à 160,000 habitants.

Le cyclone d'octobre 1780 détruisit Savanna-la-Mary, sur la côte de la Jamaïque, et une partie de l'escadre de l'amiral Rodney. Au sud de la Martinique, il surprit un convoi de 50 bâtiments français, escortés par deux frégates, et portant 5,000 hommes de troupes, 7 navires seulement purent se sauver: 9,000 personnes périrent à terre. La mer s'étant élevée de 9 mètres, au moment du ras de marée, 150 habitations furent englouties presqu'en même temps. A Sainte-Lucie, 6,000 personnes furent victimes, la mer s'éleva à une telle hauteur qu'elle démolit le fort et lança un navire jusqu'à l'hôpital militaire, qui fut écrasé sous son poids.

Le cyclone de 1825 couvrit la Guadeloupe de ruines.

La marche des tempêtes d'Europe est la même que celle des cyclones, avec cette seule différence que leurs mouvements de rotation et de translation sont moins ra-

Digitized by Google

pides. Cependant, elles occasionnent encore de grands désastres. Ainsi, la tempête du 14 novembre 1854, dans la mer Noire, sur les côtes de Crimée, amena la perte du *Henri IV,* du *Pluton,* et de quatorze autres navires chargés d'hommes et de munitions de toute espèce.

La Manche, notre voisine, est une des mers du monde les plus dangereuses et les plus tourmentées par les tempêtes. Cherbourg se souvient encore de celles du 2 décembre 1863 et du 11 janvier 1866. Pendant cette dernière, vingt-deux bâtiments ont été s'échouer devant la ville, à droite et à gauche du port. La digue, construite par M. Rebell, qui est un des plus beaux et des plus solides travaux des temps modernes, a résisté à cette terrible épreuve. La mer était si furieuse que des pierres de 2 et 3,000 kilogrammes, formant l'extérieur de l'enrochement, ont été lancées par les lames, par-dessus les parapets, à une hauteur verticale de 8 mètres; quelques-unes même y sont restées. En frappant les digues, les vagues s'élevaient à 60 mètres de haut.

Heureusement que la théorie des cyclones, confirmée par les faits, a permis aux marins à l'aide de l'observation barométrique, et de la direction du courant atmosphérique, de reconnaître le centre du mouvement gyratoire, de fuir le côté droit ou dangereux, et de gagner le côté gauche ou maniable. En outre, le service météorologique, des avertissements aux ports, depuis son organisation, a rendu, et ne cesse de rendre de grands services, en annonçant l'approche des tempêtes, et les électro-sémaphores, distribués sur tous les points avancés de nos côtes, peuvent correspondre avec les bâtiments passant en vue, les prévenir du gros-temps qui s'avance, et les mettre en mesure de chercher un port de refuge, ou de s'éloigner d'une côte dont la proximité peut devenir pour eux, une source de danger.

L'électricité joue toujours aussi un grand rôle dans ces météores, heureusement peu fréquents dans nos parages,

Digitized by Google

où, quand nous sommes visités par une tempête, comme celle du 12 mars 1876, on ne l'oublie pas.

Mais, si généralement, sous nos latitudes, l'action électrique se manifeste d'une manière plus bénigne, elle n'en existe pas moins. Elle est dynamique et chimique tout à la fois, et son intensité, mesurée au moyen des électromètres et des ozonomètres, donne pour l'une et l'autre manifestation, des résultats représentés graphiquement, par des courbes parallèles. Elle impressionne, aussi avec plus ou moins de force, le système nerveux de tous les animaux, ce qui a permis d'établir, par l'observation de leurs différents états, de leurs mouvements, de leurs cris, des pronostics de changement de temps. Cela se conçoit d'autant mieux que la vapeur d'eau, étant le véhicule de l'électricité, son abondance ou sa diminution dans l'air, annoncent nécessairement la pluie, le vent ou le beau temps.

C'est aussi à la plus grande humidité de l'air, et par suite à la prédominance de l'électricité pendant la nuit, qu'il faut attribuer, dans les différentes maladies, l'exacerbation des souffrances. C'est aux mêmes causes qu'il faut rattacher les époques critiques du printemps et de l'automne, qui sont en parfaite harmonie avec les résultats des observations d'électricité atmosphérique.

La végétation reçoit aussi de l'électricité une suractivité vitale, qui lui est favorable. Elle lui est fournie par les eaux pluviales, la rosée, la neige, qui toutes sont électriques. En effet, si on expose à la pluie ou à la neige, un électomètre, l'aiguille dévie à son maximum; le même résultat est obtenu si on plonge le même instrument au sein du brouillard. Il y a longtemps que les cultivateurs ont observé ces faits, ce qui leur a permis de dire sentencieusement : *année de neige, année d'abondance.*

Les intérêts de la santé, ce premier de tous les biens, et ceux de l'agriculture, source intarissable de production du capital, sont liés, d'une manière trop intime, aux

Digitized by Google

divers météores, pour que dès la plus haute antiquité, les hommes ne se soient pas vivement préoccupés de leur évolution, et ne se soient efforcés de prévoir l'avenir. C'est ce qui a eu lieu de tout temps, en usant de procédés empiriques, et ces pronostics se sont transmis d'âge en âge, sous forme de proverbes.

Aujourd'hui, les méthodes d'observations sont plus rationnelles ; les progrès de la physique, surtout l'application de l'électricité à la télégraphie, ont permis de consulter simultanément, sur toute la surface d'un pays, sur le monde entier même, des instruments précis, contrôlés, installés dans de telles conditions que leurs indications soient comparables ; ces indications sont concentrées sur différents points, discutées, et en rayonnent à l'état d'avertissements maritimes ou agricoles.

En Amérique, ce service est parfaitement organisé et donne d'excellents résultats. En France, on en est encore à la période d'installation, mais on est en bonne voie. Bientôt l'agriculture, dont personne de nous ne peut se désintéresser, recueillera les fruits de la persévérance des efforts de la science, comme déjà la marine en a profité, ainsi que les contrées situées sur les rives des grands cours d'eau.

Il y a encore dans le monde physique bien des mystères ; mais comme, dans la nature, rien n'est abandonné au hasard, et que tous les faits observés sont régis par des lois immuables, notre tâche est de les découvrir dans l'intérêt de l'humanité, à laquelle l'entier dévouement de la science n'a jamais fait défaut.

Digitized by Google

COMPTE-RENDU ANNUEL

DES TRAVAUX,

Par M. DE NORGUET, Secrétaire-Général.

Messieurs,

Il y aura demain soixante-quinze ans que la Société des Sciences de Lille s'est constituée définitivement en adoptant son premier règlement. Cet anniversaire, qui est presque un jubilé, m'autoriserait à jeter un coup-d'œil en arrière sur notre histoire, nos travaux et nos membres, mais le sujet serait trop vaste pour le temps qui m'est accordé, et je craindrais, d'ailleurs, de rencontrer un écueil dangereux dans ces sortes d'explorations, celui de la louange. L'éloge n'est supportable que dans la bouche des autres.

Je me contenterai donc de quelques chiffres qui seront plus éloquents que bien des phrases.

Depuis sa fondation, la Société a compté 252 membres titulaires et 583 membres correspondants. Elle s'est fait une bibliothèque de 15,000 volumes. Elle a distribué en séance publique 250 primes scientifiques, artistiques ou littéraires, plus de 300 primes agricoles et environ 600 récompenses pour longs services industriels ou domestiques. 65 volumes de Mémoires ont été publiés par elle. Elle a fondé ou dirigé quatre des Musées dont Lille est fière à si juste titre : Le Musée d'Histoire naturelle, le Musée Wicar, les Musées Industriel et Ethnographique. Enfin, elle vient pour la cinquante-septième fois rendre

Digitized by Google

compte au public de ses travaux annuels et couronner devant lui ses lauréats.

Toute l'histoire de la Société est dans ces nombres. Ils veulent dire, en effet, que, depuis le commencement de ce siècle, elle a reçu dans son sein tout ce que Lille a compté d'hommes voués à l'étude, et qu'elle s'est honorée en s'attachant indirectement la plupart des notabilités européennes. Ils veulent dire aussi qu'elle a réuni toutes les publications des Sociétés savantes de la France et de l'étranger, qu'elle n'a cessé de stimuler par des primes le travail intellectuel ou manuel et la moralité, et que, par la publication de ses Mémoires, par la fondation de ses collections, elle a répandu au dehors le goût des choses de l'esprit et a pris une large part au grand mouvement qui a fait donner à notre époque le nom de siècle de la science.

Ceci n'est pas de l'éloge, c'est la vérité historique appuyée sur la preuve mathématique, la plus sûre de toutes les preuves.

J'ai hâte, maintenant, d'arriver à l'exposé de nos travaux pendant l'année qui va finir.

La partie scientifique, toujours la plus largement représentée, nous a fourni plusieurs mémoires de chimie ou d'agronomie de M. Corenwinder. Aujourd'hui, tout agronome sérieux est doublé d'un chimiste; l'analyse des engrais et des produits est à l'art agricole ce que l'anatomie est à l'art de guérir.

Notre collègue nous a entretenus de la manière de distinguer le beurre naturel de la margarine; l'un donne toujours à l'analyse des acides gras volatils, l'autre n'en a jamais. Avis à ceux qui préfèrent l'excellent produit de nos vaches de Flandre à des déchets de graisses animales. L'art de faire du beurre artificiel est peut-être un progrès,

Digitized by Google

mais à la condition qu'il portera toujours son étiquette et qu'il ne sera pas un nouvel agent de falsification.

Depuis quelques années, on préconise beaucoup le panais pour ses qualités alimentaires. On dit que les vaches laitières qui se nourrissent de sa racine produisent en abondance du lait riche en crême et donnant un beurre exquis. M. Corenwinder a voulu vérifier si l'analyse chimique justifie ces éloges. Il a trouvé, en effet, que la racine du panais contient du sucre, de l'amidon, et qu'elle l'emporte sur les autres racines nutritives par sa teneur en substances azotées.

L'emploi des phosphates assimilables est un des progrès les plus marqués de l'agriculture moderne ; mais leur efficacité n'est pas générale, car on sait que ce sel ne produit pas d'effet sur les terres riches de notre arrondissement. M. Corenwinder a reconnu que ces dernières sont suffisamment approvisionnées de phosphates, par l'engrais flamand qu'on leur prodigue depuis un temps immémorial.

Depuis que les cultivateurs ont pu apprécier la puissance fertilisante du nitrate de soude, ils en ont fait un emploi abusif qui a nui surtout à la qualité des betteraves. Aussi, les fabricants de sucre, lésés gravement dans leurs intérêts, refusent-ils les betteraves fumées avec excès de nitrate. Notre collègue a recherché si l'on pouvait prouver par l'analyse de la betterave la présence des nitrates dans leur fumure. Il a constaté que ces racines renferment des nitrates, même quand elles ont végété dans un sol qui n'a reçu que des fumures animales. Le problème est complexe et sa solution difficile.

Enfin, M. Corenwinder, poursuivant ses études sur les fonctions des feuilles, commencées il y a bientôt trente ans, nous a montré, dans la cellule végétale, le protoplasma doué d'une respiration qui lui fait absorber l'oxygène et dégager l'acide carbonique, et la chlorophylle

Digitized by Google

dont l'action est toute différente puisqu'elle n'assimile le carbone que sous l'influence de la lumière.

M. Viollette nous a résumé un rapport présenté par une Commission d'experts dont il faisait partie, à l'occasion de dégâts causés à une plantation d'ormes par les émanations d'une distillerie voisine.

M. Terquem, continuant les travaux d'acoustique dont il s'est fait une spécialité, a passé en revue les diverses méthodes indiquées par Lissajous et Tyndall pour démontrer l'interférence des sons et nous a fait voir qu'on pouvait arriver aux mêmes résultats en employant l'appareil Kœnig à flammes monométriques.

Le même physicien a donné une méthode simplifiée de produire les courbes de Lissajous. Elle a pour avantage de diminuer les appareils, d'augmenter l'intensité de la source lumineuse et de donner des courbes plus étendues.

M. Kuhlmann fils, qui a fait partie du jury international de l'Exposition de Philadelphie, nous a présenté un rapport sur la section des produits chimiques, terminé par un coup-d'œil sur l'industrie des États-Unis. Il constate une progression rapide dans la production manufacturière de ce grand pays, due à deux causes principales: d'une part, la présence sur le sol, dans une proportion considérable, de presque tous les éléments des industries, et, d'autre part, la prudente protection qui oppose une barrière aux introductions étrangères et stimule la fabrication indigène en la forçant d'utiliser ses richesses et de se suffire à elle-même.

Le même Membre nous a fait aussi une communication sur la condensation des vapeurs acides dans les usines de produits chimiques. Les divers perfectionnements introduits, depuis quelques années, dans ces usines, ont diminué les inconvénients de la dispersion des gaz dans l'atmosphère, mais il reste encore des émanations nuisibles.

Digitized by Google

M. Kuhlmann a cherché les moyens de constater et de mesurer la sortie de ces gaz, pour arriver plus sûrement à établir la détermination de leur vitesse et compléter ensuite les mesures de salubrité.

C'est toujours avec bonheur que nous avons à citer le nom de M. Kuhlmann parmi ceux des travailleurs de la Société; nous en sommes doublement fiers, cette année, au moment où se distribue dans le monde savant le volumineux Recueil des recherches scientifiques et des Publications diverses de M. Kuhlmann père. La Société a vivement applaudi l'idée de résumer ainsi une longue carrière scientifique, en condensant en un seul volume plus de cinquante années de travaux et de découvertes. Le premier Mémoire de M. Kuhlmann date de 1823; à partir de cette époque s'échelonne une suite de notices sur l'agronomie, l'hygiène, la chimie, les industries du sucre, du blanchîment, de la teinture et des constructions. Beaucoup ont été insérées d'abord dans les Mémoires de notre Société, dont M. Kuhlmann fait partie depuis cinquante-trois ans, et dont il a été quatre fois président.

En consacrant la réputation du doyen de ses membres, cette publication ne peut que faire rejaillir sur elle-même un reflet de son illustration.

La Médecine a été représentée dans nos séances par une Étude physiologique sur l'asphyxie des noyés, par M. le docteur Houzé de l'Aulnoit. S'appuyant sur sa longue pratique comme médecin-légiste, qui lui a permis de réunir beaucoup d'observations personnelles, l'auteur combat plusieurs des moyens usités pour rappeler à la vie les noyés, et proclame la nécessité de pratiquer avant tout le cathétérisme de l'estomac. Il insiste pour qu'une sonde œsophagienne soit déposée dans tous les lieux de secours.

C'est encore aux sciences que se rapporte une intéressante Notice de M. Raillard sur le nivellement général du

Digitized by Google

département du Nord et sur la belle carte qui a été la conséquence de cette opération. Ce fut en 1868 que le Conseil général en fixa le programme; neuf années d'études ont donc été nécessaires pour mener à bien cette entreprise. Pendant ce temps, 4,650 kilomètres ont été nivelés, plus de 3,000 repères métalliques ont été fixés, et 3,000 autres repères naturels ont été relevés. Cet important travail eût été peu apprécié du public si une carte du département ne lui avait pas mis les résultats sous les yeux. Cette carte est terminée; une large distribution gratuite en a été faite aux communes, aux sociétés, aux administrations publiques; les ingénieurs, les agronomes, les compagnies de desséchements, l'état-major de l'armée en tireront un incontestable profit.

Signalons encore les travaux de météorologie de M. Meurein, qui, depuis vingt-cinq ans, n'a pas cessé de s'occuper avec une patience à toute épreuve de l'état de notre atmosphère.

La littérature, l'histoire et les beaux-arts, ont été, cette année, l'objet de communications ou de travaux importants. M. Houdoy nous a continué la lecture de ses études sur les beaux-arts à Lille. L'an dernier, il nous avait conduits jusqu'au XVI^{e} siècle; dans la seconde partie, il s'est surtout attaché à l'histoire de l'École de dessin, fondée à Lille en 1754, et à celle de l'Académie des arts, qui exista de 1775 à la révolution. Combien de personnes, dans notre ville, ignorent encore que, pendant vingt-cinq ans, il y eut à Lille une Association composée d'artistes indigènes et étrangers qui compta dans son sein Guéret, Louis et François Watteau, Donvé, Ommegank, les sculpteurs Lorthioit, Corbet et Roland, les graveurs Lemire et Helman, et que cette Académie fonda une exposition annuelle, qui eut une influence féconde, et développa le goût des arts dans nos populations du Nord.

Digitized by Google

Le grand mot de décentralisation artistique est bien souvent prononcé de nos jours ; il n'était pas inutile de rappeler que le fait existait il y a cent ans, et qu'ici, le progrès c'est le passé.

M. Houdoy a complété son travail par la biographie de Corbet, le fécond sculpteur qui exposa à Lille une foule d'œuvres de goût, et qui est l'auteur du beau buste du Premier Consul, justement admiré dans notre musée.

Cette dernière œuvre de M. Houdoy vient s'ajouter à une foule d'autres, ayant toutes pour objet l'histoire locale ; nous sommes heureux de constater ici que ces travaux, justement appréciés, ont mérité dernièrement à leur auteur le titre d'officier d'Académie.

Le général Faidherbe, qui aime à recueillir, dans les loisirs d'un repos forcé, ses souvenirs africains, nous a offert une Étude grammaticale sur le dialecte Zénaga, parlé par les Berbères du Sénégal. Jusqu'ici deux dialectes berbères seulement avaient été étudiés, le Kabyle et le Touareg ; il était d'autant plus curieux de faire connaître celui des Zénagas, que cette tribu est un des restes les plus importants de l'ancien empire mauresque, qui domina toute l'Afrique septentrionale jusqu'aux invasions arabes.

D'ailleurs, la linguistique est une des bases de l'ethnographie, et c'est toujours avec utilité que de nouvelles pierres viennent s'ajouter à l'édifice que la science reconstitue.

C'est aussi dans un but de reconstitution que travaille M. Rigaux. Il y a trois ans, la Société récompensait d'une médaille d'or son ouvrage intitulé : *Belges, Romains, Francs sur le territoire de Lille,* et elle admettait l'auteur dans son sein. Cette année, le zélé chercheur nous a présenté un nouveau mémoire sur le même sujet. Il y résume son premier travail et y ajoute les nombreuses trouvailles faites dans ces derniers temps. La principale

Digitized by Google

est celle de Palafites ou constructions lacustres faites à Houplin, dans les marais de la Deûle. Ces demeures sur pilotis, communes en Suisse, n'avaient, en France, que de très-rares représentants.

De l'ensemble des découvertes archéologiques faites aux environs de Lille. M. Rigaux tire des conclusions topographiques et historiques très-intéressantes. Il reconstitue l'ancien lit de la Deûle, dans la traversée de Lille actuel, ainsi que le sol de la ville qui s'étendait bien au-delà des limites qui lui sont ordinairement assignées. Du résultat général des fouilles, on peut conclure que l'âge de bronze, si riche en d'autres contrées, n'a eu, chez nous, qu'une bien courte durée, si même il a existé; que les métaux ne firent ici leur apparition qu'à une époque assez tardive, et que l'âge de la pierre polie durait encore, il y a au plus 2,500 ans.

N'oublions pas, avant de quitter l'histoire de rappeler les comptes-rendus d'ouvrages que nous ont présentés MM. Leuridan et Van Hende.

En littérature, je n'ai que peu de travaux à signaler.

M. Dépret nous a lu une étude sur l'*humour* dans la littérature anglaise, en prenant pour type Charles Lamb. Il n'est pas facile de définir l'*humour,* c'est un mot hybride, à cheval sur deux langues, correspondant en France à une sorte d'originalité primesautière et spirituelle, mais qui, en Angleterre, est un je ne sais quoi où il entre de l'esprit local, du rire, de la fantaisie, de l'observation, de la pitié, « la faculté de percevoir le comique et le touchant, l'art d'exhiber les êtres et les choses sous le jour de la vie le plus intense. » Charles Lamb fut un de ses derniers et de ses plus remarquables représentants; M. Dépret nous a analysé toutes ses œuvres en citant de nombreux fragments qui ont permis d'apprécier cet auteur,

Digitized by Google

peu connu en France. C'est à M. Dépret plus qu'à tout autre qu'il appartient de parler de l'*humour;* nous savons tous qu'il est plein de son sujet. Quoi de plus spirituellement *humouristique* que sa dernière œuvre : *Comme nous sommes*, *Notes et Opinions*, que l'Académie française a honorée, cette année, à l'unanimité, du prix Jouy, destiné aux travaux d'observation et aux études de mœurs et toujours vivement disputé. A cette distinction est venue se joindre le titre d'officier d'Académie, décerné à M. Dépret comme récompense de ses œuvres littéraires toutes empreintes, au plus haut point, d'un cachet de fine observation et de saine morale.

En 1853, M. Dupuis, alors membre titulaire, présenta à la Société une Notice sur Antoinette Bourignon, l'illuminée lilloise du XVII^e^ siècle. Cette curieuse figure l'attirait particulièrement et n'a pas cessé de l'intéresser ; aussi, lorsque, dernièrement, deux articles critiques parurent sur cette femme célèbre, M. Dupuis les analysa et nous envoya son appréciation. Par une singularité qui montre bien le désordre des idées religieuses qui règne dans les œuvres de M^elle^ Bourignon, ces deux récents panégyristes sont l'un juif et l'autre protestant. M. Dupuis remet les choses à leur véritable place en déclarant que, chez cette fille, il n'y avait pas équilibre entre la raison et les autres facultés.

Je dois encore mentionner dans la section des lettres cinq fables de M. Dutilleul, et un rapport de M. Telliez sur les écoles libres fondées à Liévin pour les enfants des mineurs. Depuis six ans qu'elle fonctionne, la Compagnie n'a eu qu'à se féliciter de cette innovation, qui est un avantage immense pour ses ouvriers.

Ceux de nos Membres qui sont voués au culte des arts sont toujours sur la brèche : nous avons à signaler une sérénade pour piano, violon et violoncelle, de M. Lavainne, qui doit figurer à l'Exposition universelle de 1878, parmi

Digitized by Google

les œuvres musicales des compositeurs français, et les peintures décoratives du chœur de Saint-Michel par M. Colas.

L'année dernière, en vous parlant de cet artiste, je vous rappelais les élèves sortis de son atelier ; un nouveau succès vient d'être obtenu par l'un d'eux : M. Alph. Cordonnier, après avoir passé quatre années à Rome, comme pensionnaire Wicar de la Société, a mérité, cette année, le grand prix de Rome au concours de sculpture de l'École des Beaux-Arts.

Nos artistes ne peuvent, comme les autres Membres, nous communiquer leurs œuvres en séance, il faut que la Société se joigne au public pour les voir, les entendre et les juger ; c'est pour elle une bien douce satisfaction de prendre sa part des applaudissements qui les accueillent.

Je dois, en terminant, payer le tribut de nos regrets à ceux de nos Membres que nous avons perdus. Deux nous ont quittés : M. le comte de Melun, déjà éloigné depuis quelque temps, a demandé à échanger son titre de membre titulaire contre celui de correspondant ; M. l'ingénieur Flamant a été envoyé dans un autre poste. Un nous a été enlevé par la mort, c'est M. Benvignat. Sa brusque disparition a laissé parmi nous un grand vide ; il faisait partie de la Société depuis plus de quarante ans et était devenu le meilleur dépositaire de nos traditions. Les paroles d'adieu prononcées sur sa tombe par notre Président ont été la sincère expression de nos sentiments. Ces vides ont été comblés par l'admission de MM. Wannebrouck, Marteau et Henri.

Nous avons perdu quatre correspondants. Il me suffira de citer le nom de M. Thiers ; l'écrivain seul nous appartenait, et l'auteur de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* n'a plus besoin d'éloges.

Digitized by Google

Le peintre Jeanron fut un artiste fécond, doublé d'un écrivain et quelque peu aussi d'un politique. Il était né non loin d'ici, à Boulogne-sur-Mer, et l'on compte parmi ses meilleures toiles, celles que lui ont inspirées les rivages si pittoresques de son pays natal. Chargé, en 1849, d'une inspection des Musées de province, il fit sur les collections de tableaux et de dessins de la ville de Lille un rapport officiel qui contribua beaucoup à les faire connaître au dehors.

M. le docteur Zandyck, bien connu à Dunkerque, fut un des plus zélés collaborateurs de la Société des sciences de cette ville; la météorologie fut l'objet principal de ses travaux.

Enfin, j'ai à signaler la perte de M. le marquis de Godefroy-Ménilglaise, dont le nom résume cinq générations de travailleurs et d'érudits. Fidèle à ses traditions de famille, M. de Godefroy a publié de nombreuses notices historiques; ses éditions commentées et annotées des *Chroniques de Lambert d'Ardres* et de *Gilbert de Mons*, l'ont placé au rang de nos plus studieux paléographes. Non seulement il nous communiquait ses œuvres, mais il aimait à venir parmi nous, et, plus d'une fois, quand ses relations de famille l'appelaient à Lille, il fit coïncider son voyage avec la date d'une de nos réunions; j'ai la conviction que l'intérêt qu'il portait à la Société, les amitiés qu'il y avait conservées, ont contribué, pour une large part, au don qu'il a fait à notre ville de sa belle bibliothèque. Cette précieuse collection, commencée par Théodore Godefroy, historiographe de France et Conseiller d'État sous Louis XIII, et successivement accrue par ses descendants, est arrivée à Lille et va former une annexe importante à notre bibliothèque publique.

Digitized by Google

RAPPORT

de M. TERQUEM

SUR LE CONCOURS SCIENTIFIQUE, L'EXAMEN DES CHAUFFEURS ET LA PRIME PARNOT.

Messieurs,

L'année dernière, à pareille époque, le rapport sur le concours scientifique vous était exposé par notre savant et spirituel confrère, M. Flament. Nous ne pouvons que regretter que des raisons de famille l'aient obligé de chercher sous le beau ciel de Nice des hivers plus cléments et moins brumeux que les nôtres. Quand il lui sera donné de lire, sur les bords du Paillon, le compte-rendu de cette séance, je ne doute pas que l'expression de nos sympathies ne trouve un écho dans ses propres souvenirs.

Le concours scientifique dont je vais vous rendre compte, répond a ce qu'il a été les années précédentes; cependant il nous a été présenté un très-petit nombre de travaux sur les questions mises au concours.

L'année dernière vous avez accordé une médaille de vermeil à MM. Tilmant et Cochez pour des appareils destinés à l'enseignement élémentaire de la cosmographie. Cette année ces messieurs nous ont présenté d'autres appareils destinés au même usage. Un certain nombre ne reposent pas sur un principe nouveau, mais se recommandent par la simplicité de leur construction. La commission chargée de l'examen de ces appareils en

Digitized by Google

a toutefois remarqué un qui a pour but de suivre le déplacement diurne de l'écliptique. L'écliptique est, comme l'on sait, un grand cercle de la sphère céleste dans le plan duquel le soleil exécute son mouvement annuel apparent autour de la terre, mouvement réel pour les philosophes et les astronomes antérieurs à Copernic et à Galilée. La Société est heureuse de voir que MM. Tilmant et Cochez, en persévérant dans la même voie, justifient les encouragements qui leur ont été accordés. En particulier elle adresse ses félicitations à M. Cochez qui, malgré de nombreuses occupations, a construit tous ces appareils de ses propres mains, et proclame le rappel de la médaille de vermeil, accordée l'année précédente.

La société avait proposé comme question médicale :

Étudier les modifications imprimées à la chaleur animale et à la tension artérielle par l'élévation des membres.

Un travail sur cette question lui a été présenté par M. Richard (Charles), élève de la Faculté de Médecine. M. Richard a fait des recherches expérimentales nombreuses notamment à l'aide des tracés sphigmagraphiques ; s'il n'a pas résolu complètement la question proposée, du moins il est arrivé à quelques conclusions certaines et a indiqué la voie à suivre dans cette étude que la société l'engage à continuer. Nous sommes heureux de constater que le haut enseignement de notre jeune Faculté de Médecine porte déjà ses fruits, en attendant que nous puissions appeler à siéger parmi nous, les éminents professeurs, les élèves des Vulpian, des Claude Bernard, que la création de cette faculté a amenés dans nos murs. La Société décerne à M. Richard, une médaille d'argent.

Vous allez entendre tout à l'heure la lecture de la liste des anciens serviteurs récompensés pour leurs longs

Digitized by Google

et fidèles services. La Société a voulu accorder une récompense plus élevée à l'un d'eux dont le mérite lui a semblé exceptionnel.

M. Filbien (Fleury-Charles), né en 1813, appartient à la maison Gentil depuis 1833. D'abord homme de confiance, plus tard employé comme garçon de magasin dans l'épuration de l'huile, il fut appelé aux fonctions de directeur depuis 1838. Par ses études en physique et en chimie, il est arrivé à simplifier les manipulations en usage dans l'épuration des huiles, et à permettre de réaliser d'importantes économies dans la main d'œuvre tout en améliorant les produits. Quoi de plus honorable, de plus digne d'être signalé comme exemple, que la vie d'un homme qui, par des efforts, on peut dire surhumains, parvient à combler les vides d'une éducation première. Ce qui prouve de quelles aptitudes est doué M. Filbien, c'est que, excité par la vue des belles collections de céramiques de M. Gentil, il s'est pris de goût pour cette étude artistique, et aujourd'hui, il est un des céramistes les plus distingués de notre ville.

Tant en raison de bons et loyaux services que des perfectionnements qu'il a apportés à l'épuration des huiles, la société accorde à M. Filbien une médaille de vermeil.

Un agronome distingué de notre région vous a présenté trois mémoires sur des questions d'agronomie.

Dans le premier mémoire, M. Deleporte-Bayart s'occupe de la mise en valeur des marais et des terres incultes de la vallée de la Marque. Démontrer que la présence de ces marais est une cause d'insalubrité et de dommages pour l'agriculture était chose facile; mais ce qui est plus difficile, c'est de sortir de la théorie pour entrer dans la pratique, c'est surtout de vaincre l'insouciance des propriétaires de ces terres improductives, qui n'ont pas voulu coopérer à l'enquête prête à s'organiser à ce

Digitized by Google

sujet. La Société n'est pas appelée à donner un concours efficace à cette œuvre patriotique et humanitaire; elle espère du moins, que les encouragements qu'elle accorde à l'auteur de ce travail attireront de nouveau l'attention sur ce projet.

Dans un second mémoire, M. Deleporte-Bayart expose la statistique agricole du canton de Roubaix, et constate que l'essor extraordinaire qu'a pris l'industrie dans ce canton, loin de nuire au développement de la richesse agricole, a contribué, au contraire, à accroître cette dernière par suite de l'augmentation des débouchés; ce qui prouve que toutes les sources de richesses d'une nation sont entre elles dans une relation intime.

Enfin M. Deleporte-Bayart vous a présenté un troisième travail, intitulé : *Histoire de l'industrie agricole herbagère, dans le nord de la Thiérache* (*pays situé entre la Sambre et l'Oise*). Ce mémoire, plus étendu que les précédents, est presque un cours d'économie agricole appliquée à l'élevage du bétail. L'auteur, en effet, traite ces moyens d'améliorer les races à l'aide d'une sélection judicieusement appliquée, du système pastoral, en particulier de celui de la Thiérache, de l'industrie laitière, de la fabrication du beurre et du fromage, et de l'irrigation des prairies.

Ces mémoires sont écrits évidemment par un homme compétent, expérimenté, et ne sont pas, comme tant de travaux analogues, le résultat de compilations faites dans des ouvrages classiques. Au contraire, la publication de ces mémoires pourrait répandre dans les campagnes des idées saines et utiles. La Société accorde à M. Deleporte-Bayart une médaille de vermeil.

M. Renouard (Alfred), fils, industriel à Lille, à présenté à la Société un mémoire ayant pour titre : *Recherches scientifiques sur les Textiles filés ou tissés dans la région du Nord*. Dans ce travail, l'auteur donne le résumé

Digitized by Google

de ce que l'on sait sur la composition chimique de tous les textiles employés dans notre région; chanvre, lin, jute, laine, soie.... en indique les caractères microscopiques. Se plaçant ensuite au point de vue industriel, il signale les localités où le travail de chaque textile s'est concentré, et donne la statistique approximative des établissements où ils sont mis en œuvre.

M. Renouard est en outre l'auteur de divers mémoires sur les questions qui intéressent les industries textiles. Appelé à diriger une grande industrie, il a étudié complètement tout ce qui est relatif au travail du lin, et a voulu en outre faire profiter le public du résultat de ses études et recherches, en les publiant dans un traité complet, où l'on trouve réunis tous les documents épars dans un grand nombre d'ouvrages différents. La Société, tant pour le travail qui lui a été soumis, que pour les publications antérieures de M. Renouard décerne à ce dernier une médaille d'or.

Plusieurs membres ont appelé l'attention de la Société sur les travaux de M. Charles Barrois, ancien préparateur, actuellement chargé d'un cours de Paléontologie à la Faculté des Sciences. M. Barrois en effet a publié, presque encore sur les bancs de l'école, des mémoires de géologie très-remarquables. Une étude sur les couches du terrain crétacé du Nord de la France et leur comparaison avec celles de l'Angleterre lui a fourni le sujet de la thèse qu'il a présentée à la Faculté des Sciences de Paris. Depuis, passant de ces terrains relativement modernes aux terrains contemporains de l'apparition des premiers êtres organisés à la surface de notre globe, il a été étudier les terrains siluriens et dévoniens, d'abord en Bretagne, puis dans les montagnes sauvages des Asturies. M. Barrois a été jugé digne d'être embrigadé parmi les géologues qui se sont partagé l'étude du sol de la France, dans le but de corriger les erreurs qui ont pu se

Digitized by Google

glisser dans la confection de la carte géologique de France, cette œuvre colossale de Brongniard et d'Elie de Beaumont.

M. Barrois appartient du reste à une famille où le culte de la science a toujours été en honneur; la Société, n'a-t-elle pas en effet compté parmi ses membres, M. Théodore Barrois, qui a publié dans nos mémoires, de nombreux travaux sur les mathématiques?

Il y a quelques jours, le frère de M. Ch. Barrois, ancien préparateur de zoologie à la Faculté des Sciences, a soutenu très-brillamment à la Sorbonne une thèse pour le doctorat : de l'embryologie des Bryosoaires. Ces messieurs se sont rappelé et ont complètement justifié le vieil adage : *Noblesse oblige.*

Je n'aurais rempli toutefois que la moitié de ma tâche, si je ne venais ici rendre, au nom de la Société des Sciences, au nom de tous nos consitoyens, un juste et public hommage aux professeurs de ces jeunes gens, MM. Gosselet et Giard. Par l'exemple de leur dévouement, de leur abnégation, la hauteur de leur enseignement, ils ont inoculé à notre jeunesse, leur amour, que dis-je, leur passion pour les sciences naturelles; ils ont su grouper autour de leurs chaires, dans leurs laboratoires, une pléïade de jeunes naturalistes, les futurs émules des Macquart et des Lestiboudois.

La Société accorde une médaille d'or à M. Ch. Barrois.

Comme dans les années précédentes, la Commission a examiné les chauffeurs-conducteurs qui ont suivi les cours que leur fait avec tant de dévouement M. Thorain.

Elle a décerné un diplôme supérieur de capacité, à :

M. Canler, Édouard, né à Armentières, en 1839, employé chez Fontaine-Flament, à Lille.

Digitized by Google

Et des brevets ordinaires de capacité, à :

MM. Cazier, Émile, né à Tourcoing, en 1834, employé chez MM. Lefebvre-Horrent frères, à Lille ;

Chereau, Charles, né à Paris, en 1846, employé chez M. J. Cusse, à Lille ;

Deleplanque, François-Henri, né à Lille, en 1851, employé chez M. Dassonville-Van Overschelde, à Lille ;

Deronne, Jean-Baptiste, né à Saint-Sauveur (Belgique), employé chez M. Dulac, à Lille ;

Dewacheter, Guillaume, né à Puce (Belgique), en 1854, employé chez M. Dulac, à Lille ;

Rabot, Auguste, né à Paris, en 1843, employé chez M. Catel-Béghin, à Lille ;

Rousseau, Émile, né à Don, en 1845, employé chez M. Godefrin-Duthoit, à Lille ;

Vanhuffel, Charles, né à Boucle-Saint-Denis (Belgique), employé chez M. Anatole Descamps, à Lille ;

Vanwin, Henri, né à Molembecq (Belgique), en 1849, employé chez M. Lees, à Lille.

La prime fondée par M^me^ V^e^ Parnot en faveur du chauffeur-conducteur qui se sera signalé par sa conduite exemplaire, a été accordée cette année à Caby (Jean-Baptiste), âgé de soixante-treize ans, né à Wattignies (Nord), chauffeur-conducteur chez M. Théodore Lefebvre depuis 44 ans. Il s'est fait remarquer constamment par la régularité de sa conduite et l'intelligence qu'il a su apporter dans l'accomplissement de ses pénibles et périlleuses fonctions.

Digitized by Google

RAPPORT

De M. DUTILLEUL

SUR LE CONCOURS WICAR ET SUR LES CONCOURS D'HISTOIRE ET DE POÉSIE.

Messieurs,

Le prix Wicar devait, cette année, être attribué « au peintre du département du Nord qui aurait exposé un » ou plusieurs tableaux au salon de 1877 à Paris, et dont » l'auteur eût paru à la Société le plus digne de récompense. » Beaux-Arts.

C'est dans ce but, Messieurs, qu'ont été exposées, conformement au programme, dans une des salles de la Mairie, les œuvres des 19 peintres qui ont pris part à ce concours. Vous avez pu juger par vous-même de la valeur respective de ces diverses toiles, vous rendre compte des qualités qui marquaient dans leurs genres divers chacune d'elles, apprécier le mérite, et mesurer la dépense d'efforts et de talents de leurs auteurs, et deviner ainsi déjà à laquelle de ces productions artistiques devait être décernée la palme. Deux des toiles exposées ont attiré surtout l'attention et balancé presque un instant les suffrages de la Commission spéciale, tant par leur importance que par leur supériorité d'exécution. Il était regrettable, en cette occcurence, que le prix Wicar n'admît ni partage ni mention particulière. Après mûre réflexion, l'une d'elles: *La Légende de saint François d'Assise* a entraîné les voix

Digitized by Google

en sa faveur. Cette légende, Messieurs, nous transporte dans le moyen-age, au XIII^e^ siècle. « Soixante-deux ans » après la mort de saint François d'Assise, le pape Nico- » las IV, désirant voir ce saint corps, entra une nuit » dans la crypte du monastère. Il y trouva le saint droit » sur ses pieds, les yeux levés vers le ciel, les mains » placées sur la poitrine. » De cette simple légende, l'auteur a tiré un sujet des plus dramatiques. Sa toile puissante fait revivre la tête auguste de ce saint dont la vie toute d'abnégation et de charité se consuma en œuvres et fondations pieuses, et qui tenta de disséminer dans le monde, grâce aux ardeurs de son apostolat, les hautes vertus dont il était lui-même l'exemple. L'attitude du saint exprime la passion de la foi et l'on sent transpirer à travers celle des autres personnages l'expression profonde qui guida le pinceau de l'artiste. Cette toile dénote une science et une vigueur d'exécution peu communes, et ces deux qualités font vite oublier l'aspect douteux du coloris. Le jeune moine portant la torche et saint François d'Assise sont peints avec chaleur et conviction. La volonté de l'auteur s'affirme et s'impose dans l'expression vivace des physionomies et l'on se sent entraîné et conquis par la force qui présida non moins à la conception de son idée artistique qu'à sa mise en œuvre par le pinceau. La Société décerne, en conséquence, le prix Wicar, d'une valeur de 1,000 francs, au peintre du tableau : *La Légende de saint François d'Assise,* M. Weertz (Jean-Joseph), de Roubaix.

Nous n'abandonnerons pas le domaine des beaux-arts, Messieurs, sans vous dire quelques mots d'un projet de *construction d'une maison d'école rurale,* présenté à la Société des sciences. Cet ouvrage, nous nous plaisons à le reconnaître, accuse sans doute chez son auteur un travail sérieux et une étude consciencieuse de la matière; mais les résultats auxquels il est arrivé ne nous ont point

Digitized by Google

paru de nature à lui pouvoir mériter une récompense. La configuration du terrain, sur lequel ses constructions sont assises, en lui suscitant des difficultés nombreuses, nous semble avoir été en partie la cause de son insuccès dans l'élaboration du projet qu'il nous a soumis.

Histoire.

Il y a un an, l'histoire se signalait dans nos concours par un ouvrage dont vous vous rappelez encore le titre : *Histoire du Château et de la Chastellenie de Douai depuis le X^e siècle jusqu'en* 1789, et qui méritait à son auteur le prix Wicar. Elle continue d'y apparaître, cette année, sinon avec le même éclat et la même profondeur de science, du moins avec des qualités dignes de fixer encore nos suffrages. *Le siége de Cambrai par Louis XIV, d'après des documents inédits et peu connus*, révèle chez son auteur un esprit de recherche sérieux, de la méthode dans le classement des renseignements colligés, de la pénétration pour mettre en relief les pièces les plus dignes d'intérêt, de la précision enfin dans les moindres détails. Les documents dont abonde ce livre ont une saveur particulière pour la ville de Cambrai, à laquelle tous ils se rapportent ; mais à raison même de la précision des détails où s'est complu l'auteur, leur valeur est plus contestable peut-être au point de vue de l'histoire générale. La Société des Sciences, reconnaissant le mérite de cet ouvrage, décerne à M. Durieux, l'un des membres les plus distingués de la Société d'Émulation de Cambrai, une *médaille d'argent.*

C'est grâce au bénéfice de l'article XI de notre programme, Messieurs, que, faisant entrer dans le cadre des matières historiques l'ouvrage intitulé : *Les Annales des Sapeurs-Pompiers de Lille*, nous croyons devoir décerner à son auteur, M. Dusautoir, Charles, de Lille, une mention honorable. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'idée

Digitized by Google

mise en pratique par lui de fonder les archives de ce corps où les statisticiens de l'avenir pourront puiser les renseignements les plus précieux.

Poésie. La Société des Sciences a reçu, pour le concours de Poésie, dix pièces émanées de sept auteurs différents. L'ensemble de ce concours accuse sur les années précédentes un progrès assez sensible, moins par le nombre des pièces que par la valeur de plusieurs d'entre elles. La Société avait cru devoir fixer aux concurrents un sujet qu'elle eût préféré voir traiter avant tout autre. Deux poètes ont plus particulièrement répondu aux intentions de la Société à cet égard. Un seul s'est trouvé, à notre sens, à la hauteur des palmes que nous dispensons. Les six autres concurrents, à des titres divers, ont plus ou moins fixé notre attention: Permettez nous, Messieurs, de vous faire pénétrer, à leur suite, dans le champ poétique qu'ils ont ouvert à nos regards, et de vous montrer, ce qu'en style d'Apollon, on en pourrait appeler les chardons et les roses.

Nous glisserons sur les deux pièces intitulées: *Premier discours d'une mère* et *Janvier* 1877, où l'imagination de l'écrivain s'éprend de puérilités et s'attache à l'invraisemblable, sur celle de *l'Amour et la prostitution*, dans laquelle le poète s'attaque à une lèpre sociale, mais sans lui imprimer, grâce au nerf du style, à la force des images, à l'énergie de la composition, le stigmate brûlant qui devrait la flétrir. Nous arrêterons quelque peu nos regards sur une production plus sérieuse: Le *Tunnel sous la Manche*, composée pour répondre à la pensée de la Société lorsqu'elle proposait ce titre aux champions de ses lices poétiques. Que notre concurrent nous pardonne de lui dire qu'il s'est peu souvenu de son titre, que son exposition se traîne avec lenteur, qu'au milieu de digressions

Digitized by Google

interminables le point capital de la pièce est presque laissé dans l'ombre, qu'il y a de la dignité sans doute dans l'allure de son vers, mais qu'il eût réussi davantage s'il eût transporté cette dignité à des idées précises et nerveuses. Il nous comprendra, de reste, et nous espérons le voir dans un de nos prochains concours mériter une palme à laquelle il nous semble dès aujourd'hui digne de pouvoir atteindre un jour.

Nous entrons maintenant, Messieurs, dans un ordre de productions plus relevées, non point que la pièce du *Crétin* n'ait elle-même ses incorrections et ses défauts; mais il y a plus ici à louer qu'à reprendre. Elle ne manque point d'intérêt, et bien que la note dominante y soit le fantastique, nous aurions mauvaise grâce à n'y point reconnaître de la chaleur et un véritable mérite de composition. L'union de ces deux qualités, dans une œuvre littéraire, nous semble trop rare et trop précieuse pour que nous n'y applaudissions point de tout cœur. La versification n'est point sans ampleur ni les couplets sans harmonie. La Société accorde à M^me^ Florence Hubert, auteur de la pièce le *Crétin* (récits piémontais), une mention honorable.

Ce n'est ni la cadence ni l'harmonie qui font défaut dans la pièce intitulée: *Au Bois*. Les strophes ont leur musique comme la nature en fête a ses accords. On y voit un couple amoureux promener ses illusions de vingt ans sous des arceaux de verdure renaissante. Le printemps sourit dans l'azur et la vie s'épanche à flots sur la terre. Le soleil, les fleurs, les oiseaux, tout ce qui brille, embaume et chante, se mêlent au concert de deux cœurs étroitement unis sous l'aile de l'Amour. Mais, ajoutons de suite que les grâces de la forme ne font point oublier toutefois dans cette œuvre le manque d'originalité du fonds. L'idée ne transparaît point assez forte, assez substantielle, allions-nous dire, à travers la gaze poétique des images

Digitized by Google

qui la couvrent. Il y a des couleurs vraies, mais aussi d l'enluminure. Pour traiter ces sujets éternellement vieux et éternellement jeunes, il faut le brio d'un Horace, la délicatesse d'un Catulle, la grâce d'un Anacréon, voire même l'ardeur folâtre d'un Alfred de Musset ! C'est vous dire, Messieurs, que l'auteur n'est guère sorti du lieu commun et n'eût point réussi à fixer nos suffrages sans une autre pièce qui a pour titre : *En avant.* Ici, il se montre un véritable enthousiaste du progrès par la science. Il en énumère avec feu les découvertes éclatantes. Il lui assigne un rôle fécond et civilisateur au point de vue de l'émancipation des peuples. Les conquêtes du progrès ont leur logique et leur retentissement auguste parmi les hommes, grâce à la fusion des cœurs et des intelligences. Vaincre la nature, c'est rapprocher les nations : Qui dit découverte dans la création dit harmonie grandissante dans l'humanité. Ce sont là, Messieurs, des pensées justes, des sentiments nobles et généreux que notre pays surtout tient à orgueil d'affirmer par le génie de ses savants. Mais, il ne suffit point qu'une idée surgisse ainsi dans un cerveau, même avec un caractère auguste de vérité, pour qu'elle anime, colore et fasse resplendir le poëme dans les vers duquel l'imagination l'a coulée. Il faut en même temps que les pensées dérivant de cette idée génératrice se tiennent entr'elles, comme une trame, à la faveur du style. Il faut, qu'étrangères aux banalités du lieu commun et aux exagérations de l'hyperbole, elles se succèdent naturellement, avec chaleur, avec force même, l'une provoquant l'autre, toutes s'aidant et se soutenant mutuellement, et qu'il reste dans l'esprit qui a suivi leur développement une impression de grandeur et de véritable beauté ! Ce sont-là des préceptes que l'auteur n'ignore point, sans doute, mais qu'il a peut-être trop oubliés dans la fougue de son inspiration. Le soleil de la science l'a, selon nous, quelque peu ébloui. Pareil au malheureux Icare, en voulant s'élever trop haut, ses

Digitized by Google

ailes le trahissent et il tombe à son insu dans un océan de conceptions plus ou moins fantastiques. La Société des Sciences, prenant toutefois en considération l'énergie de ses convictions, le feu de son enthousiasme, rendant en même temps justice à la précision et à la verve poétique de plusieurs passages de sa pièce, décerne à M. Pierre Mieusset, de Besançon, une mention honorable.

Le petit poëme intitulé l'*École* nous fait, pour emprunter une expression du grand satirique, passer du grave au doux. Il y a dans ce petit poëme des traits d'une sensibilité exquise et d'une naïveté parfois adorable. L'auteur nous retrace le cadre du paysage où s'écoulèrent ses premiers jours : Voici l'école auprès du cimetière, voici le magister, voici les jeux, voici ses premières et ses plus suaves illusions. On sent ici un cœur qui s'épanouit comme au jeune âge. Ces doux souvenirs de l'enfance, ces reflets de l'aube pour ainsi dire qui viennent dorer le soir de la vie ont je ne sais quelle poésie qui touche et fait rêver. Nous ne pouvons résister au plaisir de vous citer quelques vers détachés de ce petit poëme pour vous donner une idée des grâces exquises qui s'y révèlent. Il semble qu'une muse souriante ait guidé la main elle-même du poète qui les traça :

La maison se perdant parmi la clématite
Était, pour le canton, trop pauvre et trop petite,
Mais les yeux de l'enfant sont un prisme puissant :
Nous regardions la classe au verre grossissant.
Un Christ, un tableau noir, fixés à la muraille,
Disaient, l'un : que l'on prie, et l'autre : qu'on travaille ;
Et vis-à-vis, au fond, comme je la revois,
Une carte étalait dans son cadre de bois
Avec des tons criards, de couleur différente,
Les pays où s'en va notre pensée errante,
Quand, sans avoir appris, on voudrait tout savoir,
Quand, à peine à l'aurore on désire le soir.

Digitized by Google

L'usage séparait les garçons et les filles
Mieux qu'un sombre attirail de verrous et de grilles.
Ce n'était qu'aux repas que l'on fraternisait !
Alors, c'était tantôt des fruits qu'on partageait,
Des noix ou du pain bis échangés pour des pommes,
Ou de galants cadeaux faits par les petits hommes,
Des gâteaux de froment croqués à belles dents,
Un féroce appétit, des rires abondants;
Heureux temps de naïfs plaisirs, de gaîtés franches
Dont l'avenir souvent prend de tristes revanches,
Aube, brise, rayons des matins embaumés
Oh ! vous serez toujours des souvenirs aimés !

Heureux, Messieurs, le poète qui sent de cette façon! plus heureux encore celui qui sait allier sans faiblesse les enchantements du style aux grâces du sentiment et aux charmes de la pensée! Cette alliance qui fait le prix et qui constitue la saveur des productions réellement distinguées n'a-t-elle point été un écueil pour notre concurrent? Pourquoi faut-il, à ce dernier point de vue, que des incorrections, auxquelles il eût été cependant si facile d'obvier, déparent çà et là quelques-uns des plus beaux passages de sa pièce. Pourquoi faut-il que nous retrouvions la trace des mêmes défaillances dans une autre pièce du même poète : *Les Fiancés,* où tant de verve et de couleur dramatique sont mises au service d'une donnée si originale et si émouvante? La Société des Sciences se ferait scrupule, toutefois, de ne point récompenser, comme elles le méritent, les rares qualités que nous venons de vous signaler, Messieurs, et, oubliant le versificateur pour ne se souvenir que du poète, elle décerne une médaille d'argent à M. Paul Dufour, de Paris, auteur des deux pièces : *L'École, et les Fiancés.*

Nous touchons, Messieurs, à la pièce capitale de notre concours. Autant jusqu'ici nous avons eu de regrets de

Digitized by Google

distribuer certaines critiques dans les pièces précédentes, autant nous prendrons plaisir à dispenser ici l'éloge. La mission historique de Jeanne d'Arc: tel est le nœud du poëme dramatique national, développé par l'auteur en cinq époques, sous le titre de *Martyre et Délivrance.* Montrer comment, obscure bergère à Domrémy, soucieuse des souffrances des siens, inquiète du sort de son pays, poussée par d'étranges sollicitations de voix intérieures, Jeanne d'Arc s'arrache à sa famille qu'elle a convaincue de sa mission divine, la peindre au château de Chinon soutenant, affermissant, exaltant le courage de Charles VII et de ses preux par l'ascendant mystique de sa foi guerrière et les témoignages visibles de sa vocation providentielle, nous faire assister ensuite à son héroïque prise d'armes lorsqu'elle sauve Orléans et que devant son étendard fuient les Anglais, confondus par tant de vaillance dans une faible jeune fille, développer alors les phases heureuses et les retours de fortune qui, grâce à elle, sur les champs de bataille, préparent et rendent possible le sacre de Charles VII à Reims, et après cet étrange destin, qu'expliquent l'enthousiasme de Jeanne d'Arc pour la patrie et sa foi invincible en Dieu, nous ouvrir ce drame terrible qui aboutit à la prison, à la condamnation et au supplice de l'héroïne : voilà, Messieurs, les hautes et patriotiques idées que l'auteur a mises en relief et incrustées, disons-le de suite, dans une poésie à la hauteur presque toujours des scènes qu'elle retrace et des sentiments qu'elle dramatise. On peut avancer que la vérité de l'histoire se dresse dans ce poème de toute sa hauteur sans perdre aucune des grâces de sa simplicité originelle. Ce n'est point ici *Shakespeare* oublieux du respect historique et fustigeant Jeanne d'Arc comme en proie aux démons ou livrée à la corruption : ce n'est point même *Schiller,* qui dépense sa verve pour elle en vers enthousiastes, mais qui la peint comme écoutant des paroles d'amour d'une bouche ennemie, et mêlant les faiblesses

Digitized by Google

de la femme aux grandeurs de l'héroïne; ce n'est point non plus *Soumet,* dont les accents majestueux contrastent trop peut-être avec le caractère simple et naïf de la bergère de Domremy, ni *Mermet,* qui oublie de lui mettre au front la plus belle auréole qui puisse y briller, celle du martyre, ni *Barbier* lui-même, dans ces derniers temps, qui ne peut s'affranchir du désir de lui prêter quelqu'arrière pensée d'amour: Non, Messieurs, ce qui fait le mérite, le charme, l'originalité même de la pièce que nous analysons, c'est que les faits où Jeanne d'Arc est mêlée, et que l'auteur nous retrace, sont tous empreints d'un caractère saisissant de vérité historique. La physionomie de cette vierge, si douce et si charitable, apparaît au début du poëme. Il y a de l'art, sans doute, et de l'art parfaitement entendu dans cette exposition où, dès le premier dialogue entre la mère de Jeanne et frère Pasquerel, son confesseur, on voit se dessiner les traits de la bergère, les symptômes de sa mission à demi entrevue, les signes avant-coureurs de cette ardeur dans la foi qui va faire abaisser devant elle tous les obstacles. C'est sa mère, c'est frère Pasquerel qui, les premiers, sont frappés des éclairs ou éblouis des rayonnements de ce visage qu'exalte l'inspiration guerrière. C'est son oncle Durand, à qui elle raconte en détail sa vision céleste, où la plume du poète trace de ces traits pénétrants, comme en devait trouver la petite bergère de Domrémy, transformée tout-à-coup en héroïne. Cette vision est au poëme dramatique dont nous vous entretenons ce que le songe d'Athalie est à la tragédie du grand Racine. Elle en prépare et explique les péripéties les plus émouvantes. C'est elle qui fait battre et enflamme le cœur de Jeanne d'Arc, qui assure et guide sa marche, qui arme son bras de l'étendard sauveur, c'est elle qui, plus tard, la ranime, la relève, la transfigure dans sa prison; c'est elle enfin qui projette ses lointains reflets comme un rayon de consolation suprême jusque sur le bûcher où l'héroïne expire. Jugez-en vous-

Digitized by Google

mêmes, Messieurs, par ce récit de Jeanne :

Mais après leur passage,
Quand je vis tout détruit dans mon pauvre village,
Je me sentis au cœur un sombre désespoir.
Au pied du hêtre, alors, seule, j'allais m'asseoir.
J'y restai bien longtemps à genoux, tout en larmes;
Dans mon oreille encor vibraient le bruit des armes,
Les sifflements du feu, les cris des égorgeurs,
Le râle des vaincus, le rire des vainqueurs !
Je détourne les yeux de cette triste terre.....
Tout-à-coup, dans un ciel éclatant de lumière,
Plus belle qu'à l'église en son divin portrait,
La mère du Sauveur, la Vierge m'apparaît !
Un vent doux et léger fait trembler son long voile;
Sur son front radieux resplendit une étoile,
Moins céleste et moins pure encor que son regard;
Entre ses blanches mains s'agite un étendard
Où brille de Jésus la glorieuse image;
Un chœur d'anges, que voile à demi le nuage,
L'entoure vaguement d'un nimbe lumineux :
« Jeanne, dit-elle, entends les cris des malheureux !
« Jeanne, vois tes amis gémissant dans la tombe !
« Jeanne, prends en pitié ton pays qui succombe,
« Il est temps ! va sauver ta patrie et ton roi ! »
— « Mais, dis-je en frissonnant et pleurant malgré moi,
Pourquoi donc me choisir, moi, pauvre fille obscure ?
Je ne sais chevaucher ni porter une armure,
Je ne puis guerroyer ni guider nos drapeaux,
A peine ai-je conduit aux champs quelques troupeaux.
Faut-il abandonner notre pauvre chaumière,
M'exposer à la mort ? Ah ! c'est tuer ma mère ! »
— « Courage, mon enfant ! répond la douce voix,
« Mon fils, pour te sauver, expira sur la croix :
« Pour sauver ton pays tu peux donner ta vie.
« Je protège la France et je te la confie;
« Va, chasse devant toi les auteurs de ses maux,
« Ainsi que tu chassais de timides agneaux. »

Digitized by Google

— Elle dit, et me tend sa bannière éclatante;
Je la prends à genoux, et d'une main tremblante,
A peine ai-je touché cet étendard sacré,
Que d'un rayon divin mon front semble éclairé....
Forte d'une puissance inconnue à la terre
Je marche !... Autour de moi se répand la lumière !
J'agite l'étendard et, soudain, sous ses flots,
Naît, grandit et se lève un peuple de héros !
Quoi ! ces hommes de fer, à l'œil sombre et farouche,
Ils attendent un signe..., un seul mot de ma bouche
Et prêts à terrasser l'ennemi sous leurs coups,
Dociles et pieux ils tombent à genoux !...
— Tout s'efface ! Accroupie au pied de mon vieux hêtre,
Las ! j'ai vu ces splendeurs briller.... et disparaître !..
Je me sens plus chétive et plus pauvre que jamais....
Autour de moi, sur l'herbe, un troupeau dort en paix.
Mais cette voix divine à nulle voix pareille
Vibre encor dans mon cœur, résonne à mon oreille,
Me suit partout et dit : « Va, cours, vole, obéis !
« Saisis mon étendard et sauve ton pays ! »

Et Durand s'écrie alors, emporté par le souffle inspirateur qui a dicté ces paroles à sa nièce :

Oui ! c'est la voix du ciel ! Oui, j'en crois ta parole,
Sur ton front je crois voir briller une auréole !

On devine, à de tels accents, que la cour elle-même va se rendre, et, dans la scène III de la deuxième époque, en effet, les vieux et les jeunes guerriers, Dunois comme Saintrailles, après le roi, s'écrieront :

Qui donc peut rester sourd à cette voix sublime !

Quand ils entendront l'héroïne, dans cette même scène, la mine fière et l'œil enthousiaste, se confier à Dieu qui lui

Digitized by Google

parle, et leur lancer ce foudroyant appel aux armes :

Un peuple réveillé par une voix divine,
Un peuple qui répond à l'appel du Seigneur,
Est toujours riche assez par sa foi, par son cœur !
Il n'est plus de revers, il n'est plus de misères !
Le fastueux seigneur et le manant sont frères ;
Qui possède un trésor s'en dépouille joyeux
Pour le salut commun, seul objet de leurs vœux.
Vassaux, résignez-vous à souffrir sans murmure,
Hauts barons, revêtez et le casque et l'armure.
L'anglais règne paisible en vos fiefs désolés....
Contre ses bataillons, marchez, courez, volez!...
Volez, le cœur gonflé d'une ire vengeresse,
Repoussez, rejetez la main qui vous oppresse ;
Ils vont fuir devant vous, ces maîtres orgueilleux,
Vengeons de notre roi les combats malheureux :
Vengeons de notre peuple et le sang et les larmes,
Aux remparts d'Orléans, sus, aux armes.

TOUS.

Aux armes.

Nous aurions mauvaise grâce, Messieurs, à ne vous point signaler, dans la troisième époque du poëme, le dialogue entre Philippe et Bedford, où l'auteur esquisse à grands traits le caractère brutal et soupçonneux de l'un, et l'âme de l'autre, vacillante déjà et livrée presque au remords. C'est ainsi, qu'après le sacre du roi à Reims, qui justifie la mission de Jeanne d'Arc, nous arrivons aux heures funèbres où l'héroïne, livrée aux geoliers ennemis dans une prison étroite, et accusée de sorcellerie, expie la gloire de ses trophées guerriers et l'enthousiasme de ses illuminations prophétiques. Quels poignants souvenirs alors de son pays, de sa famille, de son enfance heureuse, surtout par la liberté qui lui est ravie. Un papier lui a été remis par un geolier gagné par Dunois ; mais elle ne

Digitized by Google

sait point lire. Arrive frère Pasquerel, qui a réussi à pénétrer jusqu'à sa prison, sous des vêtements d'emprunt. Elle le reconnaît. Il y a de l'émotion dans cette entrevue; le vers est déchirant et saigne lorsque Jeanne parle à son confesseur; mais tout-à-coup il rayonne et s'illumine lorsque frère Pasquerel lisant....

> Oui, celui qui me suit n'est point dans les ténèbres,
> A dit Notre-Seigneur!

Jeanne lui répond en se levant avec enthousiasme:

> Quand je suivais ses pas,
> Sa lumière divine éclairait mes soldats.

C'est toujours la même intrépidité de foi jusque dans les revers. Sacrée par l'infortune, l'héroïne devient martyre. Le poète la transfigure sur le bûcher. Sourde aux appels d'ennemis qui réclament d'elle un parjure, abîmée dans la contemplation extatique du ciel, vers qui se tournent ses derniers regards, et de Dieu qu'appellent ses derniers cris, elle disparaît dans des flots de fumée, et son âme, libre enfin, monte avec la flamme ardente vers ces régions sereines d'où sainte Marguerite et son doux Jésus lui tendent les bras.

Cette pièce si dramatique de *Martyre et Délivrance*, Messieurs, est une œuvre de conscience et de talent. L'auteur a le mérite de réhabiliter, après d'autres, sans doute, mais l'histoire seule à la main cette fois, la grande et suave figure contre laquelle, dans un jour de malheur, Voltaire s'oublia jusqu'à jeter l'ironie, pire que l'insulte. Grâce à la vierge inspirée qui les incarne, ces sentiments si élevés de la foi héroïque, de l'enthousiasme chevaleresque, du dévoûment à la patrie, frappée au cœur, vivent, s'agitent, se meuvent, palpitent et nous transportent sur leurs ailes de flamme d'un bout à l'autre

Digitized by Google

du poëme. Ils forment un fonds lumineux d'où se détache, simple et grandiose à la fois, la petite bergère de Domrémy, devenue la grande prédestinée du XV^e^ siècle. Ils ont la grandeur et parfois la sauvage énergie de ces accents du peuple, qui, par un de ses plus obscurs enfants, suffit à sauver la monarchie en détresse et à transformer en héros des courtisans affolés par le désespoir. Ils jettent, le dirons-nous, comme un cri de résurrection en ces temps d'épreuve; car, ils portent en eux, pour notre exemple, le témoignage auguste de ce que peut la vertu guerrière, même aux heures les plus funèbres de l'histoire, pour rendre le sol national libre de l'étranger.

Honneur donc au poète qui les a compris et s'en est inspiré. La Société des Sciences, en lui accordant sa plus belle récompense, honore dans son poëme non-seulement une production distinguée de l'esprit, mais, ce qui est mieux encore, une œuvre de cœur et de patriotisme. Elle décerne une médaille d'or à M. G. De Sirvey, auteur de la pièce : *Martyre et Délivrance.*

Digitized by Google

RAPPORT

De M. Amé HOUZÉ DE L'AULNOIT

SUR LES RÉCOMPENSES DECERNÉES AUX VIEUX SERVITEURS.

I. — Agents de l'industrie manufacturière.

Amand CASTELAIN, magasinier depuis 50 ans chez MM. Desurmont frères, filateurs de lin, à Seclin.

Entré en 1827 à Tourcoing, chez M. Desurmont, père, comme peigneur de laine, Castelain, par affection pour son patron, n'hésita pas en 1847, à quitter cette partie, pour le suivre à Seclin, où il venait de fonder une filature de coton. Depuis cette époque jusqu'à ce jour, il a toujours été dans les ateliers, un modèle de régularité et de bonne conduite.

2° Henri MEURISSE, échantillonneur, depuis 50 ans, chez M. Paul Watine, fabricant à Roubaix.

Meurisse s'est distingué dans la maison Watine, pendant près de trois générations, et ne s'en est éloigné que pour servir de 1833 à 1840, dans la marine de l'Etat. A son retour, il a repris sa place, qu'il a continué à remplir, à la satisfaction de son patron, avec intelligence et probité.

3° Catherine BOYER, veuve Lamourette, ouvrière depuis 53 ans, à la manufacture des tabacs, de Lille.

Fille d'un ancien soldat de la République, qui, après s'être engagé, avait conquis le grade de capitaine, Catherine Boyer, jeune encore, fut privée de la protection et de l'appui de son père. A la mort de ce dernier, alors qu'elle venait de faire sa première communion, elle entra dans la manufacture des tabacs, où elle a traversé un demi-siècle, honorée et res-

Digitized by Google

pectée par tous. Devenue veuve, à la suite d'un cruel accident, elle s'est dévouée à l'éducation de son fils, dont elle a fait un honnête et intelligent ouvrier.

5° Clovis TIBERGHIEN, tisserand depuis 50 ans dans la fabrique de tapis, de M. Chocqueel, à Tourcoing.

Travailleur actif, il a constamment donné la preuve d'un attachement profond à ses devoirs et à ses patrons. Il a obtenu comme coopérateur de ces derniers, une médaille de bronze, lors de l'exposition de Rouen, en 1869. Vénéré par ses compagnons d'atelier, il a reçu d'eux, le 6 août 1877, une médaille d'argent, en souvenir de ses cinquante années de services dans la maison.

5° Flore LESPOIRE, femme Tieffry, dévideuse et gazeuse depuis 46 ans dans la filature de M. Boutry-Droulers, à Lille.

M. Boutry-Droulers signale, avec une vive satisfaction, la conduite exemplaire de cette ouvrière, en faisant remarquer combien d'aussi longs services sont rares dans l'industrie de la filature de coton.

6° Augustin DESSAUVAGES, fileur de coton, depuis 45 ans, chez M. Motte-Dewavrin, à Tourcoing.

Estimé de son patron, dévoué à la maison dans laquelle s'écoula sa vie, il est signalé comme le modèle des ouvriers.

7° Jean-Baptiste LOSFELD, ouvrier depuis 43 ans, dans la maison de peignage, filature et tissage de MM. Tiberghien, à Tourcoing.

Losfeld est non-seulement le plus ancien, mais encore le plus digne des ouvriers de cet important établissement.

8° Emile DHALLUIN, ouvrier en fil à dentelles, depuis 41 ans, chez madame veuve Crespel et fils, à Lille.

Nous nous plaisons à constater chaque année, les récompenses décernées aux ouvriers de la maison veuve Crespel et fils. Les traditions d'honneur et de fidélité au patron sont héréditaires dans ses ateliers, et la Société des Sciences ne peut que regretter de voir ses choix circonscrits, dans d'aussi étroites limites.

Dhalluin s'est distingué par un zèle et une assiduité au travail qui ne se sont jamais démentis.

9° Désiré DANSET, tisserand, depuis 40 ans, chez MM. Lemaître-Demeestère et fils, fabricants de toiles, à Halluin.

Appliqué au travail, sans donner une heure pendant la semaine aux

Digitized by Google

distarctions du cabaret, Danset a su élever dignement une nombreuse famille.

10° Louis QUINZEBILLE, raffineur de sucre, depuis 40 ans, chez MM. Bernard, frères, à Lille.

Avant de prendre rang parmi les ouvriers de l'usine, Quinzebille a payé, comme engagé volontaire, sa dette à son pays, et a servi en 1831, dans les rangs de l'armée française, au siège d'Anvers. Depuis lors, il n'a cessé de mériter l'estime de ses patrons, par sa bonne conduite, son esprit de discipline et sa laborieuse ardeur.

11° Charles DUCOULOMBIER, chef trieur de laines, depuis 39 ans, chez M. J.-B. Lefebvre, à Tourcoing.

Une exactitude extraordinaire, une humeur toujours égale, une probité à toute épreuve, une sobriété presque inconnue dans la classe ouvrière (je cite textuellement), telles sont les qualités que recommandent cet excellent travailleur à vos suffrages. Son désir, si souvent manifesté, est enfin exaucé; il ne mourra pas sans avoir obtenu la médaille de la Société des Sciences.

12° Augustin LECLERCQ, plieur de tissus, depuis 35 ans, chez M. Dazin-Motte, fils, à Roubaix.

Leclercq est un homme d'une excellente conduite et d'une moralité éprouvée; prudent et économe, il a su se ménager quelques ressources pour la vieillesse qui va l'atteindre. Mais ce qui le préoccupe le plus, c'est de laisser à sa famille avec un nom irréprochable, une médaille d'honneur. Son souhait est, comme celui de Ducoulombier, aujourd'hui accompli.

II. — Ouvriers de corps de métiers.

1° Séraphin VANDAMME, blanchisseur de fils, depuis 61 ans, chez MM. Vandenwynckèle, père et fils, à Comines.

Employé d'abord comme charretier, pendant trente ans, Vandamme fit ensuite le camionnage de la blanchisserie, puis il continua et continue encore à travailler comme paqueteur. Dans ces divers emplois, ce travailleur modèle a su, pendant cette longue et exceptionnelle carrière, mériter l'estime, le respect et l'affection de tous.

2° J.-B. FERRANT, charpentier, depuis 56 ans, chez M. Emile Gaudron, entrepreneur à Comines.

Digitized by Google

Ouvrier habile et expérimenté, c'est toujours à lui qu'étaient confiés les travaux les plus difficiles et les plus dangereux.

3° Alfred HOUZÉ, depuis 51 ans, successivement apprenti, ouvrier compositeur, et aujourd'hui directeur de l'imprimerie de M. Joseph Lefort, à Lille.

Houzé s'est concilié l'estime de ses patrons et des ouvriers, à tel point que M. Lefort nous écrit : « on peut dire de lui qu'il n'a jamais eu d'en-» nemi et qu'il n'en aura jamais. Chose remarquable, il a eu le rare mérite, » pendant ce demi siècle, de sauvegarder les intérêts des patrons en défen-» dant ceux des travailleurs. »

Le 13 mai, l'imprimerie Lefort était en fête : on célébrait les cinquante années de services d'Alfred Houzé, et les ouvriers, joints à leur patron, lui offraient une médaille et un souvenir.

4° Camille HENNO, menuisier depuis 46 ans, chez M. Eloy Thieffry, entrepreneur, à Lille.

En récompensant Henno, nous ne pouvons oublier Joseph Henno, son père, qui, entré dans la même maison dirigée alors par M. Porchez, en 1818, y est demeuré lui-même 37 ans. Son fils, élevé dans ces principes sérieux d'honneur, de probité, d'attachement au patron, qui font la force de l'industrie, et la garantissent contre les luttes intestines, son fils, disons-nous, a continué les bonnes traditions du père, et ses loyaux services se comptent aujourd'hui par 46 années de séjour dans la maison.

5° Pierre DESTROYE, apprêteur, depuis 46 ans chez MM. Dubus, Coget, Petit et Cie, à Roubaix.

Nous craindrions d'affaiblir l'éloge que ses patrons font de lui, si nous ne répétions textuellement ce qu'ils en pensent : « Toujours exact aux » heures d'entrée, il ne perd jamais un instant de travail, et les jours de » congé en semaine, occasionnés par des fêtes ou par des crises commer-» ciales, sont pour ce courageux ouvrier des jours de deuil, à cause de » l'inactivité forcée à laquelle il est condamné. »

6° Chrysostôme CARETTE, ouvrier maçon, employé depuis 45 ans dans la famille Boutemy, à Willems.

Pendant sa laborieuse carrière, Carette s'est vu poursuivi par des infortunes de toute nature : père de neuf enfants, il ne s'est point passé d'années qu'il n'ait eu à les soutenir en maladie ; actuellement même, depuis six ans, il pourvoit aux besoins d'une fille majeure, incapable de

Digitized by Google

tout travail. — Lui-même, atteint d'infirmités qui l'obligent souvent à suspendre son travail, il justifie cette réflexion de La Bruyère : « Les » hommes semblent être nés pour l'infortune, la douleur et la pauvreté, » peu en échappent, et comme toute disgrâce peut leur arriver, ils de- » vraient être préparés à toute disgrâce. »

Un rayon de soleil éclaire du moins aujourd'hui l'existence de Carette.

7° François DESCAMPS, maître valet, depuis 40 ans chez M. Debailleul, brasseur à Marcq-en-Barœul.

Probe et dévoué, il se distingue dans la brasserie par une sobriété telle que l'on cite peu d'ouvriers qui lui soient comparables.

8° Amand LORTHIOIT, ébéniste, depuis 39 ans chez M. Ségard-Leduc, à Tourcoing.

Par son intelligence, son honnêteté et son aptitude au travail, Lorthioit était devenu le collaborateur indispensable de M. Segard père, lorsqu'en 1867, la mort vint frapper ce dernier. Madame veuve Ségard était infirme et les enfants trop jeunes pour reprendre la direction des affaires. Lorthioit n'hésite pas, il se dévoue, il presse, il encourage la veuve à ne pas désespérer de la Providence ; ses efforts sont couronnés de succès, et M. Segard-Leduc proclame bien haut sa reconnaissance pour cet excellent ouvrier ! Il fut, dit-il, notre sauveur, et, pour ainsi dire, notre second père !

9° Pierre LANNOY, teinturier, depuis 38 ans chez M. Demeestère-Demeestère, fabricant de toiles à matelas, à Halluin.

Ouvrier modèle, il s'est consacré à sa famille, s'imposant les plus dures privations pour donner à six enfants l'instruction si nécessaire dans toutes les positions sociales.

10° Henri LEMAIRE, relieur, depuis 37 chez Mademoiselle Arnold, à Lille.

Depuis son entrée chez M. Arnold père, en 1840, jusqu'à ce jour, Lemaire n'a cessé de mériter les éloges de ses maîtres. Au décès de M. Arnold, puis, lorsque la mort vint frapper madame veuve Arnold à son tour, Lemaire se montra plus actif, plus vigilant, afin que les intérêts de la maison ne souffrissent pas de ces pertes répétées.

11° Charles FLORIN, gommeur, chef de brigade, depuis 34 ans chez MM. Ernoult-Bayart frères, apprêteurs à Roubaix.

Ouvrier rangé, fils dévoué, Florin a veillé sur son vieux père avec la

Digitized by Google

plus vive sollicitude, et a refusé de l'abandonner tant qu'il n'ait fermé les yeux. Ses enfants, de leur côté, le récompensent par leur tendresse de sa piété filiale.

12° Martial BAQUE, chasse-meunier, depuis 34 ans chez M. L. Leigneil, farinier à Quesnoy-sur-Deûle.

Les témoignages les plus flatteurs accompagnent Martial (c'est le nom sous lequel il est le plus connu), jusque dans cette enceinte, c'est non-seulement l'ouvrier probe, intelligent, que M. Leignel exalte, mais encore le bon fils et le père plein de tendresse pour les siens. Sa vie a donné le rare exemple de l'assemblage de toutes les vertus que nous sommes heureux de récompenser en ce jour.

III. — Ouvriers en métaux, produits chimiques et chauffeurs.

1° Auguste CUISINIER, ouvrier à la Soudière, depuis 42 ans aux Manufactures de produits chimiques du Nord, à Loos.

Chaque année, MM. Kuhlmann nous montrent comment on vieillit dans leurs ateliers, et comme un courant sympathique s'établit entre les patrons et les ouvriers. C'est encore à l'un de ces travailleurs, aussi distingués par l'intelligence que par le cœur, que nous décernons une médaille bien méritée.

2° Louis CORNILLE, ajusteur-mécanicien, depuis 42 ans chez M. E. Boyer, ingénieur-constructeur, à Lille.

Déjà récompensé comme coopérateur de la maison Boyer, aux deux dernières expositions universelles de 1855 et 1867, Cornille est signalé comme un praticien hors ligne, d'une honorabilité parfaite.

3° Carlos WARHEM, chauffeur-conducteur, depuis 37 ans chez M. Cornille Dervaux, filateur de laine, à Tourcoing.

S'il est facile d'atteindre à la perfection dans certains corps de métiers, il en est d'autres où ce n'est que par des qualités exceptionnelles que l'on parvient à ce résultat. Un bon chauffeur est chose rare, un chauffeur parfait, *rara avis*: or, M. Dervaux nous affirme que, dans son usine, pendant 37 ans, il n'est pas survenu une heure d'arrêt dans le travail, par le fait du chauffeur. Tous les ouvriers pourraient, dit-il, me prêter leurs voix pour attester le mérite de Warhem.

Digitized by Google

4° Augustin POTIER, ouvrier chargé des salles d'épuration, depuis 32 ans, à l'établissement du gaz de la Compagnie continentale, à Lille.

Exactitude et probité, ces deux qualités appartiennent à Potier et résument une existence irréprochable de 32 ans.

5° Casimir NISART, chauffeur-mécanicien, depuis 27 chez M. Descat-Leleux, teinturier-apprêteur, à Lille.

Nisart appartient encore à cette catégorie de travailleurs prudents, dont la vigilance protége à la fois la vie des ouvriers et la fortune du patron. Excellent chauffeur, menant la conduite la plus régulière, il voit, chaque année, par l'ordre et l'économie, grandir sa modeste situation et celle de sa famille.

6° Jean-Baptiste MORTREUX, chauffeur-conducteur, depuis 27 ans chez M. Z. Monchain, filateur de lin, à Lille.

Mortreux montre avec orgueil un livret où, pendant cinquante années, on ne lit que deux noms. Ses services, chez M. Monchain, ont été l'objet d'une mention toute particulière, fondée sur son exactitude, sa régularité et sa bonne conduite. Ils lui ont mérité d'être publiquement honoré à côté de ses dignes camarades.

IV. — Hommes et femmes de confiance.

1° Constant HUGUES, domestique, depuis 49 ans çhez M. Denis du Péage, propriétaire à Marquette.

Vieux serviteur de la famille, Constant a servi successivement l'oncle et le neveu. Après avoir fermé les yeux du premier, qu'il avait entouré des soins les plus tendres durant sa dernière maladie, il fut attaché au service de M. Denis du Péage, et, depuis lors, son dévouement et son énergie ne se sont jamais démentis. Constant, dans une situation des plus modestes, a élevé convenablement une famille composée de trois garçons et de trois filles.

2° Dominique DARTIGUE, depuis 47 ans, d'abord au service des dépêches par voiture, et ensuite à celui de M. Empis, teinturier, à Marquette.

Dartigue a partagé sa vie entre l'ancien maître de poste d'Armentières, M. Delangre, et M. Empis. Dans chacun de ces emplois, il a donné les preuves de la probité la plus scrupuleuse. Ses bons offices ont été digne-

Digitized by Google

ment récompensés: malgré son état de paralysie, il a été recueilli chez M. Empis, qui pourvoit à tous ses besoins. Un pareil désintéressement honore à la fois le maître et le serviteur !

3° Natalie DESREUMAUX, fille de confiance, depuis 41 ans dans la famille Odoux-Duthoit, à Tourcoing.

D'une activité sans bornes, d'une abnégation sans égale, elle a prodigué les soins les plus assidus, et le jour et la nuit, aux vieux parents malades ou impotents de ses maîtres; elle a élevé leurs enfants.

Après avoir consacré sa vie à deux générations, elle reporte aujourd'hui sur les petits enfants les sentiments respectueux et tendres dont son cœur est rempli.

5° Charlotte CALONNE, fille de confiance, depuis 40 ans chez M. Hercule Dumont, ancien médecin, aujourd'hui propriétaire à Lille.

Elle a constamment rempli ses fonctions avec le plus parfait dévouement; elle faisait plus, elle y mettait son cœur. Après la mort de madame Dumont, dont elle adoucit les derniers instants, elle s'attacha comme une seconde mère à la fille de cette dernière, âgée de trois ans.

Aussi dévouée à sa propre famille qu'à ses maîtres, elle dispose, en faveur de ses parents, de toutes les sommes qui ne lui sont pas nécessaires, et songe sans cesse à adoucir le sort de son vieux père, âgé de 84 ans, recueilli dans un hospice.

5° Henri CABY, homme de confiance, depuis 38 ans, à la campagne de M. Ed. Reynart, directeur des Musées, à Lille.

Chargé de l'administration de cette propriété pendant les longues absences de M. Reynart, il s'est toujours acquitté de son emploi avec un zèle au-dessus de tout éloge. Marié, le ciel a béni son union et il eut jusqu'à onze enfants, sur lesquels il lui en reste encore huit vivants. — Par son économie et la régularité de sa conduite, il est parvenu à établir avantageusement cette nombreuse famille.

6° Alexis DELBARRE, homme de confiance, depuis 35 ans chez MM. Grenier et neveu, à Armentières.

Par son dévouement, son travail et sa probité, le brave Alexis, c'est le nom familier qu'on lui donne à Armentières, a su intéresser toute la ville à la proposition faite en sa faveur à la Société des Sciences. Ses concitoyens, disent MM. Grenier, lui verront avec plaisir décerner une récompense qui deviendra pour la maison Grenier l'objet d'un légitime orgueil, et pour le brave Alexis la joie de ses vieux jours.

Digitized by Google

Une triste nouvelle nous parvient : Alexis Delbarre vient de mourir, et c'est sur son cercueil que sera placé cette médaille.

7° Auguste FUSIL, homme de confiance depuis 35 ans, chez MM. Jaspar frères, teinturiers, à Lille.

Fusil est un bon serviteur, très-actif, toujours aimable, complaisant et dévoué à ses maîtres. Il sert aujourd'hui la troisième génération et a su pénétrer par ses bonnes qualités, jusqu'au cœur de la famille Jaspar.

8° Charlotte LORIENT, domestique depuis 34 ans, chez M. Vanverts, propriétaire, à Lille.

D'une honnêteté et d'une moralité exemplaires, Charlotte Lorient n'a cessé de servir ses maîtres, avec la plus entière abnégation. Ses forces trahissent parfois son courage, mais son zèle et son intelligente initiative, ne se démentent jamais.

9e Joséphine PROUVOST, domestique depuis 33 ans, chez M. Deffrennes-Derache, fabricant, propriétaire à Lannoy.

Les services rendus par Joséphine Prouvost à M. Deffrennes, se recommandent par un caractère de délicatesse tout particulier. Elle a prodigué pendant de longues et cruelles maladies à divers membres de la famille, les soins les plus éclairés. Aussi tendre pour son père qu'affectueuse pour ses maîtres, elle n'a cessé de mettre sa disposition jusqu'à sa mort, survenue à l'âge de 84 ans, le produit de son salaire et de ses économies.

10° Caroline FERNANDEZ, domestique depuis 30 ans, chez M. Louis Desrousseaux, notaire honoraire, membre du Conseil général, à Lille.

C'est non-seulement comme domestique que Caroline Fernandez nous est recommandée, mais encore comme ayant donné, dans sa vie privée, les marques du plus grand désintéressement. Devenue veuve, après six ans de mariage, elle ne songea qu'à bien élever ses enfants; plus tard quoique pauvre, elle a tendu la main à sa sœur également veuve avec deux enfants, et adopté ces malheureux orphelins.

11° Pierre FAUCON, employé aux écritures, et aujourd'hui caissier-comptable, depuis 40 ans, chez MM. Brabant frères, fabricants de céruse, à Lille.

Faucon mérite une place à part sur ces tablettes de l'honneur; entré petit employé, il franchit rapidement les rangs inférieurs, et conquit enfin la place de caissier. La mort prématurée de son père lui impose

Digitized by Google

vis-à-vis des siens, de lourdes charges; il les supporte, mais avec une telle discrétion, que pendant longtemps MM. Brabant eux-mêmes l'ignorèrent. Marié, père de cinq enfants, il a su les élever dans les principes d'honneur, de probité et de religion, qui constituent la force des familles, et la sécurité des états. Ce n'est donc pas à un employé seulement que MM. Brabant rendent ici justice, c'est pour un vieil ami qu'ils réclament une éclatante distinction.

La Société décerne à M. Faucon une médaille d'honneur grand module.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROGRAMME DES CONCOURS

OUVERTS PAR LA

SOCIÉTÉ DES SCIENCES, DE L'AGRICULTURE ET DES ARTS DE LILLE,

POUR L'ANNÉE 1878.

PRIX WICAR.

FONDATION DU PRIX WICAR.

(*Extrait du procès-verbal de la séance du 19 mars 1865.*)

La Société arrête les résolutions suivantes :

1° Il est fondé un prix annuel qui portera la dénomination de PRIX WICAR. — Ce prix, dans l'état actuel des ressources de la Société, sera de 1,000 francs;

2° Le PRIX WICAR sera attribué successivement et par année, aux diverses branches d'études, lesquelles seront, à cet effet, partagées en trois sections, comme suit :

Section de la Littérature et des Beaux-Arts : Littérature, poésie, architecture, peinture, sculpture, etc.

Section des Sciences : Physique, chimie, mécanique, médécine, etc.; sciences industrielles.

Section des Sciences historiques, morales et économiques.

Digitized by Google

3° Un prix ne pourra être réduit ni partagé; il ne sera pas attribué de mentions honorables.

Dans le cas où le prix attribué à une section ne serait pas décerné la première année, le concours restera ouvert pour les années suivantes, jusqu'à ce que le prix soit décerné ou jusqu'à ce que le roulement triennal ramène le prix dans la même section. Dans ce dernier cas, la Société aura à ouvrir de nouveau, dans cette même section, un concours pour lequel la somme affectée au prix nouveau sera ajoutée à celle du prix resté sans emploi; il pourra alors être proposé deux prix, ou un seul de valeur double.

Pour extrait:

Le Secrétaire-Général,

P. GUIRAUDET.

Pour le Président absent:

Le Vice-Président,

J. GIRARDIN.

Digitized by Google

PRIX WICAR.

1878. — SCIENCES.

Étudier mathématiquement et expérimentalement les ondes qui se produisent par suite de l'immersion d'un corps solide dans une eau tranquille, ou par suite de son émersion. On désire voir simplifier les théories données sur ce sujet par Poisson et Cauchy. On pourrait se borner au cas où le mouvement ne se fait que dans un seul sens, comme le long d'un canal.

1879. — HISTOIRE, ÉCONOMIE SOCIALE.

Faire l'historique de l'une des grandes industries du département du Nord, en signalant les diverses phases de son développement et indiquant son avenir probable.

Établir l'état actuel de l'industrie dont on parlera, d'après une statistique dont les éléments, puisés aux sources officielles, pourront être contrôlés.

1880. — LITTÉRATURE.

Étude littéraire sur Philippe de Comines ou sur un des écrivains célèbres du nord de la France.

Digitized by Google

DISPOSITIONS GÉNÉRALES POUR LES CONCOURS WICAR.

Les pièces destinées au Concours pour le prix Wicar doivent être adressées *franc de port* au Secrétariat-Général de la Société, à l'Hôtel-de-Ville, à Lille. Passé le 15 octobre, aucune pièce ne sera admise.

La Société fera connaître, par la voie des journaux de Lille, quels sont les travaux reçus pour le concours.

Chaque envoi portera une épigraphe reproduite en forme d'adresse sur un billet cacheté contenant l'indication des nom, prénoms, qualités et domiciles de l'auteur, avec une attestation signée de lui, constatant que les travaux ou dessins envoyés sont inédits et ne sont la reproduction d'aucune œuvre exécutée ou publiée, L'inexactitude reconnue de cette affirmation entraînerait la mise hors de concours.

Il ne sera ouvert d'autre billet que celui qui correspondra à l'œuvre couronnée.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétaire-Général de la Société.

Le Président.
MEUREIN.

Le Secrétaire-Général,
A. DE NORGUET.

Digitized by Google

PRIX PINGRENON.

Par testament des 18 septembre 1875 et 10 juin 1876, M. le docteur Pingrenon, ancien médecin principal de 1re classe, a légué à la Société des Sciences de Lille, une rente sur l'État 3 %, de 250 francs, pour la fondation d'un prix bis-annuel de 500 francs, à décerner à un travail d'hygiène ou de médecine relatif à la ville de Lille.

Pour 1878, la Société attribuera ce prix au meilleur ouvrage d'hygiène ou de médecine relatif à la ville de Lille, dont le choix est laissé à la discrétion des concurrents. Toutefois, elle indique les deux questions suivantes comme devant fixer plus particulièrement leur attention :

1° *De l'Alcoolisme à Lille.* Étudier la composition et décrire les effets morbides des boissons fermentées principalement consommées à Lille.

2° *Des causes de la mortalité chez les nouveau-nés dans la ville de Lille, et des moyens de la diminuer.*

Digitized by Google

PRIX ANNUELS.

PROGRAMME.

La Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille décernera, s'il y a lieu, des MÉDAILLES d'OR, de VERMEIL, d'ARGENT et de BRONZE, aux auteurs des travaux qui lui seront adressés sur les sujets désignés ci-après.

Elle se réserve de joindre à la médaille un prix en argent, lorsque le mémoire couronné sera de nature à avoir exigé des dépenses de la part de l'auteur.

Les pièces ou mémoires couronnés pourront être publiés par la Société.

Par décision particulière, prise le 17 mars 1865, la première médaille d'or décernée pour la meilleure pièce de poésie ou de littérature, sera remplacée par un objet d'art.

Digitized by Google

I. — SCIENCES MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUES.

1° Faire l'étude historique d'une des théories principales de la physique.

2° Étudier la dispersion anormale des diverses dissolutions qui jouissent de cette propriété, et chercher si l'on peut déduire de cette étude la dispersion de la substance solide elle-même.

3° Étude des questions physiques et chimiques qui se rapportent à la fabrication du sucre.

4° Recherches sur les matières colorantes.

5° Recherches nouvelles sur les matières décolorantes, et leur application au blanchîment des fibres textiles.

6° Production industrielle de l'ozone et application de ce corps.

7° Théorie du vol des oiseaux.

II. — SCIENCES NATURELLES.

1° Faire connaître la distribution des végétaux fossiles dans une ou plusieurs concessions du bassin houiller du Nord de la France, et indiquer les conclusions que l'on peut tirer de cette distribution par rapport à la constitution géologique du bassin et à son mode de formation.

2° Analyse chimique et minéralogique des sables et principales roches du département. Conséquences qu'on peut en tirer quant à leur origine géologique et leur emploi dans l'industrie.

3° Description géologique d'un des cantons du département.

4° Etude sur la géographie botanique du Nord de la France.

Digitized by Google

5° **Étude anatomique** et zoologique des éponges de nos côtes. **Comparaison** des spongiaires actuels avec les types paléontologiques du même groupe.

6° Morphologie et physiologie comparée des organes segmentaires dans le groupe des Vermes (*sensu latiori*).

7° Étude de la Flore maritime du littoral du Nord et du Pas-de-Calais

8° Etudier les phénomènes cadavériques qui précèdent la période de putréfaction, à l'effet de déterminer par des recherches positives à quelle époque apparaît et cesse la rigidité chez l'adulte et l'enfant nouveau-né.

Tirer de cette étude des applications à la médecine légale.

III. — INDUSTRIE.

1° Mesure des quantités de force exigées par les différents appareils d'une mécanique quelconque.

2° Monographie des principaux accidents de machines à vapeur survenus dans l'arrondissement de Lille depuis dix ans ; les étudier dans leurs causes et leurs effets.

IV. — AGRICULTURE.

1° Faire la carte agronomique d'un des cantons du département.

2° Faire une statistique raisonnée de l'agriculture de l'arrondissement de Lille, de 1850 jusqu'à ce jour.

3° Faire l'histoire du développement et des progrès de l'agriculture du département du Nord, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.

Digitized by Google

V. — ÉCONOMIE SOCIALE.

Etudier les tarifs des Traités de commerce entre la France et l'Angleterre et leur influence sur le développement de l'industrie dans le département du Nord.

VI. — LÉGISLATION.

1° Étude des prescriptions légales sur les appareils de sûreté des machines à vapeur.

2° Étude des prescriptions légales sur le travail des enfants dans les manufactures.

VII. — HISTOIRE.

1° Histoire d'un ou plusieurs établissements religieux du département du Nord.

2° Histoire d'une institution judiciaire dans le département du Nord.

3° Histoire d'un ou de plusieurs établissements charitables ou hospitaliers de l'arrondissement de Lille.

4° Histoire d'une commune rurale du département du Nord.

5° Étude comparative d'après les données de l'archéologie et de l'histoire, sur la topographie, les enceintes successives et les monuments de l'une des villes du département du Nord. Le mémoire doit être accompagné de plans.

6° Études sur les invasions dans le département du Nord depuis 1789 jusqu'à nos jours, au point de vue de la défense de la frontière N.-E. de la France.

7° Histoire des rues de Lille avec une courte notice

Digitized by Google

sur les personnages ou les faits historiques qui leur ont donné leurs noms.

VIII. — LITTÉRATURE ET POÉSIE.

1° Chaque année il sera ouvert un concours de poésie et décerné des médailles aux auteurs des meilleures pièces de vers : le sujet est laissé à la disposition des concurrents.

Les poètes déjà récompensés d'une médaille d'or par la Société sont exclus du concours.

Chaque poésie devra être accompagnée d'une lettre d'envoi, SIGNÉE DE L'ÉPIGRAPHE, où on affirmera que la pièce est inédite, n'a été et ne sera présentée à aucun concours avant le 31 décembre suivant.

IX. — BEAUX-ARTS.

1° Il sera décerné des médailles aux meilleures œuvres d'art (peinture, sculpture, etc.), intéressant l'histoire locale, ou faites par un artiste né dans le département ou y demeurant.

2° Histoire de l'un des arts du dessin à Lille pendant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Par les arts du dessin, on entend la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture.

3° Il sera décerné une médaille à l'auteur d'une œuvre musicale remarquable, telle que symphonie, ouverture, chœur avec ou sans accompagnement.

Pour une œuvre de chant sans accompagnement ou avec accompagnement de piano, la médaille pourra être remplacée par la publication aux frais de la Société.

Digitized by Google

X. — ARTS INDUSTRIELS.

La Société décernera des médailles aux auteurs des meilleurs objets d'art industriel faits pendant l'année 1877.

Les concurrents pourront, à défaut de l'objet, présenter des dessins accompagnés de photographies.

XI. — ENCOURAGEMENTS DIVERS.

La Société se réserve de récompenser et d'encourager, par des primes et par des médailles, les auteurs de productions ou travaux scientifiques, littéraires, artistiques, agricoles et industriels non mentionnés dans le présent programme.

Elle pourra même récompenser l'importation dans l'arrondissement de Lille, d'une industrie nouvelle ou de procédés industriels nouveaux, et, en général, tout travail ayant pu exercer une influence heureuse sur la situation du pays.

XII. — RÉCOMPENSES AUX AGENTS INDUSTRIELS.

La Société décerne chaque année des médailles d'honneur aux vieux serviteurs de l'industrie ; elle récompense de même la fidélité et l'attachement des serviteurs à leurs maîtres.

Les demandes doivent être faites par les patrons et maîtres et adressées, avant le 15 octobre, au Secrétaire général.

XIII. — PRIME PARNOT.

En vertu de la fondation faite par M^me^ veuve Parnot, la Société décernera une somme de 100 francs au chauffeur qui se sera fait remarquer par sa bonne conduite et

Digitized by Google

les soins qu'il aura apportés dans l'exercice de ses fonctions. Une annonce insérée dans les journaux invitera les propriétaires de machines à vapeur et les industriels, à adresser, en temps utile, à la Société, les noms et titres de leurs employés qu'ils jugeront dignes de cette récompense.

CONDITIONS GÉNÉRALES DU CONCOURS.

Chaque année, les mémoires et travaux présentés au Concours seront adressés, *franc de port*, au Secrétaire général de la Société, à l'Hôtel-de-Ville, avant le 15 octobre.

Chaque envoi portera une épigraphe, reproduite en forme d'adresse sur un billet cacheté, contenant l'indication du nom et du domicile de l'auteur, avec une attestation, signée de lui, constatant que le travail envoyé est inédit et n'a été présenté, antérieurement, à aucun Concours. Ce billet ne sera ouvert que dans le cas où le concurrent aurait mérité une récompense.

Le Président,
MEUREIN.

Le Secrétaire-Général,
A. DE NORGUET.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

La Société a reçu en 1877, les ouvrages suivants :

1° DE SES MEMBRES TITULAIRES :

1° Inventaire sommaire des Archives départementales, antérieures à 1790, rédigé par M. l'abbé DEHAISNES, archiviste du Nord, in-4°.

2° Tables des délibérations du Conseil général du Nord ; — Registres manuscrits 1800-1837. — Collection imprimée 1838-1875, par M. l'abbé DEHAISNES, in-4°.

3° Croix et ses seigneurs, par M. T. LEURIDAN, in-8°.

4° Essai sur l'histoire religieuse de la Flandre wallonne, par M. T. LEURIDAN, in-8°.

5° De la possession prétorienne et des interdits possessoires. — Études sur les actions dans les sociétés commerciales, thèse pour le doctorat, par M. V. HENRY, in-8°.

6° Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord et pays circonvoisins, sous la direction de M. GOSSELET, numéros mensuels.

7° Recherches scientifiques et publications diverses par M. F. KUHLMANN, in-8°.

8° Observations météorologiques faites à Lille en 1875-76, par M. MEUREIN, br. in-8°.

9° Des hémorrhoïdes et principalement du mécanisme de leur production et de leur traitement par la distension anale, par M. le docteur WANNEBROUCK, br. in-8°.

10° Rapport sur un projet d'organisation de fourneaux économiques à Lille, par le docteur HOUZÉ DE L'AULNOIT, br. in-8°.

Digitized by Google

11° Relevé des hémiptères recueillis en Portugal et en Espagne par M. Van Volxem en mai et juin 1871, par M. Lethierry, br. in-8.

12° Relevé des hémiptères recueillis dans les environs de Tanger, par M. Van Volxem, en juillet 1871, par M. Lethierry, br. in-8°.

13° Homoptères nouveaux d'Europe et des contrées voisines, par M. Lethierry, br. in-8°.

14° Compte-rendu des travaux de la Société Industrielle du Nord de la France, par M. Corenwinder, br. in-8°.

2° DE SES MEMBRES CORRESPONDANTS :

1° Le repos du dimanche au point de vue hygiénique, par M. Escrnauer, br. in-8°.

2° Histoire de Lille, par M. Victor Derode, chapitres complémentaires suivis de souvenirs lillois, in-8°.

3° Le canton de Carvin, par M. L. Dancoisne, vol. in-8°.

4° Recherches historiques sur les établissements hospitaliers de la ville de Saint-Omer, par M. Deschamps de Pas, in-8°.

5° Supplément à l'essai sur l'histoire monétaire des Comtes de Flandres, des Maisons de Bourgogne et d'Autriche, par M. Deschamps de Pas, br. in-8°.

6° Essai historique sur Yolande de Flandre, comtesse de Bar, de Longueville, baronne de Montmirail et d'Alluye, par M. le docteur Desmyttère, in-8°.

7° Notice sur M. J.-B. Brasseur, membre de l'Académie de Bruxelles, par M. Liagre, Bruxelles, 1869.

8° Discours prononcé à la séance publique du 20 décembre 1875, de la Société dunkerquoise, par M. le docteur Zandyck, br. in-8°.

9° Allocution lue par M. Bonvarlet, président de la Société dunkerquoise, dans la séance solennelle tenue par cette Société le 25 décembre 1876, br. in-8°.

10° L'enseignement nécessaire à l'industrie de la soie, écoles et musées, par Natalis-Rondot, in-8°.

11° Les dires du docteur H. C. Brame (sieur C. du Mesnil) vol. in-12.

12° Épitre à Edouard Gatteau, par M. Charié-Marsaines, br. in-8°.

Digitized by Google

13° Note sur le durcissement du bois de chêne dans l'eau, par M. Charié-Marsaines, br. in-8°.

14° L'œuvre du sauvetage maritime au point de vue économique, par M. Charié-Marsaines, br. in-8°.

15° Fa-tsien, les billets doux, poème cantonais, fragments traduits par Léon de Rosny, br. in-8°.

16° L'épouse d'outre-tombe, conte chinois, traduit par M. Léon de de Rosny, br, in-8°.

17° Loung-tou-koung-ngan, un mari sous cloche, conte chinois, traduit par M. Léon de Rosny, br. in-8°.

18° San-tsai-tou-hoei, les peuples de l'Indo-Chine et des pays voisins, traduction de M. Léon de Rosny, br. in-8°.

19° Tchoung-hoa-kou-kin-tsaï, textes chinois anciens, traduits pour la première fois par M. Léon de Rosny, br. in-8°.

20° Le Li-sao; poème chinois, traduit par M. Hervey de Saint-Denys, br. in-8°.

21° Poésies de l'époque des Thang, traduites par M. Hervey de Saint-Denys, br. in-8°.

22° Mémoires sur le pays connu des anciens Chinois sous le nom de Fou-Sang, par M. Hervey de Saint-Denys, br. in-8°.

23° Mémoire sur l'ethnographie de la Chine centrale et méridionale, par M. Hervey de Saint-Denys; br. in-8°.

24° Sur Formose et sur les îles appelées en chinois Lieou-Kieou, par M. Hervey de Saint-Denys, br. in-8°,

25° Mémoire sur l'histoire ancienne du Japon, par M. Hervey de Saint-Denys, br. in-8°.

26° Rapport présenté au Conseil d'hygiène et de salubrité de Rouen, à l'occasion des plaintes formulées par les habitants de Petit-Quevilly, contre la fabrique de produits chimiques de la société Maletra et Compagnie, par M. Girardin, br. in-8°.

27° Rapport sur un procédé d'épaillage chimique des tissus de laine, employé par M. Joly, d'Elbeuf, par M. Girardin, br. in-8°.

28° Recherches sur la production artificielle des monstruosités ou essais de tératogénie expérimentale, par M. C. Dareste, in-8°.

29° Note sur le terrain quaternaire du Nord de la France, par M. Meugy, br. in-8°.

Digitized by Google

30° Nouvelle navigation astronomique, théorie par M. Yvon Villarceau, pratique par M. Aved de Magnac, in-4°

31° Sur les fonctions Xn de Legendre, par M. Catalan, br. in-8°.

32° Notes sur les équations différentielles homogènes. par M. Paul Mansion, rapport par M. Catalan, br. in-8°.

33° Remarques sur un rapport de M. Folie, par M. E. Catalan, br. in 8.

34° L'enseignement des mathématiques élémentaires en Belgique, par M. E. Catalan, br. in-8°.

35° Rapport sur un concours de mathématiques, par M. E. Catalan, br. in-8°.

36° Théorie analytique de lignes à double courbure, par M. E. Catalan, br. in-8°

37° Notes d'algèbre et d'analyse, par M. E. Catalan, br. in-4°.

38° Notice sur les travaux d'hygiène du docteur Ch. Brame, br. in-8°.

39° De l'entorse et de son traitement par M. Ch. Brame, br. in-8°.

40° Étude sur la trépanation du crane dans les lésions traumatiques de la tête, par le baron Larrey, in-4°.

41° Clinique chirurgicale, par le baron Larrey, 6 vol. in-8°.

3° de divers:

1° Histoire de Notre-Dame de la Treille, patronne de Lille, et de son couronnement, par un *lillois* (F. P.) in-8°.

2° Histoire de la ville d'Armentières pendant la révolution, par le docteur Abel Joire, in-8°.

3° Le siége de Cambrai par Louis XIV, par M. A. Durieux. in-8°.

4° Histoire du château et de la chatellenie de Douai, par M. Félix Brassart, in-8.

5° Antiquités et monuments du département de l'Aisne, 1re partie, par Edouard Fleury, in-folio.

6° Collection Caranda, album des principaux objets recueillis dans les sépultures de Caranda (Aisne) par M. Frédéric Moreau, in-folio.

7° Une vieille généalogie de la maison de Wavrin, avec des notes historiques et héraldiques, par M. Félix Brassart, in-8°.

Digitized by Google

8° Le Hâvre avant l'histoire et l'antique ville de l'Eure, par M. Charles Quin, br. in-8°.

9° Lettera archeo-etnologica, par Antonio Garbiglietti, br. in-8°.

12° Journal de l'Ethnographie géographique et linguistique de l'Inde, 24e volume, 1re, 2e et 3e livraisons

11° Colbert et son temps, par Alfred Neymarcx, 2 vol., in-8°.

12° Essai de numismatique yproise, par M. Vandenpeereboom, in-8°.

13° Mémoire sur un denier gaulois inédit à la légende *giamilos*, par M. E. Ducrocq, br. in-8°

14° Messager des sciences historiques ou archives des arts et de la bibliographie de la Belgique, livraisons courantes.

14° Hommage à M. L. Danel, par M. de Franciosi, in-folio.

16° L'Afrique occidentale, Algérie, Mzab, Tildikelt, avec carte, par M. Soleillet, in-12.

17° L'Académie de Marseille, ses origines, ses publications, ses archives, etc., par M. l'abbé L. T. Dassy, vol. in-8°.

18° *Hollandia*, Carmen Franscisci Pavesi mediolanensis, ornatum prœmio aureo in certamine poetico, br. in-8°.

19° Revers de Médailles, par M. Alphonse Baudouin, in-12.

20° Mathias de l'Obel et ses œuvres, par M. Edouard Morren, br. in-8°.

21 Relation de l'expédition suédoise de 1876, au Yénissei, par M. H. Theel, br. in-8°.

22° Les voyages des naturalistss belges, par M. Félix Plateau, br. in-8°.

23° Notes de voyages, par M. Louis Guibert, in-12.

24° Rimes couleur du temps, par M. L. Guibert, in-12.

25° Le couvent du Dragon-Vert, comédie japonaise, adaptée à la scène française, par M. Léone d'Albano, br. in-8°.

26° Revue des sociétés savantes des départements, numéros courants.

27° Romania, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, publié par MM. Paul Meyer et Gaston Paris, numéros courants.

28° La situation de l'industrie allemande. Discours prononcé dans la séance annuelle du 31 décembre 1876, de la Société des Sciences de la Basse-Alsace, par M. Jules Sengenwold, br. in-8°.

29° Il diapason (corista) par Ch. Meerens, versione con l'acciunta di alcune note di Gioacchimo Muzzi, Roma 1876, br. in-8°.

Digitized by Google

30° Mémoire sur le diapason, par M. Ch. Meerens, adressé à l'Institut national de Genève, in-8°.

31° De l'emploi des briques ordinaires dans la construction et la décoration des édifices publics et privés, par M. D. Nicole, in-4°.

32° Cours de droit administratif, contenant l'exposé de le commentaire de la législation administrative dans son dernier état, avec la reproduction des principaux textes, par M. Th. Ducrocq, 2 vol. in-8°.

33° Le droit international codifié par M. Bluntschli, traduit de l'allemand par M. C. Lardy, in-8°.

34° Étude sur les inondations, leurs causes et les précautions à prendre pour en diminuer les désastres, par M. A. de Vivès, br. in-8°.

35° Report of the United-States geological survey of the territories, par M. F. V. Heyden, vol XI, in-8°.

36° Description des coquilles fossiles découvertes dans les environs de Hauterive (Drôme), par M. G. Michaud, br. in-8°.

37° Note sur les phénomènes de la digestion et sur la structure de l'appareil digestif chez les Phalangides, par M. Félix Plateau, br. in-8°.

38° Enumeratio insectorum norwegicorum, fasciculum III, lepidoptera; — fasciculum IV, diptera, par M. H. Siebke, 2 vol, in-8°.

39° L'Instinct des insectes peut-il être mis en défaut par les fleurs artificielles? par M. Félix Plateau, br. in-8°.

40° Annuaires pour l'année 1877, publié par le bureau de longitudes, et notices scientifiques, vol. in-8°.

41° Annuaire de la Société américaine, par M. Ed. Madier de Montjau, 1873.

42° Annuaire de la Société américaine publié avec le concours de la Commission de rédaction, par M. Émile Burnouf, in-8°.

43° Congrès international des américanistes, tenu à Nancy en 1875, 2 vol. in-8°.

44° Transactions of the international congress of orientalists, in-4°.

45° Annuaire du congrès des orientalistes, années 1873-1876, in-8°.

46° Journal des orientalistes, numéros courants.

47° Athénée oriental, fondé en 1864, congrès provincial des orientalistes

Digitized by Google

à Saint-Étienne. — Annuaire dudit Athénée, statuts et liste des membres, in-4°.

48° Mémoire sur la numération dans la langue et dans l'écriture sacrée des anciens Mayas, br. in-8°.

49° La Langue malaise des Moluques, par M. Declercq, Batavia 1876.

50° Congrès archéologique de France, XLI° session, séances générales tenues à Châlons-sur-Marne en 1875, in-8°.

51° Catalogue des brevets d'invention, numéros courants.

52° Description des machines et procédés pour lesquels des brevets d'invention ont été pris, tome 85 et suivants, in-4°.

53° Norwegian spécial catalogue for tne international exhibition at Philadelphia, vol. in-8°.

54° Observations météorologiques faites par la station agricole du Pas-de-Calais, du 1er décembre 1875 au 30 novembre 1876, br. in-8°.

55° Études sur les mouvements de l'atmosphère, par MM. G. M. Guldberg et H. Mohn, Christiania 1876, br. in-4°.

56° Conseil d'hygiène et de salubrité du Nord, question des vidanges de l'hôpital Sainte-Eugénie, br. in-8°.

57° Opportunité des traitements hydriatiques pendant la période menstruelle, par M. Paul Dumas, br. in-8°.

58° Du rouissage, par M. Em. Vallin, br. in-8°. (Extrait du dictionnaire encyclopédique des sciences médicales).

59° Bulletin des analyses effectuées en 1875 par la station agronomique du Nord, 10° et 11° séries, par M. Ladureau, br. in-8°.

60° Note sur la composition des pois secs et sur leur valeur nutritive, par M. Ladureau, br. in-8°

61° Note sur l'utilisation des eaux industrielles et ménagères, br. in-8° par M. Ladureau.

62° Note sur l'utilisation des résidus laineux des fabriques de Roubaix et Tourcoing, par M. Ladureau, br. in-8°.

63° Note sur la composition élémentaire de quelques couleurs d'aniline; par M. Ladureau, br. in-8°.

64° Note sur la teinture en noir d'aniline, par M. Ladureau, br. in-8°.

65° Mémoire sur la culture de la betterave à sucre, par M. Ladureau, br. in-8°.

Digitized by Google

66° Étude sur l'influence des engrais divers sur la culture de la betterave à sucre, par M. Ladureau, br. in-8°.

67° Influence de l'écartement des betteraves sur leur rendement en poids et en sucre, par M. Ladureau, br. in-8°.

68° Mémoire sur le bois de Caliatour, sa composition, ses usages et la fabrication de son extrait, par M. Ladureau, br. in-8°.

69° Etudes sur le travail des lins, par M. Alfred Renouard, 3 vol. in-8°.

70° Mesure des intensités relatives des diverses radiations consécutives des sources lumineuses, par M. Henri Trannin, br, in-8°.

71° Carte géologique du Grand-Duché du Luxembourg, avec un guide, par M. Wies.

72° The american naturalist : années 1871, 1872, 1873, 1874, 1875, in-8°.

73° Annales de sauvetage maritime, 11° année, tome XII.

74° Compte général de l'administration de la justice criminelle en France pendant l'année 1874, in-4°.

Id. pendant l'année 1875, in-4°.

75° Compte général de l'administration de la justice civile et commerciale en France pendant l'année 1874, in-4°.

Id. pendant l'année 1875, in-4°.

76° Rapport du Préfet et délibérations du Conseil général du Nord, session d'avril 1877, in-4°.

77° Revue politique et littéraire, N° 42, 2e série.

78° Revue agricole et viticole, organe de la production et du commerce des vins de la Gironde, N° de juillet 1877.

79° Archives de la Chambre de Commerce de Lille, tome II.

80° Chambre de Commerce de Lille. — Tarif des douanes. — Lettre à M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, br. in-4°.

81° Annales de la société d'instruction professionnelle horticole. — Journal de vulgarisation de l'horticulture, 1re année, N° 1.

82° Conférence sur l'œuvre des invalides du travail, faite au Congrès international de sauvetage tenu à Bruxelles en 1876, par M. Longhaye.

83° Summa statutorum synodalium, cum prævia synopsi vitæ episcoporum tornacensium, par M. J.-E. de Loewenstein. Lille 1731.

Digitized by Google

84° Chronicon cameracense et atrebatense, a Baldérico noviomensi et tornacensi episcopo, Douai 1615, in-12.

85° Sigilla comitum Flandriæ et inscriptiones diplomatum ab iis editorum cum expositione historicâ Olivari Vredi, Bruges 1639, in-4°.

86° *Flandria christiana*, in-folio.

87° Exposition des trois États du pays et comté de Flandres, 1711, in-8°.

88 Actes des États généraux des Pays-Bas, 1576-1585, tome 1er, par M. Gachard, Bruxelles 1861, in-8°.

89° Lettre à MM. les Questeurs de la Chambre des réprésentants sur le projet d'une collection de documents concernant les anciennes Assemblées nationales de Belgique, 1841, in-8°.

90° Rapport à M. le Ministre de l'Intérieur sur différentes séries de documents concernant l'histoire de la Belgique, par M. Gachard, 1841, 1843, 2 vol. in-8°.

91° Choix d'articles relatifs à l'histoire de Lille par M. Derode, par M. de Bertrand, 1848, br. in-12.

92° Compendium Floræ Belgicæ par MM. A. L. S. Lejeune et Courtois. 2 vol. in 12, 1831.

93° Le monument de Carnac et les deux pierres colossales de Locmariaquer, par M. le baron M. L., 1845, br. in-8°.

94° Du Calcul de l'effet des machines, par Coriolis, Paris 1829, in-4°.

95° La Belgique, revue mensuelle, N° de mai 1860, in-8°.

N. B. — Les treize derniers numéros ont été offerts à la Société par M. A. Heegmann, membre correspondant.

La Société a reçu les publications parues en 1877 des Sociétés suivantes :

Aix. — *Académie des Sciences et des Arts.*
Amiens. — *Académie des Sciences des Lettres et des Arts.*
— *Société linnéenne du Nord de la France.*
— *Société des Antiquaires de Picardie.*
— *Société industrielle.*

Digitized by Google

AMSTERDAM. — *Académie royale.*

ANVERS. — *Académie Archéologique de Belgique.*

AUCH. — *Société d'Agriculture du Gers* (Revue agricole et industrielle).

AUXERRE. — *Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.*

AVESNES. — *Société archéologique.*

BAR-LE-DUC. — *Société des Sciences, Lettres et Arts.*

BATAVIA. — *Société batave des Arts et Sciences* (Catalogue de la division ethnologique).

— *Société des Sciences naturelles des Indes néerlandaises.*

BERLIN. — *Académie royale des Sciences*

BÉZIERS. — *Société archéologique, scientifique et littéraire.*

— *Société d'étude des sciences naturelles.*

BORDEAUX. — *Société des Sciences physiques et naturelles.*

— *Société d'Agriculture de la Gironde.*

— *Société linnéenne.*

BOULOGNE-SUR-MER. — *Société académique.*

BREST. — *Société académique.*

BRUXELLES. — *Société entomologique de Belgique*

— *Société belge de Microscopie.*

BUFFALO. — *Société des Sciences naturelles.*

CAEN. — *Académie nationale des Sciences, Arts et Lettres.*

— *Société des Beaux-Arts.*

— *Société linnéenne de Normandie.*

CATANE. — *Academia gioenia di scienze naturali.*

CHALONS-SUR MARNE. — *Comice agricole de la Marne* (Le Cultivateur de la Champagne).

CHAMBÉRY. — *Société des Sciences, des Arts et des Lettres de la Savoie.*

CHATEAUROUX. — *Société d'agriculture de l'Indre.*

CHERBOURG. — *Société nationale académique.*

— *Société des sciences naturelles.*

CHRISTIANIA. — *Société des Sciences.*

CLERMONT-FERRAND. — *Académie des sciences, belles-lettres et arts.*

Digitized by Google

COLMAR. — *Société d'histoire naturelle.*

COMPIÈGNE. — *Société d'agriculture* (L'Agronome praticien).

DEVANPORT. — *Académie des Sciences naturelles* (Procédings 1867-76).

DIJON. — *Académie des sciences et belles lettres.*

DOUAI. — *Société d'agriculture, sciences et arts* (Mémoires et bulletin agricole).

DUNKERQUE. — *Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.*

ELBEUF. — *Société industrielle.*

HAARLEM. — *Société hollandaise des Sciences* (Archives néerlandaises).

LAON. — *Société académique.*

LA ROCHELLE. — *Académie.*

LAUSANNE. — *Société vaudoise des sciences naturelles.*

LE HAVRE. — *Société nationale d'études diverses.*

LE MANS. — *Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.*

LE PUY. — *Société d'agriculture, sciences, arts et commerce.*

LILLE. — *Comice agricole.*

— *Société industrielle du Nord de la France.*

— *Société géologique du Nord.*

— *Cercle horticole du Nord.*

— *Société centrale de médecine.* (Bulletin médical)

— *Conseil central de salubrité.*

— *Société des Architectes du Nord.*

LIMOGES. — *Société archéologique du Limousin.*

LONS-LE-SAULNIER. — *Société d'émulation du Jura.*

LYON. — *Académie des Sciences, belles lettres et arts.*

— *Société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles.*

— *Société académique d'architecture.*

MACON. — *Académie.*

MANCHESTER. — *Société littéraire et philosophique.* (Mémoires et catalogue de la bibliothèque).

MARSEILLE. — *Société scientifique et industrielle.*

— *Société de statistique.*

Digitized by Google

METZ. — *Académie.*

METZ. — *Société d'histoire naturelle.*

MÉZIÈRES. — *Comice agricole.*

MONS.— *Société des Sciences, Arts, et Lettres, du Hainaut*

MONTPELLIER. — *Académie des sciences et lettres.*

MULHOUSE. — *Société industrielle.*

MUNICH. — *Académie royale de Bavière.*

NAMUR. — *Société archéologique.*

NANTES. — *Société académique.*

— *Société nantaise d'horticulture.*

NEVERS. — *Société départementale d'agriculture de la Nièvre.* (Compte-rendu des travaux).

NICE. — *Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.*

— *Société centrale d'agriculture et d'acclimatation*

NISMES. — *Académie du Gard.*

— *Société d'Agriculture du Gard.*

PARIS. — *Académie des Sciences* (Comptes rendus hebdomadaires).

— *Société centrale d'agriculture de France.*

— *Société centrale d'horticulture de France.*

— *Société protectrice des animaux.*

— *Société des Ingénieurs civils.* (Procès-verbaux et Mémoires).

— *Société d'encouragement pour l'industrie nationale.*

— *Société de l'Instruction élémentaire.*

— *Société d'Ethnographie.*

— *Société de secours des amis des Sciences.*

— *Société de médecine légale de France.*

PERPIGNAN. — *Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.*

POITIERS. — *Société académique d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts.*

— *Société des antiquaires de l'Ouest.* (Mémoires et bulletins).

REIMS. — *Académie nationale.*

RENNES. — *Société archéologique du département d'Ile-et-Vilaine.*

Digitized by Google

ROCHEFORT, — *Société d'agriculture, sciences et arts.*

ROME. — *Académia dei lyncei.*

ROUEN. — *Société de amis des sciences naturelles.*

— *Société industrielle.*

SAINT-DIÉ. — *Comice agricole.*

SAINT-OMER. — *Société des Antiquaires de la Morinie.*

SAINT-PÉTERSBOURG. — *Académie des sciences,* (Mémoires et Bulletins; Table des matières depuis sa fondation.)

SAINT-QUENTIN. — *Société académique des sciences et arts.*

— *Société industrielle.*

SALEM (Massachussett). — *Peabody-Académy of Science* (vol. 1, N° 4).

SÉMUR. — *Société des sciences historiques et naturelles.*

STRASBOURG. — *Société des Sciences et Arts de la Basse-Alsace.*

TOULOUSE. — *Société d'histoire naturelle.*

— *Société d'agriculture de la Haute-Garonne et de l'Ariège.*

— *Société archéologique du midi de la France*

TOURS. — *Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres d'Indre-et-Loire.*

TROYES. — *Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.*

VALENCIENNES. — *Société d'agriculture, sciences et arts.*

VANNES. — *Société polymatique du Morbihan.*

VENISE. — *Institut royal vénitien.*

VERSAILLES. — *Société de l'Agriculture et des arts de Seine-et-Oise.*

VIENNE. — *Société impériale et royale de zoologie et de botanique.*

WASHINGTON. — *Institution smithsonnienne.*

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ DES SCIENCES, DE L'AGRICULTURE ET DES ARTS DE LILLE.

ANCIENS PRESIDENTS DE LA SOCIÉTÉ.

MM.

Becquet de Megille. — 1802, 1803.
Malus. — 1804.
Sachon. — 1804, 1805, 1818, 1821, 1823.
Bottin. — 1806, 1807, 1810, 1811, 1812, 1813, 1814, 1815.
Lefebvre. — 1808, 1809.
Alavoine. — 1816, 1817, 1819.
Charpentier. — 1819.
Lafuite. — 1820.
Vaidy. — 1820, 1821, 1822, 1824, 1825, 1829.
Duhamel. — 1826.
Macquart. — 1827, 1833, 1841, 1847, 1854.

MM.

Fée. — 1828, 1832.
Guillot. — 1830.
Longer. — 1831.
Desmazières. — 1834.
Bailly. — 1835, 1852.
Kuhlmann. — 1836, 1840, 1859, 1873.
Le Glay. — 1837, 1845, 1853.
Lestiboudois, Thém. — 1832, 1838, 1846.
Davaine. — 1839.
Dourlen. — 1842.
Legrand. — 1845, 1851.
De Contencin. 1844.
Loiset. — 1848.
Cazeneuve. — 1849.
Millon. — 1850.

Digitized by Google

MM.

Violette, H. — 1855, 1858, 1864.
Chon. — 1856, 1863, 1069, 1874.
Pasteur. — 1857.
Girardin. — 1860, 1866.
De Coussemaker. — 1861.
Lamy. — 1862.
De Melun. — 1865.

MM.

Benvignat. — 1867.
Guiraudet. — 1868.
Menche de Loisne. — 1870.
Blanquart-Evrard. — 1871.
Corenwinder. — 1872.
Viollette, C. — 1875.
Van Hende. — 1876.
Meurein. — 1877.

Membres au 1er janvier 1878.

BUREAU.

Président,	MM. Lavainne.
Vice-Président,	Parise.
Secrétaire-Général,	De Norguet.
Secrétaire des correspondances,	Dutilleul.
Trésorier,	Bachy.
Bibliothécaire-Archiviste,	Casati.

MEMBRES HONORAIRES.

Le Général commandant le 1er corps d'armée, rue Négrier.

Le Préfet du département du Nord, à la Préfecture.

Le Maire de la ville de Lille, à l'Hôtel-de-Ville.

MEMBRES DE DROIT.

M. le Recteur de l'Académie de Douai.

M. l'Inspecteur d'Académie, en résidence à Lille.

Digitized by Google

MEMBRES TITULAIRES.

	Date de l'admission.	MM.
1	1824.	KUHLMANN (Frédéric), (C. ✲), correspondant de l'Institut, rue des Canonniers, 12. — Chimie, Industrie.
2	1840.	TESTELIN (Achille), docteur en médecine, Sénateur, rue de Thionville, 10. — Médecine, Oculistiqne.
3	1841.	CAZENEUVE (Valentin), (O. ✲), doyen de la Faculté de médecine, rue des Ponts-de-Comines, 26. — Médecine.
4	1842.	CHON (François), ✲, ancien professeur à la Faculté, rue du Palais-de-Justice, 5. — Histoire, Belles-Lettres.
5	1844.	BACHY (Charles), rue du Faubourg de Roubaix, 40. — Agronomie.
6	1848.	LAVAINNE (Ferdinand), ✲, rue des Fossés. 13. — Musique.
7	—	CORRENWINDER (Benjamin), ✲, rue Solférino, 61. — Chimie, Agronomie.
8	—	PARISE (Jean), ✲, correspondant de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de médecine, place aux Bleuets, 26. — Médecine.
9	1849.	DELIGNE (Jules), rue du Gros-Gérard, 20 bis. — Littérature.
10	1852.	COLAS (Alphonse), directeur-professeur aux Ecoles académiques, rue des Jardins, 34. — Peinture, Beaux-Arts.
11	—	GARREAU (Lazare), ✲, docteur en médecine, professeur à la Faculté de médecine, rue Gantois, 20. — Chimie.
12	—	MEUREIN (Victor), maître en pharmacie, rue de Gand, 30. — Chimie.
13	1854.	COX (Edmond), ✲, industriel, rue du Faubourg de Roubaix, 37. — Industrie.
14	—	CANNISSIÉ (Georges), professeur de langues, rue des Arts, 18. Littérature, Linguistique.
15	1856	PAE LE (Charles), bibliothécaire et archiviste de la ville de Lille, rue d'Antin, 13. — Bibliographie.
16.	1858.	VIOLLETTE (Charles), (✲), doyen de la Faculté des Sciences, rue de Roubaix, 45 bis. — Chimie.

Digitized by Google

	Date de l'admission.	MM.
17	1858.	Mathias (Ferdinand), (✲), ingénieur de la traction du Chemin de fer du Nord, rue des Fossés, 28. — Mécanique, Génie civil.
18	1859.	Houzé de L'Aulnoit (Alfred), (✲), professeur à la Faculté de médecine, square Jussieu, 14. — Médecine.
19	1860.	Van Hende (Edouard), rue Masséna, 50. — Numismatique.
20	1861.	Houzé de l'Aulnoit (Aimé), avocat, rue Royale, 61. — Jurisprudence, Beaux-Arts.
21	1862.	De Norguet (Anatole), rue de Jemmapes, 61. — Histoire naturelle.
22	—	Lethierry (Lucien), rue Blanche, 16. — Entomologie.
23	1863.	Vandenbergh (Emile), architecte, boulevard de la Liberté, 46. — Architecture.
24	—	Leuridan (Théodore), bibliothécaire de la ville de Roubaix. — Histoire.
25	—	Kuhlmann (Jules), (✲), rue des Canonniers, 12. — Chimie.
26	1864.	Reynart (Edouard), (O. ✲), conservateur des musées, rue St-André, 87. — Beaux-Arts.
27	1865.	Roussel-Defontaine, ✲, manufacturier à Tourcoing. — Industrie.
28	—	Gosselet (Jules), professeur à la Faculté des Sciences, rue d'Antin, 18. — Géologie.
29	1867.	Telliez (Réné), juge au Tribunal civil, rue des Fleurs, 22. — Économie politique.
30	1868.	Boire (Emile), ingénieur civil, rue Beauharnais, 143. — Génie civil.
31	—	Dutilleul (Jules), rue de Bourgogne, 35. — Poésie, Littérature.
32	1869.	Raillart, (✲), ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, rue Nationale, 91. — Génie civil.
33	1871.	Houdoy (Jules), square de Jussieu, 8. — Archéologie, Histoire.
34	—	Scrive (Auguste), rue Royale, 130. — Industrie.
35	—	Casati (Claude-Marie-Charles), juge au tribunal civil, boulevard Vauban, 3. — Droit, Histoire.
36	1872.	Dehaisnes (L'Abbé), archiviste départemental, rue du Pont-Neuf. — Histoire, Paléographie.

Digitized by Google

	Date de l'admission.	MM.
37	1872.	Dépret (Louis), rue Puébla, 5. — Littérature.
38	1873.	Kolb (Jules), Chimiste, à Saint-André. — Chimie.
39	—	Terquem, professeur à la Faculté des sciences, rue Nationale, 116. — Physique.
40	—	Boussinesq (Valentin-Joseph), professeur à la Faculté des sciences, quai de la Basse-Deûle, 58 bis. — Mathématiques.
41	—	Giard, professeur à la Faculté des sciences et à la Faculté de médecine, rue Beauharnais, 75. — Histoire naturelle.
42	—	Hallez (Louis), professeur à la Faculté de médecine, rue des Jardins, 16. — Médecine.
43	1874.	Matrot (Adolphe), ✲, ingénieur des Mines, directeur des études à l'Institut industriel, rue de Bruxelles, 2. — Génie civil.
44	1875.	Rigaux (Henri), rue de l'Hôpital-Militaire, 112. — Archéologie.
45	1876.	Souillart, professeur à la Faculté des sciences, rue Fontaine-del-Saulx, 20. — Mathématiques.
46	—	Verly (Hippolyte), littérateur, rue de la Barre, 31. — Littérature.
47	1877.	Wannebrouck, professeur à la Faculté de Médecine, rue Beauharnais, 25. — Médecine.
48	—	Marteau (Charles-Alexandre), architecte, rue Masurel, 13.— Architecture.
49	—	Henry (Victor), docteur en droit, professeur à l'Institut industriel, rue Solférino, 269. — Droit, Linguistique.

MEMBRES ASSOCIÉS

	MM.
1	Barré de Saint-Venant, (O. ✲), membre de l'Institut, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, à Saint-Ouen, près Vendôme (Loir-et-Cher). Correspondant du 4 mars 1864.
2	Breton (Jules), (O. ✲), peintre, à Courrières (Pas-de-Calais). Correspondant du 5 décembre 1862.

Digitized by Google

MM.

3 DAVAINE (C.), docteur en médecine, membre de l'Académie de médecine, 3, rue Laffite, à Paris. Correspondant du 2 septembre 1853.

4 DUBRUNFAUT (Auguste), chimiste manufacturier, 63, ruelle des Meuniers, Paris. Correspondant du 1er décembre 1856.

5 FAIDHERBE (Louis-Léon-César), (C. ✲), général de division, président du Comité des Chemins de fer au ministère de la guerre, rue de Voltaire, à Lille. Correspondant du 19 janvier 1855.

6 FRANCK (Adolphe), ✲, membre de l'Institut, 44, rue Laffitte, Paris. Correspondant du 11 juillet 1856.

7 GEVAERT François-Auguste), ✲ compositeur de musique, directeur du Conservatoire de Bruxelles.

8 GIRARDIN (Jean), (O. ✲), correspondant de l'Institut, professeur de chimie agricole et industrielle à l'École préparatoire de l'enseignement supérieur et directeur de cette École, à Rouen. Correspondant du 6 novembre 1868.

9 GUÉRIN (Jules), docteur en médecine, membre de l'Académie de médecine, 45, rue de Vaugirard, à Paris. Correspondant du 5 octobre 1849.

10 LACAZE-DUTHIERS (F.-J.-H.), ✲ membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, 7, rue Vieille-Estrapade, à Paris. Correspondant du 23 novembre 1860.

11 LARREY (baron Hippolyte), (G. O. ✲), membre de l'Institut, docteur en médecine, inspecteur du service de santé des armées, membre de l'Académie de médecine, 91, rue de Lille, à Paris. Correspondant du 7 juin 1838.

12 LEFORT, professeur à la Faculté de médecine, à Paris, 96, rue de la Victoire. Correspondant du 20 février 1874

13 MILNE EDWARDS (C. ✲), membre de l'Institut, professeur au Muséum de Paris, 55, rue Cuvier, à Paris. Correspondant du 21 janvier 1831.

14 NADAUD (Gustave), ✲, homme de lettres. Correspondant du 20 février 1863.

15 PASTEUR (Louis), (C. ✲), membre de l'Institut, professeur de chimie à la Faculté des Sciences, rue d'Ulm, 45, à Paris. Correspondant du 7 novembre 1857.

16 ROCHE, professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier, membre correspondant de l'Institut. Correspondant du 18 janvier 1861.

Digitized by Google

MM.

17 SERRET (Joseph), (O. ✲), membre de l'Institut, professeur de mécanique céleste au Collège de France, 46, rue Saint-André-des-Arts, à Paris. Correspondant du 2 juin 1853.

18 THOMAS (Ambroise), (C. ✲), compositeur, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire, à Paris.

19 YVON-VILLARCEAU, ✲, astronome à l'Observatoire de Paris, membre de l'Institut, 18, avenue de l'Observatoire, à Paris. Correspondant du 22 décembre 1852.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

1 BACKER (Louis DE), homme de lettre, archéologue, château de Closterweld, Nordpeene (1853).

2 BAUDRIMONT (Alexandre), professeur à la Faculté des Sciences de Bordeaux (1839).

3 BERGMANN, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université allemande de Strasbourg (1854).

4 BESNOU (Léon), ✲, pharmacien-major de la marine, en retraite, à Avranches (1863).

5 BILLET (Charles), médecin aide-major, au 1er régiment de chasseurs d'Afrique, à Blidah (1873).

6[1] *BOLLAERT (Edouard), ✲, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, directeur des houillères de Lens (1856).

7 BONVALET (Alexandre), homme de lettres à Dunkerque (1863).

8 * ...os (Henri), inspecteur d'Académie du département de l'Yonne, à Auxerre (1862).

9 BRAME (Charles), professeur de chimie à l'École de médecine de Tours (1857).

10 BUSSCHER (Edmond DE), homme de lettres, rue Savaen, à Gand (1847).

---

(1) Les noms précédés d'un astérisque désignent les membres correspondants qui ont été résidants.

Digitized by Google

MM.

11 Catalan (Eugène), professeur à l'Université de Liège, rue Nysten, 11, à Liège (1852).

12 Charet de la Frémoire, ✲, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, à Paris, rue de Maubeuge, 96 (1854).

13 *Charié Marsainnes (O. ✲), inspecteur des Ponts-et-Chaussées 22, rue de Grenelle-St-Germain, à Paris (1856).

14 *Chasles (Émile), ✲, inspecteur d'académie, passage Sainte-Marie, 2 ter, à Paris (1856).

15 Chateau (Théodore), chimiste à Aubervillers, rue Saint-Denis, 12, (Seine) (1875).

16 Colincamp (Ferdinand), ✲, professeur à la Faculté des lettres de Douai (1860).

17 Corne, homme de lettres, à Douai (1829).

18 Cornet, directeur des mines du levant de Flénu à Cuesmes, près Mons (1871).

19 Cousin, graveur à Paris (1864).

20 Crauck, sculpteur, 114, rue Vaugirard, à Paris (1871).

21 Dancoisnes, numismate, à Hénin-Liétard (1856).

22 *Dareste de la chavanne (Camille), rue de Fleurus, 37 bis, à Paris (1873).

23 Dareste de la Chavanne, (Antoine), recteur de l'Académie de Lyon (1862).

24 Deletombe (Jean-Baptiste), juge-de-paix à Solre-le-Château (1862).

25 Delplanque, médecin-vétérinaire, à Douai (1869).

26 Demeunynck, ✲, docteur en médecine (1830).

27 Deschamps de Pas (Louis), ✲, ancien ingénieur des Ponts-et-Chaussées, archéologue à Saint-Omer (1855).

28 Desmyttère, archéologue (1825).

29 Dhenry, chimiste (1869).

30 Diegerick, bibliothécaire-archiviste de la ville d'Ypres (1862).

31 Dumast (G. de), homme de lettres, à Nancy, correspondant de l'institut (1829).

32 *Dupuis, historien, 4, rue Lepelletier, à Paris (1869).

33 *Eschenauer (Auguste), pasteur de l'église réformée, rue Taranne, 1, à Paris (1864).

34 *Flamant, ✲, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, à Nice (1877).

Digitized by Google

MM.

35 Francolin (Gustave), ingénieur civil, rue Saint-Claude, 24, à Paris (1871).

36 Frossard (Benoit), homme de lettres, à Bagnères de Bigorre (1859).

37 *Frossard (Charles), pasteur de l'église réformée, 14, rue de Boulogne, à Paris (1859).

38 Garnier, bibliothécaire de la ville d'Amiens (1840).

39 Gomard, ✲, archéologue, homme de lettres, à Saint-Quentin. (1863).

40 Grar, avocat, homme de lettres, à Valenciennes (1852).

41 *Gripon (Émile), ✲, professeur de Physique au Lycée d'Angers (1868).

42 *Hanriot (Théodore), ancien professeur, à Gentival, par Pierrefonds (Meurthe-et-Moselle) (1873).

43 *Heegmann (Alphonse), mathématicien, 4, rue Abatucci, à Paris (1861).

44 Hervey de Saint-Denys (marquis d'), professeur de chinois au Collége de France, 130, rue du Bac, Paris (1877).

45 Heyfelder, chirurgien militaire, à Saint-Pétersbourg (1871).

46 *Hinstin (Gustave), professeur de seconde au Lycée de Lyon (1863).

47 Jardin (Antoine), docteur en médecine, à Connaux. (Gard) (1863).

48 Jouvin (Jean-Pierre), ✲, pharmacien en chef de la Marine, à Rochefort (1862).

46 Lachez (Théodore), architecte, 113, rue Lafayette, à Paris, (1872).

50 Lambert, ingénieur des mines, professeur à Louvain (1851).

51 *Lamy (Auguste), ✲, professeur de chimie à l'École centrale, 77, boulevard St Michel, à Paris (1866).

52 Legoarant, officier du Génie en retraite, 54, rue du Finistère, à Lorient (1839).

53 Legrand de Reulandt (Simon), homme de lettres, archéologue, 81, rue de la Chaussée-Bershem, à Anvers (1843).

54 Lejolis, botaniste, à Cherbourg (1855).

55 Lemaire (Pierre-Auguste), ancien professeur de rhétorique à Triancourt (Meuse) (1827).

Digitized by Google

MM.

56 Liagre (Jules), Colonel du Génie, membre de l'Académie royale de Belgique, 10, rue de Namur, à Bruxelles (1856).

57 Linas de), ✲, homme de lettres, archéologue, à Arras 1851).

58 Malaise, professeur à l'Institut agronomique de Gembloux, (Belgique) (1870).

59 Marchand, pharmacien-Chimiste, à Fécamp (1859).

60 Martin Saint-Ange, docteur en médecine, 33, quai Voltaire, à Paris (1830).

61 Masure (Félix), agronome, professeur au prytanée de La Flèche, 50, faubourg des Bancs, à La Flèche (Sarthe.

62 Masquelez (Alfred), ✲, bibliothécaire à l'École de Saint-Cyr (1857).

63 *De Melun (Comte de), ✲, propriétaire au château de Brumetz, par Gandelu (Aisne).

64 *Menche de Loisne (Henri), ✲, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, à Laon (1873).

65 *Meugy (Jules), ✲, ingénieur en chef des mines, rue Madame, 73, à Paris (1852).

66 Meulemans (Auguste), Consul de l'Équateur, rue du Progrès, 95, à Bruxelles (1869).

67 Mille (Auguste), ✲, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées, à Choisy-le-Roi (1855).

68 Morière, professeur d'histoire naturelle, à la Faculté de Caen (1851).

69 *Mossot (Émile), professeur au Lycée Condorcet, à Paris (1865).

70 Mottez (Victor), ✲, peintre, à Bièvre (Seine-et-Oise) (1862).

71 Mulsant (E.) entomologiste, à Lyon (1846)

72 Negri (Christoforo), directeur au ministère des affaires étrangères, à Florence (1865).

73 Nève Félix), professeur de langues orientales à l'Université de Louvain (1856).

74 Perris, entomologiste, à Mont-de-Marsan (1851).

75 *Portelette (Constant), professeur au Lycée de Versailles, rue Saint-Ferdinand, 30, à Paris-Ternes (1861).

76 Puton (Auguste), docteur en médecine, naturaliste à Remiremont (Vosges) (1872).

Digitized by Google

MM.

77 Reynaud (Ernest), professeur de mathématiques au Lycée de Toulouse (1857).

78 Resbecq (De Fontaine de), passage Stanislas, à Paris (1873).

79 *Richaud (Louis), proviseur au Lycée de Cahors (1864).

80 *Rodet (Léon), inspecteur à la Manufacture des Tabacs, à Paris (1850).

81 Rohart (François), chimiste, manufacturier, 55, rue Legendre, à Paris (1861).

82 Rondot (Natalis), boulevard Magenta, 76, à Paris (1858).

83 Rosny (Léon De), professeur de l'Enseignement supérieur, professeur à l'École spéciale des Langues orientales, directeur de la Société d'Ethnographie, 7, place Saint-Sulpice, Paris (1859).

84 Saint Loup, professeur de mathématiques à la Faculté des Sciences de Besançon (1859).

85 Savoye (E.), chimiste (1873).

86 *Tissandier, professeur à la Faculté des Lettres de Douai (1869).

87 Vallet (Pierre-Joseph), docteur-oculiste, 110, Avenue de la Reine, à Bruxelles (1855).

88 Van der Taelen, homme de lettres, historien, rue Porte-aux-Vaches, 68, à Anvers (1867).

89 *Violette (Henri), (C O. ✲), ancien commissaire des poudres et salpêtres, 1, rue Turanne, à Paris (1872).

90 Volpicelli (Louis), professeur de physique à la Sapience à Rome (1864).

91 Warlomont (Evariste), docteur en médecine, rédacteur en chef des *Annales d'oculistique*, 132, rue Royale, à Bruxelles (1860).

92 Wartmann (Elie), professeur de physique et recteur de l'Académie de Genève (1846).

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Charles Lamb. — De l'humour littéraire en Angleterre, par M. Louis DÉPRET, M. T. (1)..... 1

Le Zénaga des tribus sénégalaises. — Contribution à l'étude de la langue berbère, par M. le général FAIDHERBE, M. T..... 101

Etude physiologique et expérimentale sur l'asphyxie par submersion et sur les avantages de l'emploi de la sonde œsophagienne dans le traitement des noyés, par M. HOUZÉ DE L'AULNOIT, M. T. (planche)..... 177

Notice historique sur le nivellement général du département du Nord et sur la carte au 40 millième, annexe de cette opération, par M. RAILLARD, M. T..... 234

Note sur les écoles libres des mines de Liévin (Pas-de-Calais), par M. TELLIER, M. T..... 264

Fables, par M. J. DUFILEUL, M. T..... 269

Recherches sur l'acide phosphorique des terres arables, par MM. B. CORENWINDER et G. CONTAMINE..... 277

Remarques sur les satellites de Mars, par M. Ed. ROCHE, M. C. (2)..... 289

Sur la production en projection des courbes de Lissajous à l'aide de diapasons, par M. A. TERQUEM. M. T. (planche)..... 293

Expérience de démonstration pour l'interférence des sons, par M. A. TERQUEM, M. T. (planche)..... 304

Note sur Antoinette Bourignon, par M. A. DUPUIS, M. C..... 305

Condensation des vapeurs acides et expériences sur le tirage des cheminées, par M. F. KUHLMANN fils, M. T. (planche)..... 309

Discours prononcé aux funérailles de M Benvignat, par M. MEUREIN, M. T.... 215

Bulletin des séances de 1877..... 319

Séance solennelle du 30 décembre 1877..... 325

Programme des concours pour l'année 1878..... 379

Notes bibliographiques..... 394

Liste des Membres de la Société..... 405

(1) M. T. signifie membre titulaire.

(2) M. C. signifie membre correspondant.

Lille.— Imprimerie L. Danel.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 090 846 106

Digitized by Google